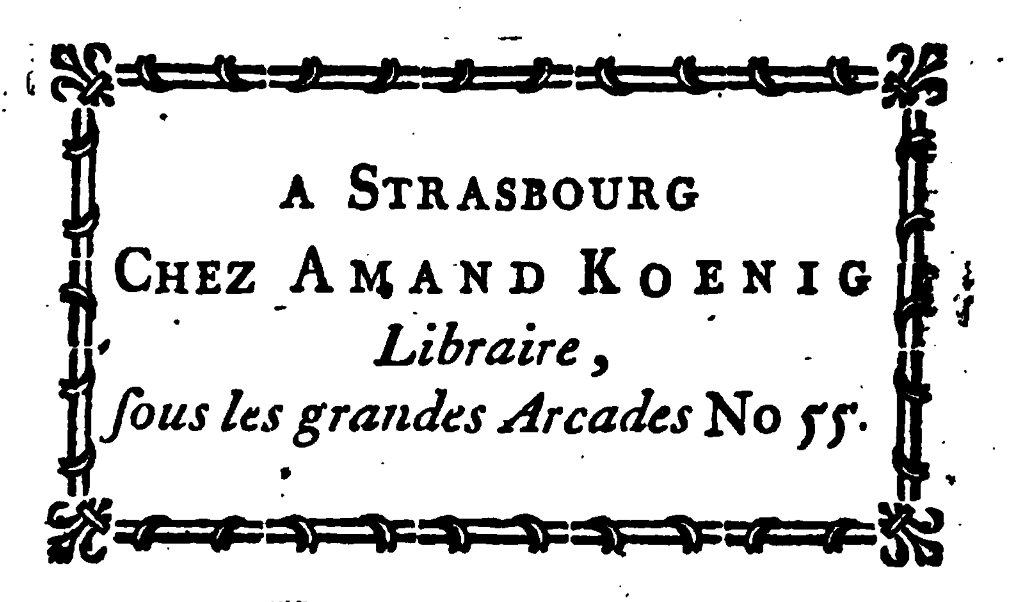
3# 2 vols in 1 La Haye 1731-2

Dedication (with arms at head) to the Earl of Chesterfield, the wit & letterwriter, who was ambassador to Holland from 1725 to 1732

£50 222/1005

J. M. de Blanchaine



LE

ZODIAQUE DE LA VIE,

OU

Préceptes pour diriger la Conduite & les Mœurs des Hommes.

Traduit du Poëme Latin de MARCEL PALINGENE, *célèbre Poëte de la Stellada.*

Par Mr. DE LA MONNERIE.

A LA HAYE,
Chez JEAN SWART.
M. DCC. XXXI.

A

SON EXCELLENCE

PHILIPPE STANHOPE,

BARON DE CHELFORT,

COMTE

DE CHESTERFIELD,

&c.

EPITRE.

PAIR DE LA GRANDE BRETAGNE, DU CONSEIL PRIVÉ DE SA MAJESTÉ; CHEVALIER DE L'ORDRE DE LA JARETIERE, GRAND MAITRE DE LA MAISON DU ROI, ET SON AMBASSADEUR EXTRAORDINAIRE AUPRES DE LEURS HAUTES PUISSANCES, LES ETATS GENERAUX DES PROVINCES-UNIES &c. &c. &c.

MYLORD,

Je m'estimerois trop heureux si la Traduction de Palingene, *que Vous m'avez permis de Vous pré-*

présenter avoit le bonheur de Vous amuser quelques instans. Je me trouve, Mylord, dans le cas de la plûpart des Traducteurs, &, par une juste défiance de mes Talens, je crains d'avoir alteré, ou même énervé les beautez de mon Auteur. Il falloit à la Tête de ma Traduction un nom comme le Vôtre, Mylord, pour soûtenir la foiblesse de mon Style. On connoît assez Vôtre délicatesse & le goût exquis, qui Vous fait juger sûrement du beau, pour qu'on présume favorablement d'un Ouvrage que vous aurez bien voulu adopter. Mais je me donnerai bien de garde d'en tirer vanité, puisqu'assurément il y a eu plus d'indul-

gence de Vôtre part, quand Vous m'avez permis de Vous le dédier, que je n'ai trouvé de mérite dans ma Traduction. Après tout, Mylord, c'est le sort de vos pareils, d'être les Protecteurs des Muses naissantes; & Vous ne pouvez vous deffendre des éssais qu'on vous adresse. La bonté, qui est la compagne inséparable de la vraye Grandeur Vous expose à ces sortes d'importunitez. Vous n'aviez que faire qu'on Vous traduisit Palingene; *Vous avez plus qu'il ne faut de Belles-Lettres pour l'entendre mieux que moi; la seule curiosité que Vous aviez de voir l'air que cet Autheur auroit en François, a pû Vous y engager; &*

plus

plus mille fois encore la grace que Vous m'avez faite de m'honorer de Vôtre illustre Protection. J'avouë cependant à Vôtre Excellence que je suis dans une surprise inexprimable de ce que, jusques ici, ce Philosophe Poëte n'ait pas été traduit: Il semble que ce soit le propre de tous les bons Livre d'être rendus en différentes Langues; & particulierement en François; mais ou cette maxime n'est pas vraïe géneralement, ou l'on en infereroit que Palingene *n'en auroit pas valu la peine. Je crois cependant que ce ne seroit pas lui rendre justice que de penser sur son compte de cette façon: Plusieurs Autheurs du premier*

 Or-

Ordre, qui le citent & en font mention, tels que Monsieur Bayle, *Monsieur de la* Monnoye & *plusieurs autres, en jugent plus avantageusement que* Scaliger. *On lui reproche à la verité d'avoir fait un monstrueux assemblage du Sacré & du Profane, & d'avoir associé Dieu avec les monstreuses Divinitez du Paganisme; & je conviens qu'en le lisant superficiellement, il paroît être tombé dans cet extravaguant défaut, mais pour peu qu'on veüille l'examiner avec soin, on sent qu'il un grand soin, dans tout le Corps de son Poëme, de placer Dieu dans une Cathegorie particuliere & l'on voit évidemment*

que

que ce qu'il appelle Divinitez, *ne ſont que des Intelligences très-pures, dont il pretend que l'Ether & le Ciel ſont habitez & que ces Etres Spirituels ſont ſans ceſſe proſternez autour du Trône Lumineux de Dieu. Il m'a paru qu'il n'avoit eu d'autre deſſein que de cacher une Philoſophie ſécrete ſous ce mélange: & de gagner la perſuaſion de ſes Lecteurs, par ces Ornements & ces Deſcriptions, ſans leſquelles le Poëme Epique languiroit. Le fameux* Mylton *s'eſt donné du moins autant de licence dans une matiere qui a des bornes plus reſſerrées. En un mot, Mylord, je laiſſe à Vôtre diſcernement à juger s'il a*

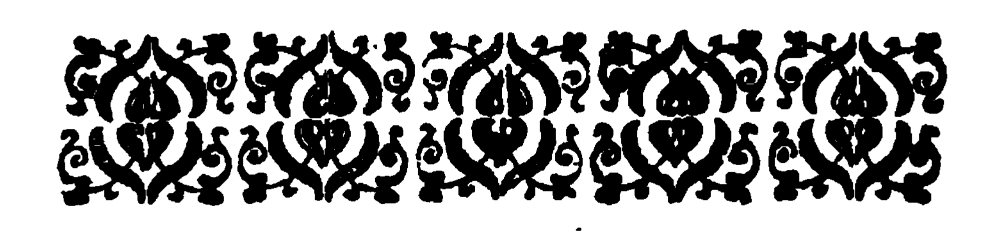
bien ou mal fait ; pour moi je n'ai eu d'autre but que celui de Vous prouver que je ſuis & ſeray toute ma Vie, avec un profond Reſpect.

MYLORD,

DE VOTRE EXCELLENCE,

Le très-humble & très-obéïſſant ſerviteur.

DE LA MONNERIE.



PREFACE.

ON peut mettre entre le prodigieux nombre de fautes & d'inexactitudes, dont fourmille le Dictionnaire de *Moreri*, presque tout ce qu'il y a dit (*) du Poëte *Marcel Palingene*; entr'autres qu'il a composé *d'autres* Poëmes que celui du *Zodiaque de la Vie*, & que celui-ci a été traduit *en François & en d'autres Langues*. Quelques recherches que nous ayons faites, & quelques Auteurs que nous ayons consultez, nous n'avons trouvé que dix ou douze endroits de ce Poëte, qui ont été, non traduits, mais imitez en vers François par le célèbre *Scévole de Ste. Marthe*, qui les fit imprimer en 1569. à la tête de ses *Premie-*

res

(*) Dans l'Edition de Hollande faite en 1702., & dans celle de Paris de l'an 1725.

res Oeuvres; comme (*) *Eschantillons*, disoit-il, *enfin de m'éclaircir & sçavoir si l'Ouvrage contentera nos Hommes. Car si ainsi est, ce me sera grand contentement de m'employer à faire au moins ce peu de service à mon Païs.... sinon je n'ai pas déliberé de me tourmenter plus longuement l'Esprit en une chose de bien grand travail &c.* Or comme on ne trouve nulle part que Ste. Marthe ait donné de ce Poëte autre chose que ces *Echantillons*, il y a apparence qu'il en est resté à cet Essai, qui est pourtant fort loüé par la *Croix du Maine*. Excepté cet Auteur nous ne trouvons personne, qui ait seulement entrepris de traduire le *Zodiaque de la Vie*, peut-être par la même raison qui en a degouté *Scévole de Ste. Marthe*, c'est-à-dire parce qu'on a toûjours trouvé que c'étoit un *grand travail & d'assez peu de plaisir.* Le premier peut être vrai, & je n'en doute pas; mais je ne puis passer le seconde à *Ste. Marthe*; car on peut avancer qu'il y a peu de lecture plus pro-

(*) Dans la Préface des premieres Oeuvres de *Scévole de Ste. Marthe.*

propre à faire *plaisir* en tous sens, que celle du *Zodiaque de la Vie*, & lui même avoit déjà dit que c'étoit une *Oeuvre certainement bien recommandable pour la grande & diverse Erudition dont il est plein; j'ose dire, autant plus que Poëme qui ait été fait de nôtre temps, & peut être aussi du passé.* Ce sont les propres termes de *Ste. Marthe.*

La Traduction que l'on donne ici, est donc la premiere complete qui ait parû en *François*; quoiqu'il y ait peu de Poëte qui ait mérité cet honneur autant que *Palingene.* Monsieur *Baillet* a fait la même faute que *Moreri*, en supposant d'autres Ouvrages à *Palingene*, lorsqu'il commence ainsi l'Article de ce Poëte; *le principal Ouvrage de cet Auteur, est un grand Poëme Moral, auquel il a donné le titre de Zodiaque de la Vie humaine.* Monsieur *Baillet* & *Moreri* auroient dû au moins indiquer, quelques-uns de ces autres Ouvrages, dont ni *le Giraldi*, ni *Melchior Adam*, ni les autres, qui on parlé de *Palingene*, n'ont dit un seul mot. Monsieur *Baillet* parle de quatre Editions du *Zodiacus Vitæ*, savoir, d'une de 1556. & 1559. à

Leyde in 8. & d'une autre de 1569. in 8. dont il ne nomme ni le nom de l'Imprimeur ni le lieu de l'impression, qui est apparamment celle que Monsieur *Bayle* avoit. Ce savant parle d'un autre qui précede toutes celles là faite à *Bale* en 1537. sur une d'*Italie* qui l'avoit précedée, mais dont on ne sait pas la date, & la quatrieme à *Amsterdam* en 1698. J'en trouve une de *Rotterdam* in 12. de la même année 1698. où l'on a mis des Sommaires à la tête de chaque Livre & une Table fort ample: Elle me feroit douter de celle d'*Amsterdam*, de la même année, citée par *Baillet*, d'autant plus que le titre porte, *Editio nova diu desiderata*. On trouve à la tête un avertissement en Vers, au Lecteur, par *Thomas Scauranus*, qui aparemment a eu soin de cette Edition. La plus belle & la plus correcte a paru, aussi à *Rotterdam*, en 1722., elle est in 8. avec les Sommaires & une Table encore plus ample que celle de 1698. c'est sur celle-ci qu'a été faite la Traduction que l'on donne ici au Public. Je ne parle point de celle qui doit avoir paru *adjectis Commentariis* *doc-*

doctiſſimis du ſavant *Wirſungus*, dont le ſeul *Melchior Adam* a parlé, que Monſieur *Bayle* n'a pas vûë, & que j'ai cherchée en vain; car j'ai toujours été d'avis que des Notes n'auroient pas été inutiles à une Traduction de *Palingene*, & peut être que le *Commentaire* de ce Savant auroit déterminé *Monſieur de la Monnerie* à en ajoûter à ſa Traduction, ſuivant mon conſeil, puiſqu'il y auroit trouvé des ſecours qu'il n'a pû trouver ailleurs, ou du moins qu'il auroit été obligé de ramaſſer en divers endroits.

Les Eloges que je donnerois à ce Poëte ne ſeroient point ſuſpects; je n'en ſuis pas le Traducteur, & ce ne ſeroit pas l'amour aveugle dont ces Meſſieurs ſont ordinairement épris pour leur Auteur, qui me dicteroit tout ce qu'on peut dire à ſon avantage. *Bayle*, *Baillet*, *Menage*, *de la Monoye*, *Naudé*, *Colletet*, *Borrichius*, *Scaliger* même, lui ont prodigué des loüanges, & il les a meritées à pluſieurs égards, tant par la pureté de ſa diction que par la ſolidité de ſes Préceptes de Morale; ſans parler de la vivacité avec laquelle il attaque les Superſti-

tions

tions de ſon tems. Que ne pouroit-on pas dire du courage qu'il eut de fronder, au milieu de l'*Italie*, les rêveries groſſieres des Moines, leur vie luxurieuſe & debauchée, & les orgueilleuſes prétentions du Pape. Il eſt vrai qu'on l'accuſe d'avoir parlé avec peu de reſpect de la Religion, mais eſt-il bien difficile de le defendre à cet égard? De quelle Religion s'agit-il? De la Religion telle quelle étoit en *Italie* dans le XV. Siécle. Un Homme qui a quelque lumiere, & qui fait uſage de ſon bon ſens & de ſa raiſon, peut-il, en bonne foi, reſpecter une telle Religion? Peut-il ſe perſuader que ce ſoit un culte digne de l'Etre éternel & ſouverainement parfait? Peut-il croire que les Pratiques ſupertitieuſes, que les Abſurditez, que les Minuties de ce Culte aïent été preſcrites par cet Etre ſouverainement ſage, & qu'il en ſoit honoré? Si cela ne ſe peut, *Palingene*, qui s'étoit élevé au deſſus de la ſotte Credulité du Vulgaire, étoit-il coupable de ne pas reſpecter ce qui portoit le nom de la Religion & qui n'étoit que l'ombre de ce grand nom. On peut même dire qu'il n'a

qu'eſt-

qu'éfleuré le sujet, & qu'il a trop menagé des Crimes qui meritoient d'être frondez; que dis-je? d'être foudroyez.

Peut-être ne seroit-il pas aussi facile de l'excuser d'avoir raporté les Arguments des Libertins contre la Religion, dans toute leur force, & de n'y avoir repondu que très-foiblement. Chacun n'a pas un même dégré de Lumiere; *Palingene* peut n'avoir pas senti quels coups portoient les Argumens qu'il employoit; ou croire les avoir suffisamment refutez; *Palingene* a pû sentir aussi toute la force de ces Argumens, sans trouver en lui des raisons également fortes à leur oposer. La bonne foi ne lui permit pas de dissimuler les fortes Objections des uns; sa pieté lui mit en main toutes les Reponses qu'il pût leur oposer, & l'on peut dire qu'il sentit la foiblesse de celles-ci, puisqu'il implore le secours de plus Savans que lui, quand il dit.

Non deerit qui recte istis respondeat olim
Quæsitis, nodosque omnes dissolvat ad ungnem.
Vir macte ingenio, vivet tua Gloria mecum,

Nostraque (quid dubitas?) laudabunt
scripta minores;
Aude opus egregium, & cælestia disse-
re terris. (*)

Mais on trouve dans le Poëme même plus qu'il n'en faut pour justifier les sentimens du Poëte; sa pieté, sa religion y éclatent de tous côtez: & sur tout on n'a qu'à lire les Vers qui suivent ceux que l'on vient de citer pour être convaincu qu'on ne peut avoir plus de veritable pieté.

Qu'on ne s'attende pas de trouver ici une Apologie de la Traduction, ou du Traducteur. Je ne puis rien dire du dernier, il est mon ami. Ce que je pourois dire de l'autre devroit être tel que je ne pretendisse pas ôter aux Lecteurs la liberté d'en juger, il vaut donc autant ne pas tenter de les prevenir; & employer le peu d'espace qui nous reste à examiner quelques difficultez qui concernent *Palingene* même.

Ce Savant s'est fait un rang distingué parmi les Poëtes du XV. Siécle. Il étoit originaire de la *Stellada* petite Ville du *Ferrarois*, sur la Rive meridionale du Pô: C'est de là qu'il

(*) Lib. VIII. Vers. 1031.

qu'il prend son surnom *de Stellatus*, ou, comme quelques uns le pretendent, celui de *Stellatensis*, suivant un usage commun à tous les Savans d'*Italie*, qui ne manquent pas d'ajoûter à leur Nom, celui de leur Patrie. Cette Remarque est du Savant Monsieur de la *Monoye* (*) qui veut qu'on écrive ainsi le Titre du *Zodiaque de la Vie*; *Marcelli Palingenii Stellati*, *Poëtæ Doctissimi*, *Zodiacus Vitæ*. Quant à moi, je n'aprouve pas le *Stellatensis* de *Wirsungus*, Commentateur de *Palingene*, ou plûtôt de *Melchior Adam*, qui signifieroit qu'il étoit du Territoire de la *Stellada*, au lieu que *Stellatus*, nous aprend qu'il étoit de la Ville même; c'est la difference de *Parisinus* & de *Parisiensis*.

Ainsi *Scaliger* & d'autres ont eu grand tort de s'imaginer que *Palingene* ait pris le nom de *Stellatus* à cause du titre de *Zodiacus*, que porte son Poëme, comme qui diroit *Poëte Etoilé*: D'où ces Critiques ont pris oc-

(*) Dans ses Notes sur *Palingene*; dans les Jugemens des Savans de *Baillet* T. IV. pag. 343. in 4. *Edit*. de *Paris*.

occaſion de le cenſurer; car, diſent ils, bien loin de traiter des Aſtres, le ſujet de chacun de ſes Livres n'a aucun raport aux influences que l'on attribue communement aux Conſtellations, qui préſident aux douze Maiſons du *Zodiaque*. Cela s'appelle critiquer pour avoir ſimplement le plaiſir de critiquer; maladie auſſi commune dans ce tems-ci que dans celui de *Scaliger*. *Palingene* a pris le *Zodiaque* pour titre de ſon Poëme, parce qu'il l'avoit diviſé en douze Livres & qu'il trouvoit douze Signes dans ce Cercle celeſte; ſans autre myſtère que le raport qu'il peut y avoir entre douze & douze; comme autrefois *Herodote* a donné le nom des neuf Muſes aux IX. Livres de ſon Hiſtoire. Nous remarquerons ici en paſſant que *Barthius* a publié auſſi un Poëme Moral, imité de celui de *Palingene* ſous le Titre de *Zodiacus Vitæ Chriſtianæ* &c. Qu'on ne doit pas confondre avec celui de notre Auteur.

Scévole de Ste. Marthe aſſure dans ſa Préface, que j'ai deja citée, que nôtre Auteur étoit Medecin d'*Hercule d'Eſt II.* Duc de *Ferrare*: On

ne

ne voit pas bien sur quoi cette assertion peut être fondée, à moins qu'il ne voulût dire qu'il l'a été après la publication de son Poëme ; car par l'Epitre dédicatoire du même Poëme il paroît qu'il ne connoissoit point le Duc de *Ferrare* & qu'il n'en étoit pas connu ; outre qu'on peut douter qu'il ait jamais été Medecin, puisqu'on ne le trouve pas dans le Catalogue des Medecins Poëtes, dressé par *Bartholin*, qui ne l'auroit pas sûrement oublié. A en juger par l'Epitre dédicatoire, & par divers endroits du Poëme, notre Auteur passa la meilleure partie de sa vie dans sa Patrie, occupé à la composition de son Poëme & peu favorisé des biens de la Fortune : Il ne parut à la Cour du Duc de *Ferrare* qu'à la sollicitation de son ami *Antoine Musa Brasavolus*, qui lui vanta ce Duc comme un Prince qui avoit du goût, qui favorisoit tous les Savans & qui les encourageoit. C'est le sentiment de Monsieur *Bayle*, qui faisoit un cas particulier de notre Poëte.

Si l'on en croit Monsieur *König* Docteur & Professeur en Medecine dans l'Université de *Basle*, qui a copié

Mi-

Michel Meyer au Livre 8. *in symb. aureæ Mensæ*; *Palingene* a été Prêtre, & au jugement des Auteurs du Journal des Savans, (*) „ un Prêtre plein „ de Religion; mais sévére Critique; „ qui ne pouvant souffrir les desor- „ dres de son tems, se mit en tête de „ les combatre dans une élegante des- „ cription de la Vie humaine en Vers „ Latins, où il n'epargna ni l'Or- „ dre Eclesiastique ni l'Ordre Mo- „ nastique.

Reste à examiner ce qui est arrivé à *Palingene*. Quelques années après sa mort, son Corps fut exhumé, dit *Melchior Adam*; il fut brulé par ordre de l'Inquisition & ses Cendres furent jettées au Vent. *Guy Patin* rapporte aussi ce fait; mais il ajoûte que ce fut pour les choses qui sont dans son Poëme contre les Prêtres & les Moines, dont l'Inquisition est composée. Quoiqu'il en soit, c'est un Acte de l'Inquisition, c'est tout dire: Les Sentences de ce Tribunal ne peuvent être reçûës comme décision de la Religion ou du Libertinge d'un Auteur, tout

(*) Mois de Novembre 1703. pag. 1031. *Edit. d'Amst.*

tout ce quelles peuvent signifier, c'est qu'il a enseigné quelque chose de contraire aux Dogmes ou à la Religion de l'Inquisition, qui brûle sans pitié tous ceux qui ne pensent pas comme elle. Ainsi ce jugement posthume ne signifie rien par rapport à l'Auteur; l'on peut même accuser l'Inquisition d'injustice & de passion à son égard; puisqu'ayant humblement soumis ses sentimens à la censure de l'Eglise, ce Tribunal ne pouvoit sévir que contre ses Ecrits & nullement contre sa Personne; puisqu'il ne doit pas punir les erreurs, mais l'opiniâtreté qu'on témoigne en les soûtenant. Souvent ce Tribunal met le comble à la gloire d'un Auteur, en brûlant ses Ecrits: C'est ordinairement une preuve qu'ils combatent des erreurs avec des Argumens auquels on ne peut repondre qu'en les reduisant en cendre. Tel a paru *Palingene* aux Assesseurs & Qualificateurs de ce venerable Tribunal, mais il paroitra sans doute tout autrée à ceux qui le liront dans d'autres sentimens que ceux dont ces Messieurs sont animez. Son *Zodiaque de la Vie*, disent les Auteurs du Journal des Sa-

vans

vans „ lui attira quelque pieux enne-
„ mis qui n'ayant pû se vanger de lui
„ pendant sa vie, ne manquerent point
„ de se servir, après sa Mort, de
„ l'occasion favorable qu'ils trouvè-
„ rent de le faire passer pour Magi-
„ cien ". Ainsi ce seroit dans cette prétendue qualité qu'il auroit été déterré & brûlé, mais non pas à cause de son Poëme: & comme la Fable de sa pretenduë Magie, raportée par *Meyer* n'a rien que de ridicule; peut-être, malgré ce qu'en a dit cet Auteur & *Melchior Adam*, trouvera-t-on quelque jour ses Os dans son Tombeau, où l'on n'aura point touché. Quoiqu'il en soit, ni le recit de *Meyer* ni celui d'*Adam* n'ôtent rien de la valeur du Poëme de *Palingene* & tout ce que l'Inquisition aura pû faire, n'empêchera pas que les Lecteurs n'y trouvent des beautez qu'on chercheroit en vain ailleurs, & que le nom de *Palingene* ne passe à la Posterité la plus reculée. Fasse le Ciel qu'il puisse inspirer la même aversion qu'il portoit à la Superstition & aux mauvaises Mœurs!



LE ZODIAQUE DE LA VIE.

ABREGE'

DU PREMIER LIVRE.

L'Autheur après une courte Apostrophe à Apollon, aux Muses & au Duc de Ferrare, expose son dessein dans ce Livre, qui ne sert à l'ouvrage que comme de Préface, comme il le designe lui même, dans le dernier Vers de ce Chant. Son but est d'écrire differentes choses, concernant tant les Sciences & les beaux Arts, que les Moeurs, dans la vûe que ses Lecteurs en puissent retirer quelque utilité. Il y explique la vanité de la plûpart des Ecrivains, il met en

question lequel des deux est préferable, d'être Homme de bien, ou d'être Sçavant? & donne enfin à la Probité la préférence sur le Savoir.

LE BELIER.

QUelle héroique fureur enleve mon esprit, & l'embraze du desir de parcourir les colines du Parnasse embellies de Lauriers? Et pourquoi les Champs de Castilie celebrez par les Muses sçavantes, aussi bien que les Forêts decorées d'une immortelle verdure, que ces Vierges habitent, me sont-elles devenües si désirables? de quelles épaisses tenèbres vais-je sortir? deja j'apperçois l'Aube du jour, qui repand ses premieres clartez dans un Ciel serein. Noire fille de la nuit, monstrueuse Envie, retire-toi & vas te plonger, loin de moi, dans les Abîmes du Styx. L'amour des Muses s'empare de mon Cœur, Je me sens rempli de l'esprit de la Divinité; rien n'est capable d'effrayer la vertu; elle est invincible & ne craint point de parcourir le plus rude sentier. Oh! Apollon! honneur & Pere des Poëtes prophétiques, conduis-moi dans le Labyrinthe où je vais m'engager, & vous, Aganyppe, rassasiez la faim insatiable que j'ay de l'Am-

l'Ambrosie : que votre lumiere me montre les chemins qui conduisent au sanctuaire de vôtre Temple respectable, demêlez moi du prophane vulgaire, si vôtre Divinité bienfaisante accepte mon hommage par un caressant Auspice, je pourrai me flatter de vous être agreable, quoique nouvel & inconnu Sacrificateur. C'est vous qui tirez de la poussiere & ennoblissez les hommes, sans vous l'esprit des mortels déperit, & ils ne peuvent former de leur voix enrouée aucuns sons harmonieux ; mais, si vous m'accordez vos faveurs, je vais m'elever jusqu'aux Astres, mon esprit, la plus noble partie de mon Etre, osera regarder les Divinitez. Latone, Mere des Dieux les plus brillants, secondez mon entreprise, enlevez moi dans votre sein, ne rejettez pas un Client, qui vous en supplie, si les Destins ne lui sont pas contraires. Et vous, Nymphes Castilides, si jamais j'approchai votre Temple d'un Cœur pur, si tout ce qu'une aveugle jeunesse peut inspirer de seducteur, n'a pu me detourner de vôtre culte, & si les charmes trompeurs d'une coupable Venus n'ont pu faire d'impression sur la chasteté de mon Cœur, faites éclatter ma renommée, que je ne sois plus à l'avenir sur la terre un inutile fardeau ; & que quand la Parque viendra trancher mes jours, elle puisse trouver une partie de moy même

ſur laquelle elle n'ait point de droits. . . Et vous Prince, qui vous plaiſez à porter le nom d'Hercules & qui l'avez à juſte titre, vous êtes au plus haut rang parmy les Heros qu'a fournis l'Italie de nôtre tems, vous faites la gloire la mieux établie de la Maiſon d'Eſt, vous êtes un Nourriçon que Minerve a pris plaiſir à élever dans les grottes du Parnaſſe, & vous avez, dès votre tendre enfance, ſucé le lait des neuf Sœurs, c'eſt de vous qu'elles attendent un honneur immortel, c'eſt enfin ſur vous qu'elles ſe repoſent du ſoin de faire revivre les anciens Lauriers de la Phocide, quoique Mars jaloux de vous poſſeder, faſſe ſes éfforts pour vous attirer aux Combats, par les promeſſes les plus ſeduiſantes & par les motifs dont il uſe ordinairement pour entrainer les Heros: mais non, vos victoires vous ont acquis aſſez d'honneurs, & vos traces ſont ſuffiſamment jonchées de Lauriers, daignez être preſent à mes Concerts, & jettez un regard favorable ſur un Poëte, qui oſe s'engager dans des chemins que perſonne avant lui n'avoit parcourus, & dans leſquels aucune trace ne juſtifie qu'aucun Devin l'ait devancé; qu'une longue vie ſur la terre vous ſoit accordée pour remplir les vœux ardents des Ferrarois, qu'après avoir paſſé de longs jours filez d'or & de ſoye, quand les deſtins implacables vous

vous feront regretter sur la Terre, vous puissiez vous élever à l'Empirée, ce jour ne viendra que trop tôt. Que la cruelle Lachesis en retarde le fatal instant, en filant vne longue trame, afinque vous soïez plus longtems l'objet de nos Chants, que vôtre nom fasse retentir l'Inde qu'arrose le Gange, que les rives de la Mer d'Espagne en résonnent & le portent avec vôtre reputation jusques dans les Villes hyperborées & que le bonheur de le faire connoitre aux extremitez de la Libie me soit reservé: Je publirai jusqu'à quel point vous étendez vôtre amour pour la justice; je ne craindrai point de prodiguer l'Encens des Muses, en exprimant jusqu'où va vôtre Pieté & vôtre Bonne-foi, je ne serai embarrassé que du choix des Vertus, à qui donner la preference; vôtre prudence dans les Conseils marchera d'un pas égal avec vôtre valeur dans les combats, vôtre générosité & vôtre clemence trouveront place dans mes Chants, vôtre esprit, enfin & la pureté de vos mœurs acheveront vôtre Eloge, recevez donc cette offrande legitime d'un oeil serein & donnez vôtre approbation à mon entreprise, mon esprit m'entraine à decrire des choses dont la grandeur & la difference sont égalles; elles ne peuvent s'exprimer en peu de mots, & je m'abandonnerai à mon

inſpiration, ſemblable à un nageur qui eſt jetté d'un flot ſur l'autre, qui tantôt ſurgit à un port pratiquable, tantôt veut s'arreſter ſur un rivage dangereux : pendant cette perilleuſe Navigation conduit par la Bouſſole de la ſeule raiſon, je ſonderai les chemins cachez de la nature & je decouvrirai ce qu'elle a d'oculte, je la ſuivrai ſur tout où elle eſt bien faiſante, & où elle contribue à nous donner les mœurs les plus ſaines qui ſont preſque éteintes dans ce ſiecle corrompu. Qu'eſt-il de plus facheux que d'être obligé d'avoüer & de convenir d'une ſi triſte verité? Je n'obmettrai auqun des remedes capables de guerir les maladies d'un eſprit languiſſant : quelle matiere eſt plus digne des concerts des Muſes, qui ſont Vierges, que celle qui traitte des bonnes mœurs? C'eſt à l'examen de ce ſujet que les hommes doivent un jugement ſain & un eſprit raiſonnable; ſi une perſonne hebetée, regardée du même œil que le plus vil des animaux par rapport à ſon impieté, laquelle, au mepris de la juſtice, ſuivroit la honteuſe & brutule paſſion de la luxure & ſeroit ſollicitée par une cupidité ſcelerate, ou interieurement rongée du cruel poiſon de l'Envie, uſant de detours ou de ruſes, impoſteur, ſoumiſe à l'ivreſſe, ou livrée à tout autre vice; ſi elle pretendoit décrire la route que je me propoſe, elle ſeroit juſtement ſoupçonnée de s'être voulu pro-

procurer une vie impunie. Aucun de ces laches motifs ne m'a fait écrire, c'est ma propre experience qui me persuade qu'il n'y a de vraie doctrine, que celle que je vais annoncer. C'est elle qui rend les Hommes illustres, qui les destine aux plus grands emplois, & les rend les plus propres à être utiles à eux mêmes, à leur famille, & à leur patrie. Les Personnes imbuës de pareils preceptes sont les plus capables de prendre leur parti dans les affaires les plus épineuses. J'avouë, & m'en fais honneur, que j'ai toujours été moins sensible aux attraits d'un visage orné de lis & de roses, de beaux yeux & de beaux cheveux, & des autres parties du plus beau corps, eussent-elles, dans leur arrangement regulier, l'ordre & l'œconomie des Astres les plus parfaits; non, ils ne m'ont jamais fait de si douce impression que les bonnes mœurs, & le brillant d'une Ame vertueuse, exempte de tous vices & adonnée a l'observation de la plus exacte justice, qui fondée sur une sainte confiance, en consequence de cette Morale, agit avec joye. Une personne dans cet heureux état, marche comme aïant toujours les Dieux propices, elle n'est pas inquietée des secrets qui se debitent à l'oreille, elle ne craint pas d'être citée au tribunal des juges, ni au pied du Trone des Rois. Il n'en est pas ainsi de celui qui commet le crime,

il tremble à chaque instant qu'on ne rende public le forfait qu'il a commis en secret, celui au contraire à qui sa conscience ne fait aucun reproche aux plus affreux éclats du plus bruïant Tonnere, n'en craint pas les coups foudroïants, il ne conçoit nul soupçon facheux, quand il voit les gens se parler en particulier & il lui importe peu que ce soit de lui qu'ils s'entretiennent parce qu'exempt de crime, il ne redoute point le sujet de leur conversation, il n'a jamais, l'embarras de se dire à soi même, que ferai je? La justice des Rois, ou la rigueur des Juges me poursuit! Il ne tombe pas dans le doute s'il doit en les sollicitant implorer leur clemence, ou éviter les dangers dont leur justice menace sa vie; Une crainte de la vengeance des Dieux persécute toûjours les méchants, car, quoique quelquesfois le criminel semble se livrer aux plaisirs, il est cependant intérieurement dans une perpetuelle agitation, semblable aux flots écumeux de la Mer, ou au Volcan de l'Ethna tandis qu'il forge ses traits brulants de bitumineux.

Je n'ay donc point entrepris de chanter la fameuse Troye qui fut l'objet de l'armement de mille vaisseaux & qui dut sa ruïne à l'innocente pitié qu'elle eut du traitre Sinon, ce ne sont pas non plus ses Maisons attaquées par surprise qui feront

ront le ſujet de mes chants ; on ne me verra pas débiter un encens imposteur à des Heros chimeriques, comme ce n'eſt que trop la coutume de la plus grande partie des Poëtes ; On ne pourra me ſoupçonner de revêtir le Corbeau des qualitez du Phénix, & j'aimerois autant me fraïer une route dans le vuide de l'air empiré de Junon, porté ſur des ailes pareilles à celles que l'ingenieux Dedale attacha à ſon imprudent fils Icare, qui eut tout lieu de regretter la témérité de ſa folle entrepriſe ; ou-bien que nouvel Ovide je priſſe le futile ſoin de chanter de nouveau les Methamorphoſes impies des Hommes & des Dieux. Pour prix de mes ſoins, je ne pourrois au plus me flatter que d'avoir rempli des oreilles oiſives de ſons bruïants & de penibles bagatelles. Seroit-il mieux ſi j'employois mon loiſir à chanter les laſcives amours d'une jeuneſſe effrenée, ou ce qui ne peut s'imaginer ſans horreur, de foüiller l'idée ſacrée des Divinitez par des paroles prophanes ou des applications impies. En effet qu'eſt-il de plus ſaint, qui ſouvent ne ſoit en bute à nôtre démence ? De quels crimes n'avons nous pas noirci ces divines idées & de quel opprobre honteux ne les avons nous pas chargées ? Nous en faiſons des Incubes & des Succubes, nous polluons leurs celeſtes ſubſtances en les taxant d'avoir enlevé des Garçons,

nous les faisons seducteurs de filles innocentes, nous osons loger dans les Cieux & nous donnons, par une legereté impie, la qualité de Déesse à une chimere, qui fait un commerce infame, & punissable chez les peuples les plus barbares; un honteux adultere enfin y tient une place éclatante, oh honte! oh pieté! oh crime! sont-ce là les actions de graces? sont-ce là les encens? les foïers? les premices des Troupeaux? les Autels? les Hymnes & les justes loüanges qui sont dûës aux justes Dieux. Esprits des mortels, de quels mensonges & de quelles monstrueuses fictions, n'avez vous pas été de tous les tems capables, pour vous ouvrir avec une precipitation indicible, un chemin plus seur & une licence plus illimitée, de vous livrer au crime! Oh folle! oh prophane troupe d'écrivains! qui avez besoin d'une double purgation d'Ellebore d'Antycire, c'est à vous que ce Discours s'adresse, en attaquant les autres vous faites verser sur vous-mêmes le mepris à pleines mains, vous devez ces facheux retours à l'immoderée petulence d'une langue indiscrete, devez-vous vous étonner que les foudres que vous bravez pour les autres, vous brulent vous mêmes, & que leurs Traits soient reversibles? Le travail dangereux auquel vous consacrez vos loisirs & vos veilles, doit retomber sur vous. Quel honneur

neut en pouvez vous esperer ? Car enfin celui qui n'est occupé que de ses seuls interêts, & qui ne se propose pas d'être utile à autrui, mais qui loin de là se livre à une joie maligne qui ne doit sa naissance qu'aux maux de son Prochain, tandis qu'il croit travailler à son bonheur; par un exact revers de justice, merite d'être rayé du nombre des hommes, & d'être placee au plus bas rang des bêtes les plus stupides. Il falloit que jécrivisse de cette façon pour pouvoir procurer quelque profit à mes lecteurs, afin qu'ils n'eussent pas à se plaindre d'avoir perdu leur tems ou de l'avoir employé à la lecture de penibles & fausses bagatelles, ou de vaines chimeres.

Je me suis proposé de definir le Souverain bien, en trois Cathegories, l'utile, l'agreable, &, ce qui est encore plus d'usage, les bonnes & les honnêtes Mœurs. Qu'un Poëme soit rempli de quelques unes, ou de toutes ces qualitez, il doit en outre ne jamais s'écarter des justes bornes de l'Honnêteté & de la Pudeur. Quels titres affreux, quels noms ne doit on pas donner, de quel diffamant corollaire ne doit pas être puni celui qui est sans cesse occupé, à débiter des choses vaines, qui loin de rendre aucun fruit, sont plûtôt capables de corrompre l'innocence de nôtre vie, & qui ose rendre publique par des o-

dieuses Pancartes la criminelle audace des insensez & prêter de nouvelles armes à leur detestable fureur, en laissant de honteux monuments de luxure, qui seront dans les siecles à venir, des modeles de delire pour les races futures. De quels remords de pareils gens ne doivent-ils pas être rongez ? quelle impression fatale de pareils écrits plus veneneux que l'Aconit, ne doivent-ils pas faire à d'innocentes ames, quels dangereux éguillons n'en doivent elles pas ressentir ? Une parolle scelerate ose penetrer jusques dans le sanctuaire des ames les plus saintes & repandre le crime par flots dans un jeune Cœur palpitant de honte !

Quelqu'un va m'alleguer que souvent de pareilles futilitez font plaisir à un Grand dont la salle d'audience se trouve peuplée de Gardes ou de Clients, ou à celui que l'abondance de ses richesses fait respecter & dont le cerveau retréci & le mince genie a fait tout le merite auprès d'une aveugle & caressante fortune, les choses sont-elles moins deffendues quoi qu'elles aient l'applaudissement d'un riche licentieux, il n'en est pas assurément ainsi. Si l'animal à deux pieds est couvert d'or il ne doit pas s'en glorifier d'avantage, que le quadrupede n'eut droit de le faire quand il fut chargé de la pourpre. Il n'en est que trop qui sont enorgueillis

des

des couleurs les plus vives que fournit le Poisson Tyrrien, dont le front est ceint de lauriers extorquez & dont les doigts sont chargez d'enormes brillants ou de perles orientales, production fastueuses de leurs innombrables richesses. Ne feroit on pas serment à voir l'exterieur de pareils gens, quils surpassent Platon par l'esprit, & que la sainteté de leurs mœurs l'emporte au dessus de celles qui firent admirer la conduite & la vie de ce Philosophe. Heureux celui qui sans cesse occupé de chanter Apollon, s'est borné aux innocents concerts des Muses, sa reputation ne paroit pas avoir beaucoup d'étendue, mais il ne craint point d'être comparé à des Outres vuides & sa renommée n'est jamais trompeuse. La volupté est fille de la fortune, la folie l'est de la volupté & l'une & l'autre enfin obscurcissent les lumieres de la raison de là vient qu'on trouve si rarement la sagesse compagne de la fortune & des richesses. Quel est celui qui est assez genereux pour souffrir pour la vertu, si la recompense n'y est pas attachée ? & qui est avide de cette recompense, sinon le pauvre; le riche sacrifie à la joye, à la volupté & aux douceurs du repos, les demarches penibles lui sont en horreur. aussi bien que les chemins presque impratiquables qui conduisent à la forteresse où la science est renfermée. J'entre dans une

juste fureur contre les Vers & les Poëtes qui n'emploient leur verve depravée qu'à enseigner une doctrine obscene à des enfants qui n'ont pour parer de pareils préceptes que leur Innocence, je les vois par degrez profiter de ces infames leçons, devenir pires de jour en jour, & après avoir été abandonnez de leur premiere pudeur, se livrer entiers à la sceleratesse de leurs mœurs: De pareils Maitres semblent vouloir augmenter l'ascendant du crime originel afin de se précipiter avec plus de rapidité dans les abimes du noir Tartare. Mais ce qui me fournit une satisfaisante consolation c'est de les voir tomber dans l'ignominie par les mêmes moiens, dont ils s'étoient flattez d'acquerir une loüable reputation. Car enfin on ne peut juger de pareils gens que par leurs criminels écrits, & l'on juge avec raison qu'ils sont tels que leurs œuvres les represen-tent, car il faut convenir que la parolle est le miroir de l'ame & le temoin irreprochable des mœurs: celui-là est reputé prendre plaisir aux choses dont il parle le plus souvent & de son plein gré. Le laboureur ne s'entretient que de Bœufs, de Socs, de Sillons & de Charruës; le Nautonnier ne parle que de Voiles, de Rames, de Radeaux & de Carenes, le Soldat n'occupe son loisir qu'en rappellant dans sa Mémoire le nombre des chevaux, des épées, des lances & des com-

combats ; ainsi les hommes adonnez à l'obscenité ne s'écartent gueres dans leur conversation des choses qui y ont un honteux rapport. Oh vous, à la prudence desquels est confiée l'éducation de la jeunesse qui vous chargez du soin de former leurs esprits susceptibles de toutes impressions comme une cire molle qui prend facilement l'empreinte du doigt, quitez, croiez moi, ces pernicieux écrits, attachez vous à de plus belles matieres, & chargez vous du soin de leur enseigner des choses moins arides & qu'on puisse citer sans rougir ; que l'Histoire de leur païs & celles des étrangers soient la baze de leur premiere instruction ; il faut s'efforcer de la leur insinuer de façon qu'ils s'en fassent un jeu qui leur soit agreable, afin qu'ils se chargent plus facilement la memoire des faits qui y sont contenus ce sont là de ces sucs de Nectar qui nourissent en flattant le goût, ils enseignent la conduite de la vie, ils apprennent ce qu'il faut éviter, indiquent ce qu'il faut suivre, previennent les fautes par les exemples & chargent enfin un jeune homme de l'experience de plusieurs siécles. On ne doit pas negliger un peu de Fables & de Mythologie dont il faut faire un choix delicat, il faut aussi leur faire lire ce que les bonnes Comedies enseignent d'utile dans les termes les plus châtiez & dans des sce-

nes épurées. J'avouë qu'il y a dans la plûpart des Poëmes des faits souillez par les mauvaises mœurs, il ne faut par consequent choisir que ceux qui sont écrits avec une mâle gravité & qui cachent sous une écorce riante une instruction aussi douce que le miel & des preceptes qui peuvent être mis à profit sans crime. C'est de pareilles viandes qu'il faut alimenter vos jeunes Disciples; quand ils auront atteint un age plus avancé, ils auront à parcourir un champ plus vaste, où ils pouront avec certitude & discernement cueillir les simples qui leur plairont davantage; il faut ensuite, pour donner la derniere main à ce precieux chef-d'œuvre de l'éducation, peser avec soin auquel des deux on doit s'attacher le plus & par lequel on doit commencer le premier, ou d'assurer chez eux une probité à toutes épreuves, ou leur enseigner une doctrine fixe & qui n'ait rien de superficiel, car la doctrine est par elle même toute divine, elle s'insinue facilement aux Caracteres doux, les orgueilleux en sont incapables, les voluptueux & ceux qui sont livrez à la nonchalance & au sommeil y parviennent difficillement; elle ne s'acquiert enfin qu'au bout d'un longtems & par une penible étude; mais quels avantages n'en retire-t'on pas? C'est cette même Doctrine qui Gouverne les Villes & les Etats, c'est à elle qu'on est redevable du bon succès des armes

armes qu'elle met a la main ou qu'elle fait quitter ſelon l'exigence des beſoins; elle enſeigne quelle eſt la terre que nous habitons, elle éleve nos connoiſſances juſqu'aux Aſtres, elle nous apprend l'art de guerir les maladies, elle renferme la peinture, la ſculpture, & l'architecture en un mot toutes les formes & les figures ſont de ſon reſſort, c'eſt par elle qu'à l'aide d'une petite quantité de Caracteres de Chifres, on s'aſſure avec certitude des nombres les plus innombrables. L'art ſeduiſant de la Muſique & de faire les inſtruments muets releve de l'empire de cette fille du ciel; elle nous conduit juſques dans les voûtes éternelles, ſéjour immuable de la Divinité, elle penetre juſqu'au plus profond ſanctuaire de la nature, & nous rend les confidents de ſes reſſorts ſecrets ce n'eſt que par elle enfin que nous pourons parvenir à la perfection, elle nous met infiniment au deſſus des autres animaux, & ſemble nous égaller aux Dieux. Tous ces talents que la Doctrine renferme perdent cependant tout leur prix & leur éclat, quand elle ſe trouve mêlée dans la lie des vices, elle ſe maſque d'un viſage difforme, comme le Jaſpe ſe ſalit quand il eſt plongé dans un vazeux bourbier ou comme le ſoleil quand il eſt couvert d'une epaiſſe nuée, ou quand il s'éclipſa par l'interpoſition du Corps opaque

de

de sa sœur Diane, non seulement il perd son éclat, mais ses influences sont nuisibles & dangereuses, il en est de même de la Doctrine; chez un mechant homme, elle devient ce qu'est une arme dangereuse entre les mains d'un furieux, qui est en état de s'en servir à la ruïne de bien des gens, & il paroit extravaguer à mesure qu'il est plus sçavant & plus mechant. Celui là au contraire qui fait ses efforts afin que le cours de sa vie soit exempt de crimes, qui respecte les droits des Hommes & des Dieux, qui est en garde contre le vice, comme contre les morsures d'un Dragon tourmenté d'une faim devorante, quand il seroit de la plus basse condition, berger, ou le plus vil esclave, fut il de la plus crasse ignorance, il doit neanmoins être regardé avec veneration, on lui doit les louanges les plus exquises, les hommes, & les Dieux mêmes ne sont pas en droit de le mepriser. Quel est celui qui n'aimera pas un pareil homme? il faudroit n'avoir point d'ame ou être un dangereux ennemi des vertus, pour refuser des Eloges à celui qui respecte les choses sacrées, & qui, amateur de la justice, est incorruptible aux presents les plus pretieux & à l'or dont les hommes ont fait une aveugle Idole, à laquelle tant de gens sacrifient. Avec ces qualitez cet homme ne veut pas s'emparer du bien d'au-

d'autrui, il tend aux malheureux une main secourable, il s'eloigne avec horreur des infames, il cultive, recherche & prend soin des gens humbles, il a soin d'eviter la frequentation impie d'une langue medisante qui n'épargne pas même les Dieux; le Cinique lui fait horreur, il seroit faché d'offencer qui que ce soit, il est au contraire dans une perpetuelle sollicitude de trouver l'occasion de rendre service à tous le monde, & ce qui met le comble à ses vertus, il est humble & modeste à tous égards. Heureux qui est le modele d'un pareil caractere, mais mille fois plus heureux encore celui qui joint à ces vertus la science! Un pareil homme est digne du Diadême, il est autant au dessus des autres que l'Or est superieur au Clinquant, & le Diamant preferable au verre. Un sçavant fait rarement des fautes ou du moins elles sont legeres, les ignorants au contraire n'ont aucune pudeur ils se precipitent ouvertement dans des défauts grossiers, c'est le propre de la plus rustique ignorance, de se moquer des loix les plus saintes, de même qu'un aveugle ne peut pas se garantir de tomber dans des gouffres profonds, leurs pieds sont chancellants comme dans la nuit la plus obscure, & que Proserpine leur réfusant la lumiere est endormie dans son lit infernal; c'est ainsi qu'un esprit aveugle, qui n'est pas illuminé par

les

les ſciences, ne fait nulle difficulté de ſe plonger dans le crime, par une pente qui lui eſt comme naturelle, la ſeule terreur du ſupplice eſt capable de l'arrêter, parce qu'il ne regarde comme juſte que ce qui le flatte. A quelques-uns la ſimple Nature a ſervi de maitre, & l'intelligence a été accordée à pluſieurs dès leur naiſſance ; ils ont reçeu par un celeſte preſent ce que d'autres n'ont appris qu'aux Ecoles. Qui empeche ces derniers de mener une vie innocente ? On doit donc avoir quelques obligations à celui dans les écrits duquel on trouve ces deux dons réunis. O. vous ! Divinitez de la double Colline que j'ai toûjours honnorées, auſquelles j'ai conſacré mes années, s'il eſt permis à de foibles mortels d'aſpirer à vos faveurs les plus pretieuſes, accordez moi des accents aſſez doux, & ſauvez mes Ecrits d'être employez à de vils uſages, preſervez les des fureurs de Vulcain. Le Belier qui eſt l'entrée de nôtre Zodiaque veut ceder la place au Taureau qui s'avance & me preſſe de paſſer au prelude d'un nouveau Chant.



ABREGE'

ABREGE'

DU

SECOND LIVRE.

L'Autheur aïant à parler du souverain Bien, demontre que c'est mal à propos qu'on le recherche dans les richesses, & il le prouve par plusieurs raisons. Il fait un Eloge égal de la Science & de la Vertu; & quoique l'étude des sciences soit difficile au pauvre, parcèque les soins dont l'esprit est agité, sont des obstacles qui s'y opposent, aussi bien que l'inquietude causée par les miseres, & les necessitez les plus urgentes, il conclud qu'il vaut encore mieux vivre malheureux, parce qu'on est égal aux Dieux quand on possede la science, que de posseder des richesses immenses, sans sçavoir & sans vertu, il avance que l'homme sçavant n'a jamais peri par la faim, & que le pauvre d'ailleurs a ses plaisirs; que l'abondance au contraire donne de l'indifference pour toutes les voluptez.

LE TAUREAU.

MOn navire a joüi dans le port d'un assez long repos il est tems que les Nautonniers mettent a la voile, il faut lever l'ancre, les rigueurs de l'hiver sont appaisées; les neiges, image de la froide vieillesse distilent du sommet des Montagnes, la Terre est couverte d'une nouvelle & riante verdure, les arbres sont ornez d'une Chevelure nouvelle, la tendre Philomele fait resonner les échos de ses douces plaintes; les Napées, les cheveux ornez de Guirlandes & de festons de fleurs, sont repandues dans les prairies; les Driades preparent leurs danses, & les bondissants Satyres recommencent leurs lascives Chansons dans leurs Grottes tapissées de la mousse la plus tendre. Cupidon voltigeant comme une hyrondelle rapide décoche de toutes parts ses traits dorez & embraze les jeunes Cœurs de ses flammes les plus douces, la Mer invite les mortels à parcourir ses vastes Campagnes, l'onde est tranquille, Zephyre arrive du couchant & se rend à nos desirs, bannissons nos craintes, l'air est serein, & les Astres Athlantides en paroissant sur nôtre horison nous annoncent une seure Navigation. Quelle gloire peut-on acquerir par un repos tranquille? Jamais la

non-

nonchalance ne merita des lauriers, ils ne ſont reſervez qu'au ſuccès d'une noble entrepriſe, la fortune ſeconde le courage, & l'on voit rarement décerner à la timidité les honneurs du triomphe. Peut-il s'épouvanter des vains aboïements des monſtres de Sylla; il eſt honteux que la vertu cede à de vils animaux? Avançons, nous avons tardé trop longtems, gagnons la pleine Mer. Le Roi tout-puiſſant, qui preſide à l'Univers, qui d'un ſeul clin d'œil, fixe le cours des Aſtres, & donne le mouvement aux globes lumineux, qui a créé tant d'eſpeces d'animaux pour habiter l'immenſe étenduë de la terre, qui les a multiplié de tant de façons dans les impenetrables Gouffres des Mers, qui leur conſerve la vie dans cet immenſe fluide, & qui a jugé à propos que de ſi vaſtes Elements ne fuſſent pas privez de ces Colonies, n'a reſervé la connoiſſance de la verité qu'à l'homme ſeul, & la faculté de s'exprimer eſt chez lui une noble diſtinction. Les autres Animaux condamnez à un éternel ſilence, tournent du côté de la terre leurs ſtupides regards. Ce Roi des Animaux, ſeul muni de ſa raiſon, les a tous ſoumis à ſa puiſſance, les Aigles, les Tigres, & les coleriques Lions ſont ſujets à ſa Domination, les Serpents armez d'un venin auſſi exalté que celui de l'Hydre de Lerne, le craignent,

gnent, cette énorme Masse qui flotte sur les Mers, la Baleine, en un mot, perd ses forces devant lui. Quelle confusion auroit regné sur la Terre? Sans cette admirable subordination, ses entrailles condensées n'aiant pas ressenti le soc tranchant des Charrües n'eussent pû produite les riches Dons de Cérès. C'étoit à l'homme qu'étoit reservée la production des loix destinées à la conservation des Etats; il devoit marquer sa reconnoissance aux celestes Divinitez par des Temples; l'innombrable invention des arts lui étoit düe, il est le fatal inventeur de ces horribles Machines, qui par leurs éclats & leur rapidité imitent la foudre autant que par le vomissement des feux, dont elles se degorgent, & qui font voler le plomb inanimé dans des espaces immenses; les tours les plus fortes, les murailles les plus élevées succombent sous leurs efforts & sont reduites en poudre, les Mugissemens affreux que jettent ces foudroyantes Machines, imitent de loin les coups du Tonnere. O vous! fabuleuses Divinitez, eussiez vous resisté aux Geants, si quand ils vous attaquerent dans les champs Macedoniens ils avoient été munis d'armes aussi redoutables? La navigation a été découverte, on a osé traverser les Mers, & l'on peut se transporter aux extremitez de l'Univers,

jus-

jusqu'aux Vents sont destinez à servir l'homme & le transportent depuis les païs sur lesquels le Soleil jette ses premiers regards, jusqu'aux lieux où il precipite sa rapide course dans le vaste Ocean; depuis les lieux que l'Etoile du Nord éclaire jusqu'à l'autre Pole qui est habité par des peuples, dont la tête semble se precipiter en bas, & dont les traces des Pieds sont opposées aux nôtres. Malgré cet esprit inventeur, malgré la fougue de son Imagination qui se fait croire issu d'une semence divine, il ne sçait pas encore, il ne veut pas sçavoir (chose étonnante! Crime horrible! qui devroit être expié par une Hecatombe) de quelle façon il doit vivre, & ce qu'il doit éviter ou suivre; O! mortels aveuglés, quelles épaisses tenébres vous environnent! O! esprits concentrez dans le Tourbillon de la folie, vous marchez dans des deserts sans trouver de route marquée. Il a été accordé à peu de gens de connoître le chemin qui conduit au Souverain Bien. La Science du Droit, quoique tissuë de detours & de subtilitez, ne nous enseigne rien de pareil; l'art de chasser les Maladies du Corps se trouve sans effet contre cette maladie de l'esprit, & l'on consulteroit en vain le Rheteur & le Grammairien, sans en tirer aucune connoissance. La seule sagesse nous decouvre ce grand

Myſtere, cette ſeule vertu merite à juſte titre, le nom de conductrice & de maîtreſſe des Hommes. Si Dieu m'a donnée cette vertu & qu'avant la fin du jour les trois Sœurs ne tranchent pas le fil de mes deſtinées, je vais (comme je l'eſpere) ouvrir le Temple du Souverain Bien : j'expliquerai par quels moyens on peut y parvenir, je ſens l'etendüe de mon entrepriſe, le païs que je vais parcourir, eſt ſans bornes. La plus grande partie des Hommes placent cette felicité & lui donnent pour Tabernacle un vil coffre rempli des dons abondans de Plutus. D'autres, dont l'avarice eſt plus entendüe, voudroient poſſeder autant d'or que le Pactole & le Tage en entrainent dans leurs brillantes eaux; d'autres placent leur chimerique felicité à poſſeder des Champs égaux en nombre aux cheveux qui ornent leurs têtes; d'autres s'eſtimeroient au comble de leurs vœux, s'ils étoient ſervis par un Bataillon d'Eſclaves ou s'ils poſſedoient de grands Troupeaux de Bœufs ou de Bêtes à laine plus nombreux, mille fois, que ceux que conduiſoit en Pature le fameux Polypheme, dans les Pacages de la Sicile, qui ſurpaſſaſſent ceux d'Ariſtée & plus conſiderables encore que ceux qu'Hercules Tirynthien enleva des fameuſes étables d'Erythée; d'autres portent leurs ſouhaits jusqu'aux fruits des Jardins d'A-

d'Alcinoüs & des Hesperides, & voudroient des Palais incrustez du plus beau Marbre de Numidie. Voila les objets ordinaires de la cupidité des Hommes, ce sont ceux qu'une tendre Mere demande aux Dieux par les vœux les plus ardents pour un fils qu'elle idolatre. Le vulgaire imbécille croit que le souverain Bonheur consiste à posseder ces biens avec la derniere profusion. Quelle démence! Ils ignorent quelles Hydres sont cachées sous ces fleurs apparentes, & combien ces roses cachent de mortelles Epines: s'ils avoient examiné la conduite de celui qui veut devenir riche, ils auroient plaint son sort; de combien de soins jour & Nuit son Ame n'est-elle pas enveloppée: quels revers de l'inconstante Fortune n'a-t-il pas à essuier, quelle foule de pensées diverses & souvent opposées ne l'agitent-elles pas? Au milieu des douceurs du repas, la barbare Avarice lui porte des coups acerez, l'appetit sensuel semble banni des Palais des Princes, on y quite avec une precipitation inquiéte des Tables, où, quoique servies avec profusion, on n'a point de repos. Une esperance incertaine du plus petit Gain, le croira-t-on, est cause de tout ce désordre; la nuit dispensâtrice du repos pour les animaux les plus imbecilles, refuse ses pavots: les yeux inquiets de celui qui veut devenir Riche, ne peu-

vent gouter les douceurs du sommeil; nulle situation ne le rend tranquille, il se roule dans un lit destiné au repos, avec autant d'efforts que Sysiphe en employe à rouler son enorme Rocher, il est agité pat avance de ce qu'il doit faire avant le lever de l'Aurore & de ce qui doit l'occuper après que le Soleil se sera precipité dans le sein de Thetis. Quels malheurs na-t-on pas à craindre pour la conservation de ces biens, après qu'on les a acquis! Une maladie contagieuse & épidémique fait perir les bêtes à laine, quel embarras pour le choix des Paturages! Un jour d'intempérie porte un dommage irréparable aux bêtes à cornes; un Oeconome de mauvaise foi, des Pastres malicieux ravissent les esperances des troupeaux, les Loups enlevent les tendres Agneaux, espoir futur de l'agrandissement du Troupeau; le Soldat effrené dans un pillage égorge les Troupeaux; Murs, Portes, Barrieres rien ne resiste à son avidité, les riches moissons sont en feu & les presents de Bacchus son ravagez par un feu destructeur, enfin un débiteur infidele emporte & confond dans son évasion le Capital & les Interests, il n'est plus de bonne foi, la crainte des hauts Dieux est bannie du milieu des Hommes. O! Jupiter, s'écrie-t'il, qui l'auroit eru, quel autre que moi n'auroit

pas

pas été trompé, la probité paroissoit peinte sur le visage de ce fugitif, de quels discours séduisants ne s'est pas servi ce trompeur; non, la phisionomie la plus belle, l'exterieur le plus poli ne sont pas le vray Caractere de la probité. Il faut se consoler. J'ai, poursuit-il, des ressources seures, un vaisseau richement chargé m'apporte des confins du Pole, les plus pretieuses marchandises, l'Encens l'Electre, l'odoriferante Canelle, & tout ce que produit l'Arabie heureuse: les étoffes les plus précieuses de l'Inde vont reparer mes pertes, si pour comble de malheurs ce vaisseau alloit perir, s'il étoit precipité dans les goufres devorans de Sylla, ou qu'il fut brisé contre les rochers du promontoire Capharée; à ce coup ma maison retentiroit de mes cris, je me baignerois de mes larmes, je ne rougirois pas de ressembler à une femme par les demonstrations exterieures que je donnerois de mon désespoir. Mais non, Graces aux Dieux, tant que je vivrai, je ne manquerai pas de richesses, le Commerce du froment étant incertain, j'acheterai des Olives, je ferai labourer un champ & l'ensemencerai, j'en recueillerai la Moisson, je ferai construire une maison & planter des Vignes, j'acheterai ceci, je vendrai cela, je recevrai tel paiement, & m'acquitterai. Telle est une nombreu-

 se

se assemblée, les yeux fixez sur un Theatre, & dont les flots tumultueux poussez avec effort les uns sur les autres semblent se replier sur eux mêmes; chaque particulier est affecté de passions differentes & d'attitudes diverses, l'un applaudit, l'autre frappe du pied, la joye, le chagrin, la crainte, l'esperance, la colere enfin toutes les passions se succedent avec une continuelle alternative; la Mer n'est pas plus agitée quand elle est livrée aux haleines des vents, que n'est ce riche; c'est un veritable Ixion épris d'amour pour une fantastique nuée dont le honteux accouplement donna la naissance aux difformes Centaures. Jupiter, Pere & Roi des Dieux, a ordonné qu'en expiation de ce crime il seroit pour jamais fixement attaché à une Rouë dont les rais sont des serpens, & il est perpetuellement tourmenté par sa volubile vicissitude. Qu'est-ce que les richesses! peut-on mieux representer leur inconstance qu'en les comparant à une nuée qui disparoit, change de forme & se dissipe en fumée, sitôt qu'elle reçoit la secousse d'un vent du Nord: ne croit-on pas quelques fois y appercevoir des formes humaines? Qui a-t-il de plus seduisant que le premier aspect du Riche, mais helas! on n'est à portée de juger de son bonheur qu'après qu'on ne le possede plus; ce n'est qu'après la mort qu'on

qu'on peut assurer qu'on a été heureux. C'est un beau Tableau, dont le revers est hydeux. La fortune roule l'Homme par un continuel mouvement, les Serpents representent les inquietudes dont il est sans cesse agité & qui lui rongent les entrailles : de deux choses l'une, ou le riche connoit le prix de ce qu'il possede, ou il n'en est pas persuadé ; s'il n'en est pas persuadé, à quoi lui servent ses tresors, il n'en peut recevoir ni bonne ni mauvaise impression : le voila de niveau avec celui qui ne possede rien. S'il connoit au contraire ce qui lui appartient, ou il en aime la possession, ou bien elle ne le touche pas ; s'il n'en est pas touché, de quoi lui sert cette possession & quel plaisir peut-il ressentir d'une chose qui lui est indifferente & à la quelle il n'est par plus sensible qu'un homme qui ne boit point de vin, le seroit à une grande quantité de cette Liqueur. Si le riche au contraire est sensible à son pretendu bonheur, il donne tous ses soins à le conserver : pour y parvenir, quelle inquietude, quel travail, quelle sollicitude ne ressent-il pas, par la crainte prevoïante de tous les accidents qui peuvent arriver aux biens périssables qu'il possede ? Il est a la torture ; si quelque partie dépérit, quoi qu'il faille de necessité que cela arrive, puisque rien ne peut demeurer longtems dans un état

çonſtant, ſes pertes ſeront d'autant plus frequentes que ſes poſſeſſions seront plus étendues, par conſequent ſes ſoins & ſes inquietudes augmentent à meſure qu'il devient plus en état de faire des pertes, pour peu d'ailleurs qu'on veuille enviſager, combien ſont frequents les dangers qu'on peut eſſuier ſur la Mer, quel peril ne rencontre-t'on pas ſur terre, ſi on veut augmenter ſon Patrimoine, tant de la part des Brigans, habitans-vagabons des forêts, que des Pirates, qui proſcrits de tous lieux policez, n'ont d'autre domicille que les immenſes mers? On ſera mille fois échappé, on eſt pris à la fin! Sort affreux! de cruels aſſaſſins livrent le cadavre du malheureux qu'ils auront maſſacré, à la voracité des beſtes feroces ou des oiſeaux carnaſſiers, ou l'on tombe dans un dur & honteux eſclavage. Celui là dont la témeraire audace l'aura tiré de ces dangers, n'a eu d'autre vûe en acquerant des richeſſes, que celle d'être ſervi, ou de commander. Combien la qualité de Maitre va-t-elle lui couter? A peine eſt-il en ſeureté à ſa table, dans ſon lit même, n'a-t-il pas à craindre le Poiſon? La main impie d'un eſclave avide le ſurprend endormi & met fin par ſa mort à ſes inquietudes. C'eſt ordinairement la brebis la plus graſſe qu'on choiſit pour l'immoler, & c'eſt le plus bel arbre qu'on depouille

de

de ses fruits, c'est au vin le plus doux que les Abeilles & les autres Insectes s'attachent, ainsi celui qui a reçeu du Destin le plus de faveurs, a le plus de dangers & d'embusches à craindre. Qu'on se rappelle l'Histoire du Tyran de Syracuse, & qu'on admire l'adresse dont il se servit pour sa seureté. On le congratuloit sur sa felicité, on lui disoit, vous êtes bon, rien ne manque à vôtre bonheur; les Boissons delicieuses, les mets exquis & succulens, vous avez des esclaves sans nombre, le Septre enfin & le Diademe, qui sont l'objet de tant de souhaits, les Perles, l'Or, rien négale vôtre abondance. Ah! répondit ce Prince, vous ne voïez donc pas que ma tête à chaque instant est menacée de la chutte de cette épée qui n'est surpendüe qu'à un crin delié, les richesses ont toûjours été la proye de l'envie, & la plus noire jalousie n'est occupée qu'à detruire le meilleur & le plus heureux. A ce prix, infortunez mortels, recherchez l'or, livrez vos Cœurs aux cuisans éguillons des Furies, afin de parvenir à vous precipiter avec plus de vitesse dans les Marais du Styx. La ridicule folie de Midas, qui reçût de Bacchus le don de ce trompeur Metal, doit vous servir d'exemple, c'étoit avec justice qu'Apollon lui mît des oreilles d'Ane; ce malheureux ne tarda pas à se

repentir de la priére inconsiderée qu'il avoit faite aux Dieux, qui lui accorderent que tout ce qu'il toucheroit seroit converti en or, il implora leur Clemence par des vœux contraires, après qu'il eut ressenti que l'indiscretion de son souhait l'exposoit à perir par la faim. Un sort pareil menace les avares, d'autant plus malheureux qu'ils possedent d'avantage & que leurs besoins augmentent à proportion qu'ils accumulent de plus grandes richesses. Ils sont autant de Tantales brulez de la soif la plus ardente au milieu des torrents. Malheureux que vous étes, si l'abondance même étoit soumise à vos volontez, & qu'elle prit à tâche de combler vos desirs, lequel choisiriez vous du necessaire ou du superflu? Le dernier nuit, & le premier se possede aisément, la Nature nous a constituez de façon que nous sommes plus tranquiles à mesure que nous sçavons mieux nous contenter de peu, & c'est aller contre ses ordres que d'étendre ses desirs au delà de la moderation. La table d'un riche est couverte de la depoüille onereuse des forêts & des mers; toute espece de volatilles, tout genre de quadrupèdes & mille Poissons divers viennent s'y placer par l'art magique des richesses. Les vins les plus exquis de Falcone & ceux des plus riches côteaux sont prodiguez pour étancher sa soif; je tombe dans l'etonnement

&

& je demande si ce Goufre va engloutir tant de metz, cela est contre la vraisemblance, quand il en auroit le desir, il seroit dans l'impossibilité de le faire : si la nature bien-faisante n'avoit pas mis des bornes a sa Cupidité, l'estomach ne pouvant soutenir une si grande abondance de nourritures, il en seroit suffoqué, & il iroit au Tombeau plus que rassassié, accompagné d'une Troupe d'esclaves rugissans. Ce n'est qu'à l'intemperance & au trop de nouritures que les disciples d'Esculape doisent le besoin qu'on a d'eux, c'est ce qui cause les vomissements & nous precipite dans la plus sale crapule, c'est de là que sont produites les fiévres de tant de sortes d'espèces, c'est enfin du peu de sobrieté que nos membres perclus nous deviennent inutiles. Qui ne sçait pas que l'intemperance est la cause de toutes les maladies & que les dons de Bacchus pris sans moderation irritent les esprits & augmentent au lieu d'étancher la soif dans nos entrailles; la temperance au contraire, fait qu'on n'use que de peu de choses au milieu même de l'abondance, c'est par ce moien qu'avant le tems on n'abrege point le cours de sa vie en imitant par une moderation volontaire la moderation forcée du pauvre ; & l'on sera content de porter comme lui un vêtement simple. Que sert au riche d'être vêtu des habits les plus

brillants, de la Pourpre, & de la Broderie, de porter une chemise du plus fin lin, les Martres & les peaux d'animaux habitans du Nord, en un mot les fourures les plus précieuses, les Joyaux, les Colliers de grands prix destinez à parer la gorge des femmes, garantissent, ils mieux du froid qu'une laine grossiere? Une Toile simple ne deffend-elle pas aussi bien des ardeurs du Soleil quand il est au signe du Lion & de la Canicule, que les habits de soie les plus deliez! Ah celui qui est orné de vestemens somptueux, m'allez-vous dire, s'atire le respect, il s'épargne la peine de saluer, il croit assez faire, de paier d'une legere inclination de tête celui dont il est abordé. Le peuple, me dira-t-on se leve sur son passage, on l'estime issu d'une race auguste, on pousse la credulité jusqu'à le croire bon, prudent & digne des honneurs qu'on lui rend, on se croiroit injuste si on ne l'aimoit pas; on est sur ses gardes au contraire & on n'a nulle confiance en celui qui est mal vêtu; une troupe insolente lui impute en raillant l'impression que les tems ont fait sur ses habits, eut-il (continuera-t'on) en partage toute l'éloquence qu'Arpinas s'acquit dans toute l'Italie, quand la douce persuasion s'épancheroit de ses Levres comme de celles de ce fameux Orateur, qui, quoi qu'il dût sa naissance à un simple

ar-

artisan, fit jadis l'admiration de la sçavante Grece, l'art des vers lui fût-il aussi familier qu'il coûtoit peu au fameux Virgile, pût-il former des chants & des concerts aussi doux que ceux du fameux Homere le Lidien, vous n'avez pas encore ce qu'il faut, lui dira-t on, pour mettre vos talens en évidence, vous étes meprisé sans examen & l'on vous laisse inconnu dans les derniéres places; l'une & l'autre Venus enfin ne vous sont pas favorables. Tant de beaux vestemens en imposent comme s'ils étoient toujours destinez à couvrir la vertu; si vous ne portez cette décoration exterieure, on infére mal de vos mœurs, on vous refuse les égards & le respect reciproque que les hommes se doivent les uns aux autres & qu'on ne peut pas même refuser au plus vil des éclaves; vous perdez vôtre gloire, vous tombez dans le mepris; jusqu'aux animaux qu'on destine à la garde des Palais, semblent infectez de cette contagieuse mode & vous font ressentir l'impression que fait sur eux vôtre mauvaise mine. Un domestique même que vous aurez élevé dès l'enfance, s'il vous voit mal vêtu par avarice, inférera de ce principe tous les autres vices, il vous accusera de cruauté, d'orgueil, d'être sujet à l'ivresse & de manquer d'esprit. Pourquoi, Fortune injuste, s'écriera-t'il, ne m'avez vous pas don-
 né

né un autre maitre? Me faudra-t'il longtems encore, porter les fers de celui-ci? Que de gens enlévent l'estime publique, qui n'ont pû se sauver d'être méprisez dans leur domestique! Il n'en faut pas douter, si vous étes courageux, juste, prudent, modeste & que ces Vertus soient couronnées par une grande science, quelque habit que vous portiez vous serez respecté, & personne, s'il est sensé, ne sera en droit de vous mépriser. Vous donc qui étes avide de réputation & de louanges & qui cherchez à acquerir l'amitié, suivez les traces de la Vertu, & vous éloignez de celles des Vices; soiez sur vos gardes, pour ne point donner de prise à la censure; ne faites rien qui puisse vous faire rougir; la vertu a cela de propre qu'elle se fait respecter même par ses ennemis, sur tout quand elle est sans tache, mais quel est celui qui peut atteindre à ce haut degré de perfection? Quel est celui qui quelque fois ne s'écarte pas de ces traces & qui suit scrupuleusement ce rabotteux sentier? Personne n'étant parfait, celui-là est censé le meilleur, qui péche le moins & le plus rarement, un maintien modeste, des discours polis, font les frais extérieurs du gain de cette estime; la parole est une Divinité à qui on rend une sorte de culte, le sage a par elle une force admirable, il commande & se rend

rend maître de l'esprit & des Passions; ces choses établissent une réputation plus seure que les habillements, n'allez pas sur tout, épris des beautez du visage d'un enfant vous livrer à cet infame penchant. Un tel amour est un crime que le sage doit fuir, car les enfans ne sont capables ni d'esprit ni de raisonnement, ni de discretion. Ah! perisse quiconque ressent des flammes si deraisonnables. Si les charmes d'une jolie personne ont sçû vous engager, c'est un malheur qui vous conduit, si elle est vertueuse, à vous engager sous les loix du Mariage; si au contraire elle est Prêtresse de Venus, vous trouverez l'Abbesse de ce Temple sur vôtre chemin: Qu'elle demence de se mettre dans le cas de desirer & d'esperer ce qu'on nous refuse, tandis que cette maladie n'est pas assez incurable pour que la raison n'y apporte pas un prompt remede! Les richesses sont desirables afin qu'on soit plus en état d'acquerir la vertu, les leçons ne s'acquierent que par elles, car il est de necessité de donner des Honoraires aux Savants, une Bibliotêque coûte, & il faut consacrer la plus grande partie de son tems à l'étude, ce qu'on ne peut faire, quand une pressante pauvreté nous entraîne à des soins plus pressans, & que vous étes obligé de vous livrer à des affaires qui ne vous satisfont pas,

qu'il eſt difficile & que peu de Gens ſont favoriſez des Dieux au point de pouvoir s'élever d'un Etat rempant au comble de la vertu, & qu'il eſt rare de voir les honneurs attribuez à celui qui ſçait ſupporter la pauvreté avec grandeur ! On doit avouër que des jours paſſez dans cet état, ſont une mort perpetuelle; quel mepris n'a-t-on pas à eſſuïer; Si l'eſprit ne goute pas quelques fois une innocente volupté & qu'il ſoit dans une agitation continuelle par des inquietudes toujours nouvelles & toujours renaiſſantes? Ne marcher enfin que ſur les traces de la douleur, il vaut mille fois mieux traverſer les marais du Styx & ſe livrer ſoi même en pâture à Cerbere. Quoi jamais ne pouvoir jouir d'un inſtant de proſperité, jamais ne gouter les delices d'une double joïe! car en effet quels plaiſirs, quelles conſolations peut gouter le pauvre, qui reſſent les plus preſſans beſoins; la nourriture, les habits, le logement, tout lui manque, à peine peut-il vivre : de quelle façon peut-il parvenir à gouter les douceurs de la vie; c'eſt au ſeul riche, qu'appartient cet état tranquile, il abonde en toutes choſes & il eſt en état d'atteindre à tout ce qu'il deſire; de tout tems rien n'a reſiſté à la force imperieuſe des richeſſes, elles ſçavent applanir les montagnes, élever les vallées, & ce n'eſt que par elles que les

grands

grands goutent les plaisirs; les chasses de toutes especes dans lesquelles, les cerfs les plus vites, les chevreuils les plus agiles, les renards les plus rusez, les lievres, les plus timides, cedent à la course des chiens; on choisit du vol ou de la pêche; à ces plaisirs succedent ceux de Venus; Comus presente les viandes les plus exquises, Baechus verse à pleines coupes les vins delicieux; l'oisivité, les jeux sont au commandement du riche; les Spectacles & la Musique enfin couronnent ses plaisirs; il possede tout & le doit à ses richesses. Helas! on peut aisément se passer de ces grands avantages: celui qui brule du desir de sçavoir peut aisément se priver de ces trompeuses faveurs, s'il est ferme dans sa resolution il vaincra les obstacles qui se presentent dans l'épineux sentier de la science; un homme dans ces sentiments, quoi que dépourvû de moiens pour parvenir au but qu'il se propose, tire parti de toutes ses ressources, il engage maison, terre, meubles, rien enfin ne l'arreste: mais va t-on m'alleguer, de quoi vivra-t'il après? il va être reduit à une affreuse mendicité. Ne vaut-il pas mieux être pauvre, quand la science semble nous égaler aux Dieux, que de posseder sans elle les trésors des Rois de Perse; ce n'est pas au jugement du vulgaire qu'il faut s'en tenir à cet égard, on ne le trouveroit

pas favoriser ce sentiment, mais qui peut ignorer que ce même vulgaire n'a que des sensations aussi bornées que l'animal le plus imbecille, & que la connoissance du vrai lui est absolument étrangere? c'est pour vous, ô! Juge, que je parle, souvenez vous de ces preceptes, rien n'est permanent que la solide Vertu; les richesses, la beauté, la force, les honneurs, tout périt, la seule Vertu n'a point de fin, sur elle seule les revers d'une inconstante Fortune n'ont point de droits, & jamais elle ne fut soumise à l'empire des tems. Non je n'ai jamais vû, & je ne le peux croire, qu'un sçavant soit peri par la faim, je n'estime même pas possible qu'il ait été reduit à l'affreux état de mandier, sa vertu pare les coups que veut lui porter une Fortune ennemie, la doctrine enfin ne permet pas que ses nourrissons soient longtems assujettis aux revers de cette capricieuse rivalle, elle leur fournit, au milieu même du naufrage, des secours inopinez & les conduit à la nage au milieu des flots les plus irritez; avec la Vertu on parcourt les deserts de l'Arábie, on n'est pas étranger chez les Ethiopiens bazannez : les Barbares les plus cruels, les Indiens, tous semblent la respecter, ce n'est qu'avec son secours qu'on est en état de faire tête à la Fortune, & de parvenir à un Triomphe assuré après un combat douteux. Que les de-

dépensses cessent donc d'effraier & qu'on n'épargne rien pour l'acquerir. S'il arrivoit qu'une Fortune barbare nous eut refusé tous moiens de devenir savans, soions bons, nous sommes assez heureux. Qu'on fasse ses efforts pour jouir du moins de la conversation des savans, & qu'on mette à profit les paroles qu'ils laissent échapper; laissez aux riches le soin d'en recueillir d'avantage, s'ils le peuvent & supportez vos malheurs d'un visage serein. Si par malheur vôtre temperament vous entraine aux plaisirs, vous êtes perdu sans ressource; vous êtes devoré de la cupidité des richesses pour les satisfaire; pour vous guerir, écoutez les conseils salutaires de la raison, voici comme elle s'exprime; la Volupté est pernicieuse, elle ôte le jugement, elle émousse l'esprit, elle est l'antagoniste de la Vertu, le poison des mœurs & la nourriture des vices, elle affoiblit le corps, débilite les organes, detruit les sensations les plus délicates, & toûjours suivie de l'amertume, elle entraine à sa suite tous les maux. Tenez-vous en à cet oracle & le regardez comme infaillible, tout bien considéré, le pauvre n'a-t-il pas ses plaisirs, qui sont peut-être plus sensibles? Les divertissemens flattent d'avantage, quand on en joüit plus rarement, & le plaisir est d'autant plus aimable qu'il est plus attendu & qu'il est moins souvent à nôtre portée; c'est ainsi

ainsi que les viandes doivent être assaisonnées par l'appetit, & le repos preparé par le travail, la soif rend delicieuse la boisson la plus commune & le feu n'a jamais tant de charmes qu'après qu'on a ressenti le froid, le passage d'un trop grand chaud à un froid modéré fait par la même raison un plaisir infini; Venus redouble de charmes quand elle succede à la continence, tout enfin puise de nouvelles forces dans ce qui lui est contraire. Le riche ne veut rien souffrir, accoutumé qu'il est à un fluide de délices dans lequel il semble nager, il est obligé de chercher hors de chez lui par caprice les viandes les plus grossieres, & de les faire succeder aux mèts les plus exquis qui lui sont devenus insipides pour en avoir fait un trop frequent usage; rien par conséquent n'est doux qu'il n'ait son amertume & parvient tôt ou tard à lasser par l'usage trop souvent repeté; les choses qui nous sont étrangeres, difficiles ou defendües ont toûjours eu sur nos sens un privilége assuré & elles ont toûjours remporté des avantages certains sur les choses permises; ce ne sont donc pas par conséquent les êtres qui nous satisfont par eux mêmes, mais bien plûtôt le desir que nous en ressentons & c'est chez nous & non chez eux que se trouve la source de nos contentemens: tout ce qui plait a des prérogatives cer-

certaines pour être aimable. Ce n'est pas aux viandes exquises qu'on presente à un malade, qu'il faut s'en prendre s'il ne les goute pas, elles ont leurs goût ordinaire, mais plûtôt à la fiévre qui lui a enlevé l'appetit; il en est de même d'un vin délicieux qu'on presenteroit à celui qui n'en boit pas. De là naissent les differents sentimens pour les differents mèts, la Musique, le jeu, les rüelles: chaque amusement enfin a ses sectateurs: dans l'amour même il y a plusieurs Classes, l'un recherche avec avidité la Venus Antiphisique, l'autre convoite les charmes naissants d'une jeune beauté, à laquelle un troisiéme prefere des atraits agonissans, & s'imagine trouver dans des restes qui lui paroissent precieux d'inimitables nouveautez; c'est dans l'ame même qu'est le Tresor des plaisirs & non dans les objets qu'on se propose: par cette même raison le pauvre en est capable comme le riche, si le premier peut être plus satisfait du peu, que le dernier n'est content du superflu, souvent le riche acquiert à grands frais ce qui ne coute rien au pauvre: le frugal repas d'un Matelot ou d'un Bucheron l'emporte de bien loin sur les festins des Rois; la seule volupté qui soit permise est celle qui ne porte pas de préjudice, & qui ne s'écarte jamais des régles des bonnes meurs; on n'est donc heu-

heureux qu'à proportion qu'on souhaite moins & qu'on sçait soumettre ses desirs à ses facultez, par ce moien on ne risque point d'être trompé par de vaines esperances, & l'on s'épargne les cruels soucis qui accompagnent toûjours les souhaits illimitez; c'est par ce frein qu'on parvient à mepriser les richesses dont nous n'avons besoin qu'autant que nos desirs sont sans bornes, & que nous ne sçavons pas nous renfermer dans l'étroite Sphère de la mediocrité: le bonheur consiste à se contenter de peu & même de ce qu'on a: quand on s'écarte de cette route, rien n'est sacré; La prospérité est mere de l'orgueil, elle nous fait mepriser les Hommes, elle nous amollit & nous arrache des devoirs indispensables dont nous sommes tenus envers les Dieux. La Vertu incompatible est forcée de nous abandonner, car en effet qu'est-il de plus rare qu'un riche vertueux. O! louable & désirable pauvreté. O! present des Dieux, dont on ne connoit pas le merite, c'est vous qui étes gardienne de la Vertu, l'assuré rempart de la pudeur, l'obstacle de la luxure & la seureté de la vie, ce n'est qu'à vous qu'il est permis de mépriser une fortune contraire, de braver la fureur des vents & la rage des vagues insensées, vous vous tenez à couvert sous le chaume rustique & ne perdez jamais de vüe le rivage, les éclats du
ton-

tonnerre frappent toûjours les sommets des montagnes les plus élevées, & les plus grands Ormes sont les plus exposez aux secousses des vents: une condition médiocre n'est pas sujette aux grands revers & rarement la foudre tombe-t-elle dans les vallées: les petites herbes restent immobiles au milieu d'une forêt agitée & joüissent d'une paix tranquille à l'abry des Pins les plus orgueilleux. Anaxagore, Democrite & tant d'autres dont la sagesse a éclaté dans l'univers ont eu pour l'or & l'argent un généreux mépris: ils avoient senti de quels maux les richesses sont inséparables: ils ont trouvé le parfait bien dans ce qui est exemt d'inquietudes, & ils ont evité par cette conduite d'être entrainez dans le gouffre où le vulgaire se précipite. Fabricius, Caton, Curius avoient ils les mêmes passions que ressent le commun des Hommes ignorans? Repassez dans vôtre mémoire ces grands modéles, c'est par de pareils exemples que vous trouverez les biens parfaits. Combien de fois Quintius a-t-il porté au Capitole les Enseignes ennemies? qu'elle violence ne falloit-il pas lui faire pour l'arracher de la charrüe & lui presenter les faisceaux du Consulat & le commandement des armées? Il leur preferoit le hoïau rustique, une simple cabanne renfermoit ces grands Hommes & les fruits les plus grossiers

étoient

étoient leur nourriture. Les délices & les Palais semblent ne produire aujourd'hui que des Embrions ou des Homme effeminez. Ecoutez donc, mortels, & sortez des epaisses ténèbres dont vous étes environnez; desillez vos yeux, fixez vos regards, decouvrez le précipice ou vous conduit vôtre aveuglement. Vous étes semblables aux Dieux par la raison, c'est à elle que vous devez l'Empire du monde, que ce soit donc elle & non l'erreur qui vous conduise. Proposez vous une fin dans vos entreprises, que les mèts capables d'appaiser la faim vous satisfassent, que l'habit suffisant à vous garantir de l'intempérie de l'air vous contente; comptez avoir assez dormi quand vous vous êtes delassé: ces trois choses sont seulement necessaires puis que nos corps en ont besoin, & qu'ils ne sont petris que d'un corruptible limon; il n'en faut user que pour prévenir les maladies; par cette moderation on parvient à se passer des remedes de Galien; la nature marâtre ne nous en fournit que trop: la luxure ne doit ses forces qu'aux viandes dont on fait un usage immoderé, la delicatesse des habillements même y contribue; n'allez pas tomber dans l'inconvenient d'imiter celui qui s'apperçoit à peine qu'il ait vécu, & qui passe sa vie dans une lethargie continuelle il semble s'ôter l'usage des yeux par un sommeil auquel il est presque tou-

toûjours livré. Heureux mille fois celui qui aiant apris à ſe contenter d'une mediocrité deſirable ne s'établit point de vaines eſperances de poſſeder les choſes qui ſont hors de ſa portée. Il ne craint point la barbare ferocité des Parques & les droits, qu'elles ont ſur les hommes, ne l'effraient pas, par ce qu'il a enviſagé par avance & d'un coup d'œil le court eſpace de la vie humaine. Tout ce qui exiſte ſur la Terre lui paroit frivole; accoutumé qu'il eſt à n'être pas plus abbatu de l'adverſité, qu'enorgueilli de la proſperité, il mepriſe les fureurs du Styx, & la juſtice de Minos ne l'épouvante pas, il s'attend à recevoir tout ce que le Deſtin lui prepare. Quand on ſe laiſſe conduire par les ſens & qu'on n'eſt touché que des impreſſions préſentes on n'a pas les vuës plus étenduës que les animaux & l'on eſt reduit, pour ainſi dire, comme eux au ſeul inſtinct. Autant l'eſprit eſt preferable au corps, autant la reflection qui en émane, eſt ſupérieure aux ſens. Charnels & groſſiers, les richeſſes ceſſent donc d'être des biens veritables, puiſqu'elles ne ſont deſtinées à d'autres uſages qu'à la ſatisfaction des ſens materiels & que toute leur puiſſance ne peut nous rendre meilleurs. Qui peut donc les regarder comme le ſouverain bien? C'eſt ſe mettre de niveau avec les animaux que de placer ſon bonheur

dans une possession abondante, d'étendre ses desirs au delà de leurs justes bornes, & leur donner des limites, differentes de celles des besoins de la vie; ce qui est au de là doit être abandonné aux insensez, les amas & les Magazins remplis de Bled, deviennent superflus à celui qui sçait qu'une simple mesure lui suffit; c'est par la même raison qu'on ne doit pas s'inquietter de posseder d'abondants Celliers, remplis de vin, pourvû qu'on en ait suffisamment pour son usage. Si l'on est favorisé de Plutus & de l'Abondance, & qu'un aveugle Destin nous comble de richesses, quel usage en faut-il faire, comment éviter le dangereux écueil de se pervertir en les possedant, & n'être pas entrainé par le torrent de la folie, qui semble inséparable de leur possession? Parlez, expliquez vous, êtes vous instruit? De quel discernement ne doit-on pas être capable au milieu de l'abondance! Helas! Le seul Sage en sait user. Tous ceux à qui la Nature avoit donné des forces peu communes ont été trompez par ces présents. Les Milons, les Hercules en font foi. La beauté n'a pas été moins dangereuse. Les Laïs, les Phrinés, les Narcisses en sont un triste exemple. Les talens de l'Eloquence n'ont pas eu un plus heureux sort. Quelles persecutions n'ont pas souffert les Cicerons, les Demosthenes. Mille au-

autres qualitez enfin ont été pernicieuſes à ceux qui en étoient douez. Quels généreux efforts ne doit-on pas faire pour être en garde contre l'Avarice? Erynnis, la cruelle Erynnis n'eſt pas ſi dangereuſe, que cette paſſion, que les Dieux puniſſent aux enfers, en étanchant ſa ſoif inſatiable des eaux du bourbeux Acheron, dont elle a pris naiſſance. Qu'elle ſoit ſans ceſſe pourſuivie par les flambeaux des Furies, qui brulent d'un feu obſcur, qui n'éclaire jamais le triſte ſéjour des ombres; qu'elle ſoit toujours environnée des menaçants objets de mille Serpents veneneux; & que ſemblable aux implacables Euménides toujours avides de ſang humain, un ſouhait en entraiſne un autre. Non, rien n'eſt ſacré pour ceux qui ſont tourmentez de cette fureur, les vaſes, les ornements des Autels, tout ce qui eſt deſtiné au culte des Temples des hauts Dieux, eſt expoſé à ſon avidité; c'eſt d'elle qu'une foulle de maux prennent naiſſance; la Diſcorde, le Carnage, la Trahiſon, les Querelles, la Fraude, la perte de la Pudeur, le mépris des Dieux, le Parjure, les Diviſions & les Guerre. Peut-on ſuffire à les decrire? On ſent donc combien il eſt important d'éviter cette Paſſion. Rien n'eſt plus contraire à l'humanité & ne caractériſe d'avantage la Baſſeſſe de l'Ame, quand elle s'empare de celle d'une Femme,

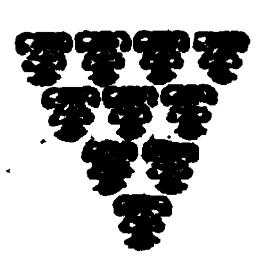
 d'un

d'un Vieillard, ou d'un Enfant, on en peut d'ordinaire inférer qu'ils sont fragiles, imbecilles & d'un petit entendement. La Prodigalité, qui est son contraire, quoique moins dangereuse, doit s'éviter avec soin, si on ne veut pas tomber dans le cas de convoiter la table d'autrui, après qu'on a follement dépensé son patrimoine. C'est au milieu de ces deux extremitez que reside la Vertu, c'est à ce centre qu'est fixée la demeure de la Sagesse, c'est par elle que nous exerçons nôtre générosité, sans sortir des bornes de nos Facultez. Le meilleur emploi qu'on puisse faire des richesses, est d'en soulager les malheureux, en commençant par ceux que la liaison ou l'affinité a approchez de nous. C'est s'acquitter d'un devoir auquel la nature nous a assujettis, c'est remplir les conditions de nôtre être, c'est enfin s'égaler aux Dieux, que de rendre l'espoir aux desesperez, de nourrir les pauvres & donner des secours aux miserables. Rien ne nous gagne avec plus de rapidité, l'amitié de tout le Monde, & rien ne nous établit une si solide & si brillante réputation. C'est à de tels faits que plusieurs ont dû leur Apothéose. Encore une fois, c'est remplir les intentions de la Nature que de secourir l'homme, qui est son plus parfait ouvrage; les Ecoles des sages retentissent de ce précepte. Oh tems! Oh.

Oh meurs! La Charité eſt éteinte, le Riche avare a les mains fermées, tandis qu'il poſſede mille choſes ſuperflues & qui ne lui ont été données que pour exercer ſa générosité, mais helas ſes entrailles ne ſont pas compatiſſantes, ſon cœur eſt d'airain, & il fait à peine une legere aumone à un mendiant, dont les pitoiables accents & les larmes ne le touchent que foiblement; il reſervé ſa fortune pour entretenir des Bouffons, des Paraſites, ou des gens qui ont l'intendance de ſes plaiſirs honteux, ou les perſonnes qui en ſont le mépriſable objèt. Un ſçavant, ou un homme de mérite ne participent pas à ſa capricieuſe libéralité; c'eſt même ſe couvrir à ſes yeux d'une tache indélébile & d'un ridicule mépriſable, que d'oſer paroitre Autheur ou Poëte, il ne peut cependant ignorer que jamais les Muſes n'eurent de coffre fort. La paſſion des jeux de hazard engloutit ſes richeſſes, qu'eſt-il de plus houteux que de perdre ſon bien par un moien, & une convention dont-il ne reſulte nul honneur, ſont-ce là les intentions de la Divinité? C'eſt oublier les engagements qu'on prend en naiſſant, de ſe ſecourir mutuellement, c'eſt perdre de vûë, que nous ſommez venus au monde nuds & que la même nudité nous doit ſuivre au Tombeau. Quelle démence peut faire croire que nous ſommes les propriétaires des richeſſes, nous

 n'en

n'en ſommes que les diſpenſateurs, & les uſu-fruitiers. Après que l'infernal Nautonnier nous aura conduits au-delà du fleuve redoutable, par le quel les Dieux craignent de jurer en vain, il faudra abandonner la poſſeſſion de ces choſes à de nouveaux ſucceſſeurs. Il faut donc les emploier à l'uſage auquel elles ſont deſtinées, tandis que les Parques nous en laiſſent le tems. Je crois avoir ſuffiſamment prouvé que les richeſſes ne ſont pas le Souverain Bien; il eſt tems que ma nacelle rentre dans le port, la navigation à été longue & fatiguante, le vent du Midi raſſemble les nuës & prépare un orage, qui veut dégorger dans la Mer le tribut qu'il en a reçû; le retardement deviendroit dangereux, le perfide Orion menace les nautonniers, gagnons le rivage, nous pourrons, après la Tempête, tenter une navigation nouvelle, & nous éviterons les écueils par le ſecours de quelque Triton favorable.



ABRE-

ABREGE'

DU

TROISIEME LIVRE.

L'Autheur aiant enseigné dans le second Livre que le souverain Bien ne se trouve pas dans la possession des Richesses, prouve par ce troisieme Livre qu'il n'éxiste pas non plus dans la Volupté, par le personnage d'Epicure que l'Autheur fait intervenir, le Dogme de Souverain Bien est établi dans la Volupté. Il fait les objections des Vertus & des Vices, & nie les peines & les récompenses dûes après la mort, selon le sentiment des Epicuriens qui nient l'Immortalité de l'Ame. Epicure agite ces questions sans les resoudre, il conduit ensuite l'Autheur par une route large & frequentée à la vüe du palais de Plutus. Ils parviennent enfin à une forest très agréable, où ils trouvent la Volupté aiant à sa droite Venus & Cupidon, & à sa Gauche la Gourmandise avec une troupe innombrable de gens déréglez & dissolus, mais à peine l'Autheur

s'est-il éloigné un moment de cette troupe, que la Vertu vient à sa remontre qui lui explique jusqu'à quel point le Visage de la Volupté est trompeur; elle l'avertit de son adresse feinte, elle lui conseille de se servir du frein de la raison pour reprimer les passions immoderées de son Ame. Pendant ce tems Epicure va rejoindre la Volupté. Iris vient avertir la Vertu des crimes des Hommes & elles s'élevent toutes deux vers le Cieux.

LES GEMEAUX.

L'Aurore aux doigts de roses paroissoit à peine sur son char attelé de quatre coursiers; les Astres perdoient insensiblement leur vacillante lumiere & sembloient s'évanouir aux approches de Phœbus; Le Globe du Soleil sembloit partagé, une partie éclairoit encore les habitans antipodes & l'autre s'élevoit par dégrez sur notre Hemisphere; j'étois dans l'admiration de voir des feux sortir du milieu des flots. Ces contraires doivent se détruire, me disois-je, à moi même! Pourquoi les feux de Titan ne sont-ils pas éteints dans les eaux. Il n'est donc pas composé

posé de feu, ou le vulgaire ignorant est dans l'erreur de croire qu'il se précipite dans l'Ocean. Je faisois de pareilles réflexions en marchant seul sur le rivage de la Mer, je rencontrai un Vieillard, qui s'appuyoit sur un baton d'Erable, il étoit vêtu d'une robbe blanche, dont la couleur étoit confondüe avec une barbe qui lui couvroit toute la poitrine, sa phisionomie étoit respectable, & ses cheveux blancs étoient tressez de festons de fleurs de diverses couleurs. Nous nous aprochames, & nous nous fimes un salut reciproque, il me demanda où j'allois, qui j'étois, & voulut sçavoir mon nom. Je le satisfis d'un ton qui marquoit ma modestie & la douce impression qu'avoit fait sur moi sa personne vénérable. Je lui fis à mon tour les mêmes questions, & fus surpris quand il m'aprit qu'il s'appelloit Epicure, c'étoit effectivement lui même. Jamais un Laboureur, qui auroit découvert un trésor dans les entraille de la Terre ne fut plus charmé que je le fus à cette decouverte. Respectable vieillard, lui dis je, que les Dieux favorissent éternellement vos vœux, vôtre renommée répandüe par toute la Terre a publié, que la Sagesse vous avoit comblé de ses dons, accordez à mes instantes prieres des preceptes salutaires, instruisez un jeune Homme qui s'a-

s'abandonne à vos conſeils, ſi vous n'avez pas à mieux emploier vos moments, nulle affaire ne me retient, me repondit-il, j'évite les ſoins & fuis le travail, j'ai coutume de me promener ſeul en ces lieux, j'y viens cueillir ces fleurs qui ſont l'ornement de ma tête, je vais vous accorder ce que vous me demandez; les gens de mon age n'ont rien de plus ſatisfaiſant que la converſation; mais afin de n'être point interrompus, cherchons un lieu écarté: ce cheſne que vous voiez près de ces eaux, nous fournira une ombre fraiche & delicieuſe, nous nous aſſimes & d'une voix auſſi douce que le Nectar, il me parla de la ſorte. Oh! jeune Homme, quelque Divinité bien-faiſante vous a conduit en ces lieux, je vois que les Deſtins veulent que vous ſoïez initié dans les myſteres ſecrets de la Sageſſe, Oh Dieux! S'écria-t-il, dans quelles épaiſſes tenèbres le genre humain n'eſt-il pas plongé ſa plus conſidérable partie n'eſt pas des Hommes, ce n'en ſont que les ſimulacres, ce n'eſt qu'un très-petit nombre de gens qui mérite cette glorieuſe qualité, & pour vous parler avec la ſincerité que je me dois, le Monde eſt le vaze & l'antre de l'erreur. Prêtez à mes diſcours une entiere attention, ſi vous avez ſincérement reſolu de ſortir des ténèbres du Cahos, il faut commencer

cer par vous expliquer en quoi consiste le Souverain Bien. Cette matiére demande un examen particulier & c'est de ce principe que la Sagesse sort comme d'une source & nous désaltere par ses delicieux ruisseaux, il n'a pas été donné a tous de pénétrer de si sublimes mistéres le commun des Hommes a toûjours placé la félicité dans les richesses ou dans les honneurs; leurs diverses affections partagent leurs desirs à l'une ou l'autre de ces alternatives, la seule Volupté m'a paru renfermer ce Souverain Bien; aussi est ce à elle seule que je me consacre & à qui je sacrifie : je vais tacher de me servir des arguments invincibles de la raison pour appuier ce Systheme que j'envisage comme la fin & le but qu'on doit se proposer en tout. C'est sans doute à la Volupté que les Hommes sacrifient toutes leurs démarches, ils y visent comme un Archer s'efforce de conduire sa fleche au but où il la destine. Quelle peut être, par exemple, l'Idée de celui qui déchire les entrailles de la Terre par le soc tranchant de la charrüe? Quel dessein anime celui qui garde de nombreux troupeaux? Quel esprit enfin excite celui qui fait profession des armes? Qui est celui qui s'évertueroit à l'etude des Arts & des Sciences, n'étoit la Volupté, dont on se propose de joüir par ces différents

 moiens,

moiens, elle eſt ſans doute, le commencement, le milieu & la fin de tous ces travaux. C'eſt ici où je vous prie d'apporter toute votre attention. Tout travail s'entreprend par rapport à une fin, ſi on ne ſe la propoſoit pas, on mériteroit d'être regardé comme un inſenſé, nôtre ame ſe fait une idée de Volupté & agit en conſéquence, elle ſe preſcrit une route pour y parvenir; mais helas! après les demarches faites, on eſt ſouvent trompé dans ſes eſpérances & l'on ne porte un jugement ſain des choſes qu'après leur évenement, la volonté ſe détermine ſur les principes de l'imagination, elle s'y plait & nous fait entreprendre un ouvrage qui paroit d'autant plus doux que le fruit qu'on eſpére d'en recueillir ſe maſque ſous la forme de la Volupté, qui n'eſt autre choſe que nôtre bien être, pour le quel la nature nous donne une pente douce & involontaire; mais comme les novices de ce Syſteme ont de la peine à reſſentir la force des arguments de la raiſon, j'aurai recours aux exemples pour mettre la vérité dans ſon plus grand jour. Pourquoi la main endurcie du Laboureur creuſe-t-elle de profonds fillons dans la Terre, ſans que la chaleur la plus brulante, n'y le froid le plus inſupportable ſoient capables de le detourner de ſon entrepriſe? Quel motif peut déterminer le Nautonnier témé-

méraire à mépriser la rage des implacables mers, leur écüeils & leurs rochers menaçants & la mort, qui paroit s'y multiplier & paroître sous tant de formes differentes: rien ne l'arrête, il s'embarque & ne leur oppose que le foible préservatif du mast & de ses voiles. Quel but en un mot peut avoir le Soldat en s'exposant dans les combats? Sa barbare férocité prend un plaisir cruel au son Belliqueux des instruments de guerre; Bellonne, qui l'anime & l'agite lui fait trouver une bruyante douceur aux hennissements des Chevaux. Pourquoi cet autre enfin pâlit-il dans une mer de papiers & recherche-t-il jour & nuit des Livres de tant d'especes différentes? Qui peut l'entrainer & le livrer à un travail si pénible? Quelle autre raison, sinon sa reputation ou l'intérêt, qui lui apparoissent & ne le determinent que sous le forme ou l'apparence de la Volupté. C'est effectivement elle seule qui nous flatte, les beaux Arts cesseroient d'avoir des charmes & périroient sans le secours qu'ils empruntent d'elle; les commencements paroissant herissez d'épines & de difficultez nous rebuteroient, les milieux cesseroient d'être intéressants, si la fin n'étoit masquée de l'apparence la plus douce de la Volupté; c'est par elle que les choses les plus honteuses sont vernies de l'exterieur de l'honnêteté

teté & c'eſt d'elle que le plus infame commerce prend des raiſons d'etourdiſſements qui nous ſeduiſent. Les plaiſirs les plus laſcifs, auſſi bien que la vertu la plus auſtére n'enchantent que par les apparences de la Volupté, qui peut ſeule concilier ces oppoſitions. C'eſt donc elle qui devient le mobile univerſel, & c'eſt d'elle qu'on reçoit l'impulſion involontaire; les maux les plus affreux paroiſſent ſous une forme plaiſante, l'auſtére vertu ſe deride à nos yeux, l'intérêt perd ce qu'il a de ſordide & ne conſerve que les avantages de l'utile, tout emprumpte d'elle une forme agréable; c'eſt à cette Divinité qu'il appartient de faire le bonheur des Dieux mêmes. Leurs beſoins, s'ils en ont, ſont remplis, leurs deſirs ſont comblez par ce ſeul moyen; mais, va-t'on m'alleguer, les Dieux abondent en toutes ſortes de biens: qu'en reſultera-t'il, ce n'eſt que le plaiſir ineffable, qu'ils goutent, qui les peut ſatisfaire, autrement ils ſeroient ſemblables par leur inſenſibilité à un bois inanimé qui ſeroit orné de perles orientales, ou à des ſimulacres d'or ou d'argent qui ne ſentent aucun plaiſir du prix de la matiere pretieuſe, qui fait leur compoſition. Joignez à cet argument que d'une cauſe parfaite, il doit en reſulter un effet rempli de perfections; ſi l'Ame eſt bien diſpoſée, ſes ſpirituelles

fa-

facultez se complaisant au bien, qui peut nier en pareil cas que la Volupté ne soit le but, que le principe se propose dans ses consequences. C'est ce rapport qui fait la source de la volupté. C'est par elle que les mélodieux concerts de la Musique, ont des droits imperieux sur l'ouie, les formes & les couleurs n'agissent que par elle sur la vûë, les odeurs lui doivent le doux prurit qu'elles excitent dans nôtre odorat, & consequemment des autres sens; ce n'est pas à Venus que tous les animaux doivent leur naissance, c'est à la Volupté, puisque le travail & les douleurs qui sont ses contraires, ont moins de force que les plaisirs qu'elle prepare dans la génération. Nous ne pouvons plus douter qu'elle ne soit le Souverain Bien, rien d'ailleurs ne prouve mieux l'excellence d'une chose que le mauvais de son opposé. La nature par son seul instinct, recherche avec empressement ce qui la flatte & fuit avec horreur ce qui peut lui nuire ou l'atrister, peut-on se tromper en plaçant le Souverain Bien dans les choses recherchées par tous les animaux? & que recherchent-ils avec plus d'avidité que ce qui les satisfait, qui n'est autre chose que la Volupté; mille gens déclament & tonnent, qu'il faut acquerir la Vertu, par les sueurs & les travaux les plus penibles, que nôtre vie est desti-

née à cette acquisition, & qu'il faut au contraire fuir la Volupté, dont il se faut reserver la jouïssance après nôtre mort, & que les Dieux nous destinent une félicité inexprimable pour prix de nos Combats sur nous même *, cette promesse ne paroit pas s'accorder avec un sain raisonnement & paroit absolument vaine. En effet peut-on s'imaginer que les Ames vivent après la destruction des corps, qu'elles voltigent errantes sur les lacs du Tartare & soient recompensées ou punies selon leurs mérites; il faut pour concevoir une semblable absurdité avoir le cerveau derangé. Misérables que vous êtes! de pareilles idées n'ont été forgées, que par des esprits furieux, & des Devins insensez, c'est la coutume de pareilles gens de débiter pareilles bagatelles & c'est avec ces fictions qu'ils repaissent les ames foibles, ils ont inventé les sombres Roiaumes du Styx, le Phlegeton embrazé de flammes pétillantes, le chymerique Chien à trois gueules, la Tisiphone redoutable par sa chevelure de Serpents de diverses couleurs, les Géants qui occupent de vastes espaces par les énormes masses de leurs corps monstrueux. C'est dans ces lieux que les ombres existent sans lumieres, des foiers perpetuels y brulent sans matiere combustible qui les

* *C'est Epicure qui parle.*

les nourrisse & les embrase, le froid des hyvers y regne sans privation, & sans saisons, la nacelle de Charon n'étant composée d'aucun bois, est cependant gemissante quand ce phantastique Nautonnier traverse les plus grandes ames. Sisyphe, fils d'Eole, y roule un énorme rocher, Tantale y meurt de soif au milieu des torrents d'eaux fugitives, les Danaïdes tentent un vain travail en voulant remplir des vases percez, & mille autres chymeres que les enfants auroient peine à croire. Ces Roiaumes ne doivent leur existence qu'aux fictions Poëtiques, ou pour mieux dire n'existent que chez elles. Oh Dieux! qu'elle plus grande marque peut-on donner de la petitesse de l'esprit humain, & qu'elle pente n'avons nous pas pour les bagatelles merveilleuses? Pourquoi, insensez que vous êtes! ajouter foi à de pareilles inventions, qui ne sont soutenües d'aucunes preuves, & qui ne peuvent tomber sous les sens, pourquoi s'allarmer de ces vaines fraïeurs? C'est vôtre facile crédulité qui occasionne vôtre conviction. C'est sur de pareilles chimeres que les Prêtres fondent leur plus solide revenu, ce sont la leurs lucratives tromperies. Dès l'instant que la vie nous quitte, il ne reste de nous qu'une vaine fumée, qui se dissipe dans les airs, après la destrustion du concert organique des esprits animaux; nous ne sommes pas plus

plus après nôtre mort que ce que nous n'étions avant nôtre naissance, & l'humanité n'est composée que d'une complication d'infirmité, de fragilité, d'orgueil, & d'audace. C'est à cette envie que nous avons de ne pas nous manquer qu'est duë l'invention d'une vie éternelle, cessez de viser au sort des Dieux, vile composition de boüe! Tout ce qui a eu commencement, doit avoir une fin & tout ce qui est né, doit mourir. Les grandes Villes, les Peuples entiers, les Roiaumes immenses, les plus hautes montagnes, les fleuves les plus considerables, sont sujets à cette vicissitude & vous par consequent, oh mortels! qui n'êtes qu'une vile poussiere. De qu'elle étonnante confiance ne sont pas capables vos petits genies? C'est se travailler en vain que de chercher la Vertu, c'est courir après des phantômes, c'est faire de beaux reves & se forger des chimeres & des illusions; qu'elle folie de preférer l'incertitude à la réalité & d'abandonner les choses palpables & sensibles pour les douteuses; mais comptez-vous pour rien, dira-t'on, ce qu'a de flatteur une grande renommée? Ce n'est rien, puis qu'après vôtre mort vous n'êtes rien, à quoi sert la reputation si elle ne touche point les morts; les pierres & les rochers, avec qui vous êtes de niveau en cette occasion, ressentent-ils les charmes de la ré-

réputation? Jamais il n'y eut de plaisirs posthumes, il n'en est pas d'autres que ceux que vous goutez pendant vôtre vie: puisqu'elle est si courte & d'une durée si incertaine, la Sage doit se livrer à la Volupté de toutes ses forces & n'être point sensible aux revers de la Fortune. Il doit chercher, à réparer par ce qui pourra lui rester de douçeurs tout ce qui pourroit lui arriver d'amere & de facheux, pour ne vous pas retenir plus long-tems, dans le labyrinthe où vous êtes, oh jeune Homme! nous vous exhortons de vous livrer aux plaisirs pendant que les Destins vous en laissent la faculté, & de donner tous vos soins à bannir de chez vous les idées lugubres & funestes.

J'avouë que ces paroles proferées par un Vieillard, dont l'exterieur étoit si vénérable, firent quelque impression sur moi, quoi qu'il m'arracha avec barbarie des espérances qui souvent avoient été le plus cher objèt de ma spéculation. Je ne peux, lui dis-je, vous exprimer la vive reconnoissance que j'ai du service que vous venez de me rendre, & je vous aurai une obligation qui ne finira que quand je cesserai de voir la lumiere, vos paroles vont être gravées dans mon cœur. Il me reste, poursuivis je, un doute, c'est de sçavoir non seulement ce que vous faites mais ce quil faut que je fasse, & que vous m'ensei-

ſeigniez par quels moiens, je peux parvenir à poſſeder cette Volupté que vous me vautez avec de ſi grands éloges; que je ſache, s'il eſt poſſible, le chemin qui nous y peut conduire. Il en eſt un, pourſuivit Epicure, court, large, & facile à pratiquer, la Reine Volupté n'eſt pas loin d'ici, ſi vous voulez ſuivre mes traces vous pourrez bientôt vous réjouir de l'avoir trouvée.

Après cet entretien le Vieillard ſe léve avec effort, je le ſuis dans un profond ſilence; nous marchames dans des ſentiers écartez. A peine eumes nous fait quelques pas, que nous apperçûmes, un palais de petite ſtructure. Je m'enquis de mon conducteur à qui appartenoit cet édifice tout brillant d'or, quel étoit celui qui en étoit en poſſeſſion? C'eſt me repondit-il, le palais de Plutus, des Gardes armez en deffendent les approches & s'oppoſent au paſſage de ceux qui voudroient y pénétrer, à moins qu'on ne leur faſſe de grandes ſoumiſſions, ou qu'on n'adouciſſe leur férocité par des préſens; Plutus lui même réſide dans cette Citadelle élevée; il à trois filles qui couchent dans le même lit, dont voici les noms, la ſordide Luxure, la Superbe revetue d'atours orgueilleux, & l'Ignorance, dont le viſage audacieux ſemble bouffi de vaine gloire. Qui donc, lui dis-je, pourra nous introduire & nous faire pénétrer juſqu'au

qu'au maitre de ce Palais? Il a, repondit le Vieillard, trois ésclaves, par le ministére desquelles vous pourez parvenir jusqu'a lui, la Fortune, la Fraude, & l'Usure. C'est sous leur conduite que vous pourrez vous ouvrir un facile chemin. Mais, lui dis-je, je n'ai rien que je puisse donner, par conséquent je ne pourrois me confier avec assurance à des conductrices aussi interessées; montrez moi, je vous en conjure, un autre chemin. Nous nous detournames & descendimes dans une profonde vallée à la quelle conduisoit un chemin taillé dans le roc, où nous n'apperçumes aucune trace d'Hommes. Nous découvrimes, chemin faisant, le domicile de la Pauvreté. Un toît de chaume délabré couvroit ce petit édifice. Nous passames outre & nous decouvrimes une vaste forêt. Le Bois, dit-il, que vous voïez, dont les arbres orgueilleux s'élévent jusqu'aux Astres, est la demeure de la Reine Volupté, par la quelle nous pouvons être heureux; mais nous n'en pouvons approcher qu'après nous être avez les mains & la face, ainsi autant que vous le pouvez, ornez vous, & vons rasseurez le visage, cette Déesse ne sçauroit souffrir ni la malpropreté, ni les soucis cuisants. Dans cet endroit un ruisseau couloit parmi de petits cailloux, & sembloit par son doux murmure inviter au som-

ſommeil, je m'y lavai ſelon l'inſtruction qui venoit de m'être donnée, j'arrangeai mes cheveux, & donnai à mes habits toute la décence dont-ils étoient capables, je pris un air de gaieté qui me fut inſpiré pas les ris & les jeux que j'apperçus, qui me marquérent les approches du ſéjour de la Volupté. Je m'avance avec joie, nous étions encore éloignés de la forêt à la diſtance, qu'une pierre chaſſée par une fronde pouvoit parcourir, quand nous entendimes la douce melodie du chant de mille oiſeaux, qui par la confuſion de leurs differents ramages formoient un ruſtique mais agreable concert ; les odeurs de mille fleurs ou de ſimples diverſes compoſoient le plus delicieux des parfums, jamais l'Arabie Heureuſe qui produit l'Encens conſacré aux Dieux, n'a donné de production ſi flatteuſe aux ſens. Tout ce que produit l'Inde & les païs meridionnaux ne pouvoit lui être comparé, la Scytie recommandable par ſes rameaux d'or, ni le climat où Atlas porte ſur ſes robuſtes épaules le Globe celeſte n'égaloient pas ces merveilles. Partout les Satyres aux pieds de chevres chantoient les feux qu'allumoient dans leurs cœurs les Nymphes & les Driades, ils témoignoient leur allegreſſe par leurs danſes & les folatres jeux, qu'ils faiſoient ſur une Pelouze, émaillée de mille couleurs. Une petite

tite riviere qui sembloit rallentir sa course pour demeurer plus longtems en ces beaux lieux, en faisoit l'enceinte : un Cerf poussé par la fureur des chiens & des chasseurs, auroit pû franchir ce fleuve charmant d'un rivage à l'autre; sur un sable brillant rouloient des flots argentez qui laissoient decouvrir à travers leur limpidité des Poissons revetus décailles admirables, qui animez de l'esprit de la Divinité qui régnoit en ces lieux, folatroient au gré de leurs desirs ; des Pins d'une hauteur prodigieuse par leur arrangement simétrique formoient une espéce de muraille à ces bocages enchantez ; ces arbres sont cheris de Cybelle, par ce qu'ils renferment sous leur écorse un jeune homme, à qui cette Déesse prodigue ses bontez. Le Cyprès cheri d'Apollon élevoit sa tête sourcilleuse jusqu'aux nuës, le Chesne de trois espéces, l'Orme, le Platane l'Aulne, le Noyer, le Peuplier, le Tilleul, le Palmier, le Sapin, le Myrthe, le Hétre, & mille autres, se disputoient la gloire de fournir de l'ombrage. Ils étoient toûjours verds comme aux tems heureux du siecle d'or & du Régne de Saturne; on y trouvoit de la Vigne, des Figuiers aussi bien que l'Arbre consacré à Priape, du Lierre & des Lauriers destinez à couronner les Poetes; le Meurier & le Peuplier agréable à Hercules, le Poirier, le Saule, le Prunier, le pâle

Buis,

Buis, le Néflier, l'Olivier, le Ceresier, le Cormier & l'Amandier, qui montre le premier ses fleurs, & mille autres. On auroit aussitôt compté les grains de sable de la mer. Nous traversames un pont, après lequel se rencontroit un vaste espace, où l'on trouvoit un parterre d'une admirable symétrie, émaillé par tout de mille fleurs différentes, entre lesquelles paroissoient les Roses blanches & rouges, les Hyacynthes, les Narcisses, les Violettes, les Lys & l'immortel Amaranthe, le Thim & mille autres fleurs odoriférantes, telles qu'elles croissent dans les Bocages d'Idalie. De tous côtez on respiroit les plus suaves odeurs; mille espéces d'Oiseaux faisoient retentir cette forêt charmante d'un murmure d'une flateuse douceur, & mettoient l'air en mouvement par des sons différents. Progné y regretoit l'amour incestueux de son Mary Térée, la tendre Philomele y déploroit son sort fatal & celui du jeune Ythis, le Perroquet d'un gozier ingenieux imitoit les sons de la voix humaine; par tout les fontaines étoient bordées de fleurs, & rouloient leurs eaux sur un Gravier doré. On n'y entendoit point la voix enroüée du sacrilège Lycaon changé en Loup, l'Ours & le Sanglier étoient bannis de ce sejour enchanté, aussi bien que le Serpent à langue dangereuse. Les Abeil-

les y remplissoient les champs d'un Miel plus doux que l'Ambrosie, ce lieu n'étoit Peuplé que d'animaux amateurs de la paix comme de Lievres craintifs, de Cerfs, de Dains & de Chevreuils. Quoi qu'un printems perpetuel régnât dans ce lieu de délices, cependant, chose admirable! on n'y manquoit jamais des plus beaux fruits, abondante production de la riche automne. Le flambeau du jour sembloit être fixé au milieu de ces charmantes contrées où la Déesse faisoit son Domicile. Au milieu de la Forêt étoit une spatieuse campagne tapissée de Gazons odoriférants; mille Tables y étoient servies & chargées de metz exquis.

Il est tems, me dit Epicure, que nous reparions nos forces, livrons nous à ces mêts qui nous sont destinez, car il est deffendu d'aborder à jeun la Déesse; elle a en horreur la sobriété. Tout le monde peut de quelques climats qu'il arrive prendre place à ces tables qui doivent leur magnificence à la generosité de la Déesse. Ses Nimphes reparent à l'instant par des metz nouveaux ceux qui sont consommez. Nous mangeames & nous nous livrames aux dons de Bacchus, de façon que nous eumes de la peine à quitter les tables; nos Libations furent fréquentes & nos pas chancelants justifioient que nous étions en état decent pour aborder la Déesse.

Nous marchames du côté où nous vîmes une troupe innombrable qui l'entouroit; des jeunes Garçons, des Enfans, des jeunes filles & même des vieillards étoient livrez à des plaisirs qu'on n'auroit pas attendu qu'ils deussent gouter à leur age. A la droite de la Déesse étoit une Femme d'une beauté ravissante qui menoit par la main un jeune Enfant qui portoit sur son épaule un carquois rempli de fleches dangereuses, il étoit aveugle, & nud & ses ailes étoient peintes de differentes couleurs, il tenoit un arc dans sa main & il étoit dans une perpetuelle action de s'en servir. Cet Enfant quoique aussi beau que le jour, avoit cependant quelque chose de cruel & quoi qu'aveugle, les coups étoient inévitables; presque tout le monde en étoit blessé: un trait succedoit à l'autre avec tant de rapidité qu'il auroit en peu de tems dépeuplé la Cour de la Déesse, si une certaine Femme charitable touchée de ces maux n'eut pas apporté les remèdes necessaires pour en prevenir les suites facheuses, de sorte qu'aussitôt qu'on se sentoit blessé, on avoit recours à ses salutaires remèdes, c'est par là qu'on conservoit la vie sans guerir de ses blessures. A la gauche de la Volupté étoit une autre Femme qui paroissoit avoir toujours des viandes dans la bouche, ses habits & ses mains en paroissoient

souil-

souillez, & elle ne sembloit occupée d'autre soin que de satisfaire son appetit extraordinaire : elle vuidoit en un instant une coupe pleine de liqueur; un jeune enfant marchoit avec elle, qui portoit avec peine sa tête de la quelle il faisoit des signes; ses yeux paroissoient tournez, ses regards étoient indecis, & non fixes & il ne pouvoit dormir quoi qu'il parut pressé par les symptomes du sommeil. L'un & l'autre ne devoient cet état qu'à l'usage immoderé du vin & des viandes, alternativement elle buvoit une sorte de liqueur & rendoit quelques sons enrouez d'un instrument de buis, d'autres joüoient de differents instruments à corde. Orphée paroissoit touché du regrèt de sa chere Euridice qui étoit morte de la blessure dangereuse de la dent d'un serpent; il se plaignoit de la dureté des loix des sombres bords & déploroit l'inutilité des peines qu'il s'étoit données pour la ramener à la lumiere. Ses chants étoient si doux que les rochers & les bêtes devenus sensibles marchoient sur ses traces. Arion suivi par des Dauphins racontoit son malheureux naufrage & la perfidie des cruels nautonniers qui l'avoient precipité dans la Mer. L'illustre Amphion batissoit par ses tendres accents les murs de la fameuse Thebe, théatre affreux des malheurs de la famille d'Oedippe. Le reste de la Troupe suivoit en sau-

tant comme des Bachantes, ils paroif-
foient avoir fur les yeux des bandeaux
de tenèbres & de petits nuages leurs en-
touroient la tête. J'en vis un parmi eux
que je reconnus à l'infcription qui étoit
fur des Tablettes, qu'il tenoit dans fa
main; c'étoit Sardanapale, jadis Roi
d'Affyrie: il s'exprimoit en ces termes. Je
poffede à prefent tout ce que j'ai man-
gé, & je jouïs de tous les plaifirs que
j'ai jadis gouté avec cupidité. Pendant
que vous vivez, miférables, ne fuiez
point les plaifirs, car il n'y a, je vous
l'affure, aucune Volupté à efpérer après
la mort, apprenez-le par mon exem-
ple. A ces Gens fuccedoient, à la fuite
de la Troupe, deux Monftres, dont un
offenfoit les Paffants par differents coups
d'une langue venimeufe & l'autre les
bleffoit par des éguillons acérez. L'a-
mertume troubloit ces jeux enchantez,
& nous nous apperçûmes de l'envie que
le Ciel portoit à leurs plaifirs & une Di-
vinité ennemie fembloit prendre plaifir
à leurs maux. Malheureux que nous
fommes, puifque nous devons être tou-
jours accablez par l'adverfité, pendant le
cours d'une vie qui ne finit que trop tôt; à
peine avons nous une heure exempte de
chagrins, un moment de repos nous eft
refufé, & goutons-nous jamais un plai-
fir parfait? Oh! Vie des mortels me-
ritez vous ce nom? Il faut vous regar-
der comme un exil; de quoi fervent aux
Dieux

Dieux les malheurs des hommes, & pourquoi semblent-ils prendre un barbare plaisir à nous affliger ? qu'elle peut être la raison qui a attiré sur nous tant de haine ? La seule patience peut vaincre les Dieux, & faire supporter l'adversité.

Nous nous étions éloignez de la troupe, d'un fort petit espace, quand nous apperçumes tout à coup une Femme d'une taille majestueuse qui avoit le visage d'une Vierge & un sevére maintien, elle paroissoit enfin telle qu'on nous dépeint Junon, quand elle marche accompagnée de tous les habitants de l'Olympe ; elle vint au devant de nous, ses cheveux étoient en desordre, son sein paroissoit dechiré & meurtri, une vive douleur étoit repandue sur son visage, & elle paroîssoit couverte de lambeaux funeraires ; malgré ce desordre elle inspiroit du respect ; & d'un ton d'une douceur persuasive, elle nous tint ce discours. Où allez vous ? Miserables, où vous conduit vôtre folie, arretez, cessez de chercher vôtre perte & prêtez moi un muet silence. Ces paroles nous en imposerent, nous nous arretâmes, pour lui donner une entiére attention. Celle que vous suivez, dit-elle, n'est pas une Déesse, elle n'est pas même issuë du sang des Dieux. Qui suivez vous ? Pourquoi grossir sa Cour ? Oh aveugles ! Ne reconnoissez-vous pas la

 cruelle

cruelle & dangereuse Erynnis? Elle se jouë sans cesse, sous des apparences trompeuses, de ceux qui ne s'y attendent pas, & au lieu du miel qu'elle semble présenter, elle donne les plus cuisantes amertumes; ne soiez pas trompez à la beauté de son visage; que l'Or & les Perles, dont elle est parée, cessent de vous éblouir, si vous la voïez dépouillée de ses trompeurs habits, vous en auriez horreur, elle cache mille maux & détruit ses propres Courtisans, aprés les avoir seduits par la plus fausse douceur. C'est ainsi qu'un pêcheur armé d'une ligne meurtriére, du haut d'un rocher, sur lequel il est assis, attire les humides habitants par de dangéreux hameçons, cachez sous une amorce trompeuse; ils y courent avidement, ils croient posseder ces biens, ils s'y attachent & en sont entraînez. Les deserts sablonneux de la Libie, la demeure d'Anthiphates Roi des Lestrigons, les écueils dévorans de Carybde & Sylla ne sont pas si dangereux que la Volupté. De combien de malheurs n'est-elle pas la cause? combien de grands hommes, de Villes & de Roiaumes n'a-t'elle pas précipité dans une ruine totale? Mais vous faut-il d'autre exemple? Quel heros fut plus grand qu'Hercules? Qui peut nombrer ses exploits? Dans son enfance, étant encore au berceau, il étouffa deux monstrueux

ftueux Serpents, fans autres armes que fes mains enfantines. N'a-t'il pas terrassé les fameux Lions de Nemée? N'est-ce pas lui qui a détruit l'Hydre, Serpent de Lerne, dont les têtes renaissoient à mesure qu'il les coupoit? N'a-t'il pas vaincu à la course la Biche aux pieds d'airain? Ses fleches n'ont elle pas détruit ces oiseaux Symphalides? N'a-t'il pas renversé les étables cruelles du Titan de Thrace, qui faisoit manger ses hôtes par ses chevaux carnassiers? N'a-t'il pas arraché une corne au fleuve Achelous en combat singulier, quand ce Dieu se methamorphosa en Taureau, pour lui disputer la conquête de Déjanire? Quelqu'autre que lui eut-il osé pénétrer l'enceinte du jardin fameux des Hesperides, pour en dépouiller les arbres des fruits prétieux qu'ils produisoient? C'étoit à sa conquête qu'étoient reservez les Beufs de l'habitant de l'Hebre? Ne s'est il pas introduit jusques dans les Enfers? N'en a-t'il pas arraché le Cerbére à triple gueule dévorante, malgré l'écume empoisonnée, que ce monstre forme des sucs de l'aconith, sa pature ordinaire? Le sanglier d'Erymanthe, n'a-t'il pas succombé sous ses coups? Anthée fils de la Terre a-t'il pû resister à ses bras nerveux? ne l'a-t'il pas étouffé dans les airs en le separant de l'attouchement de sa Mére, qui redoubloit ses forces? Cacus, fils de Vul-
 cain,

cain, n'a t'il pas porté la juste peine du larcin qu'il avoit fait en enlevant les Taureaux à ce fils de Jupiter ? quel autre pouvoit avoir des épaules assez robustes pour soulager Atlas du poids de l'axe de l'Univers? C'étoit à la seule Volupté que la défaite de ce Héros étoit reservée; La jeunesse & la beauté d'Omphale Reine de Lydie pouvoit vaincre les forces de celui que les fureurs de Megére, que les frimats du Tartare, & les flames du Phlegeton n'avoient pu épouvanter, qui avoit meprisé la rage impuissante des fieres Eumenides, aussi bien que les affreux sifflements des serpents de leurs têtes ; Le même tremblant & soumis étoit attentif & obeissoit servilement au moindre régard d'une maitresse tendrement aimée; la moindre menace de sa part le faisoit fremir. Ce Héros n'a-t'il pas prostitué toute sa gloire en quittant le Bouclier pour la Quenouille, & en prenant pour Casque la Coëffure des Femmes Asiatiques? Sa main accoutumée à manier une massuë énorme, n'étoit plus occupée qu'à tourner un vil fuseau, & rapportoit à sa maitresse la tâche du tissu qu'elle lui avoit imposé. Oh fils d'Alchmene! Quelle fureur vous aveugloit ? Quel poison séducteur pouvoit vous engager à vous revêtir de l'habit d'une femme? Na-t'on pas vû Circé exercer ses magiques malefices sur les compagnons du Roi d'Ythaque, les chan-

changer en de vils Pourceaux, & couvrir en un instant leurs corps des soyes de ces animaux immondes. Cette Volupté, poursuivit-elle, n'en fait elle pas autant à ceux qui lui sont soumis, peut-on, après cela, régarder comme Reine, celle qui est au dessous de la plus vile esclave ? Elle présente une coupe fatale remplie du plus doux des poisons ; quand quelqu'un boit ce philtre dangereux, il devient à l'instant Lyon, Sanglier écumant, il prend la pésanteur & la forme d'un Beuf, celle d'un Chien, ou d'un Loup-dévorant, terreur des troupeaux & des Bergers ; d'autres enfin perdant leur forme ordinaire sont transmuez en différentes Espéce d'animaux. Peu de gens de ce Peuple innombrable qui forme sa Cour, sont éxemts de la boisson dangereuse ; Le même sort vous attend, si vous vous enrôlez sous les étendars de cette infame. Je vous en avertis, fuyez, pendant qu'il en est encore tems, fuyez ses cruels enchantements, déterminez vôtre esprit chancellant, par les exemples qui sont sous vos yeux ; voyez les pieges cachez qu'elle vous tend, semblable à l'Aragnée, qui, pour prendre d'innocens moucherons, ourdit une trame deliée & dangereuse ; elle se cache dans une étroite embuscade, mais sitôt qu'elle apperçoit sa proye embarassée dans ses Lacs, elle accourt avec avidité, l'en-

velope dans des nœuds étroits, la met en un morceau, lui arrache sa trompe, & succe son sang jusqu'à la derniere goute! Oh démence aveugle! Qui s'empare des Hommes, qui aprés leur avoir enlevé une raison qui les peut conduire sur les traces des Dieux les entraine sur les vestiges de Venus & de sa compagne la Volupté! Ne doit-on pas rougir des voyes honteuses qu'on se fraye pour satisfaire à ses appetits dereglez?

Mon Vieillard conducteur ne put souffrir plus longtems ces discours, il perdit patience, & gemissant de honte, il nous quitta brusquement, en murmurant de rage & de colére, & se confondit dans la foule voluptueuse, qui lui étoit familiere. Pour lors la Vertu, car c'étoit effectivement elle même, me dit, ne soiez pas en peine, laissez le fuir, c'est un oiseau nocturne, qui ne peut supporter la lumiere du jour, l'éclat de la vérité l'offusque & les ténébres les plus épaisses lui sont familiéres; c'est un malade dégouté par une longue fievre, qui refuse les meilleurs alimens, fuit les remèdes qui pourroient lui rendre la santé, & se livre à tout ce qui est contraire à sa conservation de sa vie; Les insensez fuient la vérité pour s'attacher à des apparences trompeuses. Pour vous, continua-t-elle, en m'adressant la parole, s'il vous reste quelque amour de vous même, si vô-

re propre conservation vous intéresse, profitez de mes conseils salutaires, suivez moi, sortez de ces lieux empoisonnez, la fuite est le moien le plus seur pour éviter de pareils dangers. Ce que je vois ici me trouble, le bruit de ce peuple tumultueux nous empêche de nous entretenir. Elle m'entraine, je la suis, & nous allames nous placer à l'ombre d'un Laurier, où elle me tint ce langage.

Le Divin Ouvrier des Cieux de la Terre & de la Mer orgueilleuse, après avoir ordonné que les Orbes lumineux parcourussent des routes dans lesquelles ils semblent venir à la rencontre les uns des autres par une sorte d'opposition; en consequence de son immense Sagesse, a voulu que chez nous la raison fût combattue par des passions opposées, pour empêcher l'esprit de s'engourdir ce qui n'auroit pas manqué d'arriver, s'il avoit régné seul dans un individu. Dans l'homme, où il est enfermé, comme un Prince au milieu de sa Cour, il se trouve reveillé par les passions, comme le cheval est excité par l'éperon, le Beuf par l'éguillon. Nos sensations ne doivent l'augmentation de leurs forces qu'à ce qui les contrarie; sans cette opposition l'Ame tomberoit dans une morne langueur, & cesseroit de se porter aux belles actions. Ce n'est que des Rames qu'un Vaisseau

reçoit ſon mouvement, & ſouvent les vents contraires lui font faire la route qu'il ſe propoſe. C'eſt être dans une erreur groſſiére que d'imaginer que le ſage ſoit exempt de ces mouvements tumultueux, il ne differeroit pas du marbre inanimé ; ce qu'on ne peut concevoir ſans tomber dans le délire. La Nature n'a pas en vain donné à l'Homme ces mouvements, & il ſeroit abſurde d'eſtimer cette même Nature ſuſceptible d'erreur ; il faut regler ſes impulſions par un art legitime & par le ſecours d'une ſaine Raiſon. Celui là ſeul mérite le nom de Sage qui ſait temperer ſes Paſſions, comme un Ecuier habile ſçait manier, par le ſecours des reſnes, un Courſier indompté, & ſe garantir par une ſage adreſſe, d'être emporté par ſes ardeurs. Mais qu'il eſt peu de gens qui aïent trouvé un juſte milieu & qui puiſſent garder d'exactes meſures ! De là vient que les uns tombent dans une extremité, & les autres dans ce qu'elle à de plus oppoſé. L'erreur préſide aux deux extremes : les Dieux ſeuls jouiſſent d'une raiſon entiére. Les bêtes, par exemple, n'ont en partage que les ſens qui les entrainent à la Volupté, & il n'appartient qu'à la raiſon, cette noble Fille du Ciel, de nous élever à la ſublimité de nôtre origine, les ſens au contraire nous entrainent dans les abîmes les plus profonds

&

& conduisent à l'extravagance ; Il faut donc être sur ses gardes contre eux ; O ! Aveugle nature de l'humanité qui vous laissez entrainer à leurs poids, cessez de vous livrer aux Sens & prenez la Raison pour conductrice. Qu'elle foule innombrable de malheureux nous venons de voir s'ébattre d'une joye folâtre dans la Forêt de la Volupté, vous même suiviez aveuglement vôtre conducteur insensé ; si je ne vous avois pas arraché des mains de ce dangereux Maitre, que n'aviez vous pas à craindre de la part des deux Monstres qui marchoient sur vos pas, vous n'en aviez nulle connoissance, & vous étiez suivi, sans le savoir, du repentir & de l'infamie. Mais pourquoi salir plus long-tems nos entretiens de pareils recits ; discourons des plaisirs spirituels qui ne procedent que d'une ame juste & contente de ses mœurs, j'avouë que ces plaisirs ne se présentent pas en foule, mais ils sont delicats, & procurent une satisfaction exquise, d'autant plus estimable qu'ils sont apprêtez par la Vertu, au lieu que ceux qui procedent de la Volupté veulent être goutez en secret ; il en resulteroit une honte inexprimable qui repandroit un fiel amer sur ce qu'ils ont de douceur apparente ; les plaisirs de la Vertu au contraire ont cela de propre, que plus on les goute, plus on approche de la perfection, & plus on se

 rend

rend digne du sort immortel des Divinitez. Ceux de la Volupté détruisent la reputation ; & par l'accablement qu'ils nous causent ils nous reduisent à l'état des Animaux les plus stupides, ils nous nuisent davantage à proportion que nous en usons plus fréquemment ; ils émoussent les facultez de l'ame & nous exposent aux plus cruels dangers. Je conviens qu'il n'est pas possible que l'esprit soit toujours appliqué ; une attention severe & continuelle seroit d'un trop penible usage pour la fragilité de la nature ; il faut que le repos & le delassement succedent aux reflexions sérieuses ; il est quelque fois avantageux de quitter le sommet des Montagnes, pour descendre dans la plaine ; c'est ainsi que Jupiter, plein d'une juste horreur pour les crimes du monde, fait porter par son Aigle ses Foudres brazées dans les fournaises bitumineuses de la Sicile ; elle descend de l'Empirée, elle admire les voutes celestes, brillantes de mille Escarboucles ; elle se plait à considerer ces somptueux Palais, elle en observe les colomnes construites du Diamant le plus dur & le plus brillant ; elle se plait à considerer les planchers couverts de l'yvoire, produite des dents des Elephants Indiens, elle envisage ces espaces immenses, qui contiennent l'intarissable fluide d'une éternelle lumiere ; ce sont là les delices des Dieux, dont l'idée

est

est inénarrable, & dont nos foibles ames n'ont jamais pû concevoir l'étenduë; elle se transporte d'un vol rapide d'un & d'autre côté, & paroit quelques fois immobile dans l'immense Liquide de l'Etherée; elle se balance & s'appuie sur le souffle invisible des vents; elle paroist avoir abandonné la Terre & oublié ses Aiglons, tant le sejour du Maître du Tonnerre a pour elle de charmes; mais elle perd ses forces: la pâle faim la presse; sa chaleur naturelle diminuë faute d'aliments; elle abandonne les astres, & fond d'un vol precipité sur la Terre qu'elle avoit méprisée, pour y prendre des nourritures.

Je m'étois tenu depuis long-tems dans un profond silence. Je ne craignois point de l'interrompre & me hazardai de parler en ces termes. Le soleil s'approche du couchant, & s'empresse d'engloutir sa lumiere dans l'Ocean, avant que son Flambeau soit tout à fait couvert des voiles de la nuit, ne me refusez pas Déesse, car je ne puis vous prendre pour une mortelle, de m'enseigner les noms de celles qui accompagnoient la Volupté & qui sont les enfants qu'elles tenoient par la main. Je vais, dit elle, satisfaire vôtre curiosité, qui n'a rien d'injuste, s'il nous reste assez de tems; je commence par celle que vous avez vûë à la gauche de la Volupté. Sçachez que c'est la Gourmandise; ses sales incli-

clinations la portent à manger sans cesse, & à passer les jours & les nuits dans de Bachiques Festins; Le plus grand nombre des Hommes en a fait une Déesse; ce n'est qu'à leur intemperance qu'elle doit son Apotheose, & leurs adorations; ils lui sacrifient des vins petillants, dans des coupes cizelées, & lui consacrent les metz exquis, dont leurs tables sont couvertes; ils placent enfin leur parfait bonheur au culte de cette Divinité pretenduë. Quelle grossiere erreur! Qu'est-il de plus obscene? Non, rien n'est plus contraire aux Hommes que ces sacrifices impies qui après les avoir degradez les font descendre au rang des animaux immondes; L'intention du grand Jupiter n'étoit pas telle; il les avoit créez pour une occupation plus noble; ils étoient destinez à être conduits par l'entendement, & leur vie devoit être emploiée à acquerir des connoissances qui les missent au rang des habitans de l'Olympe, & les rendissent dignes de l'Empire de l'Univers; O douleur! Ceux qui se livrent à l'intemperance, en suivant leurs appetits dereglez, deviennent imbecilles, & la fumée des viandes fait sur leurs Ames la même impression qu'une Nuée sur le soleil, elle les obscurcit au point de les empêcher de voir la verité malgré son éclat. La chaleur immoderée du vin émousse à force d'irriter, leurs esprits animaux,

&

& les enveloppe dans les plus épaisses tenebres. Cet excès les empêche de se livrer à l'Etude; ils abandonnent la recherche de la sagesse, & s'écartent insensiblement de la fin que la Nature s'étoit proposée, en les mettant sur la Terre. Leurs connoissances diminuent & ils deviennent aussi bornez que les animaux qui ont le moins d'instinct; & quand ils poussent la debauche à un certain point, leurs imaginations se confondent, ils cessent d'appercevoir les objets tels qu'ils sont; leurs regards incertains les multiplient, & ce qui les environne, quoi que dans un parfait repos, leur paroit se mouvoir. O honteuse ivresse! mort de l'Esprit, nourrice des vices, & des plus grands forfaits, à quelles extremitez, ne conduisez vous par les Hommes! Quelles limites ne leur faites vous pas franchir, & de quelles extremitez ne sont-ils pas capables! Les querelles, les procès, les combats les plus cruels en resultent. Vous goutez en cet état, un barbare plaisir, à repandre le sang: les secrets les plus inviolables sont revelez, par d'involontaires confidences, & la plus scelerate medisance regne dans vos Bachiques Conversations. Dans ces instants Critiques où vous vous reduisez, la crainte & la pudeur vous abandonnent; Fuiez, miserables, cette peste honteuse, qui vous rend furieux, & vous conduit

à

à une demence égale à celle qui agitoit Oreste, quand il trempa ses mains impies dans le sang de sa Mere Clitemnêtre. Qu'est-il de plus sordide? Que peut-on imaginer de plus vil, qu'un homme yvre? On le voit rejetter des viandes à demi devorées; le vin lui donne une odeur desagreable; il chancele, tombe, se precipite & se brise, il balbutie; ses paroles sont inintelligibles; Il fait & dit mille choses dont il rougit, & qu'il condamne avec horreur, quand la fumée est dissipée & qu'il est rentré en possession de son bon sens. C'est ainsi que le fils de Philippe, le fameux Alexandre Macedonien, assassinoit ses amis, & se preparoit dans sa bachique fureur, des regrets qui lui faisoient repandre les larmes les plus ameres. Ce Prince se condamnoit, mais trop tard; il se livroit à un tardif desespoir, & vouloit par sa mort expier celle de ceux quil avoit assassinez dans son yvresse. Qu'on cesse de faire vôtre Eloge, O Montagne de Beotie! Cytheron qu'avez vous de recommandable? & vous detestables Orgies; brisez vos Thyrses furieux; imposez un éternel silence à vos brulantes Tymbales; non, ce n'est pas la race de Cadmus, ce n'est pas le fils de Jupiter & de Semelé: Bacchus n'est pas enfin la Divinité dont on celebre les festes, mais c'est plutôt le fils de l'immense Tartare & de Megere.

re. Non ce n'est pas un Dieu, mais un Demon qui meprise & insulte aux justes Dieux. Ceux qui se livrent au Vin sont ordinairement peu touchez de ce qui regarde les Divinitez, & jamais l'yvresse ne fit de sacrificateur. A quoi bon rappeller le nombre des maladies, & les cuisantes douleurs que l'intemperance est capable de nous attirer; N'est-elle pas la source inepuisable de la fievre, des ulceres envenimez; de la Goutte douloureuse, & de mille autres qui interdisent l'usage des membres. Elle debilite la vuë, elle fait trembler les dents; elle donne une haleine empestée, l'estomach devient languissant, l'organique mouvement de ce viscere est déconcerté; il en resulte enfin une mort subite. Non jamais le fer ne commit tant d'homicides que la gourmandise; C'est à la voracité de leurs estomachs, que la pluspart des Hommes sacrifient leurs biens, leurs maisons, & leurs meubles, & c'est souvent par ces moiens, qu'on se precipite dans la pauvreté la plus affreuse; il faut se nourrir, pour soutenir sa vie, & ne pas emploier ses plus beaux jours, au crapule emploi d'une digestion forcée. Voila qu'elle étoit celle que vous avez vuë, au côté gauche de la Volupté; sçachez maintenant quel étoit l'enfant qui étoit près d'elle, dont la tête chancellante, sembloit tenir le milieu

lieu entre la veille & le sommeil; c'est le fils de la gourmandise, le travail est son Pere: il s'appelle enfin le Sommeil; le Léthé ou l'Oubli l'a nourri de ses Pavots, il est frere de la mort, mais il ne s'empare pas comme elle éternellement des Hommes; il chasse les soins & les soucis de leurs cœurs; il delasse leurs corps des fatigues du jour, & rétablit leurs forces. Quoique necessaire à la vie, il fait cependant beaucoup de maux: il couvre l'esprit d'épaisses tenèbres; il cause des Maladies, il debilite les corps & engourdit les membres, quand on n'en use pas avec modération. On s'y livrera sobrement, si l'on ne s'adonne pas à la gourmandise; c'est le propre de la sobrieté de dormir peu, l'estomach en cette disposition veille aisément, il se contente d'un sommeil plus court, & moins profond, & produit les plus agreables songes; c'est le plus grand soulagement des afflictions, & rien n'est si desirable que le repos, à ceux qui ont le cœur penetré d'un amour violent: il apporte le remede, & fait esperer la guerison des maladies les plus desesperées, & console des pertes irreparables; en ce cas il est preferable à tous les thresors; On peut y joindre que le sommeil & la mort rendent tous les Hommes égaux. Celui à qui les destins preparent d'heureux jours, qui veut

faire

faire de grandes actions & immortaliser sa memoire, doit souvent veiller, l'on ne peut parvenir aux grandes choses quand on est enseveli dans les bras du sommeil, & la Gloire ne fut jamais compagne de la Mollesse. Evitez donc de toutes vos forces un sommeil immoderé; les destins ne vous en reservent qu'un trop durable. Quand cette nuit derniere arrivera; à laquelle le jour ne succede point: quand cet Esprit delicat qui vous anime vous aura abandonné, ce souffle est mille fois plus delié que l'air le plus volatil & c'est à son départ qu'un sommeil éternel fermera vos yeux pour jamais.

Tandis que la Déesse parloit de la sorte, la Messagere Iris descend du haut des Cieux, & laisse sur ses traces une route variée de mille couleurs, causées par la refraction du Soleil sur les nuées. Elle l'aborda & de ces Levres incarnates, elle prononça ces Paroles; Je vous saluë O! la plus chere au Roi qui fait les delices de l'Univers! O Vertu selon moi, la plus grande des Déesses! Je viens vous prier de revenir avec moi; les Divins habitants du sejour céleste souhaittent vôtre presence; quittez ces Contrées indignes de vous posseder, & fuiez un sejour peuplé d'Hommes si mechants; Ces lieux ne sont pas sûrs pour les

bons.:

bons; les crimes y regnent, la bonne foi & la Religion en sont bannies; la Vertu meprisée voir le sceptre entre les mains de l'ignorance, & la fraude est une monnoie courante, dont tout le monde se paie reciproquement dans ces dangereux Climats. Vous n'avez pas de tems à perdre; interrompez vos éloquents discours, le moindre retardement seroit perilleux, remontons ensemble aux Cieux où vous êtes attenduë. La Vertu jetta sur moi ses precieux regards. Je ne peux, me dit elle, comme je l'aurois voulu, vous en dire d'avantage, mais je ne vous quitte pas pour longtems, demain sitôt que l'Aurore par son haleine de Roses, aura mis en fuite les pâles tenèbres qui precedent le Matin, je vous enverrai qui pourra vous achever les instructions, que j'avois commencées de vous donner: adieu. A ces mots je les vis s'élever vers le ciel, leur course rapide me les fit perdre de vuë en un moment, les Zephirs les enlevèrent toutes deux, & elles se fraierent une route lumineuse dans le vuide des airs. C'est ainsi que la perfide Scilla fuit Nisus son Pere, Roi de Megare, à qui elle avoit arraché pendant son sommeil, le fatal cheveu, dont dependoient les destins de la Ville. Elle s'éleve, il la poursuit en colere, & fait plusieurs

de

détours dans l'air pour la punir de sa perfidie; elle fait ses efforts pour se cacher dans les Nuës, & derober sa honte à tous ceux qui pourroient la voir. Son Pere la poursuit & ils paroissent tous deux dans une continuelle agitation. Le soleil avoit déja plongé son char de feu dans la Mer Athlantique, & Vesper aprés avoir attelé les tranquiles Coursiers de la Nuit, revenoit aux ordinaires paturages d'Ambrosie. Je me retirai l'esprit agité; je repris le même chemin par lequel Epicure m'avoit conduit, en attendant avec impatience l'accomplissement des promesses flateuses qui m'avoient été faites.

ABREGE'

DU

QUATRIEME LIVRE.

L'Auteur aprés avoir fait un invocation à Apollon, à laquelle ce DIEU repond favorablement; est choisi pour juger une dispute élevée entre deux Bergers; Pendant qu'ils lui en exposent le sujet, ils sont interrompus par sept Loups. Le fils de la Vertu envoyé par sa Mere arreste le Poëte, il lui fait l'éloge d'un Amour legitime, & traite avec execration les passions dereglées & la Luxure des Moines. Il fait voir l'excellence de l'Amour sur toutes les autres Affections de l'Esprit, & demontre que tous les êtres ne doivent leur conservation qu'à l'Amour Divin. Il s'étend sur l'Eloge de l'amitié & en explique les privileges; apres avoir donné à la Paix les loüanges, qu'elle merite. Il finit ce Chant par une courte dissertation sur les choses sublunaires.

L'ECREVISSE.

SOleil qui d'un cours assidu, & d'un regard lumineux, pénétrez l'Univers en le parcourant; vous donnez la naissance à tous les Etres, & leurs fournissez une féconde nourriture; vous êtes les plus brillant ornement des cieux, vous avez une juste préeminence sur tous les autres Astres, vous êtes la source inepuisable d'une lumiere éternelle, rien enfin n'échappe à vos regards; vous prodiguez vos benignes influences, depuis les extremitez de la Perse; Region trop heureuse d'être éclairée de vos premiers aspects; vous êtes toujours liberal des écoulements de vos feux, jusqu'à ce que vous finissiez vôtre course éclatante: soit que vous vous plongiez dans la Mer voisine de la grande Hesperie, soit que vous vous couchiez aux colonnes d'Hercules, vous n'êtes jamais las de parcourir vôtre voie brillante. C'est par vous que tous les Etres se presentent à decouvert; vous chassez les ombres de la Nuit; vous formez les couleurs; & vôtre auguste presence met en fuite les tenèbres du Cahos. Grand œil du Monde qui par-

courez successivement les douze Celestes Palais ; vous changez les Saisons & les Climats, & vous fixez les Tems, c'est à vôtre divin flambeau que l'Univers doit sa Naissance, & vous êtes le Tabernacle de l'Eternel. O le plus puissant & le plus beau des Dieux ! Recevez mes sinceres hommages. Ma chetive, & foible voix ne peut fournir à vos loüanges. Jettez un regard favorable sur moi ; amenez sur nôtre horison un beau jour ; revenez toujours plus brillant & plus serein. Que les nuées dissipées nous laissent appercevoir les voutes azurées des Cieux ; Que les flots salez de la Mer, demeurent dans un tranquile repos, & que les avides Nautonniers puissent avec confiance, parcourir les vastes plaines de l'Ocean ; que les Moissons, les Forêts, & les riches Coteaux consacrez au Fils de Semelé, ne souffrent point de dangereux orages ; qu'ils soient garantis des ravages d'un Tourbillon furieux, & preservez des Carreaux d'une Grêle orageuse ; que l'Etoille de Mars caresse les mortels de ses benins aspects ; qu'ils ressentent à vos approches la paix la plus tranquille. Divinité secourable, protegez les Chantres de la double Colline, animez leurs accents, & formez leurs plus doux concerts ; disposez enfin leurs organes aux doux sons des

neuf

neuf Sœurs, couronnez les des Lauriers du Permesse & les placez enfin au Temple de Memoire. Recevez encore une fois mes sinceres adorations ; Tirez l'harmonie de ma Lyre; soutenez mon haleine, & conduisez enfin ma Nacelle dans un port assuré. Pendant que prosterné près des limpides eaux de la Fontaine Castalide, j'adressois ces veux ardents en presence des Muses assemblées, Apollon du haut de son Temple de Delphes où il rend ses Oracles, entendit ma Priere. Les Portiques du Temple, parurent s'émouvoir, une sainte horreur s'empara de mon ame, je fremis, & fus frappé d'une éclatante, lumiere qui sembloit embrazer les avenües du Peristyle. La Terre tremblante sous mes Pieds paroissoit vouloir s'entrouvrir ; une voix formidable se fit entendre & s'exprima dans ces termes. Malheureux jeune Homme, qui éprouves les Destins contraires, & dont les années sont traversées par tant d'adversitez, armes-toi d'un genereux courage ; ta patience surmontera tous les obstacles. Quand on sçait dans une fortune contraire, mepriser la prosperité, on s'éleve au dessus du sort, & la vertu prend de nouvelles forces quand elle se soutient contre les attaques d'une destinée ennemie. Par un retour heureux, la Fortune éle-

ve au plus éminent degré de ses faveurs, ceux qui lui servoient de marche-pied ; Cette aveugle Divinité se plait à ces vicissitudes; Rien n'est durable sous le ciel, tout est conduit par de successives revolutions ; les plus affreuses tempêtes font place aux plus beaux jours ; les flots écumeux de la Mer, après une longue agitation, se calment à la fin; la Saison consacrée à la Jeunesse, le printems couronné de fleurs, succede aux frimats des hyvers. Rasseure ton ame, combats genereusement la dureté du Sort, & reserve toi pour des destins plus heureux. Je lis dans le sombre avenir; je vois arriver les tems; les jours se succedent avec empressement déja le moment se presente. Si la Parque fatale differe de couper la trame, ton nom, aussi connu qu'il est à present ignoré, fera l'entretien de tous les Hommes, je serai toujours prêt à te secourir, & les neuf vierges, mes compagnes favoriseront tes entreprises, & t'ouvriront des passages dans les lieux où tu voudras penetrer ; elle sauront te distinguer de la foule, & te rendront illustre dans les siecles avenir. La Pythonisse agitée me parla de la sorte. A peine ajoutai-je foi aux oracles infaillibles des Dieux, tant l'Astre qui preside à ma naissance m'étoit contraire; & tant le Ciel m'avoit accablé de revers assidus.

Je

Je me retire transſporté de joie; j'errois ça & là, dans les Campagnes, ſans tenir de route aſſurée, & repaſſois dans mon eſprit les hautes predictions dont je venois d'être flatté. O! ſi par hazard, diſois-je, quelque Homme, ou quelque Dieu venoit à ma rencontre, & que la Vertu m'envoiât celui qu'elle m'a promis pour m'inſtruire des choſes qu'elle a obmis de me dire; ou, ce que je ſouhaiterois avec paſſion, qu'elle m'enſeignât elle même ſes divins Preceptes! En m'entretenant de pareilles choſes, j'arrivai près d'une Vallée étenduë entre deux Montagnes voiſines; je pris un ſentier de traverſe qui ſe préſenta; j'apperçus deux Bergers couchez ſur un tendre Gazon, à couvert d'une voûte de Rocher; leurs Pannetieres étoient à côté d'eux, ils ſembloient joüer à l'envi de leurs Cornemeuſes & ſe diſputoient le prix, par une émulation paſtorale; il leur manquoit un Juge dont le ſentiment put decider leur innocente querelle, & donner gain de cauſe au vainqueur. Du plus loin qu'ils m'apperçûrent, l'un & l'autre m'appellerent d'une commune voix, & m'inviterent à m'aſſeoir avec eux ſous ces Rochers, & decider leur différens. L'un d'eux, après avoir préludé d'un champêtre Chalumeau, levant les yeux au Ciel, profera ces pa-

roles. O! vous, Reine d'Amathonte!

* *Oh flos Dardaniæ, Puer, o Dilecte Tonanti,*
Pocula qui superis spumantia nectare misces!
Cede Polo, jam cede Polo, formosior alter
In terris nunc est qui pocula sacra ministret:
Jupiter hunc rapiens, te spreto, ad sidera tollet:
Invidiâ rumpere miser, moriere dolore.
Sed potius ne cede Polo, tu vina propines
Cœlicolis, maneat mecum mea cura Philetus:
Quo sine nec mihi dulce aliquid, nec vivere gratum est.
Hunc quoties pernicis equi per devia Tergo
Invectum, capreas arcu cervosque petentem
Najades aspiciunt, cæco stimulantur amore
Multaque cum multis cupiunt dare basia donis
Certatimque ferunt vario de flore Corollas

Ve-

* NOTA que j'ai cru ne devoir pas traduire ce passage. Ceux qui entendent le Latin en sentiront la raison. Je le rapporte tel qu'il est dans l'Original & je lui ai substitué ce morceau d'imitation.

Venus, cedez l'Empire de la beauté, une autre surpasse vos charmes; La belle Amarillis doit faire le bonheur des Hommes & des Dieux; Le Dieu des combats, le terrible Mars, ne tardera pas à vous la preferer; Elle seule pouvoit vous le rendre infidele, il n'étoit dû qu'à cette innocente Bergere d'habiter les celestes Lambris; mourez de jalousie, les amours vous quittent en foule, ils grossissent sa Cour & lui apportent en hommage leurs carquois & leurs brandons: Mais non, vivez plutôt belle Cytherée, continuez de recevoir les encens qu'on vous offre à Paphos. Restez dans les delicieux Jardins d'Amathonte, & parfumez de vôtre haleine d'ambre les Bocages d'Idalie. Cedez à Amarillis vôtre fameuse ceinture; que les Graces rassemblées viennent la lui apporter, comme elle fait mon unique souci, qu'elle ne m'abandonne pas, sans sa presence, je cesserois de gouter de solides plaisirs & la vie me deviendroit insupportable. Soit qu'habillée en Amazonne elle monte un Cheval indompté, soit qu'armée d'un épieu elle chasse les Cerfs & les Chevreuils, les Satyres, les Faunes, les Bergers & Pan lui même sont éperdus de l'amour le plus violent; ils souhaitent la combler de leurs plus tendres caresses; ils lui apportent à l'envi des couronnes de toutes sortes de fleurs, des corbeilles rem-

plies des fruits les plus exquis, & des raisins les plus delicieux, O! Si cette belle étoit traitable, si elle se prêtoit à l'amour que je ressens pour elle : mon bonheur seroit inexprimable & mon sort feroit bien des jaloux: Mais elle meprise également, mes prieres & mes plaintes, & me fuit avec la même vitesse, qu'une fleche fuit l'Arc dont elle est decochée. Ne me fuiez plus; cessez de me mepriser aimable Amarillis; Le sang Barbare des Lesthrigons ne coule pas dans mes veines, & si vous me connoissiez vous ne me trouveriez peut être pas si indigne d'être aimé, car malgré le poil épais & herissé qui couvre ma peau & ma barbe mêlée & touffuë, je ne suis cependant pas difforme; la barbe a ses beautez, elle designe un Homme robuste & propre aux exercices de Mars, & ce n'est qu'aux effeminez qu'il convient d'avoir des membres delicats, Eh quoi! Quelque berger est il plus riche que moi? J'ai de grand troupeaux de Bêtes à cornes, & de Bêtes à laine; j'ai mille Genisses qui paissent dans ces Prairies, & un pareil nombre de Porcs repandus dans ces bois; j'ai des Brebis prêtes à mettre bas & des Chevres qui traînent leurs jeunes Chevreaux à leur mammelle. Prenez ce qui peut vous satisfaire, disposez de mon bien, tout ce que je possede est plus à vous qu'à moi même. Pourquoi re-

refuser mes dons, ingrate que vous êtes? Si vous m'aimiez vous viendriez quelques fois avec moi; je monterois aux plus hauts arbres, j'y cueillerois des fruits, pour vous les presenter; je vous donnerois le miel le plus exquis qu'on tire de sa Cire, des fraises meures, & des corbeilles remplies de noix; je vous embrasserois mille & mille fois. Croiez moi jeune & tendre Bergere, venez avec moi, nous nous assoirons près d'une claire Fontaine, nous gouterons, en nous embrassant, un sommeil delicieux. Le petit Bruit que cause le mouvement des feuilles, & le murmure d'un Ruisseau nous y excitera, nous passerons de cette façon, les moments ou les Cigales pareisseuses remplissent les Campagnes, pendant les grandes Chaleurs d'un beau jour. Malheureux que je suis, vous meprisez ma personne & mes presents; les larmes les plus ameres & les discours les plus flateurs ne vous font aucune impression. Vous êtes plus cruelle qu'une Tygresse des forêts d'Hyrcanie, dont on voudroit enlever les petits; Vous êtes plus sourde à mes plaintes qu'une Statuë de Marbre; plus insensible & plus dure qu'un Rocher des Alpes, & qu'un Diamant d'Arabie. A quoi vous sert vôtre beauté, si vous êtes cruelle? Si vous meprisez tout le monde, & que vous fassiez mourir de desespoir, ceux qui vous aiment?

Vous êtes semblable, par ces sentiments, à un Serpent horrible caché sous les plus belles fleurs, ou au poison le plus mortel mêlé au miel le plus doux du mont Hymette. Deffaites vous de vos mepris ; l'orgueil déplait aux Dieux. Ne vous y trompez pas, vôtre beauté se passera, vos graces fugitives se dissiperont, & seront enlevées sur les aîles du tems. La beauté ne dure pas plus, qu'une fleur qui jamais n'est plus belle que dans sa naissance, & qui languit de jour en jour tant que dure le printems ; Il en est de même d'un beau visage, qui n'emprunte ses charmes que de l'éclat d'un beau teint. Amarillis ne perdez pas ces tems heureux ; usez des dons qui vous sont accordez, tandis qu'ils sont en vôtre Puissance : car les choses ne sont recommandables que par l'usage qu'on en fait. Un tems viendra que des rides affreuses, couvriront vôtre beau front, une vieillesse decrepite blanchira vos cheveux, qui sont aujourd'hui l'objèt de la plus tendre admiration ; vous regreterez pour lors, mille fois vôtre beauté inutilement perduë, & vous direz ; Que sont devenuës ces graces que je possedois autres fois ? Que sont devenus ces lys confondus avec ces Roses ? Ils sont évanouïs sans espoir de retour. Vous serez étonnée du changement de vôtre visage, quand un miroir trop fidele vous

vous en fera voir la difformité. Mais je remplis les airs de plaintes inutile, semblable à un Laboureur qui semeroit sur des sables arides. Destins cruels & contraires ! Vous vous faites un Barbare plaisir de mes peines, & je suis dechiré par un cruel amour. C'est vous qui decidez souverainement du sort des Amants, & vous avez plus de pouvoir sur les cœurs, que tous les Thresors & la plus illustre naissance. Aveugles Destins, vous decidez rarement en faveur du Merite ! Et l'on voit souvent l'Esclave preferé au Potentat. Non quand vous surpasseriez un Hydre en cruauté; dussiez-vous ne pas faire de moi plus de cas, que des feuilles des plantes marecageuses des étangs, je vous suivrai par tout, & vous cherirai à l'égal de ma vie. Amarillis regnera dans mon cœur, & son nom sera toujours dans ma bouche. Il se tut après ces mots, & l'autre Berger lui parla de la sorte.

Quelle erreur d'aimer une cruelle ! Que peut-on attendre d'une personne qui ne nous aime point ? C'est une fureur de vouloir forcer les inclinations. Imitez-moi, j'aime une belle sensible. O Melline ! s'écria-t-il, vous êtes plus blanche que la fleur de farine, que la chaux vierge, que les écumes de la Mer en fureur; & que le lait cuit; plus vermeille que les Cerises dans leur maturité, & que les Meures qui n'ont pas encore

pris leur derniere couleur. Vous êtes plus belle, que les Arbres quand ils fleuriſſent au Printems; plus douce qu'une Figue ſeche, & que le vin le plus doux. Jamais la Reine d'Amathonte n'eut une gorge ſi belle, des yeux pareils : & ſes levres ſi vantées, n'approchent pas de la beauté des vôtres. Que dirai-je de vos cuiſſes & des parties de vôtre beau corps qui en ſont les plus voiſines? mais il faut garder un muet ſilence, il eſt beaucoup plus aiſé de les toucher que de les décrire. Ce n'eſt par ſeulement parmi les Hommes que Meline fait des conquêtes, elle les étend juſques ſur les Dieux mêmes. Je la vis l'autre jour pourſuivie par un Satire, qui l'atteignit à la courſe & la perſecutoit ſous un Liége; elle crioit, je volai à ſon ſecours ; mais je craignis les Cornes de cette Divinité veluë, & n'oſai avoir affaire à un rival auſſi feroce. Ah! toutes les fois qu'elle me fait un clin d'œil favorable, qu'elle m'appelle & me ſerre dans ſes bras plus blancs que la neige, avec la même force que le Lierre ou la Vigne embraſſent les branches d'un arbriſſeau qui en eſt prochain, la Laſcive qu'elle eſt me mord & me donne de petits ſouflets ; elle me jure cependant & me fait mille ſerments qn'elle n'aime que moi. Je ne ſuis pas à la verité bien convaincu de ſa ſincerité, car rien n'eſt plus faux que

que cette belle, même dans les momens critiques ou nous nous envoïons reciproquement nos ames errantes ſur nos levres. Je l'adore ſans pouvoir l'eſtimer; & je m'en defie d'autant plus qu'elle me fait de plus grandes careſſes.

Ce berger n'en ſeroit pas demeuré là; le ſujet de ſon diſcours le touchoit de trop près pour qu'il en reſtat en ſi beau chemin; Et je me preparois à en entendre la concluſion, quand dans ce même inſtant, ſept Loups, tourmentez d'une faim devorante ſortent des Bois-taillis, dont le ſommet des Rochers étoit couvert, & parviennent juſqu'aux troupeaux par un ſentier étroit; ils ſe precipitent ſur les Moutons; ils ravagent & dechirent les innocentes Brebis; On entend le bêlement craintif des tendres Agneaux. Leurs gueulles ſont dégoutantes de ſang, le carnage redouble; une troupe de chiens, armez de coliers de fer, s'oppoſent à ce ravage; Ils intimident leurs cruels adverſaires par leurs abboiemens. On entend un bruit affreux, les Vallées retentiſſent des hurlemens; les Bergers tremblans, ſe levent abandonnent le defi du chant, & different à un autre tems à faire valoir la préference de leurs inclinations. Ils s'arment à la hâte de leur fronde & de leurs bâtons de cheſne pleins de neuds, ils courent & me laiſſent ſeul. Je m'en allai par un autre chemin, flottant en-

tre la crainte & l'esperance. Tandis que j'avançois, agité de doutes & de pensées diverses, je parvins environ à la distance que pourroit parcourir trois fois un boulet lancé avec impetuosité par une machine guerriere d'airain. Je trouvai une Fontaine claire & pure qui augmentoit à mesure qu'elle s'éloignoit de sa source, & qui se distribuoit en differents ruisseaux parmi des Platanes touffus ; ses bords étoient couverts de gazons verdoïants parsemez de pierres tendres destinées sans doute à servir de sieges sacrez aux Nymphes de ces lieux, & à leur procurer une agréable fraicheur dans les tems que l'Eté repand ses arides influences, ou que la Canicule alterée domine sur nôtre Horison ; Ces bocages charmants étoient environnez de Cormiers, dont les branches plioient sous la pesante quantité de leurs fruits ; Je m'en approchai à la hâte ; je cueillis les plus mûrs, & les mangeai. Je m'approchai de la Fontaine, pour étancher ma soif avec ses eaux pures ; j'admirois en me pauchant sur leur miroir de Cristal, le brillant du Gravier sur lequel elles rouloient. La divine Vertu se ressouvint de moi ; Un jeune Jouvenceau aussi beau qu'Apollon descend de l'Olympe, il fend les airs d'un vol rapide & surpasse en vitesse les plus devorants Eperviers : Il vient à moi, m'aborde, il me trouve accablé de fatigue, étendu

étendu languissant sur le gazon, qui bordoit ce ruisseau; il me saluë, je me leve & me prosterne devant lui. Sa taille étoit au dessus de la commune. Je suis, dit-il, le fils de la Vertu; je m'appelle Timalphe; ma Mere m'envoie vers vous, afin que je vous explique par ordre, en son nom, ce qui lui restoit à vous dire. Je m'assis pres de lui & il me parla en ces termes, vous avez sçeu qu'elle étoit la Femme qui étoit au côté gauche de la Volupté. Vous n'ignorez pas non plus quel est son Fils; Ma Mere, vous a expliqué ces choses; il me reste à vous apprendre qu'elle est l'autre qui tenoit un enfant par la main, & qui étoit à la droite de la Volupté. Les Hommes l'appellent communement Venus; ils feignent qu'elle doit sa naissance aux écumes de la Mer, & aux parties naturelles de Saturne, que l'impie Jupiter son Fils lui coupa & les jetta dans la Mer; c'est ainsi que la Mithologie des Grecs l'assure. De tous les tems les Hommes se sont repus de bagatelles & leur inclination à parler beaucoup les a rendu Autheurs de mille fictions chymeriques. Uranius & la Nymphe Lopade sont ses Pere & Mere. Uranius est le Pere de toutes choses, il est plus grand qu'Athlas, que le feroce Encelade, que l'orgueilleux Typhon, & que tous les Geants, monstrueux enfans de la

la Terre. La Nature lui donna neuf têtes, l'une desquelles est sans yeux & toujours tournée du côté des rivages de l'Andalousie; les autres sont tournées du côté de l'Aurore, ou du Soleil Levant. La seconde de ces têtes a des yeux au nombre de plus de mille; les têtes restantes ont chacune un œil seul; sa main droite a le gouvernement du Monde du côté Septentrional & sa gauche s'étend du côté que desseichent les brulantes haleines des Vents du Midi. Il contient l'Univers dans ses deux mains, ses pieds penetrent jusqu'au sombre séjour des Manes, & sa tête s'éleve jusqu'à l'Empirée. Il repaît avec une riche fecondité les Animaux de toutes especes; & c'est par lui que les Terres deviennent fecondes. Les Animaux se multiplieroient à l'infini, & leur nombre n'auroit plus de bornes, si son Fils Panphagus, ou Dieu du tems, monstre plein de rage, armé de trois Goziers, ne devoroit continuellement tous les Etres, avec sa Femme Atropos. Cette Venus est donc la Fille d'Uranius, qu'il a marié avec le Dieu boiteux, Vulcain, afin qu'ils produisissent des races nouvelles qui fussent substituées à celles qui auroient été detruites par Panphage & Atropos. Voilà quelle est Venus. C'est à elle que l'Univers doit ses Habitans & les Divinitez leurs Cultes. Sans elle l'Univers de-

depeuplé, seroit dans les plus solitaires horreurs; Elle est donc destinée à reparer les brêches du Tems. Ce que Dieu même a établi, ne peut être condamnable. Que peut-on dire de ceux, qui, passant la vie dans le Celibat, ne se mettent pas en peine d'avoir des enfans? Ceux-là meurent radicalement, & ne laissent sur la Terre aucuns monumens, qui attestent qu'ils ont existé; Ils agissent certainement contre les Lois de la Nature, & s'il faut rendre justice à la Verité, celui-là n'étoit pas digne de naître, par qui un autre n'a pas reçû la naissance, nous sommes en naissant redevables à nos Peres, & nous devons nous acquitter envers eux de la naissance qu'ils nous ont donnée, en la procurant à nos enfants. Ce devoir est indispensable, à moins qu'une maladie, ou quelque autre raison n'empêche chez nous les fonctions de cette vicissitude. Telle est par exemple une juste crainte, de donner la naissance à des malheureux, auxquels on ne pourroit laisser d'autre Héritage qu'une affreuse pauvreté, ou bien, le désir de passer sa vie dans la contemplation de la Sagesse éternelle, & des choses célestes. Peu de Gens sont determinez par ce dernier motif; C'est à ces conditions que l'Abstinence est permise. Mais ceux qui ne veulent pas épouser une Femme, pour avoir plus de Liberté d'abuser d'un

plus

plus grand nombre d'autres, & de pouvoir plus librement fourager dans les paturages de l'Amour & qui, pour mieux tromper le Public, ne font point de difficulté de se livrer aux choses sacrées, au service des Temples, & au culte des Dieux; & qui conséquemment se soumettent à différentes regles, & vêtissent des habits extraordinaires, dans l'esperance de gagner le Ciel par une Tonsure; ceux la fuyent le Monde, pour suivre l'immonde. C'est pour mieux se livrer à la Gourmandise, & à la Paresse qui sont les alimens de la Méchanceté. Ils font parade d'une pudeur exterieure, & cachent leurs Vices sous les obscures tenébres & les voiles d'une Nuit très-épaisse. Peu de Gens nez avec un temperament salin peuvent parvenir à être chastes, & l'on ne doit souvent la temperance, qu'aux infirmitez de la Vieillesse, à une nonchalante langueur, ou à quelque grand chagrin, qui occupe l'Esprit; Mais, on doit regarder comme un présent du Ciel celle qui n'est dûë qu'à la sagesse; c'est elle seule qui peut nous contenir dans les bornes de la Pudeur. C'est la propre de la Nature de faire sortir de tous les Corps, ce qui leur est superflu, c'est à cette operation naturelle que Venus doit l'empire qu'elle a sur nous dans les rêves, où des plaisirs idéels, enfans de l'imagination,
imi-

imitent la réalité. Il en est beaucoup qui ne doivent la reputation qu'ils ont d'être chastes, qu'au soin qu'ils prennent de cacher leur intemperance. Je veux supposer même, que ces Gens l'emportent sur les Vestales & les Sibilles, par leur chasteté, qu'en doit-on inferer à leur avantage? Je demande lequel est préférable, ou d'un arbre sterile ou de celui qui rapporte des fruits? d'une terre abondante, ou de celle qui est en friche? O vains soins des Hommes! O Vœux inutiles! Apprenez à ne vous pas écarter des loix de la Nature, dont les desseins ont été que celui qui a été engendré engendrât à son tour. Elle n'a pas placé tant de Volupté & une si chatouilleuse de mangeaison aux exercices de Venus, pour nous en éloigner; mais plûtôt pour nous y exciter. Pourquoi s'opposer à ses intentions? Venus cesse d'être coupable quand elle est Legitime, & qu'elle est renfermée dans les bornes de l'équité. Quand on l'excite trop, elle enerve les forces, elle affoiblit les membres, elle émousse l'esprit, & r'accourcit la vie. Nous avons à présent à parler du Fils de Venus. Il est le Conquerant des Hommes & des Dieux; son Carquois & son Flambeau épouvantent l'Univers; rien ne peut échapper à cet Enfant, quoi qu'il soit aveugle. Les Habitants de la Terre; les humides citoiens des Mers; les volatiles Animaux de

de l'Air; les Cieux même ſont du reſſort de ſa juriſdiction. Que de feux & d'incendies allume cet Amour Enfant! Aucunes forces ne lui reſiſtent; les Bêtes, les Hommes, & les Dieux ne peuvent éviter ſon Brandon. Combien de fois le grand Jupiter bleſſé de ſes traits, n'a-t'il pas ſoupiré? De quelles Metamorphoſes n'a-t'il pas été capable, pour obéïr aux douces impulſions de Cupidon? On l'a vû mille fois mettre bas les Foudres, abandonner l'Olympe, & ne pas dédaigner de deſcendre ſur la Terre; quelque fois, ſous la forme d'un Aigle, ſous celle d'un Jeune Taureau, d'un Berger, d'un Serpent, quelques fois ſous les apparences du feu, ſous la figure d'un Satyre, en pluie d'or, & ſous la metamorphoſe d'un Cygne, d'une blancheur éclatante; le Dieu des Mers reſſent pareillement les flames de Cupidon, il quitte l'humide élement quand il reſſent la force de ſes traits, il devient, Dauphin, Belier, Courſier & ne peut éteindre par toutes les eaux de la Mer, les feux allumez dans ſon ame. Que n'auroit-on pas à dire de tous les autres Dieux? Apollon pour le même ſujet eſt quelques fois Epervier, & quelques fois Lion; Pluton environné du redoutable Stix, n'a pû ſe garantir des forces de l'amour. Pourquoi emploier un tems inutile au recit de pareils faits?

faits? Veut-on nombrer les demi Dieux & les Heroines, qui en ont reçû des blessures mortelles? Qu'elle immense description ce seroit entreprendre! Le soleil auroit plûtôt plongé les rouës fumantes de son char dans la Mer de la grande Hesperie, que l'on n'auroit achevé. Passons les sous silence, assez d'autres en ont parlé; attachons nous à la verité. Ce n'est pas Bacchus qui est le Pere de cet Enfant, comme la Grece sçavante veut nous le faire croire; si cela étoit, ceux qui ne boivent point de vin, ne seroient pas adonnez à l'Amour; mais il est le Fils du Destin. C'est par le Destin que sont formées les plus douces sympathies; & toutes les choses corruptibles & mortelles sont sujettes à sa Puissance, C'est lui qui forme nos mœurs; qui décide de nôtre bonheur, & fixe la durée de nos ans. Nous devons souvent plus au Destin qu'au mérite. C'est donc par lui que le feu du desir est allumé, & il enchaine les jeunes Cœurs avec des Liens indissolubles. Les Richesses ne sçauroient prévaloir contre lui; quoi qu'on dise que le Fils de Saturne ne s'est introduit dans la tour de Danaé qu'en pluie d'or. La frequentation continuelle, la liberté de demeurer souvent ensemble, pouvoir se parler sans temoins, sont les moiens qui conduisent les jeunes cœurs à l'Amour;
C'est

C'est par de telles occasions, qu'on donne prise à cet Enfant suborneur, qui ne seroit jamais, si le Destin lui étoit contraire. C'est par le même Destin que les inclinations sont unies & que les liaisons se rompent; une personne laide, de basse naissance, & pauvre plaira au prejudice de celle qui concilie les richesses, la naissance & la beauté. Une Femme belle & sage, sera meprisée de son Mari, qui lui preferera une concubine, dont il partage les faveurs avec le public; Une Femme par le même caprice du destin ne pourra souffrir son mari quoique bien fait, & lui preferera le plus vil des esclaves ou quelque heureux Avanturier, qu'elle connoit à peine. Si les Destins ne fixoient pas à chacun les inclinations qui lui sont propres & qu'il n'y eut point de bornes, pour chaque individu à cet égard, il s'ensuivroit, qu'une seule personne pourroit se faire aimer de tout le monde, & pourroit aussi par un retour égal, partager ses inclinations avec tout l'Univers; & chacun pourroit par consequent jouir, indifferemment de celle qui lui plairoit. Il n'en est pas ainsi, le Pêcheur ne peut pas prendre tous les poissons, l'Oiseleur tous les oiseaux, & le Chasseur ne peut dépeupler toutes les tanieres des bêtes fauves. Chacun ne reçoit que ce que le Sort lui accorde; c'est donc par un ordre

ordre supérieur que les inclinations sont assorties, que l'esclave est admis au lit de sa Maitresse. Le Vieillard lippu, hydeux, maléficié lui a l'obligation de posseder une fort belle fille. C'est le même Destin qui conduit à bon port un marchand à travers les flots & les écueils & qui fait faire naufrage à l'autre, ou le fait prendre par des Forbans. Personne ne peut resister à une destinée contraire, c'est perdre son tems que de la combattre, vouloir se faire aimer malgré le Sort, c'est s'exposer à une honte certaine, & quelques fois à la mort, qui est la suite d'un desespoir amoureux. Celui au contraire qui a la Fortune propice & les Destins favorables, jouït d'une paix profonde. Il peut aimer avec tranquillité. Ces faveurs ne sont accordées qu'à un tres petit nombre & peu de gens sont assez amis des Dieux pour jouir de ces celestes dons; auquel cas il est de la prudence de cachen son bonheur; il n'en faut faire confidence à Personne, on ne doit se fier à qui que ce soit. Presque tous les Hommes sont fourbes & trompeurs; chacun en veut imposer à son Pareil, & l'on craint un ami si tôt qu'on l'a fait dépositaire de son secrèt; on craint du moins que l'amitié ne se rompe, on apprehende qu'aiant changé de sentiment, il ne revéle ce qu'il tenoit auparavant caché dans le fond de son cœur.

Si

Si vous voulez conſerver vôtre liberté, ne faites jamais de confidence grave. Il y a de l'injuſtice à exiger qu'un autre garde nôtre ſecret, quand nous, qui y ſommes les plus intereſſez, ne pouvons pas le garder nous mêmes; & nous devons regarder nos amis comme pouvant un jour devenir nos ennemis. Les veritables amis ſont rares; l'envie brouïlle les plus belles amitiez: elle en veut ſur tout à la proſperité. Amants, je vous en avertis, craignez l'envie, perſonne ne connoit jamais les inclinations du ſage & ſon feu reſte toujours caché dans le fond de ſon cœur. Monſtre horrible de l'Envie! Peſte cruelle! Mal mortel! Tu pourſuis ſans ceſſe la Vertu, tu déchires par tes traits empoiſonnez les plus belles actions en leur donnant une interpretation maligne; Tu hais juſqu'à l'honneur des plus honnêtes gens, tu rougis des juſtes honneurs qu'on rend à celui qui les merite. Quelques efforts qu'on faſſe pour cacher ſes inclinations, on ne peut le faire ſi le Deſtin ne ſe met pas du ſecret, & ſi des influences ennemies contribuent à les decouvrir. La Prudence humaine n'apporte que de foibles obſtacles à la volonté des Dieux & c'eſt ſe travailler inutilement que d'entreprendre quelque choſe ſans leur aveu. Cela ne doit cependant pas empêcher qu'on n'apporte tous ſes ſoins,

toute

toute son étude, pour se bien conduire, & l'on ne merite pas moins de loüange quand le succès ne justifie pas une entreprise formée par la prudence: s'il y a du blame à encourir il doit être pour le compte des Destins qui souvent couronnent de la reussite les plus noirs forfaits, & s'opposent à l'exécution des justes entreprises. Heureux qui est favorisé des Cieux! à qui les Dieux sont propices! Et qui se trouve nés sous une heureuse constellation! Il reüssira au gré de ses desirs & goutera une joie exempte d'amertume. Tout ce qu'on aime nous paroît doux; L'objet aimé seul nous flatte, ce n'est qu'à lui qu'il appartient de nous faire gouter les jeux & les delices, & il ne le peut faire qu'avec l'aveu du Destin, sans lequel l'amertume se mêle aux plaisirs les plus exquis. Celui qui jamais n'éprouva les traits empoisonnez d'un destin contraire, doit être regardé comme un homme à qui l'experience manque; Le Creuset de l'adversité le raffine; sans quoi il a quelque chose de moins que les Animaux, qui quoi qu'affectez de passions pour des choses viles & de petite conséquence sont cependant tourmentez des soins que forme le désir. Il semble que les Arrêts du Destin ont rendu les choses Divines, à proportion qu'elles sont plus aimées & si le Maitre des Hommes & des Dieux cessoit

ſoit un inſtant d'être touché d'un ardent amour pour tout ce qui exiſte, le monde entier ſeroit detruit & les Elemens confondus, rentreroient bien tôt dans leur ancien Cahos. Il conſerve tous les êtres par ce qu'il les aime, & ceſſeroit de les deffendre de la deſtruction s'il ceſſoit de les aimer. Grand argument pour la durée éternelle de la Matiere! Car n'y aiant point de ſucceſſion dans Dieu, ſes affections devant être éternelles comme ſon eſſence il la doit conſerver éternellement; Car quoique nous voyons mourir ce qui eſt né, nous ne voyons cependant perir aucune eſpece; C'eſt pour la conſervation de ces eſpeces differentes que Dieu donne ſes ſoins & non pour la conſervation particuliere des individus qui doivent payer un tribut à la Mort, à la deſtruction ou au changement de forme. Perſonne ne permèt la deſtruction de ce qu'il aime, s'il le peut conſerver; Or tout le monde convient de la Toute-Puiſſance de Dieu; Il peut donc conſerver ce qui lui plait; Ce n'eſt donc pas pour les corps que la Divinité a de l'affection, mais pour les differentes eſpeces, qui ſont les differentes cathegories des individus qu'on voit être conſervées, ſans alteration. Qu'importe-t il au Potier de Terre ſi tel ou tel autre vaze d'argile ſe briſe; Un tour de roüe en forme de nouveaux qui lui
ſont

font mepriser les premiers. Le Ciel, la Terre, l'Air, la Mer, le Feu & la Machine entiere de l'Univers dure depuis tant de siecles par un arrangement indissoluble; ils ne doivent leur conservation qu'à cet amour de leur Autheur, sans lequel les êtres se detruiroient reciproquement & briseroient les liens de leur union. Le Ciel refuseroit à la Terre sa lumiere éclatante: ses rayons de chaleur cessant d'agir, la faculté seminative de toutes les productions seroit detruite. Le feu d'évorant consumeroit l'Air qui en est l'Element le plus voisin; l'Air cesseroit de repandre de Pluies fecondes; la Terre ne produiroit plus; les Eaux éteindroient le Feu; ou lui même en les deseichant detruiroit les habitans de cet immense Fluide. L'on verroit arriver un derangement pareil à celui que causa autres fois Phaëton, Fils de Chimene, pour n'avoir pas sçû conduire les Chevaux du Soleil; épouvanté qu'il fut par les Monstres du Zodiaque; il oublia les Leçons de son Pere, ses souhaits ardents furent sa ruïne; Le monde s'embrazoit d'un affreux incendie si la foudre ne l'eut pas précipité au milieu des Eaux de l'Eridan pour y éteindre ses feux. La Paix est Fille de l'Amour & elle est le plus rare présent des Cieux; Tous les Estres ne sont formez que par la Paix; c'est par elle que tout fructifie; On ne sauroit

 lui

lui donner de trop grands Eloges. C'est d'elle que procede toute Volupté ; elle fait la sureté des Hommes ; c'est à elle que le Voiageur doit la liberté des chemins ; c'est par elle qu'il est préservé des cruels brigands. C'est pendant le regne de la Paix que les Abeilles produisent leur plus douce Ambrosie ; que les Troupeaux se multiplient : que les Campagnes sont cultivées & quelles rendent dans la riche Automne les abondantes Moissons de la blonde Cerès ; le Lait plus doux que le Nectar coule dans des vases. Bacchus fournit sa seduisante Liqueur, c'est dans ce tems heureux qu'on exprime l'huile, riche présent de l'Arbre de Pallas. Les Jeux & les ris marchent sur les traces de la Paix & le champêtre Chalumeau excite les danses rustiques: tout abonde dans ces tems heureux ; Il n'appartient qu'aux insensez d'en être ennemis, & de rechercher les combats. C'est ainsi que couloient avec rapidité les jours delicieux de l'Age d'Or sous le regne du pacifique Saturne. O Age enchanté ! qu'êtes vous devenu ! O douleur ! La discorde par ses mouvemens tumultueux, étonne, frappe, renverse ; rien ne resiste à ses fureurs. La cruauté devient nécessaire ; On enfraint les Loix les plus saintes: La Justice ne se regle que par le pouvoir arbitraire. On s'arme des Serpents & des Flambeaux des Furies ; les habi-

tans de l'Univers semblent autant de Bacchantes : les cruelles Eumenides enfin, ébranlent les Etats & les Monarchies, par les plus violentes secousses. Pourquoi, miserables Mortels, hâtez-vous vôtre mort par d'inhumains combats? Craignez-vous qu'elle n'arrive trop tard? Cruel orguëil, vous causez tous ces maux ! Desirs insensez ! Cupidité insatiable ! reconnoissez-vous à vos fureurs. Pourquoi, jusqu'à present, la possession d'une vilé Terre a-t-elle été recherchée avec tant d'empressement par les orguëilleux Mortels? Je vois déja la pourriture qui s'empare de leurs Personnes & des Insectes fetides & cadavereux se préparent à leur ronger les entrailles. Croyez-vous tenir la Victoire asservie? Est-elle convenüë de suivre vôtre Char? Regardez en arriere & par un retour sensé sur vous mêmes, voyez la courte durée de vos jours. La plus petite Urne suffit pour contenir vos Cendres, & l'espace d'un Tombeau n'est pas fort étendu. Si l'amour reciproque animoit vos esprits, vous penseriez bien autrement; chacun se feroit une Loi sacrée de servir un Ami malheureux & l'on secoureroit avec empressement ceux que l'on aimeroit. Qu'est-il de plus flatteur, que de savoir qu'on est aimé? Et de pouvoir être persuadé que quelqu'un dans le monde s'interesse aussi parfaitement

que nous mêmes à tout ce qui nous arrive? C'est dans l'adversité qu'on reconnoît le prix d'un ami. Quelle consolation! Quelle tranquillité pour l'Ame! On réüssit par les tendres efforts de ses Amis; ils detruisent les bruits injurieux & les cuisans soucis; ils reparent les pertes & la reputation attaquée; ils partagent enfin vos peines & vos plaisirs. Non, jamais on n'a peri quand on est riche en Amis. Dans une fortune riante, partagez avec eux vos commoditez & vos satisfactions; faites les avec vous celebrer vôtre bonheur au milieu des Festins où regne une joie innocente. Ils augmentent vos possessions par leurs soins, ou par leurs conseils; En un mot, ce n'est qu'à proportion du nombre des vrais Amis qu'on parvient à passer une vie plus delicieuse, & cela par bien des raisons que je vais faire mes efforts pour deduire. Il faut premierement savoir que ce qu'on appelle vulgairement Amour, est un certain mouvement de la volonté dont nous reconnoissons l'excellence en ce qu'elle nous porte à aimer; Cette même faculté de l'ame se panche du costé qui lui paroit bon, & fuit ce qui a les apparences du mauvais; C'est par ces deux contraires qu'elle s'émeut: ce sont là les fondements certains de l'amour. Or tout ce qui est bon peut se diviser en trois Classes: la premiere renferme

ce qui plaist, la seconde ce qui est honnête, & la troisieme ce qui est utile; Le mal est triple aussi, le ruineux, le Honteux, & l'incommode; Nous n'aimons que par le mouvement que fait l'ame pour suivre les premiers & pour fuir les derniers; Il y a donc different amour comme la source dont il procede est differente, & il est, consequemment à son principe, digne de blame, ou de louanges. Ces trois sources de l'amour different non seulement entre elles par le Genre, mais elle sont encore distinguées par Especes; le Delectable, l'Utile, & l'Honnête produisent differents amours comme nous avons dit. L'utile doit s'entendre par tout ce qui nous est avantageux, tant du côté du corps que de l'ame; Les avantages du corps sont la Force, la Santé, la Beauté, & la Legereté, & tout ce qui peut procurer ces avantages, soit Homme, soit autre chose, est mis au rang de l'Utile. L'Ame a deux avantages, les Mœurs & la Doctrine: L'ame a aussi deux vertus ou facultez, la Volonté d'où émanent les Mœurs, & l'Esprit ou l'Intellect, du ressort duquel est le Jugement & la connoissance de la Verité. Les avantages de l'Esprit se divisent en neuf Sciences principales auxquelles les Poëtes ont donné le nom de Muses, qui president à l'enchainement de toutes les Sciences, qu'on nomme Encyclope-

die. La volonté a aussi plusieurs avantages, dont les quatre principaux sont la Prudence, la Justice, le Courage qui nous porte aux grandes entreprises & la Modestie qui lui sert de frein. De ces vertus procedent toutes les autres. Pour s'instruire plus en detail, qu'on ait recours aux Livres d'Aristote & de Platon; Ils meritent d'être regardez comme les deux Lumieres du Monde. Nous devons donc regarder comme utile, tout ce qui nous enrichit de pareilles qualitez; Nous devons regarder ces Preceptes, comme une medecine souveraine à la conservation de la santé des corps, & à celle de la pureté de l'ame; Nous devons donner le premier rang, à ce qui influe sur l'esprit par ce qu'il est beaucoup plus noble que le corps. Il y a entr'eux la difference du Maître à l'Esclave, du Navire au Nautonnier & du Cocher au Char. Il y a cependant entr'eux un rapport mitoyen ou une liaison immediate; On peut attribuer le même rapport à ce qui flatte, on peut le diviser en plus d'une Espece & l'on est à portée de distinguer plusieurs membres de ce tout, dont quelques uns sont destinez à rejouïr les Esprits, d'autres à retablir & conserver les Corps. Les plaisirs de l'Esprit sont plus vrais que ceux du Corps: plus durables, plus nobles, & nous sont communs avec les Dieux; de même que nous

nous partageons ceux du Corps ou des Sens avec les Bêtes qui en sont flattéez comme nous. Ceux de l'Esprit, au contraire, sont interdits aux Animaux qui n'étant pas susceptibles de sensations si délicates, sont bornez aux plaisirs du goût & de l'attouchement; Ils sont insensibles à l'harmonie & aux odeurs. Les tableaux d'Appelle, ou les Vases d'airain de Corinthe, ne leur font nulle impression; Les spectacles du Colysée & les applaudissemens qu'on y donne ne leur causent aucune admiration. Si les odeurs, les sons, & la vûë semblent quelques fois les déterminer, ce n'est que par le rapport qu'ils ont avec le goût & l'attouchement. De la même maniere qu'un Lion affamé, saute, bondit, herisse ses crins, & par les mouvemens de sa queuë témoigne sa joye, en voyant une Genisse, par l'avidité qu'il ressent de devorer cette proie: ou bien lors qu'un Cheval rencontre au milieu des Prairies une Jument, il est entrainé par l'aiguillon de Venus; Après s'être roulé dans des Bruieres inhabitées, il s'avance en bondissant, & remplit l'Air de ses hennissemens. Puisque les viandes & les plaisirs de Venus sont du ressort des sensations des Animaux, ce sont les plaisirs les plus méprisables: ils sont infiniment au dessous des esclaves les plus bornez. Un usage immoderé de ces vils plaisirs rend l'Esprit he-

beté & fait à nos corps un tort irreparable. Celui, par conséquent, qui s'y livre, devient insensé & plus propre à servir qu'à commander. Il ne s'ensuit pas pour cela qu'il soit honteux de s'y livrer avec moderation; mais souvenez-vous de ce que j'ai dit ci-devant: la Doctrine & les Mœurs, sont les mets de l'Esprit. Gravez sur-tout dans vôtre mémoire ce que je vais vous apprendre; Les biens qui font la felicité de la plûpart des Hommes, plus ils sont de durée & plus ils méritent le nom de vrais plaisirs: Mais ceux qui sont passagers & momentanez, comme ceux de Venus, & celui que nous causent les sons harmonieux de la Musique; en un mot tout ce qui flatte nos sens corporels, quoique regardé à certain égard comme utile, n'est pas le vrai bien. Il ne nous satisfait que de la même maniere que la santé flatte nos corps: mais le vrai bien est la Medecine qui nous la procure: par conséquent ce qui procure les biens de l'Esprit doit, à bien plus forte raison, être placé au premier dégré de l'utile, car dès l'instant qu'on est en possession des biens de l'Esprit on en retire l'agréable & l'honnête, parceque nous devons mettre au premier rang de l'utile ce qui nous rend vertueux, & dès l'instant que nous sommes en possession de la Vertu, nous le sommes aussi de l'agréable & de l'hon-

l'honnête, par l'honneur & la recompense qui doit être attribuée à la seule vertu. Quiconque veut donc s'attirer l'amitié pendant sa vie, doit s'attacher à plaire ou à être utile; Il faut supposer avant toutes choses qu'il ait les vertus requises que les méchants eux-mêmes sont forcez d'admirer & de respecter, malgré la haine qu'ils leur portent. Il faut pour plaire s'attacher à connoître les Mœurs de ceux à qui on fait cette douce impression. Tous les Hommes n'ont pas la même volonté, & sont par consequent affectez d'inclinations différentes. Autant la Nature, en formant les Hommes, a mis de difference entr'eux, autant leurs affections sont différentes. Celui-ci, par exemple, recherche avec empressement, ce que cet autre ne sauroit souffrir; celui-ci fait l'éloge d'une chose que celui-là condamne de toutes ses forces. Les mêmes choses n'ayant pas le don de plaire universellement, les Hommes ne regardent donc pas les mêmes comme utiles & honnêtes. Il faut en pareil cas s'efforcer de connoître ce qui est regardé comme le plus universellement utile, sans quoi on perdroit son tems & ses soins & ce seroit labourer le sable de la Mer. Il n'est pas non plus difficile de s'appercevoir des choses qui deplaisent. L'entretien de ceux à qui on a affaire vous met bien-tôt

au fait de leurs Mœurs, & du goût de leur Esprit. Celui-là parle fréquemment de ce qu'il aime le plus & ressent du plaisir d'en entendre parler. On connoît les inclinations des Hommes jusques dans leurs Maisons; On trouvera par exemple, dans celle d'un Laboureur, des Socs des Jougs pour accoupler les Bœufs, des Aiguillons, des Beches, & des Hoyaux; Chez le Soldat les murs sont garnis d'Armes offensives; & l'on doit regarder comme amateurs de l'Etude ceux chez lesquels on trouve beaucoup de Livres. Ainsi des autres Hommes, les gestes, les discours d'ailleurs découvrant les sécrets de leurs Cœurs. Il faut donc pour se faire des Amis s'étudier à plaire par la Sympathie & la Douceur. Mais me dira-t-on, la plûpart des Hommes ne recherchent que leur intérêt, l'argent, ou les présens, & c'est par ces derniers qu'on acquiert beaucoup d'Amis; A quoi je reponds, qu'une amitié gagnée de cette façon n'est durable qu'autant que l'utilité y est attachée & que l'espoir d'un gain nouveau la peut conserver, ce qui part d'une vûë servile & d'un intérêt grossier. Il est peu de gens qui aiment leurs Bienfaiteurs; Le nombre des Ingrats n'est que trop considerable; Les Gens reconnoissans sont des Phénix que l'Univers produit en petit nombre; malgré cela l'on doit

se

se faire une Loi sacrée de rendre service à tout le Monde, & de secourir son Prochain de toutes ses forces. C'est s'ouvrir une route assurée dans les Cieux; C'est le chemin par lequel le grand Hercules & plusieurs autres Héros y sont montez; Leur illustre renommée dure encore & se soutiendra toujours. Celui qui donne avec magnificence ressemble le plus aux Dieux. La plus grande partie des Hommes récherchant leur bien-être, chérissent par conséquent ceux qui leur fournissent les moyens d'en jouïr; jusqu'aux Enfans & aux Jeunes-gens recherchent le plaisir & les divertissemens: c'est leur plaire sûrement que de les leur procurer. Mais on risque de ne conserver leur amitié qu'autant de tems que durent les satisfactions qu'on leur occasionne, ou qu'ils en esperent de nouvelles; & les bornes de leur amitié sont celles de leurs plaisirs, ou des espérances d'en ressentir. C'est par l'art de plaire qu'on acquiert les richesses & la faveur. Il est permis de se faire une étude de se faire aimer, pourvû qu'on n'emploie pour y réüssir que des moyens justes & honnêtes. Il y a deux voyes pour y parvenir, les paroles, & les actions; Il est cependant plus sûr & l'on sacrifie beaucoup moins en cherchant à plaire par les seules paroles; On doit donc s'attacher à connoître par quels moyens

ou peut parvenir à ce but. C'est par des paroles instructives & des avertissements salutaires qu'on se rend utiles, & en faisant sentir aux Hommes la difference de ce qui peut leur servir ou leur être nuisible & par quelles voyes ils peuvent acquerir l'un & éviter l'autre; de faire des vœux pour le rétablissement des affaires de celui que tourmente une aspre adversité, d'agir pour eux par recommandations, ou de faire ses efforts pour leur procurer quelques consolations. Vous acquerez infailliblement leur amitié par ces moyens, si vous voulez flatter quelqu'un par vos paroles. Sachez loüer avec decence leurs personnes & leurs actions; attachez-vous à leur prouver que ce qu'ils ont fait de bien merite les loüanges que vous leur attribuez; Ayez pour principe que le sage est avide de loüanges, comme l'insensé. Vous captivez leur bienveillance par des paroles polies, elles excitent chez eux une douce joye dont ils vous savent gré; Ne dites rien que d'agréable, y dûssiez vous emploier la Fable ou rapporter quelque Histoire qui ait quelque chose de relatif ou de flatteur pour les faits sur lesquels vous voulez repandre des éloges; En un mot ne vous attachez qu'à ce qui peut être agréable; Paroissez toujours du sentiment de celui qui parle, autant que les regles austeres de la vérité vous le permet-

mettent ; ou s'il vous falloit rougir de convenir des faits avancez, gardez le silence. C'est par lui que le prudent dissimule ; Celui la ne sçût jamais vivre qui ne sçût pas dissimuler. Il est quelque fois dangereux de prendre le parti de la vérité : il faut avoir égard aux tems, aux lieux, & à la condition de ceux auxquels on a affaire. Cette conduite previent de facheux demêlez. Les loüanges qu'on donne à une personne absente sont plus délicates, plus agréables, moins suspectes, & portent moins à faux ; On évite la qualité du flatteur qui ne s'occupe qu'à louer la personne présente pour extorquer leur amitié ; Ces mêmes Gens sont suspects & par un retour d'inconstance qui leur est naturelle, ils medisent avec autant de fiel des absents qu'ils loüent avec une basse flaterie les personnes présentes. Les éloges de pareilles personnes sont méprisables ; Assez d'autres se chargent du soin de rapporter ce qui s'est dit des absens & de leur rendre un compte fidelle de vôtre conversation. Ces vils delateurs fourmillent & ce sont eux qui remettent en main propre la louange & le blame, & l'on ne voit que trop de ces personnes chargées de recits de blame ou de loüanges dont ils se veulent faire un criminel merite. Pour conclusion, enfin, rien ne plaît plus universellement que des

mœurs franches & ingenuës & qu'une vie integre & irreprochable. Les connoiſſances acquiſes & les richeſſes mêmes ne ſont pas d'un auſſi grand merite; Rien n'attire plus indubitablement l'amitié. Le mechant, quoique fort ſavant & abondamment pourvû des biens de la Fortune, ne ſauroit ſe faire aimer; les vices ayant cela de particulier qu'ils ſont par-tout odieux. L'honnête Homme, au contraire, s'il n'eſt pas aimé du moins ne ſera pas haï. Un Proverbe ancien juſtifie ce que j'avance: C'eſt la conformité des mœurs qui fait nos attachemens & l'objet de nôtre étude; C'eſt elle qui fait la liaiſon ſubite de la plus ſolide aimitié; C'eſt pour cela qu'un Homme vain, s'attache à celui qui eſt orgueilleux. Le ſtudieux recherche celui qui eſt adonné à l'Etude; Les animaux ſe plaiſent avec ceux de leur même eſpéce. J'oze l'atteſter, rien n'eſt capable de former des liens d'union entre gens d'eſprit & de volonté differens; puiſque le propre de l'amitié eſt de n'agir qu'en conſequence de la Sympathie. Les Traitez faits entre les Scélerats s'enfraignent aiſément; le commerce des inſenſez n'eſt pas de longue durée; les Gens de mauvaiſe foi ne cherchent que leur propre utilité: le permis & l'illicite tout leur eſt bon; L'envie cruelle de nuire, appanage ordinaire des Méchans, l'orgueil

&

& la colere étant les compagnes affiduës des insensez, ces passions ne tardent pas à allumer entreux le flambeau de la discorde; elles excitent des querelles & des demêlez irréconciliables. Quand la vertu fait la base & le fondement de l'amitié, elle est durable, elle semble être Fille de la Probité. Il n'est en un mot, que les esprits sinceres & les Hommes pieux qui soient susceptibles d'une union inséparable; Chez eux elle a plus de pouvoir que les liens du sang & de l'affinité. C'est par elle que le Pere & le Fils se chérissent & que les Alliez sont unis; sans elle le Pere deteste son Fils & le Fils par un retour impie abhorre son Pere, & le Frere tend des pieges à son propre Germain. C'est par elle qu'on a vû Oreste attaché à Pilade & le dernier s'exposer à mourir pour Oreste. Ce seroit faire de vains efforts que de vouloir s'acquerir une amitié générale; plus l'amitié est partagée moins elle a d'action; Il en est d'elle comme de la force qui n'emprunte sa vigueur que de l'unité de son principe & qui perd sa puissance à proportion de la multiplicité des sujets auxquels elle est attachée. C'est donc avec raison qu'on avance; *Faites vous un petit nombre d'Amis*. Il est presque impossible de pouvoir vivre avec tout le monde, on ne peut payer d'assiduité qu'à un très petit nombre de Gens; La

foi

foi mutuelle ne peut s'observer que par peu de personnes, & ne peut habiter que dans un petit cercle de gens: Ne comptez donc pas sur la fidelité de plusieurs & ne vizez pas à acquerir une amitié vulgaire. La tumultueuse discorde est le partage du peuple: la Paix reside rarement dans les grandes assemblées. Choisissez un petit nombre d'honnêtes gens avec qui vous puissiez passer une vie tranquile. Nous ne pouvons aimer avec violence, plusieurs personnes à la fois, n'y ne pouvons esperer d'eux un retour sincere, parce que l'amitié se paye par l'amitié: & l'on seroit injuste d'en exiger de celui pour lequel on auroit de la haine. Il est cependant une amitié générale & civile qu'on doit avoir pour son Prochain, qui nous fait vivre avec les bons, & souffrir les mauvais; Elle nous empêche de faire tort à que ce soit par paroles ou par effets; C'est elle qui nous fait vivre en Paix avec tout le monde, & nous exempte de tous reproches. Elle consiste en des dehors de civilité & de politesse & en des saluts reciproques; mais il faut sur-tout ne pas se repandre avec le grand monde, ou le faire rarement. C'est le plus sûr moien d'éviter tous debats & de vivre tranquille à l'abri des méchants. On ne peut éviter de se blesser quand on marche à travers des ronces & des épines. L'amitié des méchants ne mé-

rite

rite pas qu'on se donne le soin de se l'acquerir; Il suffit de n'en être pas haï & l'on encourt rarement leur haine quand on n'a nul commerce avec eux. Le Serpent ne blesse que celui qui est sur son chemin. Si par son état on est dans la nécessité de parler en public, & de se confondre avec une troupe de Peuple, quels ménagemens ne faut-il pas avoir dans ses discours? Peut-on trop peser ses expréssions? Ne doit-on pas écouter volontiers & s'armer de silence. Ce sont ces maximes qui attirent le respect qu'on accorde rarement à celui qui parle beaucoup. On a mauvaise idée de sa gravité & il tombe dans des défauts inévitables au grand parleur. Les éloges semblent être reservez aux courtes harangues, & les honneurs sont une récompense immanquable à celui qui agit avec cette prudence. Que vos paroles ne puissent porter coup aux absens ni aux présens, c'est la prémiere regle & le conseil le plus salutaire qu'on puisse suivre. Retranchez l'inutile; que les discours soient remplis de raison & de sens. Si l'on parle à quelqu'un ou qu'on lui réponde, le faire avec réflexion pour ne pas tomber dans le ridicule; Il faut se consulter avant de prononcer la moindre parole; Il n'en est plus tems après avoir parlé & l'on souhaiteroit en vain retenir un mot hazardé, dans ces occasions. Il sied bien de pouvoir citer

les

les Gens sages; on est bien reçû à donner les idées des grands Hommes; Un passage d'Histoire convenable au discours l'embellit; Il faut un peu de lecture afin d'en pouvoir ramasser les passages comme une une Abeille recueille le suc des Fleurs; Il faut en un mot parler sans passion, sans colere & sur-tout sans orgueïl. On n'aime pas ceux qui parlent avec ces sortes d'emportemens; la douceur & la moderation préparent l'attention, & assûrent d'avance l'impression du discours. Si quelqu'un vous offense repoussez l'injure par les convictions de la raison & de l'esprit, & ne vous servez pas des armes de la passion; Les forces obéïssent au genie, & la prudence victorieuse soumet tout à ses douces Loix. L'art adoucit la rage du Tigre, & soumet la ferocité du Lion; C'est par l'adresse que la Mer est soumise au Nautonnier; que l'Elephant, dressé à la Guerre, porte une Tour sur ses robustes épaules; que le Taureau est soumis au joug; que le Cheval est dompté par l'Ecuier, & conduit par le mors. Le Corps exécute les ordres de l'Esprit. C'est le propre des ames foibles de faire des menaces dont ils ne sont pas capables. Les paroles conviennent à une Femme, & les faits aux Hommes; Le Prudent dissimule; le courageux se taît, mais il agit avec vigueur, quand l'occasion se présente.

Evi-

Evitez que quelqu'un ait droit de se plaindre de vous; si vous êtes offensé, vangez vous avec justice, si vous le pouvez: sinon dissimulez vôtre chagrin, afin de ne pas vous attirer de plus fâcheuses affaires. C'est être insensé que d'irriter un ennemi trop puissant; C'est augmenter son mal par des paroles insultantes. Le Sage attend le tems de la vengeance & cache sa colere; il cede avec prudence, & adoucit par des termes polis la fureur de son ennemi; Il l'attire par de douces caresses jusqu'à ce qu'il l'ait precipité dans ses filets. C'est ainsi qu'un habile Ecuyer dompte un jeune Poulain, & que le Laboureur sçait façonner au joug un jeune Taureau; C'est ainsi que les Lions traînent docilement le Char de Cybelle, que les feroces Tygres sont attelez à celui de Bacchus. La victoire la plus sûre se gagne par la douceur, quand on sait cacher son chagrin, jusqu'au tems convenable. Ne vous livrez pas à un ris immoderé: il faut rire avec moderation quand les choses en meritent la peine. Un rire éclatant est la marque d'un Esprit borné; Etre trop serieux denote un Homme severe; Fuyez ces deux extremes. Le milieu fut toujours la demeure de la sagesse; Soiez enfin enjoüé sans être Bouffon. Mais je m'apperçois que je vous ai suffisamment entretenu je me suis acquitté des ordres de

de ma Mere, qui m'a fait descendre de l'Olimpe pour vous instruire. Il est tems que je quitte ces bas Lieux, & que d'un rapide vol je regagne les celestes Demeures. C'est de là que j'envisage la Terre qui paroît ronde & n'excede pas la grosseur d'une Pomme. Elle est contre-balancée dans le milieu de l'Air où elle se soutient sans effort par l'équilibre de son propre poids; Je vois l'Ocean qui l'environne, comme un Serpent, par ses tortueux replis; Du sommet de ces Voutes brillantes, les Liquides Plaines de Nerée ne parroissent qu'un petit Ruisseau, le Pau, le Tanaïs, le Gange, ne sont pas plus considerables, que les creux formez par les inégalitez de la Terre, qui se remplissent de pluie; Et vous Fleuve du Nil, quand je regarde vos sept immeuses embouchures, elles me paroissent de fort petits Canaux. Je vois les Bataillons combattre avec leurs Armes brillantes & polies; j'apperçois avec horreur les Campagnes teintes de sang; Et vous Rois insensez qui courez après des biens fugitifs & imaginaires, qui vous croyez immortels, qui faites la Guerre sur de legers prétextes & exposez à la mort des Peuples innocens: quels tristes spectacles ne donnez vous pas aux Dieux! Quelle vicissitude fait la décoration de l'Univers? Je vois les Mers reculer leurs limites, les Fleuves changer leurs cours,

les Fontaines jaillir par des Sources nouvelles; Les Montagnes les plus élevées s'affaissent & deviennet de profondes vallées, des Plaines se gonflent au niveau des Montagnes; par la revolution des tems, les Forêts les plus antiques, sont tranchées par le Soc des Charruës & par un retour naturel les Plaines reproduisent des Cedres nouveaux; Les Villes & les Etats entiers transportez de côté & d'autre, sont sujets à l'inconstance des tems. Heureux qui peut jouïr d'un spectacle pareil! Il voit avec indifference le luxe & la mollesse des Asiatiques, la ferocité de la Libie, & n'envie point à l'Europe sa fertilité & ses inclinations belliqueuses. L'Ethiopie brulée par les aspects du Tropique du Cancer, est soumise à ses regards; Les Indes sur lesquelles Phœbus à son lever prodigue ses influences; Les Affriquains, les Tartares Agiles, les Brigands de Cilicie, les Sauromathes, les Parthes adroits à tirer de l'Arc, les Peuples de l'Arabie heureuse, les Thraces, les Scithes vigoureux de l'Asie, les Espagnols, ceux qui boivent les Eaux de l'Eridan, ceux qui habitent les bords du Rhosne, les Bretons forts & vigoureux, & tant d'autres Peuples que le Soleil éclaire par sa route orbiculaire, sont soumis à ses connoissances. Que vous seriez heureux

reux de pouvoir monter dans ces lieux, où jamais on ne parvint revetu d'un Corps mortel ! Les seuls habitans des Cieux ont cette faculté ; Ils ne sont composez que du plus pur Aether ; & leurs còrps ne sont plus appesantis du poids des Elements. Qu'allez vous devenir jusqu'à l'heureux moment que vôtre Esprit sera delivré de vôtre Corps mortel ? Adieu je vous quitte à regret. Je me preparois à le remercier, mais il me quitta avec une vitesse égale à la rapidité des vents & remonta dans les Temples Celestes.

ABRE-

ABREGÉ

DU

CINQUIEME LIVRE.

Le Poëte, après avoir meprisé les Richesses & les autres biens du Corps, ne regarde comme biens veritables que ceux qui concernent l'esprit. Il envisage DIEU, Principe de toutes choses & leur unique fin, comme le seul Souverain Bien. Il prend de là occasion de parler, en passant, des miseres & de la felicité des Hommes. Il expose les avantages & les incommoditez du Mariage; il en établit la necessité: donne des Conseils convenables aux gens mariez, & des preceptes pour l'Education des Enfants; parmi lesquels il avertit les Femmes de ne pas donner entrée chez elles aux Moines, qu'il depeint avec des couleurs affreuses. Il maltraite les Medecins, dont il taxe l'art de superficiel: & il finit en assurant que celui-là qui a pû acquerir la sagesse & la vertu n'a plus rien à desirer.

LE LION.

CE ne sont pas les Richesses de l'Arabie qui excitent mes desirs. Les Pierres précieuses, que produit la Mer Rouge me sont indifferentes. Les sables d'Or que l'Hebre & le Tage roulent dans leurs lits brillants ne me font nulle envie. Jamais je n'aspirai au Gouvernement des grandes Monarchies. Je regarde avec indifferent le Diadème des grands Rois. Les destins ne m'ont pas reservé pour de si grandes choses, & l'on ne m'entendra pas, pour cela, les taxer d'injustice. Je sens les dangers qu'on court quand on posséde de grandes Richesses, soit qu'on en fasse un bon ou un mauvais usage, le peril est à peu près égal. L'on a souvent vû ceindre du Diadème, des têtes sans esprit. Qu'il y a peu de ceux qui sont revêtus de la Pourpre Tyrienne qui meritent cette decoration ! Pour moi, je borne mes souhaits, & prie l'Autheur de la Nature de m'accorder tout ce que les méchants, & les gens sans esprit ne peuvent posséder. Je veux dire, la Science, & la Vertu ; Ce sont ces qualitez qui approchent l'Homme du caractere des Dieux. C'est de vous, Jupiter Tout-Puissant, que ces dons émanent ; nous ne pouvons les tenir que de vos

vos bien faits. La Beauté, la Force, & les Richesses sont des presents de la Nature & du Hazard, qui se rencontrent par tout où president ces deux Divinitez. Mais quel autre que vous, arbitre Souverain de l'immense Univers, peut accorder la sagesse? Peut-on s'imaginer qu'il y ait de l'avantage à être Roi & à commander à des insensez? On infére avantageusement d'un Potentat à proportion que les sujets qui lui sont soumis sont plus nobles. Il est assurément plus glorieux, dira t'on, de commander de nombreuses Armées que de conduire des Troupeaux d'animaux : helas! cette illusion ne nous séduit que pour mieux nous confondre, & nous montrer plus clairement, combien la puissance infinie se joüe de la vanité de nos projets; Les mortels les plus elevez ne sont à ses yeux que de vils bouffons; Toute la vie n'est qu'une belle fable & un songe imposteur, de la même maniere qu'un singe est ridicule par ses gestes & ses mouvements, les Hommes deviennent le joüet des celestes Habitants; toutes les fois que l'orgüeil s'empare de leur ame, qu'ils font des demarches consequentes à des illusions qu'ils se sont forgées. Quand ils recherchent d'un cerveau indecis, tantôt les honneurs & tantôt les Richesses, ou bien qu'ils respirent l'air contagieux de l'ambition, ils ne visent qu'aux plus

grandes chymeres, & en ſont d'autant plus flattez, que leurs eſperances ſont plus outrées, & plus au deſſus de leurs forces. Telles gens ſont des Pantomimes, qui ſe donnent en ſpectacle, ce ſont des Hybous couronnez & armez du Sceptre, ſur tout lorſqu'ils mepriſent leurs ſemblables, & qu'ils regardent les autres Hommes comme des animaux ſans jugement. On apperçoit d'autant plus les defauts de leurs perſonnes qu'ils ſont dans le plus grand jour du Thrône. C'eſt le vil Quadrupéde chargé de Reliques; Ils veulent être maîtres, & pouſſent la manie juſqu'à exiger les adorations; Ils ſouffrent enfin qu'on leur baiſe les Pieds. Inſenſez que vous êtes! Ne voyez-vous pas combien vôtre état eſt frivole & combien vos grandeurs reſſemblent à ces bouteilles d'eau, ou à ces Cottons volatils qui viennent de certaines plantes! Je le déclare, je ne penſe pas comme vous; & vos projets ne furent jamais de mon goût. O Vous! Citoyens de l'Etherée, auxquels ſeuls il appartient d'être heureux, vous auxquels une felicité éternelle eſt aſſurée: ſi du milieu des torrents de délices qui vous environnent, vous êtes ſenſibles aux prieres des miſerables Mortels, & ſi vous vous ſouvenez du ſort malheureux des Humains; accordez moi un eſprit & un Cœur pur, qui ſçache de-

mêler le faux d'avec le vray, qui choisisse les biens véritables, & qui me garantisse de ce qui lui est contraire; Que je ne prenne pas enfin le change en évitant ce qu'il faudroit suivre, & en fuyant ce qu'il faudroit rechercher. Ah! si jamais les Mortels furent capables d'être heureux, ils ne parvinrent à la felicité que par les secours que je vous demande. Mais helas! Je me trompe, & tous ceux qui croyent qu'il est un bonheur parfait. Jamais personne ne fut, n'est, ni ne sera heureux en ce monde; La Riche possession de l'Univers entier ne pourroit satisfaire à l'immensité des desirs de l'Homme: La Sagesse de tous les Mages ensemble ne lui fourniroit qu'une imparfaite félicité. N'en doutez plus, Lecteurs, je crois l'avoir suffisamment prouvé: la matiere que je traite vous doit convaincre combien le parfait bonheur est au dessus des forces humaines.

Et vous, Nymphes Pierrides, ouvrez vôtre saint Temple, & rassasiez mon avidité par les sources interrissables des eaux du Permesse. Faites moi penetrer les entrées les plus étroites & les plus secretes; Decouvrez moi l'aimable vérité. Le cercle des tems, le passé, le present & l'avenir, vous sont connus; C'est par vôtre divin secours que je vais expliquer quel est celui qui seul merite d'être regardé comme heureux.

Je marcherai ensuite sur les traces d'Apollon & me livrerai à l'effort de son inspiration. J'avance que celui là seul doit être regardé comme heureux, qui possede le Souverain Bien; Mais helas! que peu de gens le connoissent. On n'imagine les choses bonnes qu'à proportion qu'elles nous plaisent d'avantage; Le Cheval & le Mulet prefereront l'Orge, aux Viandes les plus exquises & aux Poissons de Mer les mieux apprêtez; ainsi l'avare s'en tient aux richesses; l'ambitieux aux honneurs, & l'effeminé ne fait cas que des plaisirs de Venus. Qu'il y a peu de gens en état de connoître la vérité! Dans quelles épaisses tenèbres nos jugements ne sont ils pas ensevelis? Et qu'il est accordé à peu de joüir d'un esprit sain. Chacun parle & juge selon l'affection de ses mœurs. Il y a cependant des biens réels qui existent par eux mêmes, sans avoir besoin que nôtre fertile imagination y mette le prix. Peu sujets au goût, aux lieux & aux caprices, ils subsistent par eux mêmes, sans être susceptibles d'être alterez par des qualitez contraires. Il est d'autres biens qui ne sont pas tels par eux mêmes, ceux là ont deux faces & sont quelques fois utiles, & quelques fois nuisibles: Tels sont ceux qui concernent le corps, qui ne doivent être regardez que comme biens étrangers. Ce n'est que leur

leur usage qui en fait la difference; La force, par exemple, qu'un homme auroit reçuë de la nature, si elle étoit employée pour la conservation de la Patrie devroit être regardée comme un bien, mais si le même l'employoit à la destruction de ses Concitoiens; cette même force, en cessant d'être un bien, deviendroit un mal pernicieux. Il en est de même, des honneurs, des richesses, des empires & de plusieurs autres choses de même nature. L'on a souvent vû des gens périr, quoi qu'ils se servissent de ces biens prétendus, sans s'écarter des régles de la modération. C'est ainsi que le miel peut nuire aux Abeilles. Une trop abondante transpiration énerve les corps, & une trop grande quantité d'eau, fait deborder les fleuves; Ils sortent de leurs lits ordinaires, ils n'ont plus de routes assûrées & ils inondent les Campagnes de toutes parts. Ce ne sont pas là les biens véritables: leur possession ne nous permet pas d'être heureux, par ce qu'on ne peut regarder comme biens parfaits les choses qui ont deux face. Car autrement le Poison seroit un bien, par la raison que souvent on en fait une Médecine excellente. Rien par conséquent ne seroit mauvais dans l'Univers, parce qu'il n'est pas de chose si mauvaise & si nuisible par elle même, qui ne puisse quelques fois devenir très-utile.

On ne doit donc regarder comme bien parfait, que ce qui est tel par lui même, qui jamais ne peut nuire, & qui fait toûjours la félicité de celui qui le possede. Mais tout le monde ne connoît pas ce bien, je l'ay cherché avec un soin extrême & j'espere le trouver par l'inspiration de Minerve. On voit aisément qu'il n'est pas placé au nombre des biens corporels, puis que j'exclus les dons de la Fortune, qui ne regardent que le Corps; mais qu'il doit être placé parmi les biens qui concernent l'esprit. C'est approcher de mon sentiment, je l'avoüë, mais on n'est pas encore au but. Il faut entrer auparavant dans des details généraux, qui puissent indiquer les chemins pour y parvenir, & repandre une clarté pareille à celle que les Torches allumées rendent dans une nuit obscure. Tout ce qui existe est, ou un ouvrage, ou une operation, ou l'Agent qui opére. Il faut s'appliquer à connoître qu'elle est la plus noble de ces trois choses. Tout ce qui donne le mouvement est préferable à ce qui le reçoit: cela est clair; la fin determine par conséquent celui qui agit, car il cesseroit d'agir sans elle; elle est donc la plus noble. L'Action d'agir doit ceder la primauté à la fin qui la détermine, cela prouve evidemment que le Souverain Bien doit être une fin générale & un but commun, où doivent

tendre

tendre toutes les operations. Toute fin n'étant pas bonne par elle même, celle là seule doit être réputée Bien, qui est la derniere de toutes, & la plus excellente. En cette qualité elle est comme une Mer, à la quelle aboutissent toutes les autres fins, comme les Ruisseaux & comme les Rivieres se vont dégorger dans l'Occean. Nous devons aussi inferer que l'imparfait doit tendre à la perfection & que par une pente naturelle il s'efforce de devenir meilleur, sans quoi il n'y auroit point d'ordre progressif dans la Nature. Il faut donc, par conséquent, croire que ce qui est la derniere fin de tout, est le Souverain & le plus parfait des Biens: elle commence où les autres fins finissent.

L'Univers est rempli de deux sortes de choses, de celles qui sont vivantes & de celles qui sont inanimées; celles qui joüissent de la vie sont les plus nobles; Le plus parfait des biens doit par conséquent être vivant. Les choses qui joüissent de la vie doivent être partagées en deux classes, celles qui sont doüées de raison & celles qui en son privée, aussi bien que de l'usage de la parole. Les êtres les plus estimables sont ceux qui joüissent du raisonnement & de sa parole. Le Souverain Bien doit donc joüir par excellence de ces deux prerogatives. Parmi les êtres qui peuvent parler & se servir de la raison, il y a en-

core deux classes, savoir les êtres dont la vie est tissuë d'une felicité durable, & ceux dont la vie est rempli de peines & de travaux. Ceux qui joüissent d'une vie heureuse doivent être les plus nobles; donc la vie du Souverain Bien doit être une Mer de felicitez. Les êtres qui joüissent d'une vie heureuse se partagent encore en deux classes, savoir ceux qui aprés avoir joüi d'une vie heureuse sont obligez, aprés de courtes années, de paier un tribut à la mort, & ceux à qui les Parques filent des jours eternels & dont les plaisirs sont imperissables. Ces derniers, sans doute, sont les plus nobles. Le Souverain Bien doit par conséquent être la source des plaisirs imperissables; C'est là précisement ce que nous appellons Dieu; car quel autre que lui peut renfermer les qualitez de vivant puis qu'il est la source de la vie, de raisonnable parlant, puis que c'est lui de qui nous tenons la faculté de nous exprimer; Il doit par conséquent être un Ocean de delices imperissables. C'est lui qu'on a appellé Jupiter; il est le depositaire des foudres; C'est lui qui avec un bruit qui fait fremir les plus audacieux, lance les feux destructeurs qui partent de la Nüée; Il obscurcit l'air par les orages & les tenebres les plus épaisses; Il lache les vents orageux qui renversent les flots

les

precipitent les uns sur les autres & les brisent enfin avec des mugissements affreux sur les rivages d'Amphitrite: ils ebranlent la Terre jusques dans ses fondements, par l'effort qu'ils emploient à sortir des souterrains affreux & des profondes Cavernes dans lesquelles ils sont prisonniers; Ils renversent les tours les plus plus fortes & les Citadelles les mieux bâties, les Villes entieres cédent enfin à leur furie impetueuse. Quelqu'un peut-être reste dans le doute de sçavoir si ce même Jupiter que nous avons prouvé devoir être le Souverain bien, est aussi la fin de toutes choses? L'Argument précedant ne laisse là dessus aucun doute; Il n'est personne, pour peu qu'il soit capable de penser, qui puisse croire qu'il ait jamais eu de commencement n'y de milieu, il a toûjours été & n'aura jamais de fin; Il a tout créé & n'a reçu de qui que ce soit la creation; Rien ne fut avant lui & rien n'existera après; Quelqu'un peut-il douter de cette importante verité? Nous disons donc que le premier Agent de toutes choses & de tout l'Univers est Dieu; Nous avançons qu'il en est aussi la fin; Il ne nous est donc pas permis de le confondre avec ses ouvrages, quelques parfaits qu'ils soient, car jamais la fin ne fut la même chose que l'ouvrage; Celui qui fait un ouvrage ne

le fait pas pour l'ouvrage même, mais pour le but où il se propose de parvenir en le faisant, ses pensées s'étendent bien au de là. Celui qui, par exemple, fait un Coffre ne se propose pas pour but & pour fin la peine de le fabriquer, ses vûës sont plus etenduës : il ne le fait que pour le vendre, ou pour y renfermer quelque chose. Plus la fin qu'on se propose est éloignée plus elle est noble ; C'est par cet eloignement, que les choses les moins bonnes sont conduites de degrez en degrez à toute la perfection dont elles sont capable. Dieu est donc la derniere fin à laquelle toutes choses tendent, puis qu'il est la fin la plus éloignée ; C'est pour lui & par lui que le monde & tout ce qui en depend est formé ; Comme il est Createur, il a tout fait pour lui même & non pas pour nous, comme de vains Docteurs le publient hautement dans les Chaires. Ils font une honteuse profession d'enseigner de folles Chiméres & de duper le Prophane Vulgaire, qu'ils imbuent de leurs fatales erreurs, & trompent par leurs enseignements captieux le Peuple insensé. Quel merite avons nous, qu'elle sagesse est la nôtre, pour avoir merité qu'un si grand Prince eut construit un si parfait Ouvrage ? Adonnez que nous sommes de tous tems au Crime ; conduits sans cesse par la folie, de quel front osons nous

nous nous flatter d'avoir tant merité de graces ? Est-il un homme sur la terre exempt d'avarice ou de passions dereglées ? La Colere nous entraine & l'aveuglé Volupté nous conduit; par quel étrange caprice avons-nous pu imagnier qu'un si grand ouvrier ait tout fait pour nous ? Ces terres si fecondes, ce fluide immense, ces Mers, cet Æther resplendissant d'Escarboucles étoillez ? Mais, dira-t-on, il nous aime quoique nous en soyons indignes : Quelle erreur à imaginer ! Qui est celui qui aime une chose qui n'en vaut pas la peine, à moins qu'il ne soit insensé, & comment des Etres d'une si immense disproportion pourroient-ils s'aimer ? Dieu est au dessus des siècles, n'a point eu d'origine & n'aura point de fin, il est tres bon, tout puissant & immense; rien n'approche de ses perfections, rien n'est si grand, si parfait, si excellent, il n'a besoin de rien & tous les Etres ne peuvent un instant se passer de lui, il voit tout & rien ne le voit; C'est la source intarissable, qui renferme dans sa divine essence tous les biens & qui est impassible à tous les maux. Nous miserables, au contraire, nez d'une honteuse semence, destinez aux pleurs, aux gemissements & à mille & mille dangers; affligez sans cesse par des maladies de mille especes différentes, nous passons une vie courte d'une durée incertaine &

l'issuë d'une infinité de travaux ; Nous marchons dans d'epaisses, tenèbres conduits par la pusillanimité de nos foibles entendements, exposez sans cesse à différents dangers ou à de perilleux hazards ; Nous pleurons & regretons continuellement, tantôt une chose & tantôt l'autre, nous ne sommes affectez que de vices, de crimes & de fraude ; Après tant de maux, nous sommes obligez d'abandonner une vie courte miserable & souvent scelerate & de porter nos membres à un sepulcre pourri, où nous sommes enfin changez en une vile poussiere sans nom & sans mémoire. Qu'elle distance, ô mon Dieu ! est entre vous & nous ! Le plus petit insecte, le Gyron enfin, differe beaucoup moins de l'Elephant. Quel nœud d'amour joindra ces deux oppositions ? Qui peut rapprocher des extremitez si éloignées ? Ce n'est qu'entre les semblables que l'amour domine ; La haine & la discorde regnent entre les extrémitez opposées, ou du moins l'on ne voit jamais ni confiance, ni douce liaison entre ceux dont les caracteres & les sentimens sont opposez. En vain les Moines encapuchonnez, pleins de l'espérance de posseder le Ciel & la compagnie des Dieux, nous appellent-ils Hérétiques, Prophanes, Insensez, & d'un esprit épais ; en vain veulent-ils nous flatter de l'espoir d'une félicité éternelle & de mille

mille autres bagatelles. Il n'y a qu'un esprit fou & hébété qui nous puisse promettre de telles choses, aussi-bien qu'une langue babillarde, qui nous met au dessus des autres Animaux. Car en effet, si les Dieux, par un présent celeste, ne nous avoient pas accordé la parole, & les deux mains qui opérent les plus grands ouvrages, nul animal n'auroit été plus malheureux que l'Homme, dont la Nature ne doit qu'à ces deux distinctions sa préminence sur les autres animaux. C'est cette seule différence qui fait la base de tout nôtre Orgüeil; C'est de ces dons que procedent les Arts & les Sciences; On se sert de la parole pour avertir la personne présente de ce qu'il faut faire ou éviter; C'est par elle qu'on écrit à la personne absente. Si les autres animaux pouvoient en parlant découvrir leurs sécrétes pensées, s'entretenir entr'eux, enfin faire des Livres; l'Ane seroit plus sage que nous, & les moindres Animaux auroient plus de raison. Ils pourroient préferer leur espece à toutes les autres & la regarder comme beaucoup plus noble que la nôtre. C'est la langue & les mains & non la raison qui nous soumettent toutes choses. Qu'on mette dans les bois des Hommes élevez par des Parens muets: qu'on leur coupe les mains & la langue, & qu'on les mette éloignez de tout commerce & de toute

toute fréquentation ; Dès l'instant qu'ils seront privez de ces organes, que deviendra l'esprit humain ? Quelle raison trouvera-t-on chez eux ? Ils vivront comme les autres Animaux sous un corps grossier : Ils cesseront de rien avoir qui les distingue. L'esprit est le même dans tous les Animaux, & ils ne différent que par les apparences exterieures, ou parce que leurs membres sont doüez de facultez différentes ; De même que parmi plusieurs Ouvriers égaux dans le même Art, si l'on ôte les outils aux uns, ils paroitront infiniment inferieurs aux autres & ne pourront rien faire de ce qui concerne leur profession, s'ils n'ont les instrumens nécessaires. Le Poëte de Thrace auroit il, sans sa Lyre entrainé après lui les rochers & les Bêtes feroces ; Paris armé n'auroit pas été vaincu par Achilles sans armes. Voila les honteux argumens des Libertins les plus abominables ; Voila les Discours, dont ils tâchent de seduire nôtre crédulité. Mais on me verra me servir de raisons opposées & plus convainquantes quand il sera question de prouver l'immortalité de l'Ame ; & de démontrer qu'elle participe en quelque façon de la Divinité. Avantage que l'Ame humaine a de plus que celle des Bêtes. Je reviens à ma premiere proposition : Dieu est le suprême & Souverain Bien ; Celui qui peut parvenir à

le

le posseder doit seul être regardé comme heureux. Mais, dira-t'on encore, qui peut y parvenir? Car toute possession est ordinairement inferieure à celui qui la possede & la chose possedée est plus vile que la personne qui en est en possession. On auroit plûtôt renfermé le vaste Occean dans une petite coquille. O Bouë mortelle! O Etincelle exposée à être éteinte par les Aquilons! Par quel moien pouvez vous renfermer vôtre Maître. Dieu seul embrasse tout & il est seul capable de se contenir soi-même; il est donc le seul qui soit heureux; Il est donc un autre Souverain Bien que tout Animal peut posseder: mais il n'est par le même pour tous les Animaux. La nature ayant mis entr'eux de la différence, une chose convient aux uns & point aux autres. Tout le genre animal peut donc être heureux, mais non pas simplement & parfaitement, comme Dieu lui-même. L'Animal est censé posseder ce bien, par certain moien & pendant la durée d'un tems limité, pourvû qu'il se trouve possesseur de ce qui lui convient & qu'il ne souffre rien de ce qui lui est contraire. Mais passons sous silence les autres Animaux pour n'avoir à parler que de l'Homme. Celui-là doit être regardé comme heureux qui a en sa puissance tout ce qui est homogene à sa nature, & qui, dans le cours de sa vie, ne sent point de

fâcheux

facheux revers. Nous devons ensuite regarder comme Souverain Bien celui qui renferme tous les autres biens & qui éloigne tous les maux, qui n'a en soi rien de triste ni de fâcheux, & chez qui les douceurs abondent d'avantage. Car la seule Vertu, & la seule Volupté ne peuvent chacune en particulier, rendre l'Homme heureux; C'est le Bonheur imaginaire & romanesque des Bergers d'Arcadie. Quelques-uns, attribuent le Souverain Bien, plûtôt à la possession abondante de plusieurs biens à la fois, qu'à une petite quantité de choses avantageuses; De la même maniere qu'ils préfereroient un monceau à un seul grain de Bled. Nous ne pouvons pas être heureux par une seule chose quoiqu'excellente & la prémiere en qualité; Mais il faut, pour être parfaitement heureux, un concours de biens, dont on se trouve pour ainsi dire environné. Un Potentat, par exemple, ne compose pas lui seul une Ville ou un Etat; Le pouce ne fait pas la Main, quoi qu'il en soit le doigt le plus considerable. Nous sommes composez de deux parties, le Corps & l'Esprit: pour être vrayement heureux, il faut que l'un & l'autre soient satisfaits; Il faut au corps, de l'agilité, de la beauté, de la force & de la santé; Il faut à l'esprit, de la sagesse, de la grandeur d'ame, de la prudence, de la science & de la bonté.

Avec

Avec ces ſens corporels parfaits & ces dons de l'eſprit, il faut n'être pas tourmenté de la pauvreté, & n'avoir pas de fâcheux revers à eſſuier. Tous les agréments de la vie ne ſuffiſent pas encore, il faut en joüir longtems, car le bien qui n'eſt pas durable doit être compté preſque pour rien, & comme nous l'enſeigne le proverbe un ſeul Jour, ni une ſeule Hirondelle ne font pas le Printems. Il faut pour former le Souverain Bien joüir avec facilité de la vie, & on paſſe le Stix ſans regret. Il faut outre cela que la gloire qu'on a poſſedée pendant la vie ſurvive après nôtre mort. Quel eſt celui qui a pû réünir tant de choſes à la fois? Je crois qu'on eſt encore à le trouver. En eſt-il un qui poſſede tout ce qu'il peut deſirer, à qui il ne ſoit jamais rien arrivé de fâcheux dans la cours de ſa vie, & qui après des jours heureux, ſoit parvenu à une douce mort? Celui-là eſt le Phenix inventé par les Grecs amateurs de fictions. C'eſt à la depravation du cerveau de ces peuples que cette fable doit ſa naiſſance: Comment en effet avoient ils peu imaginer qu'une eſpece pût être formée par un ſeul individu? Qu'un Oiſeau pût renaiſtre de ſes propres cendres? Auſſi eſt-on encore à le decouvrir. Mais ce ne ſont par là les ſeules bagatelles qu'ils ayent forgées, le merveilleux fut toûjours du goût de la Gre-

Grece ; Elle le preferoit à la verité ; Elle semble avoir été de tous tems livrée aux idées montrueuses. Les Latins ont heritée de cette contagion & ont admiré avec surprise ces modeles de delire. Si l'Homme heureux est aussi rare que le Phenix nous devons donc inferer que nous sommes tous miserables, du plus au moins ; Car tout le monde n'est pas dans le même état ni dans la même condition. Celui-là doit être censé le plus heureux qui abonde d'avantage en biens & qui souffre par conséquent le moins d'aversité ; Et par la raison du contraire celui-là est reputé pour plus miserable qui a le moins de biens & le plus d'adversité. N'y aïant donc personne d'heureux, il faut par conséquent rechercher le moien d'être le moins miserable qu'il est possible. Pour y parvenir il faut s'attacher à l'usage de la vie le plus noble, le meilleur, & le plus flatteur. Je ne crois pas comme le Vulgaire se l'imagine que la felicité soit inséparable des Thiarres & des Diadèmes, exclusivement à tous autres états ; Ni que ceux qui les possedent passent de plus heureux jours que les autres Hommes. Dans les richesses comme dans toutes ces autres choses, tout ce qui est extreme est toûjours un mal ; Il n'est de salutaire que le milieu. Tout ce qui est au delà, nuit ; Une trop grande abondance est

aussi

aussi pernicieuse qu'une trop grande pauvreté; L'une & l'autre nous exposent à des maux pareils. Un Homme trop gros ou trop gras, par exemple, qui par la vaste enflure d'un enorme ventre, n'est susceptible ni de disposition, ni de mouvement est à plaindre: aussi bien que celui qui par une trop grande maigreur, a la peau adherente aux os. Celui-là ne peut non plus que le premier avoir de forces dans un corps épuisé de maigreur; Ils sont sans doute l'un & l'autre égallement malheureux. Comme lorsque pendant les rigueurs de l'Hyver, la Mer s'enfle, gonfle ses flots écumeux & les éleve de niveau aux plus hautes montagnes; Ou bien elle ouvre des gouffres immenses qui semblent decouvrir la route du noir Tartare, le tout selon le caprice des Vents; La même chose arrive, mais avec plus de bruit & des mugissements plus affreux quand elle a à combattre des rochers ou un rivage sablonneux, sa fureur augmente à proportion de la resistance qu'elle rencontre. Il en est de même des Rois qui étant placez au comble de l'élevation, ont beaucoup plus de soucis & d'inquietudes que les autres Hommes; Ils cachent leurs playes avec une politique plus forcée, ressentent des très violentes douleurs quoique muettes. Ils sont souvent tourmentez par des

crain-

craintes & des terreurs panniques qui les accompagnent par tout; Tout leur est suspect : ils imaginent rencontrer des embusches sous leurs pas. Ils craignent le poison : ils n'osent concevoir l'idée de marcher seuls ; ils sont reduits enfin au point de misere de n'oser manger, avant que quelqu'un ait gouté ou fait l'essai des viandes qui leur sont destinées. Chere liberté ! Vous êtes sans prix, & vous meritez la preference sur tous les thresors ; C'est chez vous que se rencontre le Souverain Bien ; Rien sans vous n'est doux dans la vie ; Les Hommes n'ont rien de plus agreable, & c'est une mort continuelle que de vivre sans vous posseder. Le pauvre joüit le jour comme la nuit d'une profonde securité ; Il se transporte en tous lieux augré de ses desirs : la Ville, la Campagne, les Spectales & les tombeaux lui présentent une égalle assurance. Tout lui est indifferent. La douce solitude de la campagne ne l'effraye pas : il marche seul exempt du tumulte confus d'un grand nombre de Domestiques : il n'est pas incommodé d'une fatiguante troupe de Courtisans ;
faire à ses appetits sans crain-
viandes ou sa boisson soient
es Les Oiseaux, par e-
nourrissent de viandes mille
quises, au milieu des forêts,
es leurs coûtent de grand
soins

foins pour en faire la recherche, que si on leur presentoit les mets les plus exquis de la table des Rois, dans une cage d'ivoire, d'or ou de perles. Les mêmes Rois sont sans doute plus miserables qu'eux. Il n'appartient qu'aux insensez de regarder le Diadême avec des yeux d'envie. C'est ne pas connoître l'amertume qui en est inseparable. Celui qui joüit d'une fortune mediocre, qui vit sans ambition & sans envie, qui content d'une maison honnête ne souhaite par la possession d'une terre d'un gros revenu : quand un petit champ bien cultivé lui suffit, il est content d'une moisson mediocre & d'une suffisante récolte de vin on d'autres fruits, sans avoir besoin de les achetter. Combien profite une terre bien cultivée! Celui qui la laboure prudemment & avec foin manquera de très peu de choses; On y plante des arbres d'especes differentes: on les range par allées: on les environne de petits foretz, afin que les pluyes qui les emplissent en humectent la racine; Ils rapportent en cet état de grands profits sans presque exiger de depenses; On faits des couches; On ensemence dans de petits fillons mille differentes legumes, ou si l'on veut, on peut cultiver des Jardins dont les productions fournissent des mets d'autant plus delicieux qu'ils sont preparez par la Nature & la frugalité. Non

ces

ces nourritures ne cédent en rien aux mèts servis sur les Tables somptueuses des Rois. On doit s'en contenter dès qu'on prefere la raison à la gourmandise; C'est le bien mediocre qui est le plus desirable, de quelque façon qu'il nous soit écheu en partage; Soit par le caprice du sort, par un Héritage, ou la dot d'une Femme, on doit en être satisfait; Soit encore que nous aïons acquis ce bien par quelqu'Art ou métier; Soit par l'industrie d'un esprit soigneux & appliqué au commerce, par lequel on achete à propos, pour revendre dans un autre tems; Soit en nourrissant & en faisant multiplier des troupeaux de Bêtes à Laine & à Corne dans de grandes Etables, ou en peuplant un Colombier d'oiseaux consacrez à Venus, ou avec des Ruches de Mouches à miel; en exprimant sous le Pressoir pendant l'Hiver l'huile d'Olive; ou enfin en faisant broïer sous de lourdes Meules les riches presens de Cérès. Mille façons en un mot présentent un gain seur à ceux qui ne s'abandonnent pas à une paresse lethargique; mal d'autant plus dangereux qu'il est plus doux; venin d'autant plus pernicieux qu'il est plus flatteur. J'avoûe cependant qu'il faut que la Fortune seconde les entreprises: C'est elle assurément qui couronne les travaux d'un succès assuré; Tout est en sa possession & elle est la dis-

dispensatrice des richesses. Quels efforts ne doit-on pas faire pour ne dependre de personne? Une ame génereuse n'a rien plus à cœur que sa liberté; C'est être né esclave, c'est avoir des sentimens ignobles, c'est en un mot le dernier des malheurs que d'appartenir à quelqu'un & d'être obligé d'executer ses ordres. Est-il quelque gain qui puisse dédommager du joug de la servitude. L'esperance de la plus grande possession de terres, tout l'or de l'Univers, toutes les pierres précieuses que l'avide Indien ramasse sur les sables de la Mer Arabique, peuvent-ils consoler de la peine qu'il y a d'attendre pour manger, l'appetit d'un maitre? Pour dormir, qu'il prenne le repos? Quel supplice de se transporter dans differents endroits selon ses ordres ou ses caprices, comme un balon est poussé selon l'intention du joüeur? Comment supporter la Domination d'un maitre Tyrannique, qui souvent est pire que nous, ignorant, insensé, ou livré au vin & à la Luxure? N'est-il pas honteux que, pouvant vivre de peu, l'on cherche dans la servitude le moïen de vivre plus grassement? De vendre sa liberté pour cela & de se soumettre à l'esclavage d'un maitre orgueilleux? Que cherchez vous Ames viles, dans les Cours des Grands, sinon de vous deshonorer en leur faisant honneur? Malheur à vous qui

 sem-

ſemblables à des Animaux, avez beſoin d'un berger qui vous mene en pâture, ne pouvant pas vivre par vous même! Celui qui ſert de quelque façon que ce ſoit ne peut être heureux; Il eſt de niveau à la Bête de charge. Celui qui eſt bien elevé & qui doit le jour à des Peres & Meres d'une noble origine a aſſez reçu des Dieux, & doit être content de ſon ſort. Examinons maintenant lequel eſt preferable du Celibat ou du Mariage. Une Femme, dira-t'on, eſt ſouvent d'un eſprit altier, querelleuſe, d'une humeur difficile, ſujette aux caprices, & quelquesfois Adultere. On y joindra les inquietudes que cauſent les Enfants. Une maladie dont on ignore la nature, les fait languir; ils meurent. Une fille déjà grande attend impatiemment d'être pourvuë, il lui faut une dot & un mari: on peut craindre que ſon impatience ne la porte à des extremitez qui deshonorent une Famille. Si c'eſt un fils, il peut s'adonner au larcin, aux Femmes de mauvaiſe vie: il peut être étourdi, querelleur, effronté; en un mot l'acquiſition d'un Femme ſemble eſtre le ſignal de la perte de la liberté; Il faut changer de mœurs, abandonner la vie de jeune Homme, être tranquile dans ſon menage, ne pas s'écarter beaucoup, renoncer aux Voyages; ceſſer de courir la Ville pendant le nuit, & d'aller en ce qu'on ap-
pelle

pelle bonnes fortunes; il faut se comporter avec plus de gravité, avoir soin de ses affaires, afin qu'elles augmentent, au lieu de dépérir si l'on veut éviter de tomber dans la pauvreté pendant la vieillesse. Malgré tous ces inconvenients, je crois qu'il vaut mieux allümer le flambeau d'un Hymen légitime & süivre l'exemple que la prevoyante nature nous donne par les oiseaux & les Animaux les plus feroces. On voit chez eux le Mâle se joindre à la Femelle, demeurer ensemble & nourir de concert par un soin assidu les petits auxquels ils ont donné l'être: sans quoi le genre auroit peri & n'auroit pu subsister tant de siécles. L'Empire que l'amour a non seulement sur nous, mais sur tous les Animaux, nous oblige de nous soumettre au lien du mariage, ou ce qui est beaucoup plus dangereux, de nous livrer à l'insatiable cupidité d'une maitresse qui comme un gouffre engloutit les richesses. On meurt sans enfants, & on a le chagrin d'enrichir par sa mort un héritier collateral; On devient vieux, une maladie de longue durée vient assieger, on est sans secours & sans consolation. Qui peut vous soulager en cet état? Sera-ce un Cousin, un amy, un frere même? Ils aimeroient mieux mille fois vous voir dans le cercüeil afin de jouir avec plus de vitesse de vôtre succession. Les caresses qu'ils vous font

pendant vôtre vie ne tendent qu'à vous depoüiller après vôtre mort. Et ce sont vos richesses qu'ils respectent & non vôtre personne. O sceleratte & detestable cupidité de posseder! Contagion miserable qui est repanduë dans l'Univers! Chacun au préjudice de la vertu ne vise qu'à l'utile. L'esperance d'un petit gain fait mépriser la justice & la probité, & l'or fait taire les loix les plus saintes; Il prevaut aux liens du sang; La pudeur, la bonne foi, le culte des Dieux mêmes lui sont sacrifiez. Il n'en est pas de même d'une Femme, elle abandonne ses Peres & Meres & la Maison où elle a pris naissance, pour vous suivre & demeurer avec vous. Elle vous donne une race feconde & devient la source d'une famille nouvelle; Elle vous donne des secours & vous rend ses services. Vous partagez avec elle les biens & les dangers; elle partage enfin tout ce qui vous arrive d'avantageux. Si une maladie vous survient, ou que la vieillesse vous accable, elle vous parle, vous exhorte, vous console, vous donne ses soins, vous veille & vous sert. D'ailleurs des enfants caressent leur Pere de toutes leurs forces, vous voyez dans leur visage un melange d'une double ressemblance: Après votre mort, enfin, vous ne mourez pas entier, & vous paroissez revivre en eux. Il est des gens qui aiment mieux avoir des enfants d'une

Mai-

Maitresse, ce qui les éloigne du Mariage. Je blâme de pareilles personnes. Je ne les crois même pas sensées: en voici les raisons. Une Femme vous apporte une Dot, une Maitresse ne vous en donne point; Les parens d'une Femme sont vos amis, ceux d'une Maitresse sont vos plus irreconciliables ennemis; Vous possedez l'une avec honneur & seureté & vous ne vivez avec l'autre qu'avec honte & inquietude; L'une est fidele & l'autre est perfide; elle s'empare de vôtre bien, par ce qu'elle craint d'être abandonnée: Elle fait enfin ses efforts pour se mettre en état de se passer de vous. En un mot les biens & les meubles ne sont pas en seureté avec une Maitresse. Vous avez des enfants legitimes & certains d'une Femme au lieu que ceux d'une maitresse sont tâchez d'infamie & souvent très douteux. Il faut donc prendre une Femme, mais on ne sçauroit trop prendre garde au choix qu'on en doit faire. Il faut d'abord examiner les mœurs de ses Peres & Meres: car souvent les enfants leurs ressemblent. Tel est l'arbre, tels sont ses fruits. Il faut s'informer d'elle secrétement dans le voisinage; Et si vous connoissez quelque Femme à qui vous puissiez vous fier, l'envoyer sans qu'il paroisse que ce soit de votre part, aux informations; qu'elle s'enquiere avec finesse si elle n'a point de defauts

cachez sur sa personne, si elle est laborieuse & si elle est capable de s'occuper des petits soins inseparables du menage. Une Femme qui s'occupe chez elle conserve ordinairement sa pudeur; L'oisivité est presque toûjours la source de tous les vices, & le libertinage s'en écarte rarement. C'est elle qui a renversé les plus grandes Villes. Si Lucrece & Penelope ne s'étoient pas occupées chez elles à leurs ouvrages de laine, de mille amans qui les sollicitoient, un plus heureux, auroit été écouté; & Lucrece, en mourant, n'auroit pas eu de si grands éloges pour sa chasteté. On doit même pour l'examen de ses talents ne s'en rapporter qu'à soi-même, car il est très rare de trouver des agents fidéles, puisque la plus grande partie des Hommes se fait une loi d'en imposer. Une chose qui touche d'aussi près, merite d'être examinée par soi même & l'on ne sçauroit s'enquerir avec trop de soin de celle qu'on veut épouser, si l'on veut s'épargner un subit repentir. Si cepenpendant, par un Destin & une Junon contraire, on est assez malheureux pour avoir une Femme de mauvaises mœurs, il faut d'abord l'avertir de ce qui deplaît dans sa conduite, tâcher de la ramener par la douceur, l'appaiser par de petits presents & la charmer par des caresses. On doit en pareil cas l'em-
brass-

brasser, lui donner les baisers les plus tendres, opposer la douceur à toute sa furie. Si ces moiens ne reüssissent pas, il faut avoir recours à la rigueur; il faut parler avec authorité, l'epouvanter par des menaces, si les paroles n'y suffisent pas, il en faut venir aux effets, mais le plûtard qu'on peut. Si une Femme est suspecte & que sa pudeur soit chancellante, il faut éviter d'avoir chez soi de beaux Domestiques & ne lui pas procurer de frequentation avec gens dangereux sur la coquetterie. Sur cet article aucun Ami n'est fidele & c'est le propre de Venus de faire des perfides; Cette Déesse se plaît à la tromperie & l'Amour ne procede que de la fraude; Mais sur tout deffendez les approches de vôtre maison aux Prêtres, & aux Moines: fuyez les comme la peste la plus dangereuse. Ils sont la lye des Hommes, la source de la folie & l'égoût de tous les maux; Ce sont des Loups sous des peaux d'Agneau & c'est plus souvent l'interêt que la pieté qui les fait se voüer à Dieu. Ils trompent les insensez par des apparences fardées & couvrent du voile de la Religion mille actions deffendües & mille Crimes qu'il faudroit expier; Ils sont Ravisseurs, Adulteres, Corrupteurs d'Enfants; Entierement adonnez à la Luxure & à la Gourmandise. Ils font un Commerce impie des choses Celestes. De quel-

les monstrueuses fictions ne sont-ils pas capables? Quels Miracles ne supposent ils pas, afin de tromper le Peuple, duquel ils retirent le prix lucratif de leurs pieuses tromperies? C'est delà que procede la superstition; C'est ce qui fait que l'on tourne en ridicule une Religion dont les Dieux mêmes, s'ils son sages, comme on doit le croire, doivent se moquer, ou du moins rejetter ces ridicules Adorations. Jamais le juste n'adora Dieu par interêt mais par amour. Ostez aux Moines le gain qui resulte des Autels, ils cesseront de prêcher l'existence des Dieux, & rien ne leur sera plus sacré. Cette Troupe ne sert donc pas la Divinité, mais se sert elle même. La seule utilité chez eux est ce qui donne aux Dieux leur existence. Si vous ôtez l'utile, les Temples seront renversez, les Autels detruits & Jupiter cessera d'être adoré. Chassez cet impolteurs plus remplis d'astuces que les plus fins Renards; Ne les laissez même pas approcher de vôtre Porte, & craignez que leur probité simulée ne vous coëffe comme les Maris des Chevres; Ne vous confiez pas trop à certains Comperes, car bien des gens se sont efficacement servis de ce nom pour abuser de leurs Comeres. Observez que votre Servante ne sorte pas trop souvent seule de chez vous: déffendez lui d'avoir commerce dans les Maisons voisines:

car c'eſt ordinairement dans le voiſinage que le Galant de la Maîtreſſe du logis a coutume de ſe cacher. Ayez ſoin que vôtre Epouſe ne fréquente que des Femmes d'une chaſteté & de mœurs éprouvées. Interrompez le honteux commerce qu'elle pourroit avoir avec d'infames Vieilles qui ſont ordinairement des avares Appareilleuſes. Vous, de vôtre côté, ſoyez ſage. N'allez pas épris de l'amour d'une Maîtreſſe nouvelle rechercher à ſoüiller la Couche d'autrui. Fuyez le concubinage, rien ne peut vous cauſer de plus violens chagrins & rien n'exige une vengeance plus implacable que les infidelitez entre Gens mariez. Une Femme brule de ſe vanger de ſon Mary par les mêmes moyens dont il l'a offenſé; Il ſe forme entr'eux une haine implacable; L'Epouſe devient furieuſe comme une Pretreſſe de Bacchus qui a pris une trop forte doſe des Libations de ce Dieu. Il en eſt peu, croyez moi, qui ne cherche à ſe dedommager des Droits Voluptueux dont leurs Maris les privent. Si la conſtitution de leur Temperamment ne les porte pas à une vengeance ou le Corps ait part, leur Eſprit s'aliéne & leur volonté ſe porte au vice par le mauvais exemple qu'on leur donne. S'il arrivoit qu'elle fût ſurpriſe en Adultere ne rougiſſez, pas d'avoir recours aux Loix. Le reſpect

qu'on doit avoir pour les Loix nous engage à avoir recours à elle; Elles sont la regle principale de nôtre vie. N'allez pas aussi par un aveuglement de colere exiger une punition qui ne soit pas proportionnée au Crime. C'est en pareil cas offenser la Divinité & c'est s'assujettir à une façon de penser vulgaire dont la raison ne fut jamais le principe. Qui peut ignorer que le Vulgaire est sujet aux mêmes fureurs & aux mêmes mouvements impetueux que des Animaux les plus stupides? Dès l'instant qu'on est marié on cesse d'être libre. Preferez, en cet état le permis à l'illicite. Cessez d'être errant pendant la Nuit, & abandonnez la folle façon d'agir des gens qui ne sont pas obligez aux engagements du Mariage. Leur liberté prétendüe n'est qu'on Libertinage & une licence depravée: C'est être esclave que d'être Libre à pareil prix. Une telle liberté n'est par désirable, puisqu'elle precipite dans des desordres inevitables celui qui en joüit. Il est toujours mieux de n'avoir pas la faculté de commettre le mal que d'être libre à tous égards pour pouvoir s'y livrer. Combien de gens ont peri pour avoir joüi de cette dangereuse Liberté! Combien d'autres ne doivent leur conservation qu'à en avoir été privez! Pourquoi se livrer au chagrin, si une Maladie em-

emporte vos Enfants? Secourez les des remedes dont vous êtes capables, s'ils sont insuffisants ce n'est plus vôtre faute. Consolez vous cependant de leur Mort, après avoir rempli tous les engagements de l'état de Pere. Vous n'êtes assurement pas le seul affligé, & bien d'autres que vous sont dans le même cas. Il semble que les maux partagez soient soulagez en quelque façon. Ne doit-on pas se faire une raison sur la mort? Pour peu qu'on reflechisse que nôtre naissance n'est qu'un engagement de mort & que l'action de naître est precisement la source de celle de mourir? Chacun de nous a reçeu en partage une certaine mesure de jours. C'est plûtôt ou plus tard que nous devons passer les Ondes du Styx. La mort devient la fin de tous les maux. Un Homme courageux n'apprehende pas ce passage. Pourquoi donc regreter les Morts? Est ce une si grande perte que de quitter la folie de ce monde? De s'arracher à mille dangers qui nous menacent sans cesse, & de faire succeder une Paix tranquille à tant d'agitations? De quelque façon, en un mot, qu'on envisage la Mort, ou elle est un repos éternel, ou le commencement d'une véritable vie. Dans quelque état fâcheux que vous vous trouviez, quelque douleur que vous ressentiez, il est consolant d'imaginer que vos larmes & vos ge-

missemens finiront & que les tems mettront enfin des bornes à vos soucis. Si vos Enfans sont adonnez à la Luxure ou à tout autre deffaut qui puisse les faire rougir : Peres negligens, c'est presque toûjours vôtre faute ; Vous meritez vous mêmes les châtimens dont vous ne les avez pas punis, tandis qu'un âge tendre vous permettoit de plier leurs caracteres & qu'une jeunesse susceptible de bonnes impressions vous donnoit la facilité de les élever sans de grands soins, qui deviennent tardifs, dès qu'un âge avancé les a accoutumez & endurcis aux chaines des vices. Pourquoi, au contraire, ne les avoir pas imbus des semences de la Vertu? Vous vous êtes attachés à la nourriture de leurs corps & vous avez negligé les talents de leurs Ames. C'est pour cela que nous voyons abonder dans tous les Etats des gens mal élevez, qui representent dans les Villes ce que la Fougere, l'Ortie, & le Figuier sauvage (qui est la véritable image de ceux que font parade d'un vain savoir) representent dans les Jardins mal cultivez. Quel est celui qui peut dans sa Vieillesse être Maître de l'ascendant de l'Education qu'il a euë dans sa jeunesse? Qui peut vaincre de si forts Prejugez? Il tombera dans l'âge adulte, dans les mêmes défauts qui lui ont été familiers dans sa jeunesse. Un jeune & tendre Arbrisseau se plie de tous

côtez, mais un Arbre formé n'eſt plus capable de ceder à aucunes forces. Rarement eſt-on ſuſceptible d'autres mouvements que de ceux qu'on a reçus dès l'enfance. L'Ame d'un jeune Enfant eſt diſpoſée à ſe porter indifféremment de tous côtez : mais dans un âge avancé, il ne s'écarte plus de la route que l'Education de la jeuneſſe lui a preſcrite. On ne détruit pas aiſément ce qui s'eſt fortifié avec les années, & l'uſage eſt une ſeconde Nature. La derniere cède partie de ſes forces aux actes répetez. Ah quel bonheur ! Quand les Dieux ſe mêlent de nôtre Education & que dès le ſein de ſa Mere on eſt rempli d'un penchant heureux. Celui qui eſt né ſous de pareils Aſpects en reçoit les benignes influences pendant le cours de toute ſa Vie. Celui-là, au contraire, qui eſt livré au mal dès ſa naiſſance eſt rarement corrigé par les inſtructions morales de la plus ſage Academie. Mille & mille Maîtres peuvent bien donner un frein à la Nature, mais jamais ils ne peuvent la changer & toûjours l'Art lui cede avec ſoumiſſion. Un long uſage cependant la corrige & nous voyons les Champs les plus ſteriles ceder à une culture aſſidüe. C'eſt par l'Education que les Lions les plus feroces obéïſſent à l'Homme. L'Art enfin ne doit ſa perfection qu'à l'uſage. Dans un âge ten-

dre instruisez vos Enfants à la pratique des vertus; apprenez leur de bonne heure à suivre la route de la probité; ne leur laissez pas la liberté d'aller où les porte leur penchant. Rien n'est si pernicieux que la licence pour de jeunes Ames. Arreftez-les, si vous êtes sage; La Nature des Mortels ne les porte qu'au mal; Si on ne les conduit que par un Frein & un Travail assidu, la Nature sans l'Art ne produit rien de bon. Dieu l'a voulu ainsi, afin de nous retirer de la Lethargie dans laquelle nous aurions été plongez, sans cette sage disposition. Ce sont les soins & les soucis qui nous reveillent, nous excitent; Ce sont les Eperons qui font marcher le paresseux. Il est un lieu delicieux au sommet d'un Mont escarpé. Jamais on ne vit rien qui approchât des beautez de cet endroit enchanté; Jamais la Vallée de Tempé en Thessalie, ombragée dans quelques Cantons d'Arbres toujours verds & arrosée de Ruisseaux de l'Onde la plus pure; aussi bien que les demeures Fortunées des justes, aux Champs Elisiens; n'ont approché de la beauté du sejour Celeste de la Vertu. Ce lieu est voisin du Pole & confine avec les Astres les plus élevez. On ne parvient à ce sejour que par un chemin étroit, difficile, & raboteux. Mille sentiers de traverses nous écartent de la droite route & forment

un

un Labyrinthe, où se perdent les Esprits lâches & souillez du poids des choses terrestres. Il n'y a que ceux qu'un Esprit de feu, ou que le choix du Grand Jupiter authorise, qui puissent y parvenenir. O Vertu! Que de peines & de soins il faut pour vous acquerir! La pente precipitée que nous avons aux vices nous éloigne sans cesse de vous. On ne sauroit donc apporter trop d'attention pour élever ses Enfants, quand on ne veut pas se repentir de porter la qualité de Pere. Rien au monde ne s'acquiert sans peine; & il n'appartient qu'au travail sans relâche de surmonter tous les obstacles. C'est à vous, Peres, que ce discours s'adresse. Empêchez avec une tendre sollicitude que vos Enfants ne se trouvent dans la compagnie des mechans. L'habitude a sur les moeurs un empire absolu, & les Hommes les plus saints ne peuvent se garantir d'être pervertis par la frequentation des scelerats: sur tout dans une jeunesse sans experience. C'est à cet âge critique que le mal se prefere au bien: que l'obscenité fait la baze de la conversation, & que les choses les plus honteuses sont les plus à la mode. La Luxure aiant sur la jeunesse des Droits imperieux; que la compagnie contagieuse des jeunes gens soit donc interdite à vos Enfants. Emploiez les paroles severes & les châtimens, s'il en est

eſt beſoin; N'ayez pas pour eux trop de douceur; diſſimulez avec ſoin l'Amour Paternel, & paroiſſez vrayement en colere. Rien n'eſt ſi dangereux que de trop flatter les Enfans. Soyez en garde contre les detours de ces jeunes imposteurs & n'allez pas reputer pour legitimes les excuſes qu'ils vous donnent. Qu'un Amour extravagant n'aille pas vous aveugler ſur leurs défauts. La ſeule crainte les corrige & non pas la raiſon; & par une pente naturelle, ils ſe livrent au Vice, ſi on ne les tient pas de court. Ils y tombent d'eux mêmes & ſont incapables d'en ſortir ſi on ne les en retire. Ils ne ſont enfin que ce qu'on les fait être. Il faut enſuite s'attacher à conſerver leur ſanté qui eſt le plus pretieux de ſous les biens. Celui qui en béchant la Terre, jouït d'une ſanté robuſte eſt plus heureux mille fois qu'un Roi malade. Il faut par conſequent étudier quelle eſt la ſource de toutes les maladies qui nous affligent: Quand on en connoit la cauſe on prévient bientôt l'effet. Quelques-uns ſont nez d'une mauvaiſe conſtitution & ſont mal diſpoſez par la Nature; Les mêmes reſſentent des tourments qui procedent du ciel; Ces derniers ſont ordinairement formez d'une ſemence impure & leurs Peres ſont la cauſe de leurs maladies. Il y a pluſieurs autres cauſes, telles que

que le Repos, le Travail, le Chaud, le Froid, le Sommeil, les Nourritures & Venus. Chacune de ces choſes debilite les forces & nuit aux fonctions des Membres; ſoit que nous en faſſions un uſage immoderé ou une abſtinence outrée. L'une & l'autre extremité eſt également dangereuſe; la mediocrité au contraire dans la façon de s'en ſervir, eſt plus utile que nuiſible & conſerve la Vie. Les Paſſions illimitées de l'Ame cauſent auſſi des Maladies. Une Crainte violente, le Chagrin, la Douleur; une trop grande Joye même, nous tuë, ſi l'on en croit mille faits Hiſtoriques qui l'atteſtent. L'Air, l'Eau même, deviennent nuiſibles quand ils ont contracté quelque choſe de contacieux. De là naiſſent les Peſtes qui brulent les Entrailles & donnent une Mort génerale à des Peuples entiers. Les querelles, les accidents & mille dangers de la vie enfin, nous rendent malades, de la même maniére. Emploiez donc vôtre raiſon à connoitre les ſources, & les fondements de tous ces maux, ſi vous voulez jouir d'une ſanté parfaite. Si malgré ces précautions vous devenez malade, ne differez pas de recourir aux Rémedes. Donnez tous vos ſoins à ce que la maladie ne prenne pas des forces que vous auriez peine à detruire. Avant que cet ennemi ait penêtré juſqu'à l'in-

l'interieur de la Maison ; Il faut peu d'Eau pour éteindre un Feu qui n'est pas encore bien allumé ; Mais quand il s'est accrû & que ses flammes montent jusqu'au Ciel, les Puits, les Fontaines, les Fleuves entiers peuvent à peine l'éteindre. Connoissez de bonne heure la cause d'une Maladie, & prenez ce qui lui est contraire. Ce n'est que par leurs opposez que les maux se guerissent. Si vous étes incommodé d'un trop grand Froid, guerissez vous par des remedes chauds. Faites la même chose à une Maladie qui procéde d'un travail outré ou d'avoir trop mangé. Ayez recours à leurs contraires, car ils se detruisent alternativement consultez s'ils est besoin un Medecin ou un Chirurgien. L'Art du dernier est beaucoup plus certain; Tout ce qu'il fait est assuré & se demontre clairement. Le Medecin, qui se vante mal à propos d'être Physicien, ne s'attache qu'à un Breuvage malheureux, tâte le Poux, examine les Excrements, & croit faire beaucoup. Il trompe les autres & se trompe lui même. Ah malheureuse condition des Hommes! Le Malade meurt, & donne occasion aux Moines & aux Prestres de chanter. Un autre largement payé de ses Visites met les Dieux en jeu & s'en prend aux destins si quelqu'un meurt. Il remplit cependant sa Bourse. Le seul hazard gue-

guerit les Malades sans le secours de l'Art. Celui au contraire qui connoît la Medecine fera rarement des fautes. Mais ceux dont je veux parler, à peine de cent d'entr'eux s'en trouvera-t-il un qui puisse guerir un Malade pour mille qu'ils assassinent; D'où vient cet abus? Il ne part que de leur profonde ignorance: Dans leurs études ils se remplissent l'esprit d'Arguments Sophistiques & de grands mots d'une Dialectique outrée, dont ils eblouissent le vulgaire; à peine sçavent ils les Elements de la Medecine, ils ne chargent leur Memoire que de detours, & ne sont armez que de Syllogismes imparfaits, vous les voyez parez de ces Talents marcher avec orgueil & demander effrontément les plus grandes recompenses; ils croient qu'il leur suffit (& ils ne se trompent pas à cet égard) d'être sous un nom honnête les Bourreaux du Genre humain. Miserables Loix qui souffrez de tels Crimes; aveugles Rois, qui ne vous en appercevez pas: vous qui avez l'Empire & les Rênes du Monde ne souffrez pas de si grands abus, chassez cette peste & que le Genre Humain vous ait cette obligation. Combien nuit & jour ces cruels n'en envoyent-ils pas au Tombeau? Qu'ils apprennent parfaitement leur art, ou qu'ils ne s'en mêlent pas. On peut dans les autres Sciences tolerer la mediocrité; mais celle-ci, si elle n'est pas

par-

parfaite eſt tres dangereuſe & plus nuiſible qu'une peſte cachée & domeſtique. Il faut prendre garde de ne ſe pas livrer à ces ſortes de geus, dont toute la Doctrine conſiſte à paroître bien habillez & à porter au doigt un beau Diamant. Obſervez ce que je vas vous dire : pour prevenir leurs abus ſoiez attentif ſur vôtre nourriture, ne mangez pas & ne prenez rien de nuiſible ; voila les deux choſes les plus pernicieuſes, rien ne cauſe tant de Maladies ; ne mangez que des Viandes faites & qui ſoient bien cuites. Donnez tous les jours à vôtre corps de l'exercice pour reveiller la Chaleur Naturelle. Le Mouvement eſt la cauſe de la Chaleur ; Il aide l'Eſtomac & retablit ſes forces : il diſſout les humeurs inutiles & chaſſe les corrompües. Prenez un Repos modéré ; Le Sommeil repare les forces du Corps & de l'Eſprit. Une Veille trop longue enerve l'un & l'autre. Il faut ne point prendre de chagrin & regarder la Triſteſſe comme pernicieuſe aux Corps. C'eſt elle qui blanchit les Cheveux avant le Tems ; La gayeté au contraire rajeunit les Corps & fortifie les Membres. Il eſt enfin une choſe plus pretieuſe & plus noble qui ſeule peut faire le bonheur des Hommes, les rendre ſemblables aux Dieux, & les faire-joüir ſur la Terre de la Félicité des Cieux. Cette grace eſt accordée a peu de Gens ; Un tres petit nombre

bre

bre eſt digne de cet honneur; Je veux dire la Sageſſe. Elle eſt preferable à tous les biens & les Dieux ne peuvent nous faire un preſent plus conſiderable. Toutes les Richeſſes de la Mer Rouge, du Tage, du Pactole & les Royaumes entiers ne lui ſont pas comparables. C'eſt la Vertu qui eſt la Mere des Demi Dieux. Heureux, trois fois Heureux, celui qui la poſſede; Mais quelqu'un demande peut-être, qu'eſt-ce que c'eſt que la Sageſſe? C'eſt la premiere des Sciences; C'eſt elle qui nous rend libres des affections terreſtres, qui nous fait parcourir les Cieux & nous entretenir avec les Dieux. Elle nous fait mepriſer comme frivoles toutes les choſes mortelles. Elle eſt comme un feu qui monte toûjours en haut. Elle s'éleve infiniment au deſſus de la Terre. Ce n'eſt qu'à elle enfin, qu'il eſt permis de diſcerner les Biens & les Maux, le Faux & le Vrai. Elle regarde avec un ſouverain mepris, les Roiaumes, les Plaiſirs, les Richeſſes, les orgueilleux Triomphes qui ſont l'objet de la Cupidité des Hommes, & pour l'acquiſition deſquels, ils emploient les jours & les nuits. Elle a compaſſion de tous ces vains ſoucis. Elle montre la façon de bien vivre & celle de bien mourir. En un mot, le Sage eſt autant au deſſus des autres Hommes, que le Soleil eſt au deſſus des autres Aſtres; Il mepriſe

prise en seureté l'Empire de la Fortune, & foule aux pieds d'un courage inebranlable tous les évenements. La mort même ne sçauroit l'épouvanter. Sa Conscience ne lui faisant aucuns reproches, il n'apprehende pas les peines des Enfers; Il meurt content, il se rit des vains Phantômes qui épouvantent le Vulgaire, & ne balance pas à quitter une Vie pleine de travaux pour acquerir une Paix Eternelle. Le Sage enfin, ne cede qu'au seul Jupiter. Quatre choses lui conviennent, & le font reconnoître; Il prend de justes mesures, il juge; il est exempt d'erreur & capable de bien gouverner & ce n'est qu'à lui qu'il appartient de penser sainement des choses Divines & Humaines. Quel Tresor peut être comparé à ces qualitez? Personne ne sçauroit devenir Sage qu'il ne soit exempt de tous Crimes. La Sagesse n'habite pas dans un Cœur soüillé, & sa Pureté a en horreur les Esprits immondes. Elle ne marche pas sans la Prudence & sans la Doctrine. Voilà les degrez par où on l'acquiert. Il me paroît qu'en voila assez; la Queüe du Lion est déjà assez etenduë. Muse, restez dans le silence & vous reposez pour quelque tems.

ABREGE'

DU

SIXIEME LIVRE.

Calliopppe se trouve à la rencontre du Poëte épouvanté de la consideration des Vanitez Humaines. Il est démontré, par le personnage de cette Muse, combien il est impossible à un Esprit plein d'une confiance témeraire de connoître les veritables Biens; Au nombre desquels, la Noblesse &, à plus forte raison, les Richesses & la Volupté ne doivent pas être placées. C'est pourquoi il parle de la Noblesse, dans ce sixiéme Livre. Il approfondit cette matiere fort au long; Il démontre que ce ne sont pas les Arbres Généalogiques, la Réputation, ni les Honneurs: Mais bien plûtôt la Vertu & la Science, qui ennoblissent les Hommes. Et après avoir passé en revue les Miseres infinies de la Vie Humaine, il conclud par dire qu'on ne doit pas tant craindre la Mort; Mais que bien plû-

plûtôt ou doit se haster de la recevoir comme le seul Azile contre tous ses Maux.

LA VIERGE.

IL peut y avoir des Gens de mauvaise humeur, d'un Visage severe qui s'imaginent qu'il n'est reservé qu'à eux de sçavoir & connoître le Vrai, & qu'ils sont les seuls à qui les Dieux aïent accordé d'examiner & de definir les choses les plus difficiles & les plus embrouillées, avec un jugement sain. Ces mêmes Gens diront peut-être, que je n'ai jamais bû des Eaux Sacrées de la Phocide, n'y connu les heureuses Fontaines de la Beotie, & que par consequent, je ne merite ni le Titre ni les Lauriers du Poëte, & cela pour ne m'être pas attaché à decrire des Bagatelles enflées & des Monstres merveilleux; pour n'avoir pas debité des illusions dans de vaines Fictions. Ces Gens semblent n'exiger des Poëtes que des Fables, comme si il étoit honteux, & même deffendu aux Poëtes de dire la verité. J'appelle du jugement de pareilles Gens, que je regarde comme faux & condamnable; Rien ne m'aiant paru meilleur, & plus doux que d'embrasser la Verité, j'ai crû que les bagatelles, ou les Fables devoient être abandonnées comme

comme appartenantes aux vieilles Femmes & aux Enfants. Que d'autres exaltent avec pompe, les Guerres des feroces Géants ; Les cruelles Harpies, les Gorgones, les Ciclopes & les Nautonniers épris du chant seducteur des Sirenes ; Quils chantent Circé, qui produit des Monstres, & la triple Chimere : Athlas changé en énorme Rocher, qui porte sur ses robustes épaules le Ciel étoilé, Persée qui s'éleve jusqu'aux Nuës ; Tantale, Titye & le temeraire Promethée, justement puni pour avoir derobé le Feu Céleste ; Les Danaïdes, & tout ce que la Grece a fait dans un extravaguant delire ; Contagion qui s'est repanduë sur les Latins, qui nous l'ont transmise. Je regretterois d'emploier la Boisson des Eaux de l'Hyppocrene, à chanter le Monstre de Bellerophon ; & je croirois soüiller les Lauriers d'Apollon. Je renoncerois plûtôt à ceindre ma Teste de Couronnes de Lierre, consacré à Bacchus, que d'être saisi d'une pareille Folie. Et je rougirois mille fois de la qualité de Poëte, s'il falloit s'asservir à ne chanter que des Amusements enfantins ou qu'il fallût que je me livrasse à d'agreables Mensonges, au mepris de la Verité. Bien des Gens ont de l'Eloquence, mais il est rare de trouver du jugement. On en trouve aisément qui font des vers sublimes & qui sont sçavans dans

 les

les Langues Greques & Latines ; Ils sçavent beaucoup de choses, qui ne leur procurent pas la Sagesse. Leurs Paroles sont brillantes comme des Colliers de Pierres Precieuses : Mais dans un serieux examen, elles n'ont rien dont on puisse profiter. C'est une Peinture delicate & platte qu'on regarde exterieurement ; mais qui n'a ni suc ni substance. Quel fruit l'Esprit en peut-il retirer ? Que peut-on apprendre d'une pareille Lecture ? Que sçait-on enfin, sinon des Songes & des Resveries qui ne servent pas à la conduite de la Vie, & qui ne rendent rien d'utile. L'on est aussi avancé, à les sçavoir qu'à les ignorer. Que le Vulgaire m'accorde ou me refuse le Titre de Poëte, je ne debiterai pas des Mensonges si vains ; Je suivrai la verité, parceque c'est elle qui perfectionne l'Esprit. Nous sommes plus heureux, & plus semblables aux Dieux à mesure, que nous la connoissons d'avantage. Quoi qu'il n'y ait pas de grands applaudissements sur cette matiere à esperer du Vulgaire ignorant, & qu'il ne reçoive pas ces Traitez avec beaucoup d'empressement, ni qu'il n'y ait pas une grande renommée attachée à manier des Sujets pareils, cependant je vais en presence des Muses & des Critiques entrer dans un chemin couvert de l'Ombre funeste de l'If & du Cyprès. J'apperçois déja les

tristes

triſtes Champs des Morts, & les pâles Royaumes de Proſerpine, qu'entourrent les torrents du Lethé, de leurs Ondes obſcures : Des Campagnes couvertes de livides Pavots, où regne le Sommeil & un affreux Silence. Où me conduiſez-vous, Calliope ? Quels Monſtres me faites vous voir ? Quelles Clameurs me faites vous entendre ? Les Forêts retentiſſent des cris funeſtes des Hybous, & l'affreuſe Choüette forme des Accens Funebres ; des Phantômes hydeux m'effraient par leurs hurlements. Encore une fois où m'entraînez-vous, Muſe ? Les Colines, les Vallées & l'Echo même retentiſſent du bruit affreux des accens qu'on entend dans ces triſtes lieux ? Quel eſt donc le ſujet d'une ſi grande douleur. Quel eſt ce Peuple vêtu de Voiles obcurs ? Ils traînent après eux de funeſtes Lambeaux. Ils ont la Teſte voilée, & rempliſſent l'Air de leurs triſtes Plaintes. Que vois-je ? Quel horrible carnage ? La Terre eſt de tous côtez, jonchée d'affreux Cadavres ! Qui a pû ſe baigner dans ces flots de ſang ? Combien vois-je de Corps de Rois & de Pontifes ? Je reconnois les marques de leurs Dignitez : Mais la Mort n'eſt par loin : Je l'a vois s'approcher furieuſe. Quel horrible aſpect ! Sa cruelle Faulx eſt toute enſanglantée ! Mille Bataillons de Maladies la precedent,

& mille dangers la devancent! De combien de cruels Ministres est-elle accompagnée! Mais que dit-elle avec tant de bruit? Elle s'avance, je l'entends, & je vais le redire. Je suis la Mort, dit cette cruelle: Je moissonne, avec cette Faulx, tout ce qui est sur la Terre, comme on fauche le Foin. Jupiter m'a donné sur l'Univers des Droits incontestables. J'ai des ordres de n'épargner personne. Le Pauvre, en sa Cabanne, est soumis à mes Lois, & la Garde des Palais les plus somptueux n'en sçauroit garantir les Monarques. Personne ne peut m'échapper. Les Rois sont soumis à mon Joug; J'humilie & j'atterre le faste orgueilleux des Pontifes. Il n'est enfin point de Tête exempte de ce Tribut. On se refugieroit en vain aux extremitez de l'Ourse glacée. Les Confins du Monde ne peuvent cacher, ni mettre les Hommes à couvert de ma colere. Mes coups sont par-tout inévitables. Dût-on se precipiter dans le sombre séjour des Mânes, se refugier sur les Plages Meridionales les plus reculées: Dût-on enfin monter jusqu'aux Astres les plus inconnus; on me trouve par-tout & cette Faulx abbat les jeunes Gens, comme les Vieillards. Je n'ay nul égard pour les Richesses, ni pour la Noblesse fondée sur les plus anciens Monumens. Combien d'Hommes cette Main

a-t-elle precipité dans les Abymes du Tartare? Priam frappé aux pieds des Autels a été ma Victime. Ce superbe Roi de Macedoine qui, par l'effort de ses Armes, avoit renversé de si grands Royaumes; dont l'immense Univers, ne pouvoit contenir l'Esprit vaste, à été frappé de ce Dard, dans la superbe Babilone. Peut-on nombrer les Heros Latins descendants de Mars qui ont plié sous l'effort de mes coups? Ces Maître de la Terre dont la Vertu heroïque avoit porté la Renommée jusqu'aux Astres, & qui s'étoient assujettis l'Occean, n'ont pu m'échapper. Quel est celui qui m'a resisté, & qui a pû s'exemter de la Loy génerale? J'ay arraché le Sceptre de la Main des uns, & enlevé le Diademe de la Tête orgueilleuse des autres, la parole leur a manqué. Je les ai arrachez de l'éclatante lumiere; Leurs Corps inanimez, privez enfin de mouvement, ont été renfermez dans de tenebreuses Sepultures. L'Indien, l'Arabe, le Maure, le Scythe, l'Européen, l'Asiatique & l'Affriquain brûlé des chaleurs de la Lybie, me craignent égallement. Je n'ai nul égard pour les personnes & pour les differents lieux. Les Tems, les Mœurs, & les Années me sont indifferents. Le Mechant & l'Homme de probité; le Sage & l'Insensé; les Enfants, les Jeunes Gens, les Vieillards; La Laideur & la Beauté

n'ont aucune recommandation auprès de moi. Celui-là même que je vois qui entre avant le tems dans mon Royaume, sera mis au rang des pâles Ombres quand les Destins l'auront ordonné. Cette Sacrilege implacable acheva ce Discours. Une grande frayeur s'empara de mon Ame: Mon Sang glacé se retira dans le fond de mon Cœur; Sur-tout quand j'apperceus cette sourde Executrice deputer dans tout l'Univers ses cruels Ministres, qui composoient une Troupe innombrable. Elle paroissoit se glorifier d'une Ruine Générale. Les détestables Ministres de ses cruelles Volontez se distribuent de toutes parts, chacun d'eux s'empare d'une Personne differente: On voyoit des Corps languissants par terre, tourmentez des plus affreuses douleurs; elle arrivoit ensuite elle même, & mettoit fin par sa Faulx redoutable à leurs peines Mortelles: Elle remarquoit en passant ceux dont la Trame n'étoit pas achevée de filer par Lachesis, & dont le Destin n'étoit pas rempli, & prenoit une joye detestable au Carnage futur qu'elle devoit en faire. Etonné, confus & tremblant, je proferai ces mots. O soins inutiles! O Vœux des Hommes! O vains Travaux! Esperances trompeuses! Consolation d'un Esprit aveuglé! O Honneurs des Humains! Que vous êtes passagers! O tems! Que vous

vous êtes sujet à des variations! Que nôtre vie est courte, incertaine, & remplie de Maux & de Dangers! Que vos apparences sont trompeuses! Vous paroissez exterieurement douce & agreable, mais quel Fiel & quel Venin ne renfermez-vous pas? Que sommes nous miserables? sinon une Poussiere élevée par les Vents, aussi fragiles que le Verre, aussi peu considerables que l'Ombre fugitive, d'aussi courte durée que les Roses qui brillent le Matin, & languissent le Soir. A present guais, & vivants, dans l'instant la pâture des Vers; maintenant forts & doüez de beauté, peu de tems après des Cadavres hydeux. De quoi peut nous servir d'amasser des Thresors? A quoi sont bonnes, les Perles, l'Or, l'Argent, & les Habits pretieux? A quoi peut même servir la Royauté? De quel usage sont les Palais incrustez de Marbre, de Numidie? Pourquoi d'un regard orgueilleux mepriser tout le Monde, & vouloir s'égaller aux Dieux, si la mort enleve tout, si, miserables que nous sommes, nous devons perir comme l'ombre, & la poussiere, si, tôt ou tard nôtre faste & nôtre vaine gloire doivent être detruits, sans retour?

Comme je faisois en moi même ces Reflections, Calliope, Mere d'Orphée, vit la pâleur peinte sur nom visage, la crainte marquée sur nom front;

Tremblant & pâle j'obfervois, & marchois en fremiffant. Raffurez-vous, me dit elle, & muniffez-vous d'une noble hardieffe. La crainte ne convient qu'à une ame vile : Elle ne fied pas aux grands Hommes. Quelle raifon avez-vous de tant craindre la mort ? Déeffe, lui repondis je, ma crainte eft legitime : Ce mouvement eft donné par la Nature, à tous les Animaux : Il n'en eft pas un qui n'en ait horreur, & ne la fuye. Elle ôte la Vie, les Richeffes, & les Delices : Elle detruit le Corps, le reduit au néant ; & jufques aux Os mêmes font reduits en Pouffiere : Elle ôte tous les Biens : Elle eft enfin le plus grands des Maux. Il faudroit être de Fer pour ne pas apprehender un Monftre fi cruel. La Fille de Jupiter me dit en fouriant, vous vous trompez, & vous vous laiffez decevoir par l'apparence & par l'ombre du Vrai. Mais il n'a pas été accordé à tout le monde de decouvrir la Verité. Il y a un Rameau au milieu de cette Forêt, entouré d'Arbres les plus épais & caché dans les detours les plus reculez. Ce Rameau d'Or enfin, n'eft decouvert que par ceux à qui des Colombes pures le demontrent. Pour moi qui fuis de l'illuftre Sang des Dieux, il m'eft permis de connoître la Verité, & je peux vous la dire fi vous voulez me prêter attention. Déeffe, lui repondis-je, je n'ay

rien plus à cœur. Il faut, dit-elle, nous écarter un peu d'ici; ſuivez-moi. Elle me conduiſit dans un lieu élevé, qui n'étoit pas éloigné: On y voyoit la Lumière du Soleil qui frappoit le ſommet de la Montagne de ſes Rayons les plus purs. Cet agréable Flambeau en avoit chaſſé les plus épaiſſes Tenèbres. Nous nous aſſimes auprès d'une Fontaine, à l'ombre d'un Laurier: Et ma Conductrice, de ſa bouche divine, prononça ce Diſcours. L'Homme qui ſe confie temerairement à ſon Eſprit, & à ſes Lumières, devient la riſée, & le joüet des Dieux: Quand il oſe ſur tout penetrer les ſecrets de la Nature, & foüiller dans les Arcanes Divins: Comme ſon Eſprit eſt effectivement imbecille à ce point qu'il ne peut diſtinguer ce qu'il a devant ſes pieds, de quel droit peut-il eſperer de découvrir ce que Dieu a caché dans le Sein de la Nature? Il croit cependant tout ſçavoir: Il eſt cauſeur, malheureux, aveugle, temeraire, plein de Démence. Il ſe flatte lui même & s'eſtime beaucoup: L'Amour propre eſt l'origine de cette folie. C'eſt le Nuage épais qui l'empêche de connoître la Verité. Defaites-vous de l'Amour propre, vos yeux verront plus clair, & ce qui vous paroît bon ne tardera pas à vous paroître moins bon ou peut être mauvais. Ce que vous enviſagez comme de grands

maux deviendra le plus Souverain des Biens. Après avoir chassé les épaisses tenèbres qui vous environnent, apprenez que le Genre-Humain n'est autre chose qu'un Outre rempli de Vents, que la Fortune roûle avec sa Boulle d'un & d'autre côté; Mais Helas! celui qui est Sage, préfere la Mort à la Vie, puisque les Hommes sont continuellement tourmentez, pendant qu'ils sont sur la terre, ou qu'ils ne jouissent tout au plus que de Biens perissables, mêlez d'une affreuse amertume. Vous serez aisément persuadé de cette verité, si je vous réprésente les Biens, & les Maux de la Vie des Hommes. Ce que je vais faire le plus succinctement qu'il me sera possible. Après les avoir comparez vous connoîtrez la vie telle qu'elle est, & vous verrez si la mort est si redoutable que vous vous l'étes figuré. Il faut commencer par les Richesses que tout le monde desire & recherche, qu'on louë & qu'on admire: Je vais m'efforcer de vous demontrer ce qu'elles sont. Déesse, repondis-je, vous pouvéz vous épargner cette peine, j'ai appris de Minerve jusqu'à quel point elles sont méprisables. La Vertu, & son Fils Timalphes, m'ont fait mépriser la Volupté. A ces deux choses près, Déesse, parlez & m'enseignez, de grace, ce qu'il vous plaira. Nous allons donc com-

commencer par la Noblesse, repondit-elle, qui est placée au nombre des Souverains Biens. Aujourd'hui tout le monde veut être noble, & chacun croit l'être à juste titre, quoi qu'on soit aussi éloigné d'en meriter la glorieuse qualité, qu'il y a de distance de l'Ebre aux Indes. Mais qu'est-ce au fond, que la Noblesse pour en faire tant de cas? Je tâcherai de ne pas m'écarter de la verité; Mais Helas! A quoi bon la confesser si l'on refuse de la croire? Certains Animaux naissent & fuyent le jour, & ne marchent que dans les tenèbres. C'est de cette manière que la plûpart des Hommes ne peuvent connoître la Verité, & ne s'en soucient même pas. C'est de cette manière que Dieu & la Nature, ont distingué mille Cathegories differentes dans la Race Mortelle; & celui-là qui a un juste discernement reconnoît dans la seule espece des Hommes, tous les autres Animaux rassemblez, puisque jusqu'à present les Hommes ont differentes Mœurs & differents Genies. La plus considerable partie fuit les Ombres & les Tenebres, & ils ne peuvent reconnoître la Verité: Leurs foibles Yeux ne peuvent soûtenir l'éclat du Soleil & un très petit nombre est capable de le regarder fixement. Ces derniers sont doüez d'un Esprit Divin. La Noblesse selon les idées du Vulgaire igno-

rant procede ou des grandes Richesses, ou du Sang, lorsque quelqu'un doit sa naissance à une illustre origine, dont l'Arbre Genealogique fait parade d'Ayeux, de Bisayeux & de Blazons antiques. On y voit de somptueux Eloges rendus à la Vertu des Peres. Mais Helas! Que le jugement du Vulgaire, s'écarte en pareil cas de la Verité, comme ce n'est que trop la coutume! L'Opinion commune est le partage de bien des gens; mais la Raison n'est du ressort que de peu de personnes. Si celui qui est Riche doit être régardé comme Noble, il s'ensuivra qu'un Boucher, un Barbier, un Pescheur, un Marchand de Chevaux, un Berger, un Boulanger, un Corroyeur, un Bouvier, un Fripon, un Brigand, & tout autre de la plus basse Lie du Peuple y pourra parvenir: car il faut avoüer que plusieurs de ces gens se trouvent Riches, ou peuvent le devenir. Il arrive souvent que la Fortune éleve les miserables, & quelques fois les precipite selon le caprice inconstant de sa Roüe. Marius ne fut il noble que quand il entra en Triomphe dans la Ville de Rome, avec les applaudissements du Peuple & du Senat, couronné de Lauriers, monté sur un Char traîné par quatre Chevaux plus blancs que la Neige: Mais le même aprés avoir été chassé par Sylla, exilé de sa Patrie, obligé de

se

ſe cacher à Minturne dans le Royaume de Naples, & même d'être renfermé dans une honteuſe Priſon : Quand il étoit obligé de mandier dans les Campagnes de Carthage & qu'il mangeoit du Pain deſtiné aux gens qui bechoient la Terre; le même ceſſoit-il d'être noble? O jugement des Dieux, que vous étes impenetrable! Mais non, dira le Peuple imbecille, ſa Nobleſſe l'avoit abandonné & elle n'eſt revenuë que quand Marius revint à Rome, le ſort ayant changé de face : Ce ſentiment ſeroit extravagant ſans doute. Si la Nobleſſe procede de l'Or, qui naît de la Terre, de la Fraude, du Vol ou de l'Uſure, la Nobleſſe par conſequent tireroit ſon origine de l'Uſure, du Vol & de la Fraude. O Jugement inſenſé du Vulgaire! O Troupe ſans Ame! Jamais les Richeſſes, n'ont pu ennoblir l'Homme: La vraye Nobleſſe eſt ſans prix, & ne peut s'acquerir au poids de l'Or. Quoi, Race miſerable! Vous vantez la Vertu de vos Peres; Vous loüez votre illuſtre origine, tandis que par vous mêmes, vous feriez rougir ces illuſtres Morts, s'ils étoient capables de ſentimens! On ſe contente de raconter les actions de ſes Peres; on montre les Monumens glorieux de ſes Ancêtres, & les Trophées élevez par ſes Biſayeux, tandis que ſoi même, on eſt livré à des Crimes innombrables,

& pendant que l'on est lâche & sans Vertu; et l'on ose se croire noble, par ce qu'on doit le jour à un Sang illustre. De quel droit s'approprier les depoûilles d'autrui? Et pourquoi la Loüange acquise par vos Peres seroit-elle la vôtre? Tandis que vous leur faites déshonneur, & que dégenerant de leurs Vertus vous étes un infame? C'est le Geai qui prend le nom du Cigne, & la Corneille qui, revetüe des plumes du Paon, veut paroître telle: Mais la nature vous fait reconnoître: Elle est la source de la Noblesse; C'est d'elle que procedent les Ames viles, aussi bien que les Cœurs Celestes. C'est elle qui donne les semences à tous les Etres: C'est à l'Esprit qu'est dûe la Noblesse & non pas au Corps. On voit tous les jours des Esclaves qui sont beaux, grands & robustes. La Noblesse est la decoration de l'Ame; C'est un certain courage que naît avec nous, qui nous porte aux grandes actions, & nous fait mepriser les choses viles. Elle s'efforce de monter en haut, comme le feu, & veut penetrer jusqu'aux nües. Celui qui par un celeste present a reçu cette force, deviendra bon, patient, dans l'adversité, sera doué d'un jugement sain, & sera attentif & avide d'acquerir de la louange à juste titre. Mais helas! la Nature, n'accorde pas à tout le monde un si grand bien. La Memoire

du-

du petit nombre de gens qu'elle en a gratifiez; se conserve longtems après leur mort. Cependant; O Mœurs! O Folie! Chacun se dit & veut être crû Noble. O Troupe de Fourbes audacieux! O vil Troupeau! Les grands noms vous flattent; la reputation & la gloire vous plaisent. Pourquoi le Travail & la Vertu n'ont-ils par sur vos Cœurs le même ascendant, puisque c'est par eux que vous pouvez être Nobles à juste titre? Mais helas! vous preférez d'être regardé comme sages & justes sans en avoir acquis le nom glorieux! Pourquoi une Monnoye fausse, & une chose qui n'a que la ressemblance du Pain, sans en être effectivement, ne vous plaisent-ils pas, comme le faux nom de la Noblesse? Apprenez, O Esprits fols! à mettre un frein à vos desirs, à reprimer vos Passions aveugles, & à vous servir de vôtre Raison pour vous empescher de tomber dans le Crime, & pour vous faire suivre la Justice. Commencez par vous connoître vous mêmes; Que le Travail cesse de vous effrayer; fuyez la nonchalance; ce sont les vrais moyens d'acquerir la Vertu; Pour lors vous étes Nobles à juste titre: Voilà la vraye Noblesse, ce sont les vrais presents des Dieux, inconnus des ignorants. C'est par de pareils moyens que les Romains, issus de la Race Troyenne,

yenne, ont porté jusqu'aux Astres la Gloire de leur Empire. C'est en quittant cette route qu'ils se sont detruits & precipitez, car dès l'instant que leurs lâches descendants, au milieu de la prosperité & d'un Empire tranquile, se sont livrez aux Delices, aux Jeux & au Luxe, ils ont en peu de tems degeneré de la Gloire de leurs Ancêtres. La vraye Noblesse pour laquelle ils avoient conçû de l'aversion, les a abandonnez; elle s'est retirée chez les Dieux. La Luxure & le Vice de leurs Neveux, croissant de jour en jour, tout l'Orgüeil de Rome s'est enfin trouvé confondu. Non, ce n'est ni la Race, ni le Sang ni l'Ordre successif des Statuës antiques, ni l'abondance de l'Or, qui peuvent ennoblir; mais la seule Vertu, c'est d'elle qu'Hector, & Hercules ont reçu la Noblesse, aussi bien que celui qui a acquis à Troye une Gloire immortelle, & tant d'autres Heros dont la reputation s'est conservée depuis tant de Siecles. Pourquoi se glorifier d'être issu de Parents Nobles? Qu'en peut-on inferer à vôtre avantage, si vous n'étes rien par vous même & si vous soüillez une illustre Famille à laquelle vous faites une tache irreparable, si vous en étes la honte & le deshonneur? C'est comme si un Lion donnoit la naissance à un Ane. Vous n'étes plus qu'un Monstre qui deshonnorez une

grande

grande Maiſon. La Nobleſſe, croyez moi, ne ſe laiſſe pas par Teſtament; la Vertu n'eſt pas heréditaire, comme une Maiſon des Champs & des Meubles. C'eſt un don que la Nature avoit fait à vos Ancêtres, qu'elle ne prodigue pas à tout le monde. Remontez juſqu'à l'Origine de vôtre Race, vous y trouverez des Artiſants, des Laboureurs, & vous en verrez un qui, né du plus bas lieu, a tracé le premier à ſes Deſcendants, le principe de la Nobleſſe, qui s'eſt accruë petit à petit, & par degrez pendant un longtems, & qui vieillit & ſe detruit à la fin. Le tems enleve & detruit tout. Qu'eſt devenûë la Race des Pompées, & des Ceſars? Qu'eſt enfin devenu Scipion, qui par ſa vertu avoit acquis le fameux ſurnom d'Afriquain? Qui pourroit croire l'extinction d'une Race ſi illuſtre? Une grande Maiſon tombe, ſe detruit preſque, eſt enſuite relevée & retombe à la fin. Rien enfin, n'eſt durable en ce monde. Si le Ciel a coutume de varier il en eſt ainſi de toutes les choſes periſſables. Pouvez-vous reconnoître la Race, pouvez vous diſcerner l'Arbre que par ſes fruits? Rien ne prouve mieux qu'on eſt d'une Race illuſtre, que de l'être ſoi-même: Mais Helas! Il n'en eſt pas ainſi. De Grands Seigneurs ont ſouvent donné la naiſſance, à un Homme mepriſable: La Laideur quelques fois nâ-

nâquit de la Beauté. Les Gens les plus Robustes, ont eu des Enfants foibles & infirmes, & l'on a veu des Fols devoir l'être à des Gens très senfez. l'Esprit comme le Corps émane de nos Peres. Ils ne sont cependant pas les Maîtres de nous accorder l'Esprit. C'est à la Nature que ce droit est reservé. La plus noble Origine ne fera rien de bon si elle n'est pas secondée des Celestes Influences. Rien n'est si vrai que le Proverbe Vulgaire: C'est l'Année qui produit les Moissons & non pas la Culture. Les meilleurs Graines, si elles sont en semencées sous des Astres contraires, ne produiront que de l'Yvroye, ou periront tout à fait. Ce n'est donc pas un Pere qui peut seul donner la Naissance à des Enfants Nobles, il faut que le Ciel y concoure; C'est pour cela qu'on voit naître du milieu du plus bas Peuple, des Gens illustres qui s'acquierent une grande Renommée, qui leur survit. Qui étoit Virgile? Qu'étoit-ce que Ciceron? Le sage Caton lui même? En un mot qui étoit Horace?. Ils étoient tous nez du milieu du Peuple. Quel étoit le sçavant Homere, auquel nous ne connoissons ni Patrie ni Parents certains? Quel étoit le Pere de Demosthenes? La Mere d'Euripide? Qui étoit Socrate le Divin? Socrate dans les Leçons duquel Platon a puisé comme dans des Sour-

Sources Divines, & qui, au jugement d'Apollon même, a paru être le seul qui fut vrayement Sage? Le même étoit Fils d'un Marbrier, & sa Mere étoit une Matrone ou une Accoûcheuse. N'avons nous pas veu des Rois s'élever du milieu du Peuple, Des Consuls, des Empereurs? Enfin pourquoi les Chevaux, les Chiens, & les autres Brutes, degénérent-ils de leur premiere Race? Aucune chose ne reste longtems, dans son premier Etat. Tout dépérit. C'est la Loy de la Nature & du Destin. De nouvelles choses renaissent & se rétablissent; C'est la vicissitude du monde. Dieu, du milieu de sa Gloire, a fait les plus grandes, des plus petits commencements, & il reduit avec la même facilité qu'il augmente avec magnificence, & change à chaque instant la face de l'Univers avec une Sagesse infinie. Je ne veux pas pour cela inferer qu'il ne soit avantageux d'avoir des Parents illustres & de naître d'une Race noble: C'est un avantage qu'on doit au Destin. Un grand Nom fournit quelques fois des Secours, des Exemples: C'est une perpetuelle exhortation au bien qu'une haute Naissance, & souvent de pareils Enfants ressemblent à leurs Peres, pourvû que les Destins & la Fortune ne s'opposent pas au dessein de la Nature. C'est cette même Nature qu'il faut

sui-

suivre; s'écarter de ses Loix, c'est entasser Montagnes sur Montagnes, pour chasser Jupiter de son Thrône Celeste, comme l'entreprirent autres fois les Geans dans la Macedoine, quand ils entasserent Ossa sur l'Olympe, & Pelion sur Ossa. Il faut donc conclure, qu'il ne suffit pas d'être régardé comme Noble, par le Peuple pour l'être effectivement. Si vous êtes toûjours paré, le Visage lavé, nourri de Metz exquis, magnifique dans vos Habits, & que vous parliez avec osttentation de vôtre Famille, ou de vôtre Maison, vous n'êtes pas Noble pour cela, mais seulement Fortuné: Vous êtes un Outre doré, ou semblable à une Statûë de Marbre: Cependant personne ne s'embarasse d'autres choses, l'on se contente du simple nom de la Noblesse & de la Vertu, & l'on aime mieux paroître Homme que de l'être effectivement. O Dieux! Chacun veut porter des noms magnifiques & des Titres illustres, on les affecte, on se les arroge, on les recherche, ou les derobe enfin, commè s'ils étoient deubs: C'est un Ane qui veut passer pour Leopard & une Fourmi pour un Lion. On s'embarasse peu d'être sage, genereux, juste, sçavant & même honnête Homme. On est content de l'ecorce & de passer pour tels. L'Ombre de ces choses est le Voile qui cache les plus mauvaises

Mœurs:

Mœurs, c'est un Lys qui n'est blanc que de nom & non pas d'effet. C'est à pareil titre que bien des gens sont Nobles comme Pasquin passe à Rome pour être un Homme, parceque souvent on lui donne les Epithetes de courageux, de noble, de Femme de mauvaise vie. Cette Statuë de Marbre prend elle pour cela ces qualitez? Je suppose même que vous soiez Noble, de nom & d'effet; qu'en resultera-t-il? Mais j'auray des Loüanges, & des Honneurs, me direz vous, ces choses ne meritent t'elles pas d'être recherchées? La Vertu procéde de la vraye Noblesse: La Loüange & les Honneurs procédent de la Vertu. Qu'il est difficile de l'acquerir cette Vertu. Si vos vûës étoient moins bornées, vous connoîtriez quels travaux en coute l'acquisition: Combien les hommes ont de peine à la posseder; & combien elle rend la Vie amere: quoiqu'en puissent dire les Stoïciens. Examinons d'abord quelle est la Vertu, qu'on appelle morale; cette partie est difficile. Quels immenses travaux ne faut-il pas employer pour la posseder? Il faut declarer une Guerre ouverte à la Nature, puisqu'elle a créé le Genre Humain infirme, ayant une pente involontaire au mal & une opposition directe au bien. O Dieux! Combien nos pas sont glissants, vers le vice! Pourquoi ces semences pour le mal sont elles

elles si homogenes à l'Homme ? O Promethée ! fut-ce vôtre faute ? ou bien si, comme on le dit, un mauvais Demon a mis ces Maladies dans nos Cœurs, & nous a pétris de l'amour prophane du Crime ? O Chemin plein de difficultez, de detours & de travaux ! Qui nous conduisez à la pratique des bonnes Mœurs & à la Vie des Dieux ! Qui est-ce qui est bon ? Personne ne l'est de son propre mouvement. Qui est-ce qui n'est pas mauvais, sinon celui qui refuse de pecher par la crainte des Loïx ? Heureuse impuissance qui nous empêchez de commettre le crime. Qu'il est difficile de de resister au fatal penchant de la Nature ! Et que ne coûte pas la victoire qu'on remporte sur soi-même ? Que les folles Passions du Cœur ont de force ! C'est pourquoi il faut dès l'Enfance leur livrer un combat continuel, afin de pouvoir donner des Resnes aux Vices. La seule habitude peut rompre les forces de la Nature, & il faut bien des Années pour affermir la pratique des Vertus. La vie de l'Homme est un combat perpetuel, c'est un Champ rempli d'Ennemis & une embuscade pleine de Voleurs. Quel est l'Athlete assez vigoureux, pour échapper à tant de dangers ? Quand on est partagé des faveurs de la Fortune, les Passions déreglées s'emparent de nôtre Ame ; l'Or-

gücil

gücil nous attaque de toutes ses forces, la Paresse, la Gourmandise & l'Audace impudente se mettent de la partie. Si au contraire on se trouve dans l'Adversité; la douleur & la crainte nous assiegent, le cruel poison de l'Envie & de la colere nous tourmentent. On saisit avec avidité, tous les moyens qui se presentent, pour chasser la Pauvreté; La Fraude, les Rapines le Larcin sont employez pour reparer la cruauté du Sort. O mortels vous flottez entre Scilla & Carybde, & vous trouvez de toutes parts les écüeils des vices: pour éviter un mal vous tombez dans un autre. Que de travaux, que de dangers n'avez vous pas à soûtenir, pour devenir vertueux? Pour acquerir cette Vertu, qui est la moderatrice des Actions? Il faut abandonner les plaisirs, pour se livrer à une triste prudence, & mener une vie peu agreable; pour suivre la Justice, il faut abandonner l'utile. Chacun aime la Justice chez autrui & peu de Gens veulent loger chez eux cette Vertu. Si l'on veut être prudent, on devient Martyr des precautions, & la douce confiance est bannie de nos Cœurs, puisqu'on ne rencontre de toutes parts que fourbes & que detours. Celui qui est bon & doux est souvent offensé; Il est plus en danger, & les embusches semblent naitre sous ses pas; Le Monde est une Maison remplie

plie de Maux, & la Patrie des Crimes. La Probité en est exilée. On voit le Chasseur sans cesse occupé à chasser les Lievres, les Daims, & les Chevreüils. Ces Animaux sont doux & timides, mais le voit-on si souvent occupé, à chasser les Ours, & les Lions qui au contraire restent tranquiles dans leurs Forêts? Soyez doux & simple de Cœur, & de Mœurs innocentes, vous ne tarderez pas à être la proye des Loups devorants. Le Monde semble être le Païs natal de tous les Tyrans; Le fort écrase le foible, & le grand opprime le petit: l'Aigle porte-foudres, épouvante les Cignes timides, & l'Epervier devore les Grives & les Colombes: Le Serpent émaillé de diverses Couleurs, engloutit les miserables Grenoüilles. Dans les Forêts, les Bêtes feroces font une guerre continuelle aux Bêtes fauves. Et vous Empire de Nerée, n'avez vous pas vos Monstres, qui absorbent dans leur énormes gosiers, les plus petits Poissons? Dangers de toutes parts sur Mer, sur Terre, jusques dans l'Air; l'ennemi est par tout. A quoi sert donc l'Innocence? Quel avantage a donc cette Vertu, qui nous rend doux? Puisqu'elle nous livre desarmez au milieu de nos ennemis? Mais m'allez-vous dire, la Probité est protegée par les Loix & par les Princes. Plût-il aux Dieux que cela fût! Les

Loix

Loix par-tout se taisent devant les richesses, & la faveur: Les Rois s'appaisent par des présents, & se laissent flechir par les Prieres de leurs Courtisans. Ils condamnent souvent la personne, qui n'a fait d'autre Crime que celui d'être pauvre, & de n'avoir pas de faveur. D'autres sortent innocents des mains de la Justice. Helas! Un petit Moûcheron reste enveloppé dans une toile d'Araignée, tandis qu'une grosse Moûche au contraire brise la toile & se retire saine & sauve. Les Loix, disoit le Sage Scythe Anacharsis, n'enveloppent que les miserables; Mais elles fournissent de larges issues aux Gens puissants. L'autre partie de la Vertu qui s'applique à la recherche des causes de la Nature, & de la verité presque impénétrable, est d'une difficulté & d'un travail qui ne peut être exprimé que par ceux qui la connoissent. Il faut dès la plus tendre jeunesse, être soumis à la ferule d'un Pedant de Precepteur, essuyer des Chatiments de toutes especes, reciter les larmes aux yeux d'ennuyeuses Leçons, être renfermé dans une Ecole, comme dans le plus obscur Cachot: Nulle liberté d'aller où l'on veut, que sous le bon plaisir d'un Pedagogue tyran. Il faut même se gêner sur les nécessités les plus naturelles & se passer enfin de manger & de joüer, privation dificile à décrire

K pour

pour de jeunes Ecoliers. On arrive à l'Age de Puberté, nouvelles études, il faut ſe rendre à Naples, s'expoſer ſur le Golphe Adriatique, & courir les Mers de Toſcane. Un autre va à Perouſe ou à * Rome. Quelle incommodité n'a-t-on pas à ſouffrir, éloigné de ſa patrie? Il faut preſque renoncer à la Nourriture, au Sommeil, & à Venus pour ſe livrer entier à la Lecture, & à l'Etude; ſans quoi l'on ne peut parvenir à être vrayement ſçavant; beaucoup en ayant le nom, mais très peu l'étant en effet. Il faut que ceux qui viſent, au comble de la Doctrine, renoncent aux plaiſirs, & abandonnent la ſeduiſante Volupté, elles detournent l'Eſprit du pénible chemin qu'il faut parcourir pour arriver au Sanctuaire de la blonde Minerve, & il faut ſacrifier de longs & aſſidus Travaux pour acquerir de la reputation, & ſe faire un nom dans le Monde. A force d'études l'Eſtomac ſe debilite, & ne fait plus ſa coction ordinaire; La vûë s'affoiblit, la Pâleur, la Maigreur & la Vieilleſſe mettent fin à tous nos maux. Qu'y a-t-il d'étonnant en cela? Il n'eſt pas de la Nature des Hommes de connoître la vérité, c'eſt le propre des Dieux. C'eſt comme une Chauve-Souris qui a la vûë trop foible pour ſoutenir les Rayons du Soleil: Ainſi l'eſprit humain eſt forcé de retom-

* Il faut ſe ſouvenir que l'auteur étoit Italien.

tomber, toutes les fois qu'il veut s'élever trop haut, & pénétrer jusqu'aux Cieux d'un vol temeraire; & les Mortels n'entreprennent pas impunément ce qui n'est possible qu'aux Dieux. Ils extravaguent d'autant plus, qu'ils en sont plus entêtez: N'ayant par eux mêmes aucune connoissance que les secours & les lumières qu'ils reçoivent d'en-haut. O Heureuses Intelligences! Quel est celui des Mortels qui connoît le Monde? Qui peut avoir une juste idée de son immensité? Qui peut avoir la moindre notion de sa Formation? Quelle est l'Imagination qui peut concevoir la grandeur du Maître de ce Monde? Des Especes qu'il a animées, & des innombrables Causes cachées de tous les Estres? Les Semences dont ils procedent & leurs qualitez occultes? O Supremes Intelligences! Ces connoissances sont les Attributs de la felicité de vôtre Vie, & sont vos Eternels Plaisirs! Exempts du soin de prendre des nourritures, de vous livrer au sommeil; affranchis de Maladies, de Travaux, de Souçis, de Crainte & d'Esperance; Vôtre essence impassible n'est éternellement occupée, que de la Vérité. C'est à vous seuls, que convient la Sagesse: Les Mortels incapables, de l'acquerir en entier doivent se contenter d'être prudents à se conduire, d'éviter ce qui les incommode le

plus, de rechercher ce qui leur est utile, afin de passer doucement cette Vie d'éxil. Que peut faire de mieux l'Homme, que ce qui lui est enseigné par la Prudence? C'est elle qu'on doit consulter pour la conduite de la Vie, elle seule nous peut preserver des Epines au milieu desquelles nous marchons. En effet, ne doit-on pas regarder comme insensé celui qui au mepris des choses utiles & qui lui sont propres, recherche avec empressement les choses vaines & qui lui sont étrangeres? Mal instruit de ses propres forces, il entreprend ce qui est au dessus d'elles, il s'éleve trop haut & se trouve forcé de tomber avec autant de precipitation qu'Icare, qui fut englouti dans la Mer. C'est l'image de la Grenoüille orgueilleuse imitatrice du Bœuf : C'est un Phaëton qui d'une main mortelle s'empare des Resnes des Chevaux Celestes, qui est précipité dans le Pô, & quite le Char lumineux avec la vie. Le Prudent se renferme dans les bornes de la Nature, sa hardiesse est mesurée; & s'il se livre à une heureuse audace, il ne le fait qu'avec les secours de la Divinité. Mortels, n'allez donc pas entreprendre des choses au dessus de vos forces, & Jaloux des Droits des Dieux n'empietez pas sur leurs Facultez. Les hautes entreprises sont ordinairement suivies, de chutes précipitées, & de railleries. C'est un

Bœuf

Bœuf qui voudroit voler du haut d'un Rocher, ou un Ane joüer de la Guitare. Quand un Homme rassembleroit tous les Talents, & toute la Doctrine, qu'il seroit en état décrire sur tous les sujets, qu'en resultera-t il d'avantageux pour lui? Qu'elle recompense est attachée à de si grands Travaux? La Loüange, la gloire, & la Reputation, m'allez vous dire, ou l'Immortalité de la Renommée. Je vois qu'il faut que je vous explique ce que c'est que la Loüange, l'Honneur, & la Reputation. Ces choses paroissent bien differents de ce qu'elles sont en effet, leur apparence fascine les Yeux par un Ombre & par un Voile épais. C'est par leur faux exterieur que seduits, nous prenons les Maux pour les Biens, & la Honte pour la Loüange. Voila la source de la Folie. C'est un Cuivre argenté, ou un Fer doré: Ce sont des Châtaignes pourries enfermées d'une Ecorce trompeuse, & des Loups revêtus de la peau des Agneaux: Ce sont des Murailles couvertes de Tapisseries dont les fentes antiques sont cachées. La partie de l'Esprit qui examine les choses par leur interieur, & qui les examine jusques dans ce qu'elles ont de plus caché, est preférable: C'est d'elle qu'on doit se servir, c'est avec elle qu'on juge sainement, & qu'on fait des Découvertes merveilleuses. Je demande à ceux qui

penſent de cette façon, à quoi ſert la Reputation, la Gloire & la Loüange à ceux qui ſont endormis ou privez de la Vie? Non, ces Vanitez ne leur font pas plus d'impreſſion, que les Sons harmoineux d'une Guittare n'en font à un Sourd, & les ſpectacles les plus pompeux à un Aveugle. On peut me repondre qu'ils en joüiſſent, quand ils ſont éveillez & vivants. Mais Helas! La Reputation éclatante, ne s'acquiert qu'en bravant les plus grand dangers, & il faut pour l'acquerir répandre très ſouvent tout ſon Sang. L'Ambition eſt l'Eperon qui pouſſe la plus grande partie des Hommes aux actions d'éclat: C'eſt elle enfin qui les éleve à la Fortereſſe de la Vertu. C'eſt l'Aiguillon, qui reveille les Pareſſeux & les Lâches & leur fait prendre les Armes: ſi les forces leur manquent, ils s'efforcent du moins à s'immortaliſer par leur Genie. Cette Ambition eſt cependant un Vice dont perſonne ne veut être taxé: Il porte avec lui une idée de legereté d'inconſtance & même le caractere de quelque choſe de honteux. C'eſt ainſi qu'autrefois les plus grands Romains ayant mis bas toute honte prioient les Plebéïens, dont ils achetoient les Suffrages. Ils captivoient les Eſprits des plus vils Artiſans par les démarches les plus ſerviles & les ſoumiſſions les plus honteuſes, pour avoir le maniment

ment des Affaires Publiques, au mepris de leurs Affaires particulieres, dans la vuë ambitieuse de paroître escortez d'une foule de Clients dans une place Publique, aussi gonflez d'Orgüeil qu'un Souflet l'est de Vent. C'est pour elle même, qu'on doit rechercher la Vertu, & non pour l'Honneur qui en est inseparable. Il n'appartient qu'au Peuple imbecile de n'être par touché par la Vertu seule : Il s'en mocque au contraire, quand la Fortune & les Richesses ne sont pas de la partie. C'est de cet assemblage que resultent l'Honneur & la Loüange Publique dont on fait tant de cas. La Vertu isolée est par tout languissante. Le Jaspe est cependant toûjours precieux, quoi qu'enterré dans la bouë. L'honnête Homme, content par lui même, de posseder la Vertu, meprise & a même de la haine pour les Loüanges publiques. Il n'est point avide de cette fumée & ne se repaît pas de ce Vent imposteur. Un beau Visage n'a que faire d'Ornements; l'Or qui est beau par lui même se montre nud: Mais celui qui n'a pas ces qualitez réünies dans sa personne même, ne peut éclatter que par quelque industrie. Il est obligé de se revêtir d'un personnage comme un Comedien. Prenez-y garde, toute la vie n'est qu'une belle Fable, & le monde sujet à revolutions, n'est qu'un tissu de Scènes diffé-

rentes: Chaque Homme y jouë un différent personnage & l'on en impose au Peuple hebété par des fausses ressemblances. C'est ainsi que dans tous les Siécles les Hommes ont apprêté à rire aux Dieux. L'Honneur, la Réputation, la Gloire, & la Loüange ne sont que de beaux Songes qui ne conduisent à rien, sur-tout quand ils sont acquis par le Hazard, & non par la Vertu. Je suppose même qu'on s'en soit rendu digne, à quoi peuvent-ils être bons, pour nos Corps & nos Ames? Ils ne font que nous enorgueillir & nous causer des inquiétudes. Celui qui en est ambitieux, doit faire auprès de certaines Gens des soumissions & mêmes des bassesses. Il faut solliciter, prier, faire enfin des présents: Cet Homme outre cela puise chez les uns la Grandeur en gros, pour la distribuer en détail aux autres. Une telle Vie est tellement misérable & pleine de troubles, qu'elle est toûjours soumise à l'Envie, & souvent au Danger. Celui au contraire qui pratique la Vertu par la seule satisfaction d'être Vertueux, est tranquille, heureux, & abandonne sagement aux Dieux tout autre soin. Celui-là est assez honoré qui se sent digne des Honneurs: Ceux que l'on attribue à celui qui ne les merite pas sont pour lui un fardeau. C'est une Raillerie, comme celle qui retombe sur un Bouffon qui dans un spec-

ſpectacle repréſente le Roi. Parlons maintenant des maux qui aſſiegent le Genre-Humain : l'Homme eſt à peine ſorti d'un lieu fœtide, je veux dire le Sein de ſa Mere, qu'encore ſouillé de Sang & d'ordure il gemit, & naît ſous les auſpices des Larmes. la Nature ſemble lui deſigner par-là, combien la Vie eſt mauvaiſe, & lui montrer de combien de Dangers il va devenir la proye. C'eſt ainſi qu'un Marchand, qui ſe prépare à faire par Mer un long Voïage, eſt d'avance épouvanté. Il tire du fond de ſon cœur des gemiſſements plaintifs, il craint par prevoyance les Ecüeils, les Detroits, les Vents, le Naufrage, la Rencontre des Pirates : En un mot, tous les Dangers de la terrible Mer. A peine l'Enfant eſt il né, qu'il eſt comme enchaîné ; on emmaillotte ſes Membres délicats dans des Bandes qui ſont les fâcheux Préſages de la dure Servitude à laquelle il va être livré : Car en effet, quel eſt celui qui eſt véritablement libre ? Tous les Hommes ſont ſujets aux Loix, quelques fois aux Rois, aux Vices, & aux Jugements des Hommes : Les uns s'aſſerviſſent de bon gré n'entreprenant rien que dans l'eſpoir de la Récompenſe ; les autres ſont Eſclaves par le contraire, je veux dire par force. Tout Animal marche & va où il lui plaît immediatement après ſa naiſſance : Il

eſt pas de même de l'Homme ; il eſt longtems ſans pouvoir ſe ſervir de ſes Pieds, de ſa Bouche, de ſon Eſprit. C'eſt enfin une Statuë qui rend des Sons ; il remplit l'Air de ſes Cris ; il trouble le repos de ceux qui lui ont donné la Naiſſance, & ſemble leur reprocher la Fatalité du préſent qu'ils lui ont fait : Quand il peut ſe ſoûtenir ſur ſes Jambes & qu'il commence à s'exprimer, il débute par devenir Eſclave ; il ſe trouve aſſujetti aux Ordres, aux Ménaces & au Châtiment d'un Maître : Il eſt expoſé aux mauvais traitementis d'un Pére, d'une Mere & quelquefois d'un Frére. Que ſera ce s'il a affaire à un Beau-Pére, ou à une Belle-Mere ? Il entre dans la jeuneſſe, ſes forces augmentent, alors il mepriſe les Conſeils, il ſe ſouſtrait à la Domination paternelle, il neglige & ne fait pas de cas des avis ſalutaires. Il commence à devenir furieux de Colère, & de Luxure ? Il ſe livre à tout avec une téméraire imprudence : Il s'adonne au plus mauvais penchant, au méptis des Avertiſſemens charitables qu'on lui donne ; content pourvû qu'il ſatisfaſſe aveuglement ſa Paſſion déreglée : il diſpute, il conteſte, contre les Droits des Hommes. Eſclave des Préjugez de ſon cerveau, il veut ſe ſouſtraire au Joug des Loix. En un mot la plus grande partie des jeunes
Gens

Gens ſemblent être agitez des Furies. Un très-petit nombre arrêté par la Crainte, la Pudeur, ou la Prudence paſſent leur Jeuneſſe ſans tâche. Un âge plus grave, meilleur, & plus prudent, ſuccede à cette fougue. Il eſt accompagné de Soucis & de Travaux. A peine eſt-on Homme qu'on s'efforce de faire ſa Fortune de mille façons, & qu'on ſe donne mille Tortures pour y parvenir. Par conſéquent on n'eſt jamais débaraſſé d'Affaires, tant à la Ville qu'à la Campagne, & dans les Païs Etrangers: Ces ſoins redoublent ſi l'on eſt chargé d'une Femme, d'Enfans, & de Domeſtiques. On eſt accablé ſeul de tous les Soucis des autres. A peine a-t-on le tems de manger avec agrément & l'on paſſe peu de nuits tranquiles. L'Ambition vous ſollicite d'ailleurs à parvenir aux Charges publiques, tandis qu'on ſe livre follement à de vains Honneurs, on ſouffre mille maux de la part de la Haine, & de l'Envie qu'on porte à votre avancement. Les Cheveux blanchiſſent, & l'on parvient enfin à une Vieilleſſe ridée, on ſe trouve à la fois aſſailli des incommoditez du Corps, & de celle de l'Eſprit, les Forces ſe détruiſent, le Viſage devient difforme, le Coloris ſe perd, les Senſations ſe débilitent. On entend & l'on voit à peine: Les Viandes ſemblent perdre leur Goût, pluſieurs Ma-

ladies vous attaquent. A peine peut-on manger avec une bouche demeublée. Vos jambes aidées d'un Bâton refusent de vous porter. L'Esprit baisse, on tombe en Enfance & l'on est accablé sous le poids des années. Il est outre cela des maux communs à tous les Ages; Le froid aigu vous pénêtre, les Neiges des Hyvers vous glacent, le tempêtueux Vent du Nord vient de vous incommoder. Pendant ce tems d'horribles goutes d'eau congelée pendent aux Toits des Maisons & les Rivieres sont immobiles & glacées. L'Eté, d'autre côté, vous brûle par ses Chaleurs, dans le tems de la Canicule, les Campagnes & les Moissons languissent, & la Terre arride & desechée semble par ses fentes, comme par autant de bouches, demander la Pluye. Les Herbes mourantes n'ont plus d'humidité, les Viviers & les Marais se desseichent, l'Air est embrasé de Feux Celestes. La Soif, la Famine & la Disette de toutes les choses néceſſaires vous tourmentent. Qui peut enfin nombrer les incommoditez auxquelles la Vie est sujette? Que de Fiévres, de Languéurs, de Douleurs, de la Tête aux pieds, le Corps humain est affligé dedans & dehors! La Nature semble avoir repandu le Venin dans tous nos Membres avec le Sang. La Tête, les Mains, les Pieds, le Côté, l'Estomach, les Oreil-

les

les, les Yeux, le Gosier, les Reins, rien n'en est exempt. J'aurois plûtôt compté les Cignes du Tortueux Meandre. L'Esprit aussi se déplace de son assiette naturelle par des Breuvages des enchantemens ou une Maladie dangegereuse. On paroit comme insensé, comme possedé d'un mauvais Genie, ou comme dans une Yvresse furieuse. Nous voyons par experience que l'Avarice, l'Ambition, la Douleur, la Colére & la Volupté nous ôtent l'usage des Sens, comme le Vin, & couvrent l'Esprit de tenebres. Il faut enfin avoüer que la plus grande partie des Hommes paroît enivrée de ses folles Passions. Il en est peu, qui ne chancellent, qui voient sainement les Objets, tels qu'ils sont, & qui soient gouvernez par la Raison. C'étoit avec Justice que quelqu'un disoit, que tous les Hommes étoient une troupe d'Insensez; Car quel est celui qui n'a pas besoin d'une Dose d'Ellebore blanc? Helas! tout celui que produit l'Isle d'Anticire ni suffiroit pas. A peine la Grece parmi tant de milliers d'Hommes a-t-elle pû rassembler sept personnes qui meritassent d'être appellez Sages. Assurément la Folie est la mere & la nourrice du genre humain: Sans elle toutes les choses mortelles periroient: Les Hommes ne feroient aucunes demarches. C'est par le Influences de la Folie, qu'on se fait la

Guerre, sans elle les Combats, les Armes, les Boucliers, & tant d'Enseignes & d'Etendarts distinguez par differentes Figures, deviendroient inutiles. C'est elle qui a fourni l'invention des Jeux, des Danses & des Chœurs de Musique; tant de Delices, de Spectacles & d'Ornemens lui doivent leur invention ainsi que les Bibliotheques les plus nombreuses de Livres, dont elle semble avoir dicté le Stile & partagé la distribution. Quels intarissables Torrents de Bagatelles n'a-t-elle pas formez? Presque toutes les Actions des Hommes, en un mot, viennent de cette source. L'Homme le plus éloquent enfin, ne pourroit rapporter toutes les miseres, les inconvenients & des évenements sinistres, auxquels les malheureux Mortels sont exposez. Celui-ci par son Avidité pour les Richesses se noïe, dans les Eaux, & devient la pâture des Poissons: Cet autre tombe, se tuë, ou languit après s'être brisé les Membres: Un autre est enterré dans des Gouffres remplis de Neige, de Gresle ou de Pluye: L'autre se trouve frappé d'un coup de Foudre inopiné: Cet autre est écrasé sous les décombres d'un Batiment: Un autre perit dans une Incendie: Cet autre est empoisonné d'une Herbe venimeuse, ou d'un Champignon: D'autres s'étranglent en mangeant. Combien n'ont pas peri par la Mor-

Morſure de quelques Bêtes, ou par des Coups de Pieds de Chevaux ou de Cornes de Taureaux furieux? Combien ne pourrois-je pas citer de dangers, qui ne ſont arrivez aux Hommes, le plus ſouvent, que par leurs fautes? Mais Helas! Il n'eſt pas de Bête ſi Faroûche, qu'on doive tant apprehender que l'Homme. Que de Voleurs, de Brigands, de Sacrileges, de Delateurs, de faux Témoins, d'Adulteres & de Bourreaux, qui troublent la tranquilité de la Vie, comme une Lionne effraie de jeunes Taureaux! L'un offenſe avec la Langue, l'autre avec le Fer, & la plûpart avec la Fraude & la Tromperie. Celui-ci pille ouvertement, cet autre en cachette. Combien en trouve-t-on, qui ſous le beau nom de l'Amitié, ſous le pretexte reſpectable de la Religion, en impoſent à pluſieurs qu'ils ont trouvé remplis d'une trop facile Credulité, & de trop de Bonne-Foy? Race deteſtable! Preſque tous ſe réjouiſſent des Maux d'autrui: Il n'eſt point de confiance entre les Freres, entre les Amis, ni même entre le Pere & le Fils: Et l'on trouve ſur la Terre toutes les horreurs du Tartare; le Cerbere, les Furies, le Cahos & le Stix; en un mot tous les Crimes qui peuplent le ſombre Roiaume de Pluton. Le ſeul tems que les Hommes emploient au Sommeil eſt celui de la Paix:
C'eſt

C'eſt le Tems le plus doux qu'on paſſe dans la Vie, pourvu qu'on ne ſoit pas encore inquieté par des Songes affreux. Il délivre des ſoins, & des ſoucis & embraſſe de ſes aîles tranquiles les malheureux Mortels. Il ſemble cependant que la Nature ait envié aux Hommes, ce court intervale de Repos: Ces Plaiſirs pacifiques ſont interrompus par les picqures de differents Inſectes. Elle ſembloit apprehender que les Maux ne nous manquaſſent, jour & nuit. La Mort eſt donc mille fois préferable au Sommeil qui en eſt l'image : Car quiconque à paſſé le Detroit de la Vie après une Navigation périlleuſe, doit regarder la Mort comme un Port aſſûré: Il eſt à l'Ancre, il ſe rit des Vents & des Tempêtes: Il adore les Dieux Marins, & la Tête couronnée il offre des preſents à Melicerte, Femme d'Athamas & celebre divers jeux ſur un Rivage ſeur. La Mort met fin à toutes les peines, elle rompt les Chaines & finit l'Eſclavage, elle diſſipe la Crainte & les Dangers. On ſe trouve dans le même état où l'on étoit avant de naître. Dans l'une & l'autre ſituation on ne ſouffre ni Douleur ni Pauvreté. Peut-on avoir à ſe plaindre des Moments dans leſquels on n'a pas vêcu, & dans ceux où l'on ne doit pas vivre? Peut-on ſe plaindre d'un Sommeil qui nous plonge dans une inſenſibilité pa-

reille à celle d'un bois inanimé ou d'un Cadavre ſans chaleur & ſans Vie? La Mort n'eſt autre choſe qu'un ſommeil éternel & le ſommeil repreſente une courte Mort. Mais on va m'alleguer que les Ames ſont Immortelles, & me demontrer que les Morts jouiſſent d'une nouvelle Vie, après avoir été depouillez de leurs Corps; comme un Limaçon qu'on à tiré de ſa Coquille. Qu'en cet état elles ſe rendent avec precipitation dans les Royaumes ſombres de Pluton & dans le Noir Tartare. On feint qu'il eſt un Bois de Myrthe qui eſt le ſejour des Amants, & où leurs deſirs ſont comblez: Qu'on trouve en d'autres Lieux des Monſtres, qui exhalent de leurs Goziers du Poiſon plus ſubtil que celui des Viperes; où les Enfants rendent des gemiſſements affreux. Un autre où les cruelles Eumenides puniſſent les Coupables avec des Fouëts enſanglantez, & de lugubres Flambeaux, & qu'il eſt enfin, des Campagnes decorées d'une Verdure Eternelle, où les Bienheureux ſont leur demeure; & mille autres choſes qu'on nous dit des Manes, & des Ombres. Que ceux qui pendant leur Vie ont été Juſtes ſont élevez au Ciel, & placez au rang des Aſtres, que ceux au contraires qui ſemblables aux Animaux, n'ont ſatisfait qu'à la Brutalité & abandonné le Culte des Dieux, par un juſte

juste jugement sont revetus du Corps des Bêtes. Qu'ils expient pendant quelque tems leurs Crimes en cet état & ne faisant que changer de Prison qu'ils sont ensuite enlevez dans les Espaces de l'Æther. Si ces choses sont vraies, il faut craindre jusqu'à la Mort même, & il faut passer sa vie sans se livrer aux Vices, puisque les justes seront recompensez, & les injustes punis, il est plus seur d'être juste de quelque maniere qu'on examine les choses; soit qu'après la Mort nous soyons capables de sentiments, soit que nous soyons inanimez & détruits comme les Neiges de l'hyver qui fondent au Soleil du Printems; ou comme les Nuées qui sont dissipées par les Vents. Il ne m'appartient pas de decider l'alternative. Consultons la sagesse à cet égard: C'est elle qui s'applique à de pareilles recherches: Elle est toûjours occupée des causes occultes & de la perquisition de la Verité. Vous pourrez, par son moïen, connoître la nature des Etres animez. Pour moi, je me contente de vous dire que la Mort n'est pas à craindre, sur tout pour ceux qui ont vêcu avec un Cœur pur, parce qu'ils jouïront d'une Paix durable & trouveront des Recompenses, qui feront leur éternelle Felicité. C'est pourquoi il faut donner tous ses soins à acquerir de saintes

Mœurs,

Mœurs, & faire les derniers efforts pour bannir de son Cœur tous les Vices : A ces conditions, la Mort cesse d'effraier. C'est en pareil état, qu'on rend volontiers à la Nature le Dépôt qu'elle nous avoit confié & l'on meurt avec confiance & avec joye. Faites vous à vous même ce raisonnement : Quel tort peut me faire la Mort? Assurément aucun : Que peut-elle m'ôter ? Les richesses? Je n'en aurai plus besoin. Ne serai-je pas beaucoup plus Riche, quand je n'aurai plus besoin d'aucunes choses ? L'on ne doit pas regarder comme plus Riche celui qui possede d'avantage : Mais bien plûtôt celui qui a le moins de Besoins. Je vais mepriser l'Or, l'Argent, les Perles, les Palais, les Heritages, les Habits & toutes les autres choses de cette Nature. Rien de tout cela ne me conviendra plus : La Volupté cessera d'avoir de l'empire sur mes Sens ; les Animaux ressentent-ils la privation de n'avoir pas des Vins délicieux, & des Gâteaux de Miel & de Saffran ? Et perd-on quelque chose en ne possedant pas ce qu'on ne desire point? Mais, dira-t-on, être obligé d'abandonner ses Enfants, & ses Amis? Qu'y a-t-il de si fâcheux ? Ne seroit-il pas bien plus mortifiant de leur survivre? & d'avoir de leur perte un chagrin éternel, pareil à celui que ressentit Nestor après la

Mort de son Fils? Ou à celui d'Evandre à la perte du sien, quand Rutulus le tua dans l'Armée des Troyens? Ce Prince en eut un regret qui ne finit qu'avec sa Vie. Ne peut-on pas d'ailleurs se consoler, en se disant à soi-même? Je quitte les personnes qui me sont les plus cheres; Je ne fais que les preceder, & elles me suivront peu de tems après: Je leur serai reüni quand Dieu l'aura jugé à propos: Elles marcheront sur mes traces, si les Manes existent, & que l'Ame soit immortelle, comme les Preceptes du Christ & ceux de plusieurs Sages l'enseignent. Quelque chose qu'il en soit enfin, jamais la Mort ne peut me paroître dure pour m'ôter les Richesses & les Plaisirs. Qui peut ignorer que ces choses ne nous ont été que prêtées. La Nature n'en a accordé que l'Usufruit aux miserables Mortels: Rien de ces Dons ne nous appartenant, doit-on, en mourant, regretter ce qui ne nous appartient pas? Quand on ne perd rien du sien, & qu'on n'abandonne que des choses étrangeres, pourquoi se plaindre de rendre à la Nature, ce qui lui appartient? Pour peu qu'on veüille se rendre Justice, on consent aisement à s'en aller nud de ce Monde, pour peu qu'on se souvienne qu'on y est venu en pareil état. Le Monde doit être regardé comme un lieu d'Hospice, dans lequel vient loger une

une Troupe innombrable d'Etres animez, qui pendant un tems limité joüissent des nourritures que le Maitre de cet Hospice leur fournit gratis & liberalement. Il me semble l'entendre parler & leur dire; Prenez, ce n'est pas à vos mérites que vous devez ces largesses, mais à ma magnificence: Je vous fournirai de ces mets exquis jusqu'à ce qu'il me plaise de vous renvoyer; en attendant assoïez vous à ce Banquet; mangez & soïez contents. Mais quand la dernière heure sera venüe & que je vous commanderai de vous retirer, obeissez de bon gré, & cédez la place de bonne grace à de nouveaux conviez, afin qu'ils puissent joüir à leur tour des Bienfaits de ma munificence. Quel est celui qui refusera, en pareil cas de se retirer de la Maison d'autrui, à moins qu'il ne fut ingrat, injuste ou insensé? Osera-t-il rester malgré le consentement du Maître de la Maison, qui seroit en droit de lui dire; allez, mechant, retirez-vous, ou de le faire chasser par force? Pourquoi donc vouloir joüir de la Vie malgré l'Arbitre de l'Urne fatale? Pourquoi suivre en cela le mauvais exemple de la plûpart des Hommes? Il faut avec grandeur d'Ame quitter ce monde, rien ne console d'avantage que de se rappeller de combien de Crimes il est rempli, de combien de Fraudes, de Tromperies, d'Inces-

tes,

tes, Rapines; qu'on n'y trouve ni Bonne-Foi, ni Piété, ni Justice, ni Paix, ni Repos : Où abondent tous les Forfaits, où le Frere veut tromper son propre Frere, où le Fils attend la Mort de son Pere avec une impatience impie, la Femme celle de son Mary, le Mary celle de son Epouse ; où il n'est presque personne, qui ne vole quand il croit le faire avec impunité, & qui ne soit aumoins trompeur. Ne pourroit-on pas regarder le Monde comme une Carverne de Brigands ? Les Rois & les Pontifes, sous un nom honnête, ne depoüillent-ils par les Peuples ? Ne pillent-ils pas comme à l'envi leurs Citoyens, déchirant les entrailles de la Patrie, qui, comme une Mere, leur a donné la naissance ? Ne voit-on pas dans ce même Monde des Gens qui se font un honneur infame de deshonnorer les Jeunes Filles ? Tout est rempli de Passions déreglées qui tous les jours font de nouveaux progrès. On enterre en cachete des jeunes Gens assassinez. Rougit-on d'être Adultere ? Ceux qui sont initiez dans les saints Mystères, & les Moines rusez, à qui il convient d'être chastes, & de prêcher d'exemple, font publiquement jour & nuit un infame Commerce avec des Filles de mauvaise Vie, des matrones & des Vierges, & en cachette avec des Enfants. Il en est encore qui poussent le Crime jusqu'à l'Inceste & à la Bestialité. Ils font enfin des
Champs

Champs, des Bois & de la Ville un horrible lieu de Debauches. Que de Hazards! Que de Dangers vous menacent, malheureux mortels! Que de Travaux! des Bataillons de Superstitions vous imposent sur tout un joug onereux; peut on le reciter sans rougir? Quand les Peuples, les Villes, les Etats sont soûmis & livrez à des ignorants, insensez, stupides, qui osent se mêler de prêcher la Doctrine, n'ayant d'autre Etude que celle des Jeux de Hazard, d'autre soin que d'entretenir un grand nombre de Chevaux, des Meutes de Chiens, des Oiseaux de Proye, & de passer leur Vie faineante dans les Jeux & dans les Plaisirs. Voila d'où procéde cette Lepre incurable d'Erreurs, cet amas de Folies, & tant de sortes de Crimes. Repassez toutes ces choses dans vôtre Mémoire, vous quitterez sans regret un pareil Monde. De semblables Réflections feroient presque loûer la Resolution de ceux qui se sont donné une Mort volontaire, pour sortir de cet Antre de Crimes, & de cette étable de Bêtes. Ils ont hâté les destins trop lents à leur gré: Ils étoient ennuyez de repaître ce Corps moribond & d'être asservis aux besoins d'une Chair malheureuse. Si les Loix de Platon, la Religion, Dieu même ne le deffendoient pas, je vous exhorterois à vous donner la Mort & d'abandonner ce

monde

monde ſcelerat. On ne ſouhaite pas le Vin pour le Vin même; mais en tant qu'il renferme une bonne qualité. La Vie conſiderée ſimplement comme Vie, n'eſt rien, ſi elle n'eſt pas bonne, que ſi elle eſt miſerable elle merite d'être mépriſée comme du Vin gâté, un être par ſoi-même, ne mérite pas d'être aimé ni d'être hay. La plus petite choſe poſſede l'être, puiſqu'elle exiſte : Le Vermiſſeau, la Moûche, la Pierre &c. poſſedent la qualité d'Etre, & n'en ſont pas pour cela plus recommandables ; rien de toutes les choſes du monde ne peut être deſirable ſi on lui ôté la qualité de Bon. Si donc un tel être n'eſt pas bon, je ne vois pas qu'on doive l'aimer ni le deſirer : C'eſt pourquoi celui qui craint la Mort me paroît inſenſé, puiſqu'il prefere de ſouffrir beaucoup de maux tant du Corps que de l'Eſprit, plûtôt que de ſubir la Mort & de joüir d'une Paix perpetuelle : Car qu'eſt-il de plus flatteur que de ne plus craindre de douleurs & de parcourir tout le monde avec les Dieux ? De joüir d'une ſpeculation inénarrable, de marcher ſur les aîles des Vents, d'être débaraſſé du poids des Vices qui nous entrainent vers la Terre ? Calliope ſe leva après avoir parlé de la ſorte, me mit la Couronne d'Apollon ſur la Tête, malgré mes refus, diſparut dans l'immenſité du Vuide & regagna les Cieux.

ABRE-

LE ZODIAQUE DE LA VIE,

OU

Préceptes pour diriger la Conduite & les Mœurs des Hommes.

Traduit du Poëme Latin de MARCEL PALINGENE, *célèbre Poëte de la Stellada.*

Par Mr. DE LA MONNERIE.

SECONDE PARTIE.

A LA HAYE,
Chez JEAN SWART,
M. DCC. XXXII.

ABREGE'

DU

SEPTIEME LIVRE.

Dans ce Chant l'Unité de Dieu, Premier Principe de toutes choses, est prouvée; on y montre evidemment qu'il est souverainement Parfait, Simple, Existant, très-Sage, qu'il est le Souverain Bien, qu'il est Eternel, Infini, & Incorporel. Le Poëte traite en passant de la Pesanteur & de la Legereté. Il y établit qu'au défaut des Sens, qui sont trompeurs, on doit se conduire par une saine Raison, qui est la Regle infaillible de la Vérité. Il développe le Sistème des Habitans Raisonnables de l'Æther, qu'il regarde comme des Creatures beaucoup plus Nobles que les Hommes. Il recherche s'il y a plusieurs Mondes, & convient de la difficulté qu'on rencontre quand on veut definir la nature de l'Ame: Il attribue la cause du mouvement à la Volonté & à la Chaleur: Il donne ensuitte son sentiment

 sur

sur la Douleur, & la Lassitude; sur les Passions de l'Ame, & les Sens du Corps. Il croit que c'est l'Ame seule qui agit par les Organes Corporels; que par conséquent, ce ne sont pas les Yeux qui voyent, ni les Oreilles qui entendent & ainsi des autres Sens; ce qu'il prouve clairement par des Arguments tirez des plus pures Sources de la Philosophie. Il montre enfin evidemment l'Immortalité de l'Ame, la nécessité & l'utilité de ce Dogme qu'il insinüe & qu'il inculque, en se faisant à lui même des Objections qu'il refute.

LA BALANCE.

MUse, c'est à present qu'il faut s'armer d'une Sainte temerité; preparez-vous à des sons harmonieux & livrez-vous à de pompeux Accents; empruntez des Aîles nouvelles pour vous élever au sublime, & meprisez desormais tous sujets bas & rampants. C'est dans l'élevation que vous acquererez la Gloire & que vous trouverez un Honneur immortel. Allez, partez, volez, & d'une Aîle rapide élevez-vous jusques aux Dieux: Parcourez le lumineux espace de l'Æther. C'est là que

regne un Printems sans interruption & une Paix éternelle ; où un Globe immense des feux les plus purs n'est jamais eclipsé : Où le Jour, Pere de la Vie n'est pas interrompu par d'affreuses tenèbres. L'Orageux vent du Midy & les Aquilons insensez y font place aux caressantes haleines des Zephirs qui font fructifier des Pacages heureux d'Ambrosie. C'est ce Celeste Espace, Muse, que vous avez à parcourir : C'est là qu'avec une liberté sainte, vous pourrez vous transporter du Centre au Centre ; de la Fin au Commencement ; & redescendre du Principe aux consequences. Elevez-vous par dessus les Astres, comme on a coûtume de chercher les lieux les plus exhaussez, pour être mieux à la découverte. Penetrez jusqu'au Parvis Sacré du Palais de Jupiter : Là, comme d'une Citadelle élevée, vous verrez l'Univers éclairé d'une Lumière inextinguible. Il n'est qu'un seul Premier Principe, Immense, Admirable, Grand, d'où, comme d'une Source éternelle & intarissable, coulent tous les êtres divers. Ce seroit revolter l'Imagination que d'en admettre plusieurs : Car s'il y avoit une multiplicité de Premiers Principes, ou ils ne pourroient differer en rien, & par conséquent ils ne seroient qu'un, ou bien au contraire il y auroit entr'eux une grande disproportion. Il faudroit

 donc

donc de néceſſité que parmi eux il s'en rencontrât un plus Grand, Meilleur & plus Excellent, qui ſeroit la ſource des Principes Inferieurs. Ce ſeroit de ſa volonté immuable que les autres Principes recevroient leur Motion; car ſi pluſieurs Principes étoient égaux en Puiſſance; ſi ils donnoient avec des forces égales un Mouvement pareil, ils ne pourroient avoir le même Eſprit & la même Volonté; il ſe feroit entr'eux de cruels Combats; La Diſcorde interromproit, par conſequent, le mouvement harmonique: Comme ſi, par Exemple, pluſieurs Vents pouſſoient un Vaiſſeau à l'envi les uns des autres, il ſeroit arrêté, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Agité par ces ſoufles differents, incertain auquel il obéïroit, il demeureroit immobile dans un même lieu, ſans pouvoir faire route. Si, au contraire, on admet que ces Principes aient la même Volonté, ils doivent ceſſer d'être pluſieurs, & ne ſont plus qu'un; car ſi un Principe ne ſuffit pas & qu'il ait beſoin du ſecours des autres; & s'ils ne peuvent accorder le Mouvement que quand ils ſont unis, il faut par conſequent que chacun d'eux en particulier ſoit imparfait: Ils ceſſeront donc de devoir être regardez comme Premiers Principes; car il faut que le Parfait ſoit devant & precede l'Imparfait,

fait, le Simple doit l'emporter ſur le Composé; & l'Unité ſur la Pluralité, le Simple ſur le Mixte; ce qu'aucune perſonne ſenſée ne peut nier. Il eſt beſoin de prouver cela par la Raiſon. La Cauſe précede l'Effet, l'Autheur eſt devant l'Ouvrage, le Parfait contient toutes ſes Parties, il ne lui manque rien: Il eſt par conſequent le plus Fort, & le plus Robuſte: Donc, il agit, il meut, & commande, d'où l'on infere qu'il eſt Cauſe & Autheur. L'Imparfait, au contraire, eſt foible, par ce qu'il n'a pas toutes ſes Parties, & qu'il lui manque quelque choſe. C'eſt pourquoi il eſt ſoumis & reçoit le Mouvement & l'Ordre du Parfait; il obéït & ne commande pas: Par conſéquent on doit le regarder comme un Effet ou comme un Ouvrage, & il doit être moins eſtimé que le Parfait. Que ſi le Premier Principe, qui a tout crée, étoit imparfait, il ſeroit lui même miſerable, & rien de parfait n'en auroit pu juſqu'ici réſulter: il ſeroit ſemblable a l'Art, qui n'étant pas parfait ne peut donner à aucun Ouvrage le degré de Perfection. C'eſt donc pour cela qu'il ne peut pas y avoir pluſieurs Principes des choſes; mais ſeulement un, parce qu'il n'y a de Parfait que l'Unité, d'où procéde l'Ordre éternel de tous les Eſtres, de même que les Nombres les plus innombrables ne proce-

dent que du nombre d'un, ou de l'Unité, qui est aussi pure & simple; car les autres nombres qui le suivent sont mixtes & composez. Or comment pourroit-on composer, ou faire un melange, si on ne trouvoit pas ce point d'Un, pour le faire; il a falu auparavant que chacun de ces nombres existât en Unité, chacun en son particulier, afin qu'on pût les joindre & les réünir: Donc le Premier Principe, comme nous l'avons dit, est Un, Simple & Pur. Il faut à present prouver qu'il vit; Car s'il ne vivoit pas d'où pouroit proceder la Vie des autres Etres, qui ne la tiennent tous que de lui. Il vit donc, & il est Sage. Sans la Sagesse il n'auroit pû créer tant de differentes choses, si bonnes & si belles, & avec un si grand ordre. Et il ne pourroit, s'il n'étoit pas sage, connoître tout parfaitement. Non seulement on ne sçauroit douter, mais on est encore obligé d'avoüer de cœur & de bouche, qu'il est par lui même le Bien Parfait; qu'il ne peut & ne doit jamais manquer de Bonté; & qu'il est, par consequent, l'Origine & la Cause de tous les Biens; car une Source d'Eau douce ne produit pas des Ruisseaux amers. Ou l'on ne doit rien admettre de bon, ou l'on doit donner cette qualité par excellence à celui qui est l'origine de tous les Estres & le

grand

grand Autheur du Monde. Les Hommes ont donné à l'Estre Souverain differents Noms. Pour nous qui parlons en Langue Latine, nous l'appellons la plûpart du tems Dieu, & quelques fois Jupiter, lequel étant le premier Estre & le Créateur de toutes choses, est par consequent par lui même Vivant, Sage & Bon. Il n'a reçû de personne tout ce qu'il possede & tous les autres Estres ont tout reçû de lui: Ils peuvent par consequent perdre ce qu'ils possedent, quand ce magnifique Distributeur de tous Dons, voudra cesser ses fécondes Largesses, de la même maniere que les Ruisseaux se deseichent quand la Source leur refuse les Eaux, sans que pour cela la Source cesse d'exister: Car elle produit les eaux par elle même sans dependre de rien. Ainsi Dieu qui existe par lui même ne peut jamais manquer, quand tout l'Univers periroit il ne pourroit être entrainé dans cette Ruine génèrale, parce que tout ce qui existe par soi même doit toûjours durer; puisqu'il n'a besoin d'aucune chose pour sa restauration & qu'il ne depend que de soi; & comme il ne peut pas perir malgré lui, il ne le doit pas ni ne peut le faire de son plein gré: Il est enfin le Tout; & tout ce qui existe n'est que ses parties; il est cependant un Tout independant de ces mêmes parties, & distinct par lui même. Il n'en est pas compo-

sé, puisqu'il est simple sur toutes choses, mais il est Tout par vertu, parce qu'il a créé l'Univers si vaste & tout ce quil contient dans son immense étenduë; tous les Estres vivants & ceux qui sont privez de vie; tout ce qui paroît & tout ce qui ne paroît pas lui doit sa creation. Il a tout fait lui seul, le conserve, & le maintient seul: C'est par cette raison qu'il est appellé Tout, & qu'il l'est effectivement; comme la semence contient en elle tout un Arbre, puisque d'elle, quoique fort petite, il en naît un qui par ses Branches accruës fournit beaucoup d'ombre. Il y a des Gens qui s'imaginent que Dieu est un Corps, qu'il est Corporel. Ceux-là croient que rien n'existe qui ne soit Corporel; & qu'il n'y à d'Existant que les choses qui se peuvent comprendre par les Sens Corporels. Examinons si ces Gens-là pensent juste. Tout ce qui est Corps doit être distingué par Qualité & par Extension; ce sont ces deux choses qui rendent le Corps sensible & palpable: S'il n'avoit pas ces deux Qualitez, il cesseroit d'être susceptible des Sensations Corporelles: Or tout ce qui a Qualité & Extension est composé. Dieu étant simple par lui même, comme nous l'avons dit, par consequent n'est point Corps. Joignez à cet Argument que tout Corps est composé de Matiere, ou du Moins de Forme.

Dieu

Dieu pour être Eternel doit avoir une Vertu Infinie, & une Qualité sans bornes; sans quoi le Monde se destruiroit: Or nul Corps ne possede cette Vertu Infinie. Tout Corps est fini; soit qu'il soit rond; la Rondeur étant la plus parfaite des Formes, parce qu'elle est environnée par des bornes égales; ou bien qu'il soit Quarré, Triangulaire ou de tout autre Forme ou Configuration. Ces Corps n'ont pas une Vertu Infinie, & je le demontre de cette façon: Que la Lettre A. soit supposée le milieu d'un Corps, que la lettre B. soit l'autre partie A. pourra-t-il autant que B. & je demande si l'une & l'autre de ces parties ont une Puissance infinie. Si elles l'avoient, une des deux parties seroit inutile & même superfluë, l'autre suffiroit. Or si chacune des parties a des forces finies, il est absolument necessaire que le tout soit comme ses parties, & qu'il n'ait qu'une vertu finie. Qui pourra à present être assez temeraire pour dire que l'Infini lui même soit composé de parties finies; il y auroit de la folie. Donc celui qui a créé tous les Corps n'en a pas lui même. Mais quelqu'un va peut-être m'objecter Dieu est un Corps Infini. Je nie que cela puisse être; car il rempliroit tout l'espace, & il ne resteroit plus de lieu vuide pour contenir les autres Etres: Il n'y auroit point de Monde,

L 5 nous

nous ne serions point. Rien en effet n'existeroit. Nous devons admettre que tout Corps vivant est plus noble & meilleur, que celui qui est privé de Vie, l'action de vivre lui devient une Qualité, qu'il possede de plus que celui qui ne vit point. Je demande à present si la vie est substance, & si un Corps mort à quelques modifications ou accidents de moins qu'un vivant ? Non assurement. Si la Vie étoit Substance, elle seroit beaucoup moins noble que tout ce qui n'est pas substance; ce seroit, selon le sentiment de tous les Philosophes, une absurdité d'estimer le Substantiel autant que le Spirituel : D'ailleurs si la Vie étoit une Substance, elle n'auroit pas besoin d'être jointe à un Corps, elle existeroit plus purement & plus commodement par elle même, qu'elle n'existe jointe à un Corps. Qu'auroit-elle besoin d'un Corps si elle pouvoit subsister libre par elle même à l'imitation du Createur du Monde ? Elle doit naturellement regarder la masse du Corps comme lui étant superfluë; comme une Prison où ses forces sont renfermées & qui ôte à l'Ame la Liberté d'aller où elle voudroit : Or ce Prince Supreme, Bon, Tout Puissant, Eternel & Sage, vit & existe, sans avoir de Corps. Ce qui fait que la plus grande partie des Hommes n'est pas de ce sentiment, c'est qu'étant envelopez d'un Corps

Corps épais, ils ne peuvent avec leurs Senſations corporelles penetrer au de là de ce qui eſt Corps ; de la même maniere que ſi on ſe met devant les yeux un Verre de couleur quelconque, trompé qu'on eſt par l'apparence du Verre, on croit que tous les Objets qu'on voit à travers ſont de la même couleur. Toute Erreur à part, nous devons ſçavoir & même croire qu'il y a une prodigieuſe quantité d'autres Eſtres, qui vivent ſans avoir de Corps ou qui, s'ils en ont, ſont ſi deliez quils ſont inviſibles & impalpables & par conſequent meilleurs & plus Nobles que les nôtres; ce qui peut ſe prouver par cet Exemple: Une choſe peſante & épaiſſe, & dont la compoſition renferme des Fécès terreſtres, eſt ſans doute beaucoup plus vile que celle dont la maſſe eſt composée de Matieres ſubtiles, legeres & delicates. Chacun des Metaux ne nous laiſſe aucun doute de cette Verité; car dès l'inſtant qu'on le met au feu, il ſe fond & ſe liquéfie; alors ſes plus mauvaiſes parties, dans leſquelles il y a plus de Terre & de peſanteur, ne ſont comptées pour rien & ſe tournent en Scories: Les plus delicates parties, au contraire, ſont d'une pureté plus brillante, ont un meilleur ſon & une meilleure apparence: De même le meilleur Pain ſe fait de la meilleure Farine:

C'eſt là le Pain des Maîtres; le plus materiel eſt la nourriture des Domeſtiques, & le Son, en un mot, eſt la pâture deſtinée aux Chiens qui gardent les Troupeaux. Il en eſt de même de l'Eau, du Vin, de Huile & de toute Liqueur, qui eſt eſtimée plus pretieuſe à meſure qu'elle eſt plus ſubtile. Il en eſt ainſi de toutes les Nourritures dont les parties les plus terreſtres ſe tournent dans le Corps en Excremens & celles qui ſont les plus delicates & les moins peſantes, ſe convertiſſent en Chair, en Sang, & en Nourritures: On infere la même choſe des Pierres, dont les unes ſont viles, parcequ'elles ont une ſubſtance opaque & groſſiere, & d'autres ſont precieuſes comme les Perles & le Marbre, ces dernieres ont moins de terreſtreitez; la liaiſon de leurs parties eſt plus exacte: Car ce n'eſt que la condenſation des parties terreſtres qui donnent le poids, qui ôtent la qualité diaphane, & le brillant. Les choſes enfin, ne ſont d'autant plus belles qu'autant qu'elles participent moins de la Terre. On en peut dire autant de tous les Eſtres, car la Terre eſt le plus vil de Elements, & peut même paſſer pour leur craſſe. C'eſt pourquoi le grand Ouvrier l'a miſe au plus bas lieu & l'a éloignée le plus qu'il étoit poſſible de l'Ether, ou de l'Element du feu. Il l'a raſſemblée en un Globe rond, afin que ſes parties étant plus.

plus ferrées elle tint moins de place & nuisit moins à l'écoulement de la Lumiere des Astres & empeschât moins les Intelligences de pénétrer de leurs regards jusques dans l'interieur de l'immense Univers. Dieu s'est plû à orner l'Amphitheatre où sont placées les Intelligences, de mille & mille Etoiles lumineuses: Il a ensuite ordonné aux Vents de disperser & de dissiper tout ce qui pourroit être resté d'impur & de materiel. On les voit executer avec soumission les ordres de ce Grand Maitre. Depuis ces tems les Aquilons, le Vent du Midy, celui d'Orient & les Zephirs, baliënt à l'envi les Campagnes & rassemblent en un monceau la Poussiere impure & la pressent enfin par leurs haleines. C'est ainsi que la Terre a été faite, dont toutes les parties chassées également de tous côtez de l'Ether se sont trouvé forcées de se refugier au centre comme dans un lieu de repos & de gravité, n'ayant rencontré d'autre endroit ni plus éloigné, ni plus bas où la Terre pût se placer. Les qualitez de la Terre sont moindres que celles des autres Elements, aussi est-elle plus foible & plus infirme, car si elle est fenduë par la chaleur, par le fer ou par quelqu'autre raison, elle ne peut pas retourner sur elle même ni rejoindre ses parties separées; comme l'Eau qui étant divisée se reünit sur le

champ & redevient entiere comme auparavant. Il en est de même de l'Air & du Feu ; on a beau en partager les parties, elles se rassemblent à l'instant, sans qu'il paroisse aucune cicatrice de la blessure qu'ils ont reçûë. Cela n'arrive que parce que ces Elements sont meilleurs & plus parfaits & sont capables de se mouvoir par leur propre Vertu : Or la Terre est dans un repos occasionné par son poids & sa gravité, & les autres Estres sont immobiles & ne peuvent d'eux mêmes changer de lieu à proportion qu'il participent davantage de sa nature ; parceque plus il y a de poids & moins il y a de mouvemens, & par la raison des contraires plus il y a de legereté plus le mouvement est facile ; & plus enfin il y a d'affinité avec la Vie qui est elle même la cause du mouvement. Ce qui est prouvé en ce que les choses mortes sont privées de mouvement, mais comme les choses vivantes sont les meilleures, rien n'étant si precieux que la Vie par elle même, il s'ensuit sans doute que les Estres les plus legers, & les plus mobiles sont les plus nobles & les precieux. C'est donc une erreur de croire qu'il ni a d'existant que les Estres qui paroissent aux yeux & qui sont palpales & grossiers : Car en effet qu'est-il de plus subtil que l'Air, qu'y a-t-il qui se puisse moins

voir

voir & moins toucher? Ce qui a même fait croire à quelques uns que ce n'étoit autre chose que le vuide: C'est cependant un Etre, mais parfaitement delicat: C'est un Corps & l'un des quatre premiers Elements qui est plus Noble que la Terre, & les Eaux qui l'humectent: C'est pour cela qu'il occupe une place plus élevée: Car on doit regarder comme plus Nobles les choses qui approchent le plus du Ciel & des Etoiles. Les Vents, par exemple, sont si délicats qu'ils échappent aux regards; on ne peut cependant disconvenir que ce ne soit des Vents, puisqu'après être sortis avec effort, & avoir brisé les barriere des prisons d'Eole, ils ébranlent les plus grosses Montagnes, il renversent les Ormes, après avoir brisé leurs fortes Racines; ils boulversent la Mer, ils pénetrent jusque dans ses Gouffres les plus profonds; Ils chassent & dissipent les Nuées; ils excitent des Tonneres terribles & précipitent la Foudre avec la derniere violence. Peut-on refuser l'Estre à des choses qui ont tant de force, par la seule raison qu'on ne peut les voir ni les prendre dans la main? Il y a de la Folie à vouloir juger de tout par ses Sens: Les yeux trompent souvent, & nous font voir une chose pour l'autre: Plongez, par exemple, un Bâton droit dans des Eaux claires, il vous pa-

paroîtra courbe: Qu'on soit dans une Chaloupe qui vogue avec rapidité, en côtoïant un Rivage, le Rivage paroîtra courir & la Chaloupe rester tranquille. Les Sens sont susceptibles d'erreur, soit par l'Age ou par une Maladie, & sont alterez par mille autres causes; Ils different même chez différentes personnes. Ne voit-on pas des Gens qui trouvent beau ce que d'autres trouvent difforme? Une chose paroît douce, à l'un & amére à l'autre; L'un regarde de sens froid, ce que l'autre brûle de posseder: Les Sens en un mot sont variez par le Corps; Les Chairs sont differentes, & l'on suit l'impression des parties par lesquelles on agit. Un Homme yvre apperçoit deux Flammes où il ni en a qu'une & voit mouvoir les choses qui sont dans un tranquile repos: Les yeux troublez par le Vin, troublent aussi le rapport qu'ils en font à l'Intellect. L'air ne fait-il pas différentes impressions sur les Sens, selon qu'il est clair, trouble, humide, sec, épais ou leger? Il presente aux Sens différentes Illusions: C'est de là que le Soleil paroît quelques fois rouge comme du sang, & que la Lune semble plus ou moins grande: C'est par cette même raison que quelques Gens se sont recriez qu'ils avoient veu des Spectres, dont leurs Oreilles trompées avoient entendu les Voix effrayantes. Il y a enfin mille

façons

façons de ſe tromper. C'eſt en pareil cas à la Raiſon qu'il faut avoir recours: C'eſt par elle qu'on demêle la Vérité, parmi mille bagatelles & mille réveries. Celui qui eſt ſage, l'aime, la ſuit, & s'y attache de toutes ſes forces. Celui qui a l'Eſprit vif l'emporte ordinairement ſur les autres pour le Genie; ſon Ame participe plus de l'Ether: Mais il n'appartient pas au Vulgaire épais de diſcerner les Objets, ils ont les yeux loûches: C'eſt delà que reſulte l'Erreur, la ſotte Credulité, l'Opiniatreté, & l'Aveuglement des ſentiments. La Raiſon eſt la conductrice des Gens prudens; mais le Peuple n'eſt entrainé que par l'Opinion. Cherchons donc de toutes nos forces le chemin de la Raiſon: Elle doit être regardée comme le Soleil qui preſcrit une route certaine: C'eſt elle, enfin, qui nous diſtingue des Bêtes Brutes. L'Opinion reſſemble en quelque façon à la Lune, par ſa Lumiere obſcure & par la facilité qu'elle a de changer. La Raiſon, enfin, nous dicte qu'il y a pluſieurs Eſtres Vivants, qui ne ſont pas perceptibles à nos Sens, parce qu'ils ſont trop ſubtils, & trop deliez. Si le grand Ouvrier de l'Univers n'avoit rien fait de meilleur & de plus noble que le Genre Humain, ſes Ouvrages ſeroient bien moins admirables, ſon Empire ſeroit moins parfait, & moins noble. Les Lieux les plus

bas sont occupez par l'Homme, & par les Bêtes, viles, sans Esprit, miserables, uniquement occupées de se repaître & de dormir. S'il n'y avoit point d'Estres animez plus nobles, le monde ne seroit qu'une honteuse étable de Bêtes Feroces, remplie d'épines & de Fumier. Dieu ne feroit qu'un Berger de Bêtes à Corne & à Laine. Ah! dira-t'on, il a fait l'Homme, cet Ouvrage n'est-il pas assez glorieux? A-t-il pû ou dû rien faire de meilleur? L'Univers pouvoit il être plus parfait? C'est là qu'on voit éclatter sa Puissance infinie. Est-il permis que l'Amour propre nous dicte pareilles choses? N'est ce pas s'écarter d'une saine Raison, d'oser même le penser? Qu'est-ce que l'Homme sinon un Animal fol & malin, & plus miserable mille fois que tous les autres, s'il se connoissoit? Helas! Quel est celui qui de son plein gré ne suit pas le mauvais & le large chemin des Vices, dans lequel ils se hâte & se precipite de marcher? Ce chemin est toûjours rempli: A peine les Conseils, la Loy, les Supplices & la Crainte même peuvent-ils en detourner les Hommes. Ne faut-il pas les contraindre & les forcer même de suivre le sentier étroit de la Vertu? Que peu de Gens le suivent de leur propre mouvement! Quel est le Sage? Se trouve-t-il parmi les Enfants, parmi les Femmes, & au milieu du petit

tit Peuple? Non, sans doute, c'est une Troupe insensée : ils sont dans d'aveugles tenèbres : conduits par leurs seules Passions, il n'en est point qui suivent la Raison, ou du moins il n'y a que le petit nombre qu'a choisi le Maître de l'Olympe. Quel est celui qui est capable de contemplations? Avons-nous assez de loisir pour chercher la Verité cachée? Distraits par mille soins, nous employons la meilleure partie de nôtre Vie à dormir & à être Malades; des peines assiduës nous détournent; la tyrannique Pauvreté nous trouble; la Paresse & la Volupté furieuse nous derobent à nous mêmes : Nous sommes insensez; la Sagesse ne peut resider en nous : Elle demande une étude longue & assiduë; un Esprit en paix & une Ame tranquile. Ah! Si je ne me trompe il est assez demontré dans le VI. Livre, combien le Genre Humain est miserable, de combien de Crimes & de Folies nous sommes capables. A quel nombre de Punitions ne sommes nous pas sujets? Dans la situation même la plus abondante peut-on être exemt de mille inquietudes? Cependant le Vulgaire stùpide & épais ne pense pas; rempli de sa Folie, il chante au milieu des plus affreux Travaux, il rit, il perd de vuë sa Misere, il souffre mille peines qu'il oublie sur le champ, pourvû qu'une legere douceur leur succede. Ah!

C'est

c'eſt le Fleuve d'Oubli qui par avance influë ſur nos Ames, la Nature ſage & prevoyante en a uſé ainſi; car en effet ſi nous penſions avec delicateſſe, qui pourroit ſupporter les ennuis de cette Vie miſerable? La Sageſſe enfante la Triſteſſe & les Soucis les plus fatiguants: Mais la Nature nous flate d'une vaine eſperance, ſans laquelle qui pourroit differer un inſtant de ſe donner la Mort? L'eſperance & la Folie ſont les deux remedes Pharmaciques que la prudente Nature nous fournit, afin que nous ne ſoyons pas accablez par tant de maux. Ah! s'il n'eſt pas d'Animal plus excellent que l'Homme, que ſeroit l'Autheur de la Nature? Il deviendroit le Roi, le Pere, le Prince, le Seigneur des Fous, des miſerables & de Scelerats. Oh! le bel Empire! le grand & admirable Royaume! Oh! les jolis Compagnons que les Hommes, pour un ſi grand Autheur! Ecoutez leur amour propre, voici le Langage qu'ils vont vous tenir. Avez-vous beſoin d'autres choſes, grand Jupiter? Vous n'étes pas ſeul, & vous avez bien fait de créer un ſi beau Monde pour l'amour d'eux. Pouviez-vous moins faire pour eux que de créer le Ciel, le Soleil, la Lune, les Aſtres, l'Air, la Terre, la Mer. Et pourquoi non? diront ces inſenſez orgueilleux. Helas! Rien ne les guerit de leur Amour

mour propre! Ils sont reduits en Cendre, ils perissent, comme la Neige aux approches de la chaleur, & comme les Feüilles au commencement de l'Hyver. Combien n'en est-il pas d'assez imbeciles pour penser de cette façon? Le Genre Humain entier ne fait qu'un fort petit nombre, dont la durée des jours est mesurée à leur petitesse. Doit-on s'imaginer qu'il n'y ait que la Terre & la Mer qui soient habitées? Le Ciel & tout ce qui en depend n'est-il rien? Qu'est-ce que la Terre & la Mer en comparaison de l'Espace immense & admirable du Monde? Si vous l'examinez avec attention, vous trouverez que l'Orbe terrestre que nous habitons n'est qu'un Point. Le moindre des Astres n'est-il pas plus grand, si l'on en croit les Supputations Astronomiques? Quoi! Un lieu si petit & si vil sera peuplé de Poissons, d'Hommes, d'Animaux, d'Oiseaux, de Bêtes Feroces &c., tandis que le reste de l'Univers sera vuide d'Habitans? Quoi, L'Air & l'Olympe seront deserts? Non, il faut être hébêté pour pouvoir le penser. Au contraire, il faut croire que de plus excellentes Colonies peuplent ces lieux charmants & que leur Felicité est proportionnée à l'excellence des Lieux qu'ils habitent; & avoüer avec franchise que la Terre est la derniere des Habitations, encore trop bonne pour

les

les Hommes & les Bêtes. Mais l'Air superieur aux Nuës est une Ciel heureux & serein. C'est là que regne un Paix éternelle : C'est là que brille la Lumiere du plus beau jour : C'est là la Royale demeure des Dieux, que nos Yeux corporels ne peuvent appercevoir. La Nature deliée & delicate des Divinités ne peut tomber sous nos connoissances. Ces hautes Intelligences sont en plus grand nombre que les Grains de Sable des Rivages d'Amphytrite & que les Herbes des Gazons verdoyants qui décorent la Nature. Encore une fois, quel delire peut imaginer que l'immensité du Ciel & que sa beauté soient desertes, tandis qu'une Terre vile fourmille d'Habitants ? De quelles épaisses Tenèbres ne faut-il pas être aveuglé ? Il faut pour le croire être enseveli comme les Bêtes les plus stupides dans la Lie la plus terrestre. Si l'on a pû trouver des Isles Fortunées dans le vaste Ocean ; Lieux enchantez remplis de Biens & de Delices où la Vie ne fut jamais attaquée de douleurs ; le Ciel ne peut-il pas, à cet égard être regardé comme l'Ocean à qui il communique sa couleur & sa vitesse ? Et ses étoilles ne pourroient-elles pas passer pour des Isles ? Pourquoi non ? Les Philosophes ne leurs ont-ils pas donné le nom de Maisons ? Ne sont-elles pas chacunes distinctes & separées ? C'est une

une erreur que de contester cette Verité. Ne voyons-nous pas leur representations dans les Isles de notre Ocean? Ah! que les Rois ambitieux ne tarderoient pas d'y porter la guerre & d'attaquer ces Isles pour les joindre à leur Domination, s'ils en pouvoient aborder! Il est vrai que toutes ces choses ne sont que des Fictions inventées par la Grece; mais on ne peut pas disconvenir que le Ciel & les Astres ne soient peuplez. C'est porter envie aux Bienheureux & blasphemer la Majesté de Dieu que d'en disconvenir. N'est-ce pas en effet un Blasphême que d'oser dire que le Ciel est desert, qu'il n'a point de Citoyens, & que Dieu ne commande qu'aux Hommes & aux Bêtes qui sont de si petits, si miserables & si ridicules Animaux? Certes, le Toutpuissant a sçû, a pû & a voulû créer des Estres meilleurs que nous. Il les a destinez à vivre dans des Lieux plus agreables, afin que sa Gloire & son Empire fussent plus grands, & l'Univers plus parfait. Plus ses Oeuvres sont abondantes & bonnes, plus l'ornement du Monde & la Puissance de Dieu se mainfestent. Il est à present question de sçavoir si ce sont des Formes pures & sans Corps, ou si ces Heureux Habitants sont composez de Membres comme nous? La Raison nous dicte que tous les Habitants de l'Air & du

Feu

Feu doivent avoir des Corps; car s'ils ne ſont pas Corporels l'Air & le Feu ſont deſerts & l'un & l'autre Element ſera appellé vuide; Car il n'y a que le Corps qui occupe une place, & ce qui n'a point de Corps n'a point de Lieu, il n'en a pas beſoin, comme nous l'enſeignent les ſentiments de tous les Philoſophes. Il faut encore examiner ſi ces Eſtres ſont Mortels? Il faut croire qu'ils vivent long-tems dans une grande felicité & qu'ils meurent enſuite; car ſi l'Air & le Feu ſont ſuſceptibles de Corruption, les Eſtres qui les habitent y doivent être ſujets à proportion. On ſera curieux, ſans doute, de ſçavoir quel eſt la nature du lieu & de quelle eſpece & figure ſont ces choſes? Il eſt naturel de croire que ces Eſtres ont un Viſage, un Exterieur & une Forme qui differe totalement des Eſtres deſtinez à habiter la Terre & l'Eau: Ils ont par conſéquent une Nature plus parfaite & plus noble que la nôtre, ſans que nous puiſſions ni les voir ni les definir au juſte. Nous devons auſſi croire que les Habitans du Ciel qui vivent dans les Etoiles & dans la plus pure Region du Feu doivent être immortels; parceque nous ne voyons pas les Aſtres vieillir & qu'aucun âge n'apporte de changement à l'Olympe. Nous devons, par conſequent, conclure que ces Eſtres ont des Corps plus forts,

plus

plus deliez & plus lumineux que ceux qui sont dessous l'Ether, qui habitent les Elemens & qui sont sujets à la vicissitude des tems. Mais, dira-t-on, à quoi s'occupent ils? Ils usent de differentes choses & joüissent d'admirables delices, tels enfin, que l'Esprit Humain ne peut les imaginer, ni nôtre langue les décrire. Ce sont ces Regions qu'on peut appeller Monde à juste titre: Ce sont les veritables Etres, qui joüissent des vrayes Richesses; qui ont des Mœurs pures & des Plaisirs parfaits; mais ici, au contraire, ce ne sont que les images frivoles des choses, qui se fondent en un moment comme de la Cire. Nôtre Monde n'en est qu'une imitation qui differe autant que la Peinture differe de la Realité de l'objet. Quelques-uns croyent & avec une apparente verité que hors de ce Ciel, & sur tous les corps, il y a un autre Monde meilleur & incorporel, que les Sens ne peuvent imaginer; Mais qui est compris par l'Esprit: Car de la même manière que nous voyons jusqu'à quel point l'Esprit l'emporte sur les Sens, pourquoi cet Esprit n'auroit-il pas un Monde que lui fut propre, & des Etres qui lui soient adaptifs, qui existent vrayement & qui soient propres à ses Perceptions? Pourquoi le borner à des Ombres delicates, à des Songes & à de vains Spectres? Tout

ce qui n'existe pas par soi même ne peut se regarder comme un Etre. Ou l'Esprit par lui-même n'est rien, ou la Nature lui a crée un Monde qui lui est convenable, qui contient en soi des choses vrayes, stables, pures & immaterielles, qui existent par elles mêmes d'une façon plus noble que les choses sensibles. Ce Monde Archetype doit être regardé comme l'Orignal des autres Mondes, par consequent comme plus parfait. On doit lui attribuer sur les autres Mondes la même préeminence que celle que l'Esprit a sur les Corps dans ce Monde. Le Soleil doit y faire la fonction de Divinité du premier ordre & les autres Astres y doivent être regardés, comme des Divinitez d'un ordre inferieur. Ce Monde étant plus parfait doit renfermer plus de choses & plus diversifiées que le Monde materiel & corporel. Tout doit y être exemt de corruption. Le tems & le mouvement n'en doivent pas alterer les Etres; tout doit au contraire y subsister fixe, éternel, sans avoir besoin de place, & sans être sujet au detriment de la variation. C'est là que doivent être placées les causes & les semences de toutes choses. Le Monde sensible doit découler, comme d'une source, de ce Spirituel Archetype, dont il n'est que l'imparfaite imitation. C'est là que se rencontrent les choses parfaites, & les

les Totalitez; c'est de là que procedent les parties des choses, qui se multiplient par la jonction vitieuse de la Matiere. C'est ainsi que les Animaux se sont multipliez, c'est de cette Vertu Creatrice que procedent les Cerfs, les Renards, les Lions & les autres Animaux contenus dans notre Tourbillon. En un mot, toutes les choses multiples par leur nombre, & uniques par leurs Especes, en procedent & ne doivent leur Etre qu'aux Vertus de cet Archetype. De la même façon que plusieurs Ouvriers de differentes Professions font differentes choses dans une grande Ville; de la même manière le Monde que nous habitons, n'est composé que de parties, le Monde Original est composé de Touts vivants chacun par soi même & d'une Nature differente les uns des autres. Il y a des Gens dont le sentiment est que les Astres sont des Mondes, & que la Terre que nous habitons est un Astre opaque auquel preside la Divinité de l'Ordre le plus inferieur; parceque son Empire est au dessous des Nuées, & que c'est elle qui produit les Habitants de la Terre de la Mer & de l'Air le plus grossier: Qu'il est le Seigneur des Ombres, qu'il gouverne des Simulacres vivants; qu'il a le maniement & le soin des choses qui ne peuvent être regardées que comme des Ombres à cause qu'elles sont sujettes au tems &

par conſequent d'une courte durée. Je crois que c'eſt là le Pluton dont les Poëtes ont voulu parler; que ce ſont là les Royaumes tenebreux, parce qu'au deſſous des Nuées regne une perpetuelle Nuit, en comparaiſon de la Lumiere brillante & de la Splendeur Eternelle qui eſt au deſſus. Dieu, le Roi & le Pere des autres Dieux lui a donné le plus vil Royaume, & a diſtribué aux autres de meilleurs Aſtres, ſelon qu'ils étoient plus excellents en qualité; & a partagé de cette façon ſon Empire à ſes Enfans. Aucun de nous cependant, ne peut regarder ces choſes comme certaines: Car qui peut connoitre les ſecrets de Dieu? Qui a jamais été au Ciel? Qui en eſt revenu pour en dire des particularitez? Le Genre Humain n'eſt pas reſervé à de ſi grandes choſes: Nôtre Eſprit a trop de pente vers la Terre, trop déloignement pour les choſes celeſtes & nos regards accoutumez à une Nuit eternelle ne peuvent ſe fixer ſur le Soleil. Chacun, conduit par ſon propre Genie, invente des choſes nouvelles, en conſequence de ſon imagination: Les Poëtes ſur-tout par ce qu'ils abondent d'avantage en confiance pour eux-mêmes. Il ſemble que de tous les Tems, il leur ait été permis d'extravaguer impunement, quand ils ſont agitez de l'Enthouſiaſme d'Appollon ou étourdis d'une Bachique Fureur,

N'au-

N'auroient-ils pas pû dire la Vérité dans leur plus fort delire? Les Sibilles remplies du Dieu qui les rendoit furieuses, malgré leurs convulsions sacrées ne s'écartoient jamais de la route du vray. Mais je me suis suffisamment acquitté de ma parole : Je crois avoir demontré qu'il y a bien des choses qui existent, qui l'emportent sur nous par leur degré d'excellence, & que nous ne pouvons voir; que ces Estres cependant vivent & sont doüez de Raison. Les plus sçavants des Philosophes appuyent mon Systeme en donnant à nos Ames la qualité d'immortelles ; ils conviennent de leur éternelle durée, quand elles sont dépoüillées de nos Corps mortels. Platon, le Philosophe Samien, le Divin Plotin, ont été de ce sentiment : Presque tous les Poëtes retentissent de l'immortalité de l'Ame. Il me paroit donc juste de s'attacher à prouver cette verité qu'on ne peut ignorer sans crime : Car que peut-on faire de mieux que de s'appliquer à se connoitre? Les Enfans mêmes ont une connoissance assez exacte du Corps, qui n'est qu'une Poussiere extraite d'une autre; Mais la difficulté consiste à connoître parfaitement qu'elle est l'Ame. Plein de confiance par l'inspiration des Muses, je vais de toutes les forces de mon Esprit tâcher de demontrer cette matiere, & de la mettre dans tout son

jour; après quoi je quitteray le Signe de la Balance, pour entrer dans celui du Scorpion. Là je parlerai des forces & des Droits des Destins, pourvû qu'eux mêmes ne me soient pas contraires. Mais comme dans les choses ambiguës & d'une difficile explication, l'ordre progressif est absolument necessaire nous commencerons par celles qui sont les plus certaines & les plus aisées à demontrer: Car si les commencements & les Principes étoient obscurs les conséquences seroient incertains; & si les fondements ne sont pas solides ce qu'on auroit appuyé sur eux se trouveroit en peu de tems détruit. Les effets nous sont toûjours mieux connus & plus certains que les causes dont ils emanent. Commençons donc par ces mêmes effets, afin de pouvoir ouvrir les portes des Secrets de la Nature. Commençons par le mouvement, qui est une qualité qui convient aux Estres vivants; & comme enfin, le mouvement est le principal Principe de la Vie, comme on peut s'en appercevoir; nous voyons que les Corps sont destinez par eux mêmes à l'inaction, au Repos & à la degradation de la Pourriture. La Chaleur est la cause du mouvement, comme la chaleur qui est dans le Sang. Mais, dira-t-on, les choses vivantes restent souvent immobiles, quoi qu'elles soient pourvuës de Sang & de chaleur, toutes

les

les fois qu'elles veulent se reposer? Il s'ensuivroit de là que ce seroit la Volonté qu'il faudroit regarder comme le Principe & la cause du mouvement. On repondra que souvent les choses animées, veulent se mouvoir & ne le peuvent pas: il faut que ces deux conditions réünies fassent le mouvement. L'une commande & l'autre execute, car l'Action de vouloir n'est rien si elle n'est suivie par la possibilité de l'execution, or qui est-ce qui determine la Volonté de l'Animal pour changer de lieu? Comme la Volonté est muë par un bien que l'Esprit lui montre, elle est elle-même emuë & attirée par la Vertu de l'Objet; comme le Feu est attiré par une Matière combustible, comme le Fer est attiré par la Pierre d'Aimant, les Pailles par l'Ambre qui transporte ce Corps de côté & d'autre. C'est ainsi que le Tout-puissant a constitué le Monde par un Ordre admirable, de façon que plusieurs choses se joignissent d'un nœud sympatique, & que d'autres, au contraire, se combatissent sans cesse, par une Antipathie insurmontable: Ce qui fait croire à quelques Philosophes que l'Amitié & la Haine étoit les deux Principes moteurs & qu'ils avoient operé toutes les Creations. Le Bien, comme nous le disons, donne le premier mouvement à la Volonté, qui le rend elle même aux

Membres & les agite afin qu'ils transportent le Corps de côté & d'autre. Par consequent le même Bien n'est pas le Moteur de tous les Animaux, parce-qu'ils n'ont par le même desir. Differents Animaux sont affectez par differentes choses, & la Nature leur a donné à chacun des Objets qui leur procurent des Plaisirs; comme nous voyons qu'un Enfant aime & desire des choses differentes de celles qui flattent dans un âge meur. Car autant il y a de Corps, autant trouve-t-on le plus souvent d'Esprits & par consequent de Volontez: Ce qui fait aussi que nous changeons de Goût, que nous voulons tantôt une chose & tantôt l'autre, & que nous parvenons à mepriser ce qui avoit auparavant été l'objet de nôtre plus ardente Amitié: Ce qui n'arrive qu'à cause que le Corps est lui-même sujet au changement & qu'il se revêt de differentes habitudes dans differents tems. Il entraîne avec soi la Nature de l'Ame; comme nous voyons que cela arrive par la Faim, la Soif & l'ardeur pour les voluptez de Venus. Bien des choses encore changent le Corps; l'âge, le tems ou les accidents; le boire, le manger, l'air; & si l'on en croit plusieurs, les Astres. Non seulement l'objet peut mouvoir la Volonté, mais la constitution presente du Corps y influë aussi. Il est un petit nombre de Gens qui se laissent conduire

par

par la raiſon & qui ſuivent le chemin, que leur prèſcrit la Vertu : Il faut convenir que cette route n'eſt pas fort fréquentée, car les affections corporelles obſcurciſſent autant les Lumieres de l'Eſprit, comme les fumées, qui épaiſſiſſent l'Air, nuiſent au Flambeau du jour. C'eſt cependant parces cauſes que le Corps mortel eſt émû. La qualité motrice de l'Ame execute les ordres de la Volonté qui lui commande, & elle eſt à l'inſtant diſtribuée dans les Membres & leur donne une impulſion au dedans au dehors & de tous côtez, pourvû qu'ils ne ſoient pas empêchez pas quelque accident. Mais on demandera par quelle raiſon les membres ſont languiſſants quand ils ont ſouffert un trop grand travail ? Et pourquoi les Bras & les Jambes paroiſſent engourdis ? Je crois que cela procede de ce que le Sang étant diſſous par la trop grande Chaleur, ſon mouvement étant interrompû & ſon fluide congelé, il ceſſe de circuler dans les parties & s'exhale en ſueurs par des tranſpirations trop abondantes; de la même façon à peu pres que quand les Fievres extenüent les Corps; Car le Sang, ou tout autre Humeur qui tient ſa place (telle que la Lymphe qui y eſt ordinairement mêlée) ſe repand par le moyen de la circulation dans les membres, y porte l'Ame & la Vie, nourrit le Corps & c'eſt par lui que la force mo-

motrice anime les membres & les jointures. L'Esprit est quelque chose de delié & de delicat qui est formé par la Chaleur, ou bien ce n'est qu'un Sang exalté en vapeur par la même Chaleur; de la même maniere que les rayons du Soleil exaltent, subliment & dissolvent l'Eau & la changent en un Air très-subtil & très-delié. Cet Esprit, étant renfermé dans les Visceres, s'écoule dans les Veines, les Artères & les petites Cellules du Corps, & se trouve toûjours à propos pour servir l'Ame, quand elle veut que quelque chose se fasse ou que le Corps soit mis dans quelque mouvement. Mais on va m'objecter, comment se peut il faire que ceux qui dorment puissent se donner du mouvement? Comme les Somnambules, qui quelques fois se levent tout endormis, prennent les Armes, montent à Cheval, écrivent, à ce qu'on dit, & joüent enfin de la Guittare? Il faut sçavoir que les Images des choses que nous avons vuës & qui nous ont fait une forte impression demeurent chez nous, ce qui fait que souvent nous croyons voir une personne absente, qu'il nous semble entendre encore des voix, que nous avons entenduës. Dans cet état, la vapeur volatile qui monte du fond de l'Estomac, excite ces images, renfermées dans les petites Cellules du Cerveau. Des-lors l'Esprit

prit reçoit la motion & la communique au Corps, quand l'Image est bien forte. Mais dira-t-on, est-ce la Volonté qui donne le mouvement à la partie de la queuë qu'on a coupée à une Couleuvre, ou à un Serpent? Ou si c'est la force de l'Ame, que les Grecs ont appellée Phantaisie ou Imagination? Comme ceux qui sont dans une Phrenesie, ou qui sont tourmentez par une Yvresse violente, ou par ce qu'on appelle Rèveries? Ce mouvement arrive à la partie de la Couleuvre de toute autre manière. C'est que l'Esprit vegetable se trouvant enfermé dans les parties noueuses de la queuë de l'Animal, cherche de toutes ses forces à s'échapper & se mettre en liberté & il excite par ses efforts les replis tortueux que nous lui voyons faire, jusqu'à ce que petit à petit il se soit exhalé dans les Airs; ou bien la partie de l'Ame qui est restée divisée dans cette partie de la queuë en excite le mouvement; car par la même raison, je crois que ceux qui ont perdu le Jugement ne peuvent ressentir de douleur ni avoir aucun autre sentiment, par la raison que toutes les forces des Sensations ne procedent que de la connoissance. Et l'on doit conclure que plus une personne a de connoissance & de Jugement & plus elle est capable de peine & de plaisirs. Les Gens stupides & hebetez au contraire ont moins de

 souci;

ſouci; leurs bleſſures ſont moins grandes, ils ſont moins ſujèts à la crainte; le Froid & le Chaud leur font de moindres impreſſions: A peine diſtinguent-ils l'adverſité d'avec la proſperité. Ce n'eſt pas que je veüille dire que cette partie coupée du Serpent s'émeuve, parce qu'elle reſſent de la douleur: Elle n'eſt capable d'aucun ſentiment, parce que le Jugement n'y eſt pas, mais il eſt reſté dans la Tête qui eſt la plus noble partie de l'Animal. Ce qui prouve de nouveau ma premiere Theſe. Le mouvement enfin, procède de ce que les choſes vivantes ont entr'elles une perpetuelle agitation ou communication d'Eſprits: ajoûtons cependant cette circonſtance que le Bien, quoique preſent, aiſé à poſſeder & à obtenir n'émeut point quand on ne le connoît pas pour tel qu'il eſt: Donc la connoiſſance eſt le Principe du mouvement. Qui eſt-ce qui s'aviſe de ſouhaitter les choſes qu'il ne connoît pas? La Volonté eſt par elle même aveugle & perſonne n'a de deſir qu'en conſequence des Notions de l'Ame: Et c'eſt enfin le defaut des Lumieres, qui procedent de l'Ame, qui nous fait prendre le change, & nous fait tomber dans l'erreur, parceque nous ſommes déçûs par les apparences d'un Bien trompeur. Mais en voila aſſez ſur le mouvement. Examinons maintenant de quelle maniere le Corps

vivant s'accroît & s'agrandit : Et pourquoi sa cruë s'arrête à un certain terme. Il est un certain feu Etheré qui étant renfermé & repandu égallement dans les Membres & dans l'Estomac des Animaux, leur donne la Vie : Cette Humeur générative nourrit à peu près de la même maniere que l'Huile d'Olive nourrit la Flamme renfermée dans une Lanterne. C'est elle qui cuit les Aliments dans l'Estomac & de ce Centre les parties les plus subtiles sont repanduës dans les Membres : C'est de là que procedent la Moüelle, les Os, la Chair, les Nerfs & le Sang : C'est enfin, par là que le Corps, s'augmente peu à peu; de la même manière que les Herbes croissent quand elles sont arrousées par les Pluyes, & aidées par la Chaleur du Soleil. Si le Feu est plus fort & plus proportionné à l'Humide, la croissance est plus precipitée. Elle est cependant bornée; & ses limites sont les mêmes que celles de la chaleur qui lui est convenable, qui n'a qu'une Vertu finie au delà de laquelle le Corps commence à languir & à deperir : Ce que nous voyons arriver aux Vieillards, car ils diminuent, ils se voûtent, ils deviennent courbez & regardent la Terre, leur Mere, avec des yeux creux. C'est le Feu Etheré qui manque, cette Chaleur animale qui languit, l'Humidité generative qui se des-

feiche, sans laquelle on ne sçauroit vivre : De la même manière que la Flamme s'eteint au défaut d'Aliments combustibles & les tenèbres lui succedent. Nous allons à présent expliquer quels sont les mouvements de l'Esprit & d'où ils procedent. Quoi que cette Matiere soit obscure & abstraite, nous tâcherons cependant de la mettre dans tout son jour, nous parlerons aussi de la colere autant que nous le permettra l'etenduë bornée de nos connoissances. C'est la Colere dont le propre est de mepriser les Dangers qui rend les Gens audacieux. Elle augmente la force & la fait exceder le Temperamment. C'est fort souvent à elle qu'on doit l'assurance qu'on a devant ses ennemis, & qu'on s'expose à des combats très-sanglants : C'est elle enfin qui nous fait prendre les Armes meurtrieres. La cause de cette passion n'est autre chose qu'un Sang qui s'embrase & le Cœur qui, dans les moments où il est agité, semble vomir des Flammes. C'est enfin, la Liqueur d'un Fiel amer qui paroît se repandre ; car le Fiel paroît être le siege de la colere, & c'est la Bile qui fournit les éguillons & la matiere nutritive de la plus aveugle Fureur. C'est pour cela que nous voyons les Animaux qui n'ont point de Fiel incapables de colere, amateurs de la Paix : Ils sont timides & fuyent les combats : Ceux

au contraire dont le Sang est dans une plus grande effervescence & dont la Chaleur naturelle est plus forte sont plus sujets à l'orgueilleuse colere: Les jeunes Gens, par exemple, & les Gens pleins de Vin y sont les plus sujets. L'Ame indignée dans ces moments mêle la Bile avec le Sang; les Mains courent aux Armes; les blessures & le Carnage en resultent. L'Injure a d'abord blessé & troublé l'Ame qui communique son trouble au Corps. C'est là ce qui prouve l'Erreur de ceux qui croyent (comme les Stoïciens) que l'Ame est incapable d'émotion; car si l'Ame n'étoit pas émuë, le Corps, dans lequel elle est renfermée, resteroit toûjours dans la même assiete. Ce n'est que par les differents mouvements que nous distinguons la difference du Moteur. Les Ombres ne se meuvent que par la motion du Soleil; & ce n'est que le mouvement des Organes qui fait la difference de Sons qui en émanent. Ce ne sont enfin, que les mouvements de la main & ses differents attouchemens, qui font rendre à la Flûte les Sons differents. C'est ainsi que l'Ame reçoit en secret les differentes affections qu'elle rend publics où elle veut qu'ils soient tels; & se sert de differents Membres pour y parvenir & elle partage à l'Organe dont elle a besoin ce qu'elle a de caché chez elle, afin qu'il le rende apa-

parent : De la même maniere qu'un Roi, qui fait à un Favori fidele, une importante confidence, afin que le même la rende publique à ses Peuples. C'est de cette façon que l'Amour se forme dans le Cœur ; car l'Ame qui souhaite quelque chose d'agreable, se sert du ministere du Cœur pour declarer son Amour. C'est enfin dans le Cœur que la colere, la crainte, les vœux, l'esperance, les soins & la Volupté resident avec l'Ame comme dans une Citadelle, d'où ils sortent par le moien des Membres pour se repandre dans le Corps comme dans une Ville. Nous pourrions sur ce sujet nous étendre d'avantage s'il plaît au Souverain de l'Univers & si les Muses nous en fournissent les moiens. Qu'il suffise donc de sçavoir que toutes les Passions prenent naissance dans l'Ame, par les causes exterieures qui la touchent & qu'elles éclattent ensuite par les secours du Sang & des Humeurs. Il est d'ailleurs necessaire que le Corps & l'Esprit soient susceptibles des mêmes mouvements, puisqu'ils sont intimement unis & qu'ils doivent reciproquement se faire part de ce qui les blesse & les offense ; & l'un ne peut rester insensible tandis que l'autre est touché, tant leur Sympathie & la convention qui les unissent sont étroites. Et vous, Muse, comme vous approchez des Serres du Scorpion, hatez-

tez-vous de parler des Sens. La Nature a donné cinq Sens aux Animaux les plus parfaits & elle en a donné moins à ceux qui n'ont pas ce degré de perfection; du nombre des derniers sont les Vers, les Taupes, les Coquillages de Mer, l'Escargot & le picquant Herisson. Celui des Sens qui est le plus estimable, est la vuë; c'est celui qui fait à l'Ame les plus fideles rapports; il lui montre presque tous les Estres que forme la Nature par un instinct & une vertu admirable: Tant de Fleurs, d'Herbes, de Fruits, d'Animaux, de Plantes; tant d'especes de Pierres & de Metaux. Il lui fait distinguer les differentes sortes de Peuples écaillez qui habitent la Mer & qui font les troupeaux que Prothée a soin de paître: Il lui fait appercevoir les monstres qui nagent dans son fluide; &, ce qui est encore plus grand, il lui fait decouvrir les Temples celestes des Dieux; les Globes des étoiles & les rayons lumineux du Soleil respectable. Je passe enfin sous silence mille actions des Hommes qu'il seroit impossible de detailler & qui ne parviennent à la connoissance de l'Ame que par ce Sens, qui doit à juste titre être regardé comme le plus beau & le meilleur de tous. On croit avec justice qu'il est le Siege & le Palais de l'Ame. Toutes les fois que nous parlons à quelqu'un, par une action purement naturelle, nous

nous fixons l'un sur l'autre nos regards mutuels comme si l'Homme & l'Ame entiere se trouvoient concentrez dans ce petit espace: C'est donc avec raison qu'on l'a appellé le Miroir de l'Esprit; c'est dans les Yeux que brille le tendre amour; c'est là que paroissent successivement, la haine, la ferocité, la clemence, le chagrin, la joïe, la mauvaise foi, la pieté, la prudence, la folie, l'ambition, la crainte, la colere, l'audace, & les reproches du crime. Je laisse à d'autres gens le soin de rassembler tous les sentimens des Philosophes au sujet de la façon dont ce Sens agit; pour moi je me contenterai de rapporter ceux de leurs sentiments qui m'ont paru les plus judicieux. Il faut sçavoir que l'Ame est une, & quoi qu'elle soit si delicate, qu'on ne sçauroit l'appercevoir, elle est cependant capable d'émouvoir les forces innombrables que la Nature & le Souverain Createur lui ont accordées : C'est elle qui augmente, nourrit, engendre, émeut, affecte, entend, goûte, flaire, touche, voit, & connoît; c'est elle qui a la principale & la plus grande vertu: Elle participe à la nature des Habitants du Ciel; c'est elle qui distribuë les forces & l'action à chacune des parties; elle reçoit par les Yeux la Lumiere, & les differentes couleurs; par le moien de la prunelle elle distingue les figures, & considere en-

fin

ſin tout l'Univers. Par les Narines elle recüeille les differentes Odeurs; par les Oreilles elle puiſe les Sens, les Voix & le Bruit; par la Goût elle differentie les diverſes Saveurs; par le Toucher elle connoît les choſes dures d'avec celles qui ſont molles & tendres, elle ſent le chaud & le froid. Voila en un mot les cinq compagnons & les fidéles Miniſtres de l'Ame; c'eſt par eux que ſes connoiſſances ſont exactes. & ils ne la quittent que dans le ſommeil de la mort. Les Yeux étant Diaphanes, d'une compoſition transparente comme le Verre & d'un éclat condenſé, ſe ſaiſiſſent des ſimulacres des choſes & les retiennent; comme un Miroir repreſente la Lumiere qui lui eſt oppoſée, de même la faculté des Yeux eſt une ſource inepuiſable des images des choſes qu'ils rendent à l'Ame, qui eſt prochaine, & dont le Siège eſt fixé dans la tête, où elle habite comme dans une Citadelle élevée: Alors l'Eſprit ſe ſert de ſon diſcernement pour connoitre la choſe qui lui eſt repreſentée. Il en uſe de la même maniere pour diſtinguer les Sons quand un Air delicat, mobile & frappé par les Corps ſonores, s'inſinuë dans les Oreilles, c'eſt à ſes parties deliées que l'Air doit ſon mouvement. Ces petits Corpuſcules ſe pouſſent les uns les autres & l'Air frappé rend le coup à l'Air le plus voiſin & ainſi ſucceſſivement

ment jusqu'à ce que le son soit parvenu à s'insinuer avec violence dans la cavité des Oreilles qu'il penetre, quoi qu'elles soient exactement fermées mais l'Air est si subtil & si delié que les Poissons fuyent le moindre bruit que les Pêcheurs font en parlant quoi que l'Eau soit interposée entr'eux & ils se precipitent tout épouvantez dans des Filets. L'Air ne penetre-t-il pas jusques dans les Gouffres de la Mer? Ne fait-il pas enfler les flots, sur-tout dans l'Hyver, tems fâcheux qui fait souvent faire aux Nautonniers des Vœux forcez? Toutes les fois donc que des Corps durs se frappent, l'Air est poussé avec violence & penetre les petites ouvertures des Oreilles. De là procedent les Sons & les Voix differentes, selon la nature des choses & des lieux qui occasionnent la violence du mouvement de l'Air; comme dans les differents instruments ou l'Air forme des Sons. Ce qui fait qu'une Trompette se fait entendre de plus loin qu'une Flûte, & que le Sistre de Damiete differe des Sons du Psalterion. De la même maniere que quand on jette une Pierre dans l'Eau, ce fluide se retire & forme differents Cercles; l'Air frappé fait de même plusieurs Cercles autour du centre de son mouvement ce qui fait qu'une seule Voix se fait entendre à plusieurs Oreilles & qu'une image fait

avec

avec la Lumiere une impreſſion à plusieurs Miroirs. Il faut expliquer à preſent l'Odeur: Elle penetre les Narines; il ſort toûjours des Fumées delicates ou des Corpuſcules des choſes qui ſont ſulphureuſes & ont par conſequent de l'odeur; ils parfument l'Air comme quand on brule de l'Encens dans un Encenſoir. Le goût ſe fait par l'attouchement de la Langue & du Palais; c'eſt par eux qu'eſt reſſentie l'humidité des choſes qui ont du goût, qui touche ce Sens & forme les Saveurs ſucculentes; c'eſt auſſi le Sang & l'Eſprit qui forment le toucher parcequ'ils fluent dans toute l'habitude du Corps. Ce Sens eſt dans tous les Animaux & il y a de l'apparence que le goût ſe rencontre auſſi generalement chez eux; mais l'un & l'autre ſont plus delicats dans l'Homme. L'Homme eſt auſſi doüé d'une prudence ſuperieure à celle des Bêtes. Il y a des Gens dont le ſentiment eſt different, & qui pretendent que les choſes ſuſdites ſe paſſent d'une autre façon; ils nient que les images des choſes reçuës par les Yeux ſoient la cauſe de la vuë, & que l'Air ne contribuë ni à la Vuë ni à l'Ouïe, & pretendent que Dieu a donné à l'Ame autant de qualitez & de forces qu'il a lui même créé de genres de choſes differentes afin qu'elle les pût comprendre toutes. Chaque

Ani-

Animal a de son Genre une connoissance parfaite qui ne s'étend pas beaucoup plus loin; mais l'Ame contemple toutes choses, elle est capable de les examiner avec un jugement sain; & de peser par une serieuse attention les objets qu'elle aperçoit par le moien des Sens. L'Esprit est le Soleil de l'Ame, les Astres sont les Sens; c'est le sentiment de quelques Gens; ce que nous laissons à examiner à d'autres, parceque nous approchons de la fin de ce Chant, & que nous touchons presque les Pinces du Capricorne. Il faut cependant inferer de ce que nous avons dit ci-dessus que l'Ame est quelque chose qui participe de l'Ether, qui vit sans Corps, qui vivifie tout, qui a la connoissance de toutes choses, autant cependant que l'a voulu le Pere des Hommes & des Dieux: Car c'est lui qui a donné une puissance certaine & finie à chaque chose; il est le seul qui ait une force sans bornes; il peut faire toutes les choses qui sont faisables, il est exempt & superieur aux Loix & aux regles. L'Ame ne peut être regardée que comme incorporelle puisqu'elle sent & comprend toutes choses, elle n'est ni de Terre, ni d'Eau, ni d'Air, ni de Feu, & les choses qui sont composées des quatre Elements ne sont pas douées des mêmes forces que l'Ame. Il faut donc qu'elle soit quelque chose

de

de celeste & qu'elle procede de Jupiter, puisqu'il lui à accordé autant de connoissance qu'elle en a besoin pour comprendre tout l'Univers. Les Atomes qui sont la baze du Systheme de plusieurs Philosophes ont plûtôt dû contribuer à la formation des Corps qu'à celle de l'Ame. Nous le voyons puisque les Corps ont de l'Extension & peuvent se partager de toutes parts; l'Ame au contraire est indivisible & immaterielle; elle est comme le centre d'un Cercle ou plusieurs Lignes aboutissent, qui sont les sens, qu'ils cherchent comme les Fleuves se precipitent dans la Mer. Je ne peux assés m'étonner qu'il y ait des Gens qui puissent croire que l'Ame & le Corps sont detruits ensemble; quand même cela seroit, on devroit s'en taire: Ces choses ne doivent pas se dire ouvertement & ne doivent pas être divulguées au Peuple: La plûpart des Hommes sont mechants & seroient capables de tous les Crimes, s'ils croyoient la mortalité de l'Ame & qu'ils ne craignissent pas les punitions destinées à cette Ame. Ils se precipiteroient dans les plus grands Forfaits & ne tarderoient pas à confondre le permis & le defendu. Outre cela c'est l'esperance de la Felicité après la Mort & d'être toûjours inseparablement unis à Dieu qui engage les Hommes à la pratique des Vertus: C'est là le principe de leur Charité les uns envers les autres;

tres, ſans quoi ils s'engourdiroient dans une affreuſe nonchalance. Les Charitez ceſſeroient; les Temples les plus beaux ſeroient renverſez, les Autels d'Or & de Marbre ceſſeroient de fumer du ſang des Victimes; enfin la Religion, la Pieté, l'Honneur, le Culte des grands Dieux ſeroient abſolument détruits, ſi les Hommes eſtimoient ne ſe pas ſurvivre & que leus Ames fuſſent diſſipées par les Vents. Le Peuple à moitié feroce, doit être arrêté par un frein & par la crainte des punitions. L'Eſprit populaire eſt naturellement enclin au mal; il ne va jamais au bien par ſon propre mouvement, & la Vertu lui eſt abſolument à charge. La Religion eſt l'Honneur & la Gloire du Genre Humain, elle nous unit aux Dieux; elle nous joint à l'Olympe. Non, il n'eſt pas d'honnête Homme qui oſe dire ouvertement que l'Ame ſoit mortelle. Nous allons prouver par la force de la Raiſon qu'elle eſt exempte de Mort & par conſequent Eternelle comme tout bon Chretien doit le croire & comme le fameux Juif qui le premier fit circoncire ſon Peuple nous l'enſeigne. Dieu ne ſe ſeroit pas ſervi de lui pour enſeigner le Dogme de la circonciſion s'il ne l'avoit pas jugé à propos & preſque toutes les Nations mêmes les plus Barbares d'une Voix unanime ſont perſuadées de la verité inconteſta-

teſtable de l'Immortalité de l'Ame que peut-on en effet imaginer dans l'Univers qui ſoit plus ſemblable que l'Ame au Principe tout-puiſſant Maître de tous les Eſtres? Qu'eſt il de plus durable & de plus parfait? Car qui eſt-ce qui peut nier que ce qui n'eſt que d'une courte durée ne ſoit pas imparfait? Ce qui fait que les choſes Celeſtes durent toûjours, c'eſt qu'elles ſont les plus divines & les plus parfaites; mais les choſes au contraire qui ſont les plus prochaines de la Terre & plus éloignées du Ciel, étant plus imparfaites, ne peuvent durer longtems. Mais nôtre Eſprit, dira t-on, quoi qu'il paroiſſe doüé de Vie & de connoiſſance & qu'il ſemble approcher le plus de la Nature Divine, ſe trouvant renfermé dans des bornes corporelles ne doit pas avoir une durée plus etenduë, ni vivre au de là du Corps. Malgré ce raiſonnement captieux, je dis que l'Eſprit eſt incapable de corruption par la raiſon qu'il eſt ſimple & ſeparé de la Matiere. On peut auſſi joindre à ce Raiſonnement l'experience qui nous demontre qu'à meſure que le Corps s'affoiblit l'Eſprit ſemble augmenter de force: Ce qui fait que les Vieilles Gens ont plus de prudence & de Bon ſens que les jeunes Hommes; & que nous voyons rarement les Gens extremement vigoureux de Corps être Spirituels,

rituels. Il est rare que Dieu ait réüni ces deux Dons: L'on ne voit presque pas les Gens en même tems très-robustes de temperament être fort delicats par leur Genie. On doit donc inferer que si l'Esprit semble se revetir des forces qu'une longue Vie a ôtées au Corps, qu'il en est absolument independant & qu'il est quelque chose qui existe par soi même & qui survit à la mort. Mais dira-t-on, quand on a mal au pied, l'Esprit souffre en indiquant la nature de la Douleur. Cela est sans doute, il faut examiner de quelle maniere cette douleur parvient jusqu'à l'Esprit. Monte-elle du bas en haut, petit à petit, comme une fumée? Non assurement, car si cela étoit, il faudroit que toutes les parties par où cette fumée passeroit ressentissent du mal à son passage. Le pied ne seroit donc plus le seul à être malade, & il faudroit de necessité que ce fût la partie la plus voisine de l'Esprit qui fût la plus malade pour donner connoissance à l'Ame de sa douleur, ce qui n'est pas: Par consequent l'Ame n'est pas corporelle ni mortelle, puisqu'elle distingue les parties du Corps dans lesquelles elle est renfermée, sans être susceptible des mêmes impressions; & que d'ailleurs elle n'a pas besoin d'aucun milieu pour sçavoir ce qui se passe d'une extremité à l'autre du Corps.

Il

Il faut faire encore cette reflection que toutes les fois que nous voulons nous ressouvenir de quelque chose, faire quelque ouvrage, ou entendre ce qui est le plus difficile nous semblons separer nôtre Ame de nos Sens; nous la recüeillons en elle même, en fermant nos Yeux; en nous enfonçant dans la retraite; en prenant le tems de la Nuit & du Silence. C'est dans ce tems que nous semblons joüir de nôtre Ame, independante du Corps. Les Sens troublent l'Ame aussi bien que les différentes Passions; elles la rendent debile & la plongent dans les tenèbres: De même que les Nüées obscurcissent l'éclat du Soleil. Si donc cette Ame est plus capable de reflection quand elle est separée des Sens & des Passions violentes & qu'elle est absolument renfermée en elle même; il s'ensuit indubitablement que quand elle pourra être libre & delivrée de cette Chair mortelle, que ses connoissances seront bien plus étenduës; qu'elle ne sera plus attaché qu'aux choses les plus parfaites & que par consequent sa durée doit être éternelle. Il y a d'ailleurs une autre reflexion à faire, l'Homme semble être le milieu entre les intelligentes & les Brutes; il doit par consequent être composé de quelque chose de commun à ces deux extremitez. Le Corps participe des Brutes & l'Esprit des Celestes Habitants; par

consequent une partie est mortelle & l'autre éternelle. Ainsi la mort ne detruit qu'une partie de nous mêmes. On peut encore ajoûter cette preuve que si après nôtre mort, nous étions totalement detruits, Dieu par là paroîtoit injuste & ce seroit une faveur qu'il accorderoit aux méchants parcequ'ils joüissent souvent pendant leur Vie, des Richesses, de la Volupté, des Honneurs & de l'Amitié du Penple, & que les honnêtes Gens au contraire sont maltraitez par la Fortune & par les adversitez; tantôt pauvres, tantôt Malades & presque toûjours dans une affreuse Tritesse. Il paroît juste qu'il y ait une compensation & qu'après la mort on soit recompensé ou puni selon ses merites; Mille preuves nous indiquent que l'Ame est immortelle & absolument incorporelle. Mais en voila suffisamment sur cette matière. Il y a des Gens qui regardent l'Ame comme une harmonie, de la même manière que de plusieurs Voix & de plusieurs instruments il en resulte un tout harmonieux, ou que de plusieurs Drogues & Simples il en resulte un composé medecinal excellent. On pourroit inferer selon ce sentiment que l'Ame est un composé de la Vertu des Cieux & de la jonction des Elements; qu'elle est renfermée dans des limites en partie corporelles & en partie spirituelles; comme ce qu'on appelle la

Vûë

Vuë, qui eſt compoſée de deux choſes ſçavoir de l'objet qu'on voit & de la vertu de la vuë qui l'apperçoit ; que le Ciel eſt la cauſe premiere qui forme tous les Eſtres, & que ſans lui la Terre & la Mer ceſſeroient d'être feconds : Ce ſentiment me paroît faux ; car ſi cela étoit ainſi le Corps ne pourroit ſe revolter contre l'Ame, non plus que l'Ame ne pourroit reſiſter aux inclinations du Corps ; le conſentement ſeroit entr'eux unanime, & ils auroient une force égale, telle qu'eſt celle qu'on trouve dans tous les mixtes qui naiſſent par la puiſſance Divine ; comme dans le genre des Herbes & des Pierres pretieuſes. D'autres s'imaginent avec auſſi peu de raiſon que l'Ame eſt détruite avec le Corps ; & ils ſe fondent ſur ce que le ſommeil qui eſt l'image de la mort, nous ôte l'Eſprit & les Sens : Ils appuyent leur ſentiment ſur ce qu'ils voient que l'Ame a ſes Maladies qui l'empechent de joüir de ſes facultez : Ils obſervent que l'Eſprit eſt ſujèt à être bleſſé & même détruit, qu'il croît & déperit avec le Corps, comme on le voit dans les Enfants, les Vieillards & les Hommes : l'Enfant eſt ignorant, l'Homme eſt prudent & le Vieillard eſt en enfance : La Vieilleſſe detruit le Corps & l'Eſprit. Que ne diſent-ils pas enfin ? Si l'Ame, continuent-ils, eſt divine, & peut vivre ſéparée des

membres mortels, pourquoi se revestit-elle de cette Chair miserable, avec laquelle elle est obligée de souffrir tant de maux & de se prêter à tant de Crimes ? Il faut donc qu'elle soit insensée si elle s'y joint de son bon gré. Ou bien qui est-ce qui la force à entrer malgré elle dans cette prison ? Est-ce Dieu même ? Il la hait donc, puisqu'il la renferme de cette maniere ? Ils ajoutent que cette Ame n'étant pas Corps & n'ayant par consequent point d'extension le Corps ne peut la renfermer d'aucune maniere. Ils disent encore qu'elle ne sçait rien par elle même, qu'elle ne l'apprenne avec beaucoup de soin, & qu'elle est assez foible pour l'oublier en peu de tems : Ils concluent enfin par assurer que l'Esprit n'est rien sans le Corps ; qu'il ne peut rien apprendre sans les Sens, qui sont les Organes par lesquels se forme la Doctrine. D'autres d'un sentiment different pretendent qu'il n'y a qu'une seule Ame dans le Monde, qui distribue la Vie à tous les Etres vivants, de même que le Soleil est l'unique cause qui éclaire & fait que tous les Yeux voient : Ils la croient éternelle quoi que les Corps se detruisent de la même manière que les Yeux des morts ne voient plus la Lumiere du Soleil. Il est aisé de detruire toutes ces bagatelles par les secours d'une solide raison ; mais j'apprehende

d'être

d'être trop long. Quelqu'un sans doute se joindra un jour à moi pour les confondre & refuter totalement leur systeme. Homme courageux ! qui que vous soïez, vôtre gloire sera mêlée avec la mienne, & nos arrieres Neveux loüeront nos Ecrits. Osez entreprendre ce grand Ouvrage, & acquittez vous sur Terre d'un devoir digne des Dieux. Oüi, je le proteste, que celui qui veut être persuadé de l'Immortalité de l'Ame y parviendra s'il sçait reprimer toutes ses Passions; si au mepris de ce qui fait la felicité des Mortels, il se detache parfaitement du soin des choses terrestres ; & s'il fait des efforts assidus pour élever son Esprit vers le Ciel, il connoîtra bientôt qu'il porte dans son sein quelque chose de Divin, il deviendra sage, au plus parfait degré, il aura de l'avenir des Notions certaines, soit par rêves ou par revelations. C'est à cet heureux état que les Prophetes autrefois ont dû la connoissance de de l'avenir : Un Esprit sobre s'approche d'autant plus de l'Ether qu'il s'éloigne d'avantage de la Terre & de l'amour charnel. Mais helas ! Presque tous les Hommes ne suivent que les plaisirs des Sens & ne connoissent d'autres biens que ceux du Corps. C'est là ce qui les fait croire que l'Ame est mortelle. Leurs Yeux affoiblis ne peuvent soûtenir les regards des objets divins

vins, & d'épais Nüages leur obſcurciſſent la vuë. Mais c'eſt aſſez parler de l'Ame, revenons au grand Autheur du Monde. Nous concluons qu'il n'a point de Corps, non plus qu'une quantité d'autres Eſtres qui lui ſont infiniment inferieurs, plus nombreux mille fois que les Feüilles de la plus vaſte Forêt; ou que ſi ces Etres ont un Corps il eſt ſi deliçat qu'il n'eſt perceptible par aucun Sens, & ne peut être vû que par les Yeux de l'Eſprit: Que ces intelligence ſont des Eſtres par excellence & qui ne ſont ſoüillez par rien de charnel. Il eſt tems, Muſe, de garder le ſilence; dans peu de tems avec l'aſſiſtance de celui qui donne le mouvement à mes Levres, vous approfondirez avec moi les cauſes des choſes qui arrivent dans ce Monde Sublunaire: Vous examinerez ſi elles ſont conduites par un capricieux deſtin, ou par une raiſon éclairée: Enfin pendant que le Soleil par ſes rayons brulants échauffera les traces du Lion de Nemée, & que les pareſſeuſes cigales, à l'ombre des Feüilles épaiſſes, formeront leurs ſons rauques & peu harmonieux, nous irons reſpirer un Air rafraîchiſſant & une odeur delicieuſe à l'ombre d'un Laurier ou d'un Myrthe, près d'un Ruiſſeau qui par ſon doux murmure, nous provoque à un tranquile Sommeil. Le doux repos delaſſe l'Eſprit, rétablit la

Vi-

Vigueur: Mais quand après le Repos j'aurai pris des forces nouvelles, Muse, reprenez vos accents les plus pompeux; soiez ma compagne fidele & ne me refusez pas vos inspirations; rechauffez mon zèle, j'entreprendrai de nouveaux Chants: Et si, par hazard, la Fortune émuë de pitié pour tous nos maux, jette sur nous un regard favorable, qu'elle chasse la pauvreté & les soucis les plus pressants, je serai pour lors tout entier avec vous; je serai sans cesse renfermé dans les Grotes des Muses. Quelles consolations mutuelles ne gouterons nous pas? Nous nous desaltererons à longs traits des Eaux de l'Hypocrene, & nous ferons retentir le Mont Sacré d'une melodie nouvelle.

ABREGE'

DU

HUITIEME LIVRE.

L'Autheur parle de la destinée qu'il dit n'être autre chose que l'ordre que Dieu à une fois prononcé; que c'est de là que procedent l'ordre & l'arrangement de toutes les causes secondes; il en conclud fort juste que le hazard & la Fortune ne sont que des noms vains qui ne signifient rien. Il s'efforce de concilier la Providence Divine avec le libre Arbitre, en expliquant ce que c'est que le libre Arbitre, qui ne consiste qu'à se conduire selon les Loix de la droite raison, & qu'il prouve n'être pas contraire à la Providence Divine; mais bien plûtôt qu'il concourt avec elle. Il avance que l'Ame Humaine joüit d'une parfaite liberté, sitôt qu'elle a dompté les Passions qui déclarent une guerre continuelle à la raison; que si au contraire elle est soumise & entraînée par les Passions dereglées, elle doit être regardée comme

me Esclave, il établit & traite fort au long ce sentiment. Il propose deux ou trois autres objections. Et paroit un peu trop favoriser le sentiment des Epicuriens en resolvant la derniere & dement ce qu'il a ci-devant avancé. Il resoût assez heureusement l'objec-jection pourquoi les honnêtes Gens sont souvent malheureux, & les mechants presque toûjours fortunez; & cela par la distinction qu'il fait des Biens du Corps & de ceux de l'Esprit, de ceux du Vulgaire & de ceux des Sages. Dans toute l'étenduë de ce livre, enfin, il défend avec force & énergie la Providence Divine contre les libertins.

LE SCORPION.

ENseignez moi belle Nimphe Piereïde pourquoi les choses mortelles sont conduites par une route differente? Pourquoi les unes sont en honneur dans cette Vie, tandis que les autres semblent tourmentées par des peines infinies, ce n'est qu'à vous qu'il est permis d'être admise au Conseil des Dieux & de connoître les causes secretes. En vain s'imagine-t-on que tout ce qui arrive dans la vie est conduit par un aveugle Hazard sans que la raison se mêle des

évenements de ce Monde : Les Hommes sont entraînez à penser de cette façon parce qu'ils voient souvent les crimes couronnez du plus heureux succés, & les Vertus échouées être regardées avec indignation : Ils voient les Hommes justes & prudents gemir dans une injuste oppression, & les Scelerats au contraire enlever les faveurs d'une aveugle Fortune ; ils apperçoivent le Vice preferé à la Vertu, les Temples frapés & consumés par la foudre & les plus heureux criminels parvenir au comble des honneurs par les mêmes moiens qui les devoient conduire a la plus meprisable infamie. Quand on voit de pareils revers la plûpart des Hommes croïent ou que les Dieux n'existent point, ou qu'au mepris de la Terre, leurs soins sont bornez dans les Cieux ; & ils attribuent tout à un hazard incertain : Ou bien l'on vous donne, Fortune chimerique, la conduite de l'Univers ; on vous croit la Maîtresse & la dispensatrice des Sceptres ; on attribuë au revers incertaine de vôtre Rouë ces avantures monstreuses. C'est à cette folle opinion que vous devez les Autels sacrileges que les anciens ignorants vous ont érigés, aussi bien que les profanes Hosties qu'ils vous ont immolées. Les destins ont eu leur part de ces Sacrifices ; on les a regardez comme les Legislateurs du Monde ; on a cru qu'ils avoient

le gouvernement du Globe terrestre & qu'ils le regissoient par un ordre éternel & permanent, on les a envisagez comme les distributeurs des fêtes & des Triomphes; on a crû que chaque personnes recevoit deux ce qui lui étoit destiné. Mais helas! De tous tems les Fables ont été reçûës des humains avec avidité & le merveilleux aura toujours des droits sur les Mortels. Cette question utile & difficile à agiter m'a paru digne des Muses. Non, rien ne peut exister ni être fait sans une cause, & ce n'est que la distance qui se trouve de la cause à l'effet qui en fait la difference; rien ne s'engendre, rien ne se produit, rien enfin ne peut être la cause de soi-même il y a non-seulement dans les causes une infinité de progrès differens, mais il faut encore qu'il y ait quelque choses qui les precede d'où resulte & commence leur grand ordre, qui par degré parvient jusqu'à des effets entierement finis. Nous avons appellé destin cet ordre des causes, ce qui n'est autre chose que le Decrèt que Dieu a une fois prononcé, qui devient un Loy permanente; Or plus chaque cause est voisine de ce premier degré plus elle a de dignité; elle commande & gouverne les causes qui la suivent & ainsi successivement jusqu'aux effets. On pretend par exemple que le premier Etre est une cause, & que ce qui est opposé à l'autre

extremité doit être regardé comme l'effet; que tout ce qui tient le milieu entre ces deux extremitez doit donc être participant aux deux qualitez; qu'il y a un neud, & une continuité perpetuelle des causes; qu'une chose dépend immediatement de l'autre & qu'il se trouve un enchainement qui s'étend par differents chaînons depuis l'Olympe jusqu'aux sombres bords; ce qui paroit absurde, car pour que cela fût, il faudroit que plusieurs premiers principes & plusieurs causes premieres fussent réünis dans un même sujet: Tant de Rois ne pouroient subsister longtems d'accord entr'eux, ils ne tarderoient pas longtems à se combattre, parceque la puissance souveraine peut se partager. Le Monde cesseroit d'être unique, dont l'unité fait l'ordre admirable des choses. Mais on peut objecter que plusieurs causes distinctes & separées entr'elles procedent du Souverain Principe de tout, qui est un, de la même maniere que plusieurs rayons émanent du Soleil, qui ont entr'eux une difference, qui fait qu'un rayon ne dépend absolument point de l'autre, quoi qu'ils sortent tous de la même source & que malgré cela ils ne sont pas obligez de se combatre & de se nuire l'un à l'autre puisque chacun d'eux a une route separé qui lui est propre. Ce sentiment paroît apuié sur la vraisemblance, & peut être vrai. Examinons

nons-le cependant interieurement afin de tirer nôtre entendement des tenèbres. L'Esprit humain ne sçauroit en si peu de tems rencontrer la verité, il est sujèt à se tromper facilement; c'est ce qui a donné lieu à tant de Sectes differentes & à tant de sentiments contraires. Celui-ci assure avec opiniatreté ce que l'autre nie absolument. En un mot l'opinion nous est propre comme la raison l'est aux Dieux & nous n'avons de certain que l'incertitude. S'il y a donc plusieurs causes qui procedent immediatement de la premiere, comme nous l'avons dit, je demande si chacune d'elles est égalle en perfection; auquel cas il cessera d'y avoir de l'ordre entre elles; car ou l'on ne trouve ni primauté, ni degré, ni difference, il cesse d'y avoir de l'ordre. Dans quelque genre que ce soit, il y a le commencement, le milieu & la fin; il n'est par consequent pas de Genre sans ordre: Si au contraire chacune de ces causes differe en perfection, il s'ensuivra que Dieu a fait queque chose d'imparfait, ce qui me paroît difficile à imaginer. Je suis donc du sentiment de croire que les causes sont en leur particulier chacune également parfaite de façon que l'Effet primitif qui en resulte doit être très-parfait à tous égards; mais qu'à proportion qu'ils s'éloignent de leur premier prin-

principe ils sont plus ou moins parfaits; de la même manière qu'un Arbre ou une Plante s'abatardit & ne rend pas des fruits égallement bons: Ce qui fait qu'on voit les maux exceder en nombre les biens; & les choses affligeantes beaucoup plus fréquentes que les choses qui nous procurent de la satisfaction: Parmi ces causes celle qui a le plus de Vie & de raison est la plus puissante, la meilleure, la plus simple & de la plus pure substance; celle, au contraire, qui renferme le moins de Vie & de raison doit être regardée comme la plus foible, la plus épaisse & d'une substance la plus imparfaite: Ce qui est justifié par ce qui arrive sur la Terre, où tous les Estres ne sont pas de longue durée, où à peine trouve-t-on quelqu'un de raisonnable, où rien n'est pur, & où toutes choses sont des Mixtes, composez de plusieurs autres choses. Il n'y a presque pas dans le Monde de substance pure; on ne la connoît même point, & elle n'est honorée que de ceux qui la connoissent: Elle est cachée dans d'obscures cavernes. C'est ce qui fait qu'on fait plus de cas des biens du Corps & de la Fortune que de ceux de l'Esprit; car la substance est presque la même chose que la Vertu; mais cette substance est dans ce Monde comme dans un exil: Sa Patrie & son Siège or-

ordinaire est, le Ciel, où elle a pour compagnons fideles la verité & le bien parfait, c'est de cette façon que le Monde n'est qu'un tissu de causes; il conserve toutes choses par une convention certaine. Rien ne peut briser cette chaîne, ni les tems, ni la force; Dieu seul peut la briser. C'est de ces causes que provient tout ce qui a été, tout ce qui est, ou qui sera. Ces causes ont reçeu leurs forces du Roi des Divinitez, c'est lui qui leur a prescrit les tems, les limites & leurs progressions. Il faut sçavoir que plusieurs causes concourent pour faire une chose, mais ce concours n'est jamais fortuit; au contraire tout marche par un ordre certain des destins; le Tout-puissant Ouvrier des Astres a tout soumis à des loix certaines & à mesuré les jours qu'il a créez: Il n'est donc pas vrai qu'il n'y ait rien de certain, que tout soit conduit par le hazard, & que Dieu abandonne les choses mortelles. Le Hazard n'est par lui-même autre chose qu'une futile opinion qui ne differe pas de l'image d'un songe; quoi qu'en dise Aristote & plusieurs autres Philosophes: Leur sentiment ne me fait nulle impression, quand ils s'écartent de la verité. Il est souvent arrivé que les plus Grands-Hommes les plus graves & dont la reputation étoit la mieux établie, ont erré, & leur grand Nom a entrainé dans l'erreur beaucoup de Sectateurs qui ont prêché leur Doctrine;

trine ; tant l'Exemple & l'erreur ont de puissance. Pour moi qui ne suis partisan de personne, je me livre à la seule raison qui est la fidelle conductrice des Sages. Le Scrutateur de la vérité doit l'aimer & la suivre sur toutes choses. C'est cette même raison dont la puissance me fait croire que rien n'arrive par Hazard ; car si (comme il a été dit) tout procede de causes, d'ordre & de tems certains par l'ordre du suprême dispensateur, ce qui étoit nécessaire pour que le Monde fût parfait & pour empêcher que le desordre ne detruisît un si grand Ouvrage, que devient le hazard qui est ambigu & plus changeant que Vertumne & Prothée ? La Nature en un mot, a en horreur le hazard, comme le vuide ; rien n'est incertain dans le Monde, Dieu lui même, la Nature, l'Ether, les Elements & tout ce qui en resulte, a été, & sera éternellement. Si quelque chose étoit incertain l'Esprit de Dieu ne sçauroit pas tout & il seroit lui-même susceptible d'erreur, ce qui est absurde, car celui qui a tout fait doit tout sçavoir ; rien en aucun endroit ne lui peut être caché : Quoique quelques Gens disent que si le Pere des Lumieres connoissoit tout ce qui se passe ici bas, cette connoissance diminueroit sa Grandeur ; ce sentiment est erroné, car l'on ne devient pas mauvais pour connoitre ce qui est tel ; l'on n'est pas avili

pour ignorer les choses les plus sublimes; & une personne ne blanchit pas pour avoir la connoissance d'une chose blanche; le Soleil ne perd pas de son éclat pour éclairer les mechants & ne se salit pas en éclairant un bourbier; la Lumiere, enfin, ne perd pas sa pureté quoi quelle touche à des choses sales: Ainsi l'Esprit peut comprendre les choses les plus viles sans s'avilir pour cela: Il convient de connoître le mal, comme il est defendu de le faire. Dieu n'ignore donc rien, il sçait le passé, le present, & l'avenir; tout lui est certain, sans quoi il ne le sçauroit pas; car on ne peut sçavoir les choses incertaines, c'est pourquoi les Prophetes, quand ils predisent l'avenir, ils predisent des jours certains & des choses certaines, ce qu'ils ne pouroient faire, si le passé, le present & l'avenir ne leur étoient pas certains. Il faut cependant avoüer que certaines choses paroissent arriver par pur hazard; comme quand une tuile, chassée du haut d'une maison, par la force du Vent, vient frapper quelqu'un, ou bien qu'on trouve un Tresor, en creusant un Puits. Le Vulgaire croit que cela arrive par hazard; mais nous ne pensons pas de même; car quoique de telles choses nous arrivent contre nôtre esperance, nous ne devons pas pour cela croire que le hazard y ait part, car soit que nous sçachions, ou que nous igno-

ignorions ce qui nous arrive, l'ordre des Evenements n'est pas pour cela changé: Le Soleil n'est pas brillant, la Neige blanche & le Feu chaud parce que nous sçavons qu'ils sont tels; mais parcequ'au contraire, ils sont tels naturellement; & nous ne sçavons leurs qualitez que parcequ'ils les possedent réellement. Nôtre Esprit peut se tromper, mais jamais la chose; or c'est de la chose dont il est question dans l'évenement. Je demande à present si l'on peut admettre que le hazard la domine? Si une chose se fait, soit que nous la sçachions ou que nous ne la sçachions pas? Le hazard se trouve en nous & non dans la chose qui se fait à son tems marqué. Il n'y a de hazard que quand nous y en croyons, & ce, parceque nous en ignorons la cause qui est très connuë de Dieu. Tout est donc certain: Le Ciel a toujours le même mouvement; les mêmes choses naissent toûjours des mêmes semences; les Elements conservent toûjours leurs facultez; l'année a toujours ses mêmes parties; la chaleur de l'Eté succede au Printems, l'Automne avec ses fruits & ses Raisins suit l'Eté, & l'Hiver vient ensuite avec ses Frimats & ses Vents qui congelent tout; les Herbes ne changent point; les Animaux ont toujours les mêmes membres, & les mêmes coutumes: Il ne faut pas croire

croire que les Monstres soient formez par hazard ils ont des causes certaines qui les font naître, d'où leur noms procedent & qui les font regarder comme monstres: C'est de son propre mouvement que la Nature les fait, elle semble se joüer en les formant comme un Peintre qui, quoi qu'excellent dans son Art & grand Maître, se fait un plaisir de faire des figures Grotesques sans proportion; digne spectacle du petit Peuple. Toutes choses se faisant donc de cette façon, le hazard cesse d'avoir des droits dans l'Univers qui n'est regi que par la Souveraine puissance de Dieu; ce dont on ne sçauroit douter pour peu qu'on examine l'ordre perpetuel & admirable & l'harmonie parfaite avec les quels ce Monde à été créé & se conserve; & pour peu qu'on jette les yeux sur l'exacte proportion des membres des Animaux, sur leurs fonctions, on sera pleinement convaincu que Dieu & la Nature n'ont rien fait en vain & par hazard: On y verra au contraire une raison & une prudence accomplie qui ne peut proceder que des supreme décrèts de la Divinité. Il faut à present examiner si la Fortune gouverne les choses mortelles, comme quelques Gens se le sont imaginez. C'est à cet examen que nous allons donner une entière attention. Il faut d'abord sçavoir ce qu'on a entendu sous le nom de Fortune?

Les Anciens l'ont adoré la croyant une Déesse puissante au Ciel & sur la Terre; ils lui ont érigé des Autels & fait des Offrandes. Cette Divinité ne pouvoit pas être une Femme, ni l'Epouse de quelque Dieu, comme ils l'on crû; mais elle devoit être aussi-tôt un Dieu, qu'une Déesse car les Divinitez n'ont point de sexe; ils ne sont pas engendrez, ni sujets à la mort comme les Anciens Poëtes les ont depeints, semblables à nous, & les ont chargez de toutes nos infirmitez. Il falloit que ces Gens fussent bien aveuglez. Oh! Cerveaux insensez, de quelle doze d'Ellebore n'aviez vous pas besoin, quand vous vous êtes chymeriquement figurés que les Dieux étoient comme nous, qu'ils entroient dans un Lit nuptial, & qu'ils engendroient des Enfants, par le tendre embrassement des Déesses! Regardons par consequent la Fortune comme un Dieu de l'ordre le plus inferieur: Ce qui fait qu'il est occupé du soin des vils Royaumes de la Terre & de la Mer, où regnent tant de maux & de dangers, où rien n'est assuré car tout est plein d'embusches & de fraudes. Cette Divinité a été appellée par le Christ, & par St. Paul, le Prince de ce Monde; les Poëtes l'appellent Pluton, ou la Richesse, qui prodigue ses faveurs aux mechants & aux insensez, & se fait un cruel plaisir d'être contraire à ceux

qui

qui ont des mœurs innocentes. Le Siège, le Palais & le Trône est digne du Tyran que nous appellons la Fortune, puisque sa Domination s'étend sur le Monde sublunaire qui n'est rempli que de maux, où regne une nuit perpetuelle, des Tempêtes affreuses, le froid, la chaleur, l'importune Vieillesse, la pauvreté qui excite au crime; le travail, la douleur la mauvaise Foi & la mort. Au contraire dans le Monde Superieur à la Lune, regnent la joïe & une Paix perpetuelle; le tems, l'Erreur, la mort en son bannies, aussi bien que la Vieillesse, en un mot tout ce qui est nuisible. Heureux mille fois celui à qui les Dieux par un celeste present ont accordé d'habiter de si belles, si agreables & si heureuses demeures! Au reste quelques Gens ont crû que ce Monde sublunaire étoit rempli de Genies, qui passoient leurs vies dans les spatieuses campagnes de l'Air. Les Grecs leur ont donné le nom de Demons, & ils ont crû qu'ils prenoient soin des Hommes, des Animaux & de tout ce que la Terre nourrit, que c'étoit eux qui à leur gré faisoient faire naufrage sur Mer; qu'ils étoient les dispensateurs des maux, des Honneurs, de la felicité & des Richesses, aussi bien que de l'Adversité, d'où ils inférent, qu'il est absolument nécessaire de leur plaire, ce qui se peut faire selon le sentiment de quelques

uns,

uns, par des parolles, des charmes, & par l'Art Magique : On estime que si l'on appelle ces Genies, comme on doit le faire, qu'ils paroissent, qu'ils parlent & se rendent à nos Vœux : Que rien n'est plus avantageux à l'Homme que leur conversation, ce que je crois être arrivé à peu de Gens, du petit nombre de ceux qui sont justes & qui par un genereux efforts aïant évité les charmes de la Volupté charnelle & ont sçu mepriser les plaisirs lascifs ; qui se sont depouillez des soucis terrestres pour se livrer tout entiers à la contemplation des choses celestes. Les Gens de cette opinion ont crû que parmi ces Demons il y en avoit de mauvais qui obeissoient aux mechants, quand ils étoient forcez par des charmes Magiques & que les choses honteuses s'operoient par leur moien. Je n'ay pas dessein d'examiner cette matière ce n'en est pas ici le lieu : J'en parlerai dans le Chant où prèsident les Poissons brillants de leurs Ecailles, dorées : Là je m'entretiendrai des Dieux, si la Divinité supreme me le permet & me dicte mes accents. Passons donc ces choses sous silence, à peine puis-je croire qu'il y ait quelque mauvaise Divinité ; la Sagesse est incapable de faire du mal : l'Ignorance au contraire est Mere de l'Erreur, des fautes & du Crime ; il paroît même que personne de son plein gré ne veut être mechant. Il

me

me ſemble que la Volonté eſt naturellement portée au bien ; il eſt ſeur qu'un Demon * eſt ſage & prevoiant, ou il ne merite pas ce nom ; s'il eſt vrai qu'on leur ait accordé auſſi bien qu'à la Fortune les reſnes & le gouvernement de ce Monde. Rien ne me paroît donc abandonné à l'aveugle Deſtin ; l'Eſprit Saint du ſupreme Roi des Rois meſure tout avec une Sageſſe ineffable, & rien ne ſe fait ſans ſon ordre ou à ſon inſçu ; de là on infere qu'il y a une deſtinée qui eſt un nœud Gordien, pour ainſi dire inexpliquable ; pour le denoüer il ne faut pas moins que les forces d'Hercules ou la temeraire valeur d'Alexandre. C'eſt là ce qui de tous tems a troublé les Eſprits & a été la ſource de plus d'une Hereſie, car ſi le Deſtin ordonne des choſes, il faut néceſſairèment qu'elles ſoient faites comme il l'a ordonné ; nos actions ceſſent donc d'être libre, & les Dieux mêmes ne peuvent pas diſpoſer de leur Volonté, le libre Arbitre eſt detruit, la Vertu par conſequent ceſſera d'être recompenſée & le Vice d'être puni, ce qui eſt abſurde à imaginer. Ce n'eſt pas ici le lieu de parler des Dieux ; mais attachons nous plûtôt à l'examen de nous mêmes & aux choſes qui ſont ſoumiſes à nos con-

* La qualité de Demon s'entend ici comme Eſprit élementaire.

connoissances & qui peuvent être examinées par les simples secours des Lumieres humaines. Je dis donc que dans les choses qui sont soûmises à l'Empire de la Fortune, rien ne s'execute sans les ordres du Destin; comme la distribution des Richesses, des consolations, des plaisirs, des Honneurs: Pour les Sceptres & les Couronnes elles procedent d'en haut, nôtre Volonté ne peut nous les acquerir, car quel est celui qui ne les ambitionneroit pas? Mais la Volonté n'y fait rien, elle y nuit même, si les Destins sont contraires. Que de Gens ont fait des efforts inutiles pour s'élever, que les Destins adverses ont toujours precipitez! Chacune de leurs entreprises reiterée est tournée par le Destin en une nouvelle ruine: Ceux au contraire qui ont les Astres favorables, recoivent de la Fortune des faveurs inesperées, qui s'offrent d'elle mêmes, sans qu'ils ayent pris le soin de les rechercher: Ce sont des Pêcheurs heureux qui pendant qu'ils ont dormi, trouvent leurs Filets remplis de Poisson; ce sont de ces Fortunez Mortels qui doivent le jour à un Pere Riche & d'une illustre Famille qui succent les délices avec le Lait, qui s'élevent au faite des Grandeurs & qui sont (quoi que souvent indignes) destinez à commander & gouverner les autres: Ce sont des aveugles choisis pour regir des Gens qui ne sont

pas

pas beaucoup plus éclairez & qui ne leur donnent d'autre exemple que celui d'une Vie licentieuse: D'autres au contraire doivent la naissance à de pauvres parents & d'une origine obscure, ils sont livrez à la peine & aux larmes; ils sont surchargez de travaux assidus & souvent inutiles; tous leurs soins & toute leur vigilance peuvent à peine les garantir de la faim & ils sont toûjours écrasez par la plus affreuse misere. Qui peut nier que ces choses n'arrivent par l'ordre des Destins? Les uns sont beaux, agiles, vigoureux; les autres naissent difformes, maladifs & delicats. Peut-on croire que cette difference soit occasionnée par nos merites; ou bien par nos Crimes? & nôtre libre Arbitre est-il consulté en pareil cas? Tout cela procede assurément des Destins, les choses mêmes qui concernent nos Corps y sont sujetes, jusqu'à l'heure & le genre de nôtre mort, ils en dependent. L'un perit d'une mort infame, l'autre est assassiné, celui-ci est noïé; un autre finit ses jours par un incendie, cet autre par le Froid, celui-ci par la Faim celui-là par trop de nourriture; & la plus grande partie par la Douleur, les Maladies & les accidents, ou bien ils sont abbatus par le Vieillesse. La mort est certaine à tous les Hommes, mais la durée de leurs jours n'est pas determinée. La sombre mort donne

des bornes au cours de nôtre Vie. C'est ainsi que par un jonc mourut le fameux Apologiste du grand Achille ; Eschyle perit sur les confins de la Sicile écrasé par l'Ecaille d'une Tortuë ; Anacreon finit ses jours étranglé par un pepin de Raisin. O Mort cruelle ! de combien de moiens ne vous servez-vous pas pour detruire le Genre Humain ! Plus on la croit éloignée, plus elle nous menace : Rien n'est plus certain que la necessité de mourir & rien n'est si incertain que le tems de la mort. Quelques Astrologues se sont picquez de predire par la connoissance de l'Etat du Ciel & du Pole celeste, les choses à venir, l'Heure & le Genre de mort ; je ne sçai qu'elle Divinité instruisoit ces inspirez, parceque la nature de l'avenir est certaine comme celle du passé & du present : Je dis certaines dans la cause premiere & dans les causes secondes qui en dependent par enchainement. Ne peut-on pas aussi croire que les biens & les maux qui concernent l'Esprit proviennent du Destin ? Le Genie & la Doctrine en paroissent aussi émanez. Qui est-ce qui pourra être instruit, s'il n'a pas un certain Genie, & si la nature ne lui en fournit pas les forces, & si la Fortune & une santé languissante lui sont contraires ? L'un devient Rheteur, l'autre Philosophe, un autre s'applique à expliquer les Mysteres des

Dieux

Dieux & s'attache à l'Astrologie; d'autres enivrez de la Poësie boivent les Eaux de la Fontaine de Castalie, dans une grande pauvreté, & acquierent, en souffrant la Faim, sa proche parente, la Renommée. Encore une fois d'où procedent ces inclinations si ce n'est du Destin? C'est de lui que dependent les Arts & les Charges publiques: La Nature se plaît à ces differences qui ornent differenment le Theatre du Monde. C'est par ces differentes routes par ces travaux divers, par ce culte differentié, que l'Univers est decoré. Il faut examiner à present si c'est le Destin ou la Volonté qui forment en nous les Mœurs & les differentes inclinations. Ce n'est pas une chose d'une discussion facile que de decouvrir cette Vérité. Il faut assurément qu'il nous reste quelque partie de nôtre libre Arbitre, sans quoi ce seroit fait de nous, & la faculté du choix seroit ôtée au Genre Humain: Si l'on accordoit au Destin, une puissance sans bornes, il nous forceroit d'être mechans & nous ne pourrions plus opposer au Crime le frein de la Raison. Il faut donner à cet examen toute l'attention dont nous sommes capables & nous esperons avec l'assistance de Dieu de decouvrir la Vérité. Il faut d'abord expliquer ce qu'on entend par Libre Arbitre, qui n'est autre chose qu'une puissance libre & absoluë que Dieu à

accordée à l'Homme, par laquelle il depend de lui de ſuivre le bien ou le mal. Cette liberté ne lui a cependant pas été accordée afin qu'il s'adonnât au Vice, au prejudice de la Vertu, mais afin qu'il s'appliquât au contraire à acquerir des bonnes Mœurs, au mepris du Vice, car les mauvaiſes actions ſont nuiſibles & les bonnes méritent une juſte Loüange. Il faut examiner enſuite ſi le Libre Arbitre eſt égal en toutes choſes & ſi ſa durée a des tems limitez. Il ne ſe rencontre pas aſſurément dans les Enfants non plus que dans ceux qui ſont tourmentez d'une Maladie trop violente, ou dans ceux qui ſont dans un profond Sommeil; puiſqu'il eſt regardé comme l'image de la Mort. Si l'on veut examiner avec ſoin la Vérité, on trouvera peu de Gens parmi le grand nombre qui ſe ſervent de leur Franc Arbitre & de leur Liberté. Je paſſe ſous ſilence les fautes de la jeuneſſe & je pardonne aux premieres années: J'excepte encore les Gens endormis, les Febricitants & les Malades de toute autre eſpece. Le nombre de ces premiers eſt grand; mais il n'égale pas à beaucoup près celui des Gens dont l'Eſprit eſt livré aux crimes les plus honteux, & dont l'Ame eſt ſoüillée de Maladies de l'Eſprit: Ceux-là s'écartent de la Raiſon & du droit chemin, qu'on doit ſe preſcrire pendant le cours de ſa Vie. Je de-

demande si ces sortes de Gens ont leur Libre Arbitre & s'ils joüissent de ce qu'on appelle libre puissance? Cette question est problematique & je sçais plus d'une personne qui n'en conviendra pas. Il faut prendre garde qu'on ne doit regarder comme libre que la personne qui se conduit par la Raison, qui sçait resister à ses Passions & ne se laisse pas emporter avec impetuosité dans les Ecüeils de la Mer Orageuse de ses desirs effrenez, mais qui, au contraire, les combat de toutes ses forces, qui tient le Gouvernail avec intrepidité & gagne enfin le Port. Celui-là seul merite d'être regardé comme Homme libre & Sage; il peut par la raison seule corriger les mouvements de l'Esprit & les Sens revoltez; mais les autres Hommes n'en peuvent pas faire autant. Pourquoi, dira-t-on, Dieu ne leur a-t-il pas donné leur libre Arbitre? La Raison est par-tout assurement avec la liberté, elles marchent toujours de compagnie; c'est ce qui fait que les Bêtes n'ont point de Libre Arbitre parce qu'elles sont dépourvuës de Raison, & par la preuve du contraire, comme les Hommes ont tous de la Raison, ils ont par consequent cette liberté du choix. La Raison est une certaine Lumiere & une force de l'Esprit qui nous fait discerner ce qui est courbé d'avec ce qui est droit, & le honteux d'avec ce qui est honnête;

 elle

elle s'appelle ordinairement l'œil de l'Esprit. C'est peut-être ce que les Poëtes ont voulu nous marquer par l'œil du Cyclope Polipheme, dont il se servoit pour admirer la blancheur du Corps de Galathée qui se baignoit dans la Mer; mais le mechant & le cruel Ulisse le lui creva d'une Souche embrasée (qui peut, helas! se garantir des mechants ?) & priva la visage de ce Cyclope de son plus bel ornement. La Raison enfin ressemble à l'œil du Linx qui penetre seul à travers des tenebres & de la Nuit la plus obscure. La Souveraine Sagesse de Promethée, qui en nous créant a fait de si admirables ouvrages d'Argile, nous a donné à tous un œil semblable; mais Helas! peu de Gens en font usage; il n'est que ceux qui sont cheris du juste Jupiter. C'est de là que procedent tant de Crimes & d'Erreurs, car si tout le Monde suivoit la Raison, une Paix éternelle regneroit sur la Terre; la cruelle Epée de Mars n'auroit pas tant fait de carnages; elle n'auroit pas fait verser tant de larmes, & les murs de tant de Villes n'auroient pas été renversez, tant d'Armes n'auroient pas été fabriquées par les Eumenides dans les Forges des Enfers; les Terres auroient été cultivées & l'on eût changé ces Armes dangereuses en Socs & en Hoyaux; les Abeilles, & d'innombrables Troupeaux, richesses rusti-

rustiques des Laboureurs auroient peuplé les campagnes ; le Siecle d'or renaîtroit ; les Hommes & les Dieux n'auroient eu qu'une même demeure, & on les verroit encore habiter parmi nous. Je vais expliquer autant qu'il me sera possible pourquoi si peu de Gens se servent de leur Raison & paroissent n'avoir pas plus de Libre Arbitre que les Bêtes qu'ils imitent dans leur façon de vivre. Il y a en nous quelque chose de Divin, qui est ce qu'on appelle Esprit & Raison ; la prudente Nature les a placez dans la Tête comme le lieu le plus élevé ; elle a ordonné que les Sens en fussent les esclaves par le secours desquels, il pût concevoir les idées du Ciel, de la Terre, de la Mer ; en un mot toutes les choses qui sont comprises dans l'Univers. Il y a aussi quelque chose de mortel renfermé dans notre Sein, par le secours de qui nous croissons & nous vegetons par le ministere du feu qui est renfermé chez nous : Ce dernier est l'ennemi juré de l'Esprit (les Dieux l'ont voulu ainsi) il diminue les facultez de l'Ame, il la debilite & la trouble : Ce quelque chose a plus d'un Satellite, tel que la paresseuse Volupté, la Colere, la Douleur, la Crainte, la détestable Cupidité, & l'Ambition qu'on peut comparer à une fumée qui monte à la Tête : C'est avec ces esclaves & ces sortes de Soldats qu'il déclare la

guerre à l'Esprit. On peut les comparer à ces Geans feroces qui firent leurs efforts pour chasser Jupiter de l'Olympe, tels que Japhet, le faroûche Gyges, l'orgueilleux Typhon, le cruel Encelade, livré aux Conseils sanguinaires, & le redoutable Briare. Ces Passions entassent les soins les uns sur les autres comme des Montagnes pour assieger la partie divine qui est dans la Tête, jusqu'à ce que la Grace, venant du Haut du Ciel, au secours, les precipite à l'imitation de la foudre; de la même maniere qu'un Cocher qui a laissé échapper les Resnes voit briser en éclats, son Char tout fracassé par l'impetuosité de sa course. C'est dans les commencements qu'il faut combattre avec le plus de force. Une petite étincelle paroît d'abord languissante; mais l'incendie venant à croître la flamme sort avec impetuosité par le toit & monte jusqu'au Ciel; sur-tout si elle est excitée par le glacial Borée, c'est en vain alors que le trop lent voisinage apporte de l'Eau pour l'éteindre; c'est une énorme Pierre qui tombe du haut d'un Rocher; qui peut la retenir? Elle renverse par sa chute rapide & impetueuse les Ormes, Enfants des Montagnes; le moindre appui l'auroit pû retenir dans les commencements. Il en est de même des mouvements de l'Esprit; quand ils ont toutes leurs forces, la Raison im-

impuissante s'y oppose en vain; elle est obligée d'abandonner le Gouvernail, elle est bastuë de Vents & des Flots, & elle devient captive de l'ennemi. C'est donc les semences des Vices qu'il faut commencer à deraciner, & en detruire les causes, avant qu'elles ayent pris des forces. C'est alors que l'on joüit du Libre Arbitre & que l'Esprit est en liberté. Honnorez alors vôtre victoire des Palmes glorieuses de l'Idumée; mais si vous avez laissé engager le combat, si déja le feroce & cruel ennemi ébranle la Citadelle & si le Belier a renversé les murailles, la Raison, croïez moi, succombe, sous tant d'efforts, à moins qu'une Divinité bienfaisante ne vous prête une main secourable. Ne voit-on pas combien la Liqueur du fils de Semelé nuit à l'Esprit? De quelle fureur ne le rend-il pas capable, sur tout si l'on en use sans reserve & sans mélange? L'Yvresse s'empare de la Tête & l'assiege de ses fumées: La Sobrieté, au contraire, joüit du Libre Arbitre: La Personne à jeun se laisse conduire par la Raison; mais dans l'Yvresse elle ne sçait ce qu'elle fait, & fait ce qu'elle ne voudroit pas faire, elle ne tarde pas à s'en repentir; quand le bon-sens a repris tous ses droits, elle rougit pour lors d'une honte inexprimable. Les Passions n'en yvrent pas moins l'Esprit & ne dérangent

gent pas moins le Cerveau que la vapeur du Vin, & elles l'enveloppent d'épaisses tenèbres. On ne doit donc regarder comme libre & comme possesseur du Franc Arbitre que celui qui est gouverné par la Raison: Ce n'est que celui qui se rend Maître de ses Passions qui s'est accoutumé des sa tendre jeunesse à la pratique des Vertus & qui s'est livré aux beaux Arts : tant l'habitude & l'usage ont de forces. Les autres Hommes se conduisent comme les Bêtes, ce qui a fait dire au Poëte que chacun se laisse entrainer par la Volupté qui lui est propre: Ce qui fait que le Franc Arbitre perd entierement ses forces. Celui qui veut donc être vrayement libre doit resister aux Passions dès leur naissance, doit les soûmettre à la Raison , doit leur imposer des Resnes. La Chair s'éleve & declare à l'Esprit une guerre perpetuelle ; l'Esprit de son côté est porté par sa nature & sa délicatesse à s'élever aux Contemplations sublimes, la Chair au contraire ne desire que les choses de la Terre, parcequ'étant Terre elle même elle y doit retourner. C'est ainsi que Dieu a rassemblé deux choses si differentes en un même sujet. Quand même vous seriez parvenu à posseder la Sagesse, à ne vous laisser conduire que par la seule Raison & que vous possederiez parfaitement vôtre Libre

Ar-

Arbitre; croyez-vous pour cela, être exempt d'être agité par un Destin contraire? Non assurement vous y serez encore d'avantage assujeti; mais vous sçaurez lui obeïr, & vous ferez un Sacrifice d'obeissance à la Volonté Divine, en vous y soumetant sans murmure: C'est le comble de la Sagesse que cette soumission. L'insensé & le mechant, au contraire, en a horreur & veut d'une Tête orgueilleuse éviter d'executer les ordres Divins. Mais, dira quelqu'un, il est donc libre, puisqu'il n'obeit point au Destin? Non assurement, car il est dans l'esclavage du Crime & de sa Sœur la Folie; ce qui est beaucoup plus fâcheux, quoique cela procede encore de la permission divine & non de ses ordres: Ainsi tout est soûmis au Destin, les biens comme les maux. Dieu permet les uns & ordonne les autres, & il est le premier Auteur du Destin. En consequence de ce principe, j'entends des Gens se recrier: Mortels, livrez vous aux plaisirs, tandis que Lachesis file votre trame; chassez de vôtre Esprit les soucis cuisants; le seul present doit vous toucher sans vous embarasser de l'avenir; car tout se fait par une Loy établie, & tout marche dans un ordre certain & determiné. Pourquoi se laisser tourmenter par une douleur & une crainte vaine? Chacun a son sort fixé, cha-

cun porte sa Destinée écrite dans son sein, sans sçavoir qu'elle elle est. Chaque jour nous la développe & nous l'explique peu a peu. Qu'a-t-on besoin de se livrer aux Larmes & aux gemissements? Les Corps celestes ne retrogradent jamais; tout ce que Dieu a une fois établi est immuable, parceque l'ordre qu'il a établi est parfait. Que s'il arrivoit par supposition que quelque chose s'écartât de cet ordre, ce qui est impossible, ce ne seroit que pour devenir pire, car elle ne pourroit devenir meilleure, n'y ayant rien de plus parfait que le parfait même. On peut encore faire cette douteuse, grande & admirable objection: Si toutes choses, comme on vient de le dire, sont sujettes au Destin, pourquoi, dira-t-on, Dieu tourmente & punit-il certaines choses, & pourquoi au contraire semble-t-il recompenser certaines autres? Pourquoi la condition de toutes n'est elle pas égalle? Pourquoi y a-t-il une plus grande félicité attribuée aux unes qu'aux autres? Pourquoi la Nature est-elle une Mere tendre & bien-faisante aux unes & une Marâtre cruelle pour les autres? Il est aisé de resoudre cette difficulté, diront quelques Gens: C'est que Dieu punit par les maux les coupables, & accorde les Biens comme une recompense à la Justice. Je ne crois pas cela, dira-t-on, & cela est

contre la vraisemblance, car qu'ont pû meriter les Brutes qui n'ont pas de raison? Quelle faute, ou quel crime les Arbres ont-ils pû commettre? On voit cependant qu'ils éprouvent un sort bien different. Les Bêtes sont dans le même cas: Un Voleur, par exemple, en derobe une; un Boucher en égorge une autre; les Loups en mangent quelques autres; d'autres meurent de Maladies, se noïent ou perissent par le froid; quelques unes enfin vieillissent; les unes ont un sort plus heureux que les autres. Les Arbres ont une destinée aussi differente; les uns sont cassez ou deracinez par les Vents; un autre est coupé pour être employé à divers usages des metiers ou des Arts; l'autre est destiné à servir d'aliment au feu; un autre enfin est foudroyé: En un mot les Bêtes, les Poissons mêmes ont un sort different que le Destin leur a partagé. Cependant le Sensitif comme le Vegetal sont incapables de pecher. Outre cela nous voyons parmi les Hommes les bons & les justes être perpetuellement agitez par une Fortune contraire: nous la voïons accorder ses faveurs avec prodigalité aux Criminels & aux Scelerats qui se trouvent placez au comble de honneurs. Les presents du Destin ne sont donc pas proportionnez aux merites; il faut donc chercher ailleurs la cause de cette distribution. Quelqu'un dira,

dira, la cause n'est autre que la Volonté divine, & s'en tiendra là. Cela ne suffit pas; il faut tâcher de penetrer l'interieur de cette douteuse Vérité. Il n'est pas raisonnable d'avancer que Dieu étant sage & très-bon puisse vouloir quelque chose qui manque de Raison: La divine Volonté, au contraire, choisit toujours ce qu'il y a de plus parfait pour le mettre à execution; c'est pour cela qu'il faut dire que chacune des causes devient pire à proportion qu'elle s'éloigne & qu'elle est moins semblable à la cause premiere, & à proportion que son effet s'accorde moins avec les desseins de la cause primordiale. Dieu étant simple par lui même, au plus parfait degré, la derniere des causes qui est la plus éloignée de lui est la moins simple & produit differents effets à proportion des differences des modifications & des melanges qu'elle a contractez dans son éloignement; ses effets doivent donc être aussi variez que ses forces; c'est donc cette cause mixte qui gouverne le Monde & les choses terrestres; c'est elle qui est la source de l'incertitude des évenements que nous voyons arriver; c'est là cette Fortune qui differencie ses facultez & qui prend plaisir à tourmenter les Hommes par differents accidents. Il est difficile de connoître la raison qui fait que l'un est plus heureux que l'autre; pourquoi l'un est ri-

che

che l'autre pauvre; pourquoi les peines onereuses écrasent celui-ci & les honneurs sont distribuez avec profusion à cet autre: Cela est aussi inexpliquable que de definir pourquoi le Feu est chaud, la Neige blanche, l'Absynthe amere; pourquoi cette Herbe est venimeuse, cette autre bien faisante; pourquoi tel Arbre a les feüilles faites de telle façon; d'où vient que certains Animaux sont naturellement chauds & d'autres plus imbecilles; pourquoi l'Ambre enleve la paille, l'Aimant le fer, & pourquoi il perd sa faculté attractive quand il est près du Diamant. Dieu a enveloppé ces secrets dans d'obscures tenebres; il a borné les Hommes par une Sphere de connoissances limitées, au de là desquelles on s'efforce en vain de penetrer. Si un Potier de Terre a separé une masse d'Argile & qu'il destine les differentes parties de cette masse à differentes figures; pourquoi dira-t-on fait-il de l'une une Marmitte, un Plat, ou une Tasse? Pourquoi de l'autre fait-il une Urne, & de l'autre enfin une petite Cruche on un Pot à l'Eau? Il n'a assurément d'autre raison que sa seule Volonté, & son seul Franc Arbitre lui a fait faire le tout comme il lui a plû. Il est aussi difficile de pénetrer les raisons de ce suprême Artiste. De même celui qui veut connoître pourquoi la Fortune

op-

opprime l'un & favorise l'autre, recherche des choses impossibles à resoudre; qu'il lui suffise de sçavoir que la souveraine puissance du Monde & des choses terrestres lui a été accordée, que Jupiter lui a donné la liberté de faire ce qu'il lui plaît, en suivant cependant l'ordre du Destin. Pourquoi n'en usera t elle pas? Et quelle Loy est capable de la reprendre? Non jamais les esclaves n'imposerent des Loix à leurs Maîtres & nous lui sommes assceurement asservis pendant que nous vivons. Ce Demon nous peut conduire où il lui plaît. Il n'a cependant pas de pouvoir sur nôtre Ame, puisqu'elle est d'une celeste Origine, & Dieu l'a exemtée seule du joug de cette Tyranie. Il a livré tout ce qui depend de la Terre & de la Mer à son capricieux Arbitre & lui a permis de faire tout ce qu'il lui plaît, soit qu'il soit juste, ou qu'il soit inique. Mais quelqu'un va objecter Dieu est donc la cause des Maux, & par consequent injuste? Par la raison que celui qui fait le mal, comme celui qui ne l'empêche pas d'être fait, quand il le peut, commettent l'un & l'autre le crime & pechent tous deux égallement; les Loys mêmes destinent à l'un comme à l'autre une égalle punition: C'est pourquoi si Dieu souffre tant de maux sur la Terre & qu'il ne les empêche pas, pouvant le faire il paroît

roît être la cause du mal & consentir au Crime. Je vais repondre à ce captieux Argument, auquel je suis préparé, pourvû qu'un rayon de la Lumiere Divine m'éclaire. Il faut d'abord remarquer avec un esprit industrieux, que parmi les causes il en est de viles & de méprisables, & de plus nobles & plus excellentes qui marchent les premieres; de la même façon que les Generaux precedent une grande Armée, dont la Soldatesque n'est regardée que comme un vil Troupeau: Le Souverain Pere de toutes choses & le Seigneur des Seigneurs qui habite une Lumiere immense, qui est au-de là de l'enceinte du Monde la plus reculée, & qui d'un clin d'œil fait mouvoir les Globles des Astres, a, dis je, confié le gouvernement du Monde avec une raison admirable à ces causes primitives; il leur a attribué les forces & les dons, & les a renfermées dans des Limites certaines, afin qu'elles agissent selon ses Decrèts, & qu'il ne leur fût pas permis de transgresser de telles bornes. Comme il a disposé tout avec Sagesse, il faut que toutes choses conservent éternellement un ordre constant, parceque ce qui a été une fois bien fait ne doit pas être capable de changer par aucune erreur, ni par aucun tems. L'ordre des choses est donc immuable, parceque la supreme Sagesse de la Divinité a tout bien fait: C'est pour cela que

si

ſi le Demon qui preſide à la Terre tombe dans l'erreur, c'eſt qu'il eſt naturellement mechant & ce parce qu'il n'eſt qu'une cauſe très éloignée de la cauſe premiere & de la Lumiere ; & qu'au contraire il eſt très voiſin des tenebres ; ce qui fait qu'il préfere la vrai-ſemblance à la Vérité même dont il ne ſaiſit que l'écorce. Il faut expliquer à preſent pourquoi Dieu le ſouffre : Le bel ordre des choſes & la perfection du Monde exige cette tolerance, de la même maniere que l'ombre marque l'eſpace de la Lumiere & lui augmente de ſon prix ; de même que les contraires ſe ſuccedent les uns aux autres, ſans quoi on ne pourroit les diſtinguer. Il eſt donc neceſſaire que le nombre & l'ordre ſucceſſif des bonnes cauſes ſoient terminez par une cauſe depravée & miſerable, qui doit naturellement influer ſur les Royaumes les plus vils & les plus mechants : C'eſt d'elle que procedent la diſcorde les querelles, les diſputes, les combats, les guerres, les fourberies, les fraudes, les incendies, les carnages, les larcins, les vols, les embuches, la diſette & la peſte : les tremblemens de Terre les plus effrayants, les plus cruelles tempêtes, tant de maladies & tant de dangers ſi frequents : En un mot tous les maux qui arrivent de toutes parts proviennent de cette cauſe malheureuſe & du Prince du Monde. Ah ! qu'Her-

qu'Hermes Trismegiste a eu grande raison, quand il s'est recrié que le Monde étoit l'assemblage de tous les maux! Et cela parceque le Demon qui preside à l'Univers est mauvais & se plaît à une cruelle tyranie; de la même façon que la premiere cause est la source de tous les biens, la derniere est celle de tous les maux. Ce n'est donc plus la faûte de la supreme Divinité si de nouveaux Sardanapales occupent les Trônes de l'Univers, si le Diadème est conferé à des Brûtes sous la figure des Rois, si la garde des brebis est confiée aux Loups, si les Temples sont habitez par des Femmes de mauvaise vie & des Effeminez, si une main impie offre les Sacrifices d'expiation du Christ, si le Prêtre avare vend le Ciel & les Enfers, & si tant de choses honteuses se commettent impunement; il faut s'en prendre à ce Demon, que nous nommons tantôt la Fortune & quelques fois Pluton: On pourroit l'appeller Dieu Charnel, puisqu'il a la puissance & la domination de la Chair. Celui qui est charnel & qui aime son Corps plus qu'il ne faut, lui fait de perpetuels Sacrifices; les Corps lui appartiennent parce qu'ils sont enclins aux vices, & sont ennemis des Esprits, par ce que l'origine & la force des Ames, est celeste & que les Corps sont terrestres & ennemis du Ciel: Ce Dieu Charnel qui preside donc au bas

Monde

Monde hait, persecute, tourmente, opprime, nuit & chagrine les Hommes celestes, qui meprisent les satisfactions charnelles, qui sont adonnez à la Vertu & aux plaisirs de l'Esprit: Il agit avec eux comme un Prince insensé & un cruel Tyran qui se fait un barbare plaisir d'incommoder sans cesse les Gens les plus sages & les meilleurs, par la seule raison que la Vertu est odieuse & suspecte aux mechant. Il est naturel que chacun haïsse ses ennemis qu'on les craigne & qu'on s'en defie; c'est pourquoi ce mauvais Demon oppose le plus d'obstacles à ceux dont l'Esprit est plus élevé; qui ne sont occupez que de la flatteuse idée des demeures celestes, & des ressorts cachez de la Nature: Ce Dieu Charnel ne veut pas être connu, il y perdroit trop si sa difformité étoit dans un plus grand jour; on decouvriroit en lui le Pere de tous les crimes; on detesteroit avec horreur le Bourreau ensanglanté du Genre-Humain; on le haïroit avec une juste fureur; & on l'accableroit des plus execrables Maledictions. De quels noms affreux ne l'appelleroit-on pas? Cruel, insensé, trompeur, detestable, n'exprimeroient pas ses forfaits: Mais il se tient à couvert & caché comme la medisance, & fuit les Gens sages qu'il deteste, & dont il ne veut pas être connu: Il ne craint pas les Aveugles, mais

mais les yeux du Linx l'effrayent; c'est ainsi qu'en usent les Voleurs & tous les Scelerats, ennemis de la Lumiere; ils se plaisent dans les Tenebres à l'ombre desquels ils cachent leurs larcins & leurs méfaits. Voila ce qui est cause que toutes les fois que les Mortels souffrent quelque revers fâcheux, par leur ignorance & l'aveuglement de leurs Esprits, qui sont la cause de toutes les erreurs, ils s'en prennent à l'Autheur de tous biens; ils osent blasphemer son Saint & adorable nom, par de sacrileges imprecations: Dans ces instants le mauvais Demon tresaillit de joïe, & se félicite furtivement de n'être pas connu, & d'avoir pû nuire sans paroître l'avoir fait, par ce qu'il est l'ennemi de Dieu, dont il veut être l'imitateur & l'émule, ce qui est cause que Dieu l'a chassé du Ciel & qu'il se trouve renfermé entre la Lune & la Terre, où il regne. Apprenez, miserables Mortels, apprenez enfin qu'elle est la cause de tous vos maux; connoissez la source d'où fluë ce qui vous afflige sans cesse; voyez quel est votre meurtrier: Il n'est autre que ce Dieu Charnel, le perfide Sarcothée qui vous tourmente sans relâche & prend une joïe cruelle à vos plus grands chagrins. De la même maniere que les Romains issus du Dieu Mars après avoir conquis le Monde, trouvoient une barbare dou-

douceur aux Spectacles où regnoit le carnage de miserables Hommes ou de Bêtes feroces. Les Senateurs, les Chevaliers & tout le Peuple enfin, se trouvoient repandus dans un Cirque spatieux, selon les ordres de l'Empereur Othon. On voïoit entrer sur l'Arène un gladiateur, ou quelque autre miserable, qui alloit être déchiré par les Bêtes feroces par les Lions ou par les Tigres, ou toute autre Bête, qui étoit prête dans ces Jeux, pour servir de Spectacle aux Romains, soit par sa mort, soit en repandant tout son Sang par ses blessures. Helas! On ne voit que trop souvent la douleur des uns faire le plaisir des autres. C'est par consequent, agir avec la derniere scleratesse que d'oser irriter l'Estre Souverain pas des paroles de Blaspheme, lui qui est la cause de tous biens; de qui proprement il ne peut jamais proceder de mal, sinon indirectement; comme quand le Soleil produit les tenebres, quand il est aux Antipodes, ou bien comme le froid qui ne procede que de la privation du Feu, sans qu'on puisse inferer pour cela que le Soleil soit obcur & le feu froid. C'est ce qui fait que je suis étonné de voir certains Docteurs assurer que ce souverain & vrai bien est offensé, est en colere, & qu'il nous punit par la Peste, par la Famine & par la Guerre; car s'il pouvoit être offensé par les actions

tions des Hommes, qui seroit dans le Monde plus malheureux que lui ? A chaque heure & à chaque moment, il se fait plusieurs crimes dans le Monde; la bouche des hommes est sans cesse remplie de Blasphêmes; il ne seroit pas un instant en repos, & Dieu même cesseroit d'être heureux, s'il étoit offensé toutes les fois que les Hommes pechent & s'il étoit émeu de leurs paroles & de leurs actions injustes. Dieu ne peut être offensé ni blessé, si nous consultons la vérité; tant la Nature de Dieu est puissante, parfaite & plus éloignée de nos bassesses, que nous ne sommes de la condition du plus vil des Animaux. Comment, miserables & vils que nous sommes, pourrions nous donc offenser une Divinité si grande & si puissante ? Dieu n'est-il pas impassible ? Peut-il sentir de la douleur, puisqu'il est éternellement heureux ? Convient-il à un grand Roi de se mettre en colere si un vil Bouffon lui dit quelque chose d'offençant ? il le doit mepriser sans doute. Convient-il à un Geant de combattre contre un Enfant ? Outre cela puisqu'il est sage & qu'il a la prescience infinie, a-t-il dû créer quelque chose qui pût lui nuire & dont il eut lieu de se repentir, sans doute que celui qui prend soin de l'Univers, a dû prendre le soin de lui même. Qu'on reponde à cette question, s'il est capable d'être offensé,

veut-il l'être? S'il le veut il cesse donc d'être offensé, au contraire il se plaît à l'être: S'il ne le veut pas, pourquoi le permet-il? N'est-il pas tout puissant? Sans doute, tout le Monde en convient: Il devroit donc l'empêcher, ce qu'il ne fait pas. Ce qui fait que la raison nous dicte qu'il ne peut rien sentir qui le fâche & qu'il est toûjours tranquile. On va dire, s'il est vrai qu'on n'est pas capable d'offenser Dieu, livrons-nous donc au Vice & precipitons-nous dans le Crime. Il faut pour en être detourné écouter ce que je vais dire par la bouche de la Vérité. Toutes les fois que quelqu'un péche il se soustrait de la source du Bien, il abandonne la Justice, la Lumiere & la Paix; outre qu'il se fait toûjours tort à lui même. Telle est la nature des opposez que plus vous vous écartez d'une extremité plus vous vous approchez de l'autre. C'est ainsi qu'en pechant, on s'éloigne de Dieu & l'on s'approche du Dieu charnel, qui, quand il vous a une fois imposé son joug cruel, vous punit de differents maux; & ce Tyran vous afflige de differentes douleurs: Par consequent, on ne peut pecher impunement. Quoique Dieu proprement & par lui même, ne puisse être la cause d'aucuns maux, comme nous l'avons dit, celui qui peche cependant se prepare une punition & se

livre

livre au ſupplice du Tyran de ce Monde. De là il reſulte une queſtion douteuſe ; car ſi le peché eſt la cauſe de nos maux, pourquoi, dira-t-on, l'injuſte, le ſcelerat, l'impie, paſſe-t-il une vie heureuſe & finit-il par une heureuſe Mort? Pourquoi l'honnête Homme & pieux, au contraire, eſt-il expoſé pendant ſa vie aux plus grands maux & meurt-il très ſouvent, d'une mort miſerable? Il a été demontré ci-deſſus & pleinement prouvé que les biens & les maux nous arrivent indifferemment ſans égard pour nos bonnes ou mauvaiſes actions, mais que cette diſtribution eſt faite par l'ordre capricieux d'une Divinité qui eſt en poſſeſſion, de la Terre, de la Mer & de l'Air. Pourquoi, dira-t-on ſuis-je, contraire à moi même, & pourquoi mes ſentiments paroiſſent-ils oppoſez ? Qui que vous ſoïez, Lecteur, vous pourrez, reconnoître la vérité, & vous pourrez chaſſer les tenebres de vôtre entendement, ſi vous voulez accorder une oreille attentive à mes diſcours. Sçachez que ce qu'on appelle Bien, eſt partagé en deux Claſſes; celui du Vulgaire & celui des Sages; il en eſt de même du Mal: Or le ſentiment vulgaire eſt toûjours le plus mauvais, car il part ordinairement d'un cerveau épais & hebêté, & il manque abſolument de jugement; ce qui fait qu'il n'admire & ne deſire que les biens

de la Fortune & du Corps, & n'a nulle connoïssance des biens de l'Esprit qu'il regarde comme frivoles ; le Sage, au contraire, ne fait cas que de ces derniers & meprise toute autre chose. Ci-devant nous avons suivi les biens du Vulgaire dans la These precedente, à present nous en sortons en distinguant les biens & les maux des Sages & du Vulgaire ; c'est par là que je ne me contrarie pas dans mes arguments ; par là je peux assûrer qu'il n'arrive aucun bien aux mechants & aucuns maux aux bons, ce que je vais demontrer clairement & par les secours de la raison. Il faut d'abord sçavoir que tous les vices ou les crimes sont une maladie de l'Esprit, car les Hommes sont sujets aux maladies d'Esprit comme à celles du Corps. Tout Homme mechant est malade, parceque sa Volonté est telle, aussi bien que son jugement, ce qui fait que miserable qu'il est il, prefere les choses nuisibles à celles qui lui sont utiles & les choses honteuses à celles qui sont honnêtes ; si son Esprit & sa Volonté n'étoient pas malades, il ne pourroit être mechant ; il seroit au contraire juste & pieux. Voila donc en quoi consiste la difference : Ainsi le Corps languit quand l'Esprit & le Cerveau sont malades, comme l'Esprit souffre quand le Cœur & la Volonté sont affligez : De la même maniere que la nourriture la plus

plus douce paroît amere à un Estomach languissant & n'est d'aucune utilité aux malades; de même rien de bon ne peut plaire aux mechants, ce que je vais prouver par ce qui suit. Un Homme, par exemple, qui sera grand Jurisconsulte, qui connoîtra parfaitement les Loix, & qui sera rusé pour les mal interpreter, injuste, plein de cupidité & de mépris pour la probité; à quoi lui peut servir la science? Qu'en resulte-t-il de bon? Helas! il depoüille & trompe de pauvres Clients & fait tort à beaucoup d'autres. La Doctrine est chez le mechant ce que l'Epée est entre les mains d'un furieux; car le mechant a coûtume d'abuser des choses qu'il possede, il ne s'en sert que pour le dommage d'autrui, pour detruire sa propre reputation & se faire haïr: Ce sont des épines qu'il seme, qui lui blessent les pieds & il est reduit à craindre les ennemis qu'il s'est fait. Peut-on alors regarder comme un bien cette science qui ne sert qu'à nuire aux autres, comme un Serpent dangereux & qui n'épargne pas ceux qui ont quelque chose à perdre? Il en est de même de tout autre talent dont le mechant peut être doüé; on ne peut assurément convenir que ce soient des biens. Mais ce mechant est riche en Perles & en Or; ces richesses ne sont elles pas veritables? Je repons que non, & pourquoi?

dira-t-on : Je crois l'avoir suffisamment prouvé. Parce qu'il s'en sert honteusement à entretenir sa Gourmandise & des Femmes debauchées : Il en use pour corrompre une pauvre Fille, afin qu'elle lui accorde tout ce que sa passion lui suggere. Il ne s'embarasse pas des Droits des Hommes ni des Dieux ; la Justice & la Pieté ne lui font aucune impression. Que si ce même Homme est avare, de quel crime ne sera-t-il pas capable ? Il sera semblable à un Loup qui a toujours la Gueule ensanglantée du carnage d'un troupeau ; il se precipite avec fureur où l'entraine sa cupidité. Rien n'est plus insupportable qu'un riche avare, qu'un fou qui a des facultez & qu'un Homme injuste fortuné : Ces sortes de Gens ne s'attachent qu'aux choses charnelles comme les Bêtes ; ce sont des Tantales qui se nuisent à eux mêmes à force d'épargner leurs bourses & ce qu'ils ont d'acquis ; ils amassent sans sçavoir pour qui, comme le Pourceau qui s'engraisse non pour sa propre utilité, mais pour celle des autres. Je crois qu'il est évident que les Richesses entre les mains des mechants cessent d'être des biens. Si le mechant possede une santé robuste, il sera querelleur, violent ; il insultera les uns & les autres, il s'adonnera à la guerre, ou deviendra voleur, parce qu'il se plaît au carnage & dans le sang comme les Bêtes feroces :

ces : Farouche qu'il est, il preferera les Armes, la guerre & le crime à une reputation acquise par la vertu, & il deviendra par conséquent l'opprobre & la perte des siens. Combien de fois les forces du Corps, quand elles ne sont pas accompagnées de l'Esprit & de la probité, ont elles apporté du dommage à l'Homme ? Qu'elles sont peu durables & parviennent rarement jusqu'à la vieillesse ! Mais qu'est-il besoin de s'étendre d'avantage sur ces choses ? Les exemples que nous avons rapportez ne sont-ils pas suffisants pour faire connoître la vérité ? Il faut examiner, maintenant s'il peut arriver du mal aux Hommes justes & de probité, comme plusieurs Gens l'assurent. La question, est épineuse; je vais cependant la développer, enhardi par le secours des Muses & de la Divinité du Parnasse. Pour qu'un Homme soit censé bon, il faut qu'il soit sain d'Ame & d'Esprit, quand même son Corps seroit malade & languissant, que ses membres seroient tourmentez des douleurs les plus violentes & qu'un sain jugement & une Volonté, determinée ne l'ayent pas abandonné; car sans ces choses on ne peut être bon ni pieux : Ce sont-là les fondements d'une Vertu solide. Un pareil Homme use avec Sagesse des dons qu'il possede chez lui : La science, l'argent, les forces, en un mot, tout ce qu'il a, devient

autant de biens, parceque ce n'eſt que l'uſage des choſes qui les rend bonnes ou mauvaiſes, & ſi les Dieux immortels ſont chargez de quelques ſoins, ils doivent ſans doute être occupez à ſecourir & proteger les Gens pieux & juſtes; s'ils ne le faiſoient pas, ils manqueroient de raiſon; ils ceſſeroient de mériter des Temples, des Encens & des Autels. Ce qui fait que je ne vois pas de quelle façon le bon pourroit ſouffrir du mal tant du Corps que de l'Eſprit: Puiſque Dieu l'aime, en prend ſoin & le preſerve de danger; car quel eſt celui qui ne deffend pas ſon Ami, quand il le peut, s'il l'aime veritablement? Mais malgré tout cela, dira-t'on, le juſte paroît être miſerable, ſouffrir la pauvreté les maladies & les accidents: Cela n'arrive que quand il n'eſt pas vrayement juſte, mais hypocrite, tel qu'on en trouve en grand nombre, qui ſous une peau d'Agneau & un exterieur compoſé, cachent un poiſon de Viperes & des Mœurs de Loups & trompent par ce moien les credules Eſprits par l'apparence ſimulée de la Vertu. Dieu qui connoît les cœurs & les ſecrèts de l'Ame, ne les conſerve ni ne les aime; mais nous qui penſons d'une façon groſſiere & ſuperficielle, nous nous imaginons que le juſte ſouffre & qu'il eſt miſerable. Helas! combien les jugements des Hommes ſont faux & inſenſez, & que l'Eſprit humain eſt peu

ca-

capable de connoître la Vérité ! Chacun se plaît à soi même & se croit sage : Jusqu'à quel point ne devons nous pas servir de raillerie aux Dieux par une erreur aussi grossiere ? Quand bien même le juste seroit affligé de maladies, quand il passeroit sa vie dans l'obscurité de la plus affreuse pauvreté, quand il seroit exilé de sa Patrie ou dans une dure captivité & assailli de mille autre dangers ; il ne souffre pas pour cela de véritables maux, parceque ces fâcheuses épreuves le renrendent meilleur & plus illustre. Toutes ces calamitez tournent au proffit du juste, par l'ordre de Jupiter. De la même maniere que les medecins emploient souvent l'Aloës & les sucs les plus amers pour guerir leurs malades, Dieu, de la même façon éprouve les justes pour les exciter & les fortifier davantage dans la pratique de la Vertu : Car comme la Volupté rend les Hommes fous & depravez, ainsi la douleur nous recüeille en nous même, excite en nous la reflection & corrige le Vice : C'est un frein contre le crime, & l'éperon des Vertus. Ne voit-on par l'Or se raffiner au feu, & la Terre devenir plus fertile quand elle a senti le Soc tranchant de la Charruë : L'Eau qui n'a point d'agitation se croupit ; plus on se sert du fer, plus il est brillant & beau, il se roüille au contraire quand on n'en fait pas d'usage : Il y a une infinité des choses que

l'agitation perfectionne ; la vertu sur-
tout qui brille d'autant plus qu'elle est
accompagnée de mauvais succes, com-
me le feu est plus resplendissant dans les
tenebres. C'est pourquoi l'Homme bon
& juste ne souffre rien, ou si cela lui
arrive, sa patience est tournée à son
profit & elle devient une medecine très-
Salutaire, malgré son amertume : Ce
que je dis est constant & je n'invente pas
de fictions en avançant que la même
choses peut être très-utile aux uns &
très pernicieuse aux autres: C'est ainsi
qu'on voit le vin & les viandes faire mal
aux uns, & l'absinthe être excellente
pour les autres: C'est ainsi que la cha-
leur dissoult la cire, la neige & la glace,
& endurcit l'argille ; ainsi differentes cho-
ses produisent differents effets dans les
Corps : Certaines parolles font rire quel-
ques uns, & attristent ou mettent en co-
lere quelques autres ; les choses chan-
gent à proportion du lieu où elle se trou-
vent ; le meilleur vin s'aigrit dans de
mauvais tonneaux, mais tout se conserve
en bon état dans des lieux sains, & les
meilleures choses sont capables d'incom-
moder & même de faire mourir des Gens
malades. Ainsi, pour revenir à mon
discours, les maux du Corps & les ai-
guillons de la Fortune sont pernicieux
aux mechants, mais ils sont utiles aux
bons en leur voulant nuire. Je crois
que voilà qui est suffisant ; ma Muse
m'or-

m'ordonne de finir ce Livre & appelle le Sagitaire Chiron qui meurt du desir de decrire les Mœurs des hommes, & d'examiner les choses les plus sacrées de la vie. C'est pourquoi il faut que j'abandonne pour quelque tems les tons du Parnasse, & qu'en silence je me repose dans les Bois consacrez aux Muses, que je pende ma Lyre à la voute des Grottes Pierrides, jusqu'à ce que ces tems fâcheux & deplorables soient passez, où la discorde entre les Princes fait tous ses efforts pour ruiner l'Italie par une guerre sanglante : Ce qui fait que Rome recherche ses Dieux Penates dispersez. Narny, Pavie ont été ruinées, & Naples illustre, pour être le tombeau des Sirenes, a vû ravager ses Vergers par la main des François. Qu'ai-je affaire de rappeller la scandaleuse Histoire de ces Flammes qui par leur éclat ont effacé le Ciel & de ces Sauterelles de mauvaise augure qui comme une nuée ont obscurci le Soleil & detruit les Moissons, esperance future des avides laboureurs ? combien de Villes la Peste & la Famine n'ont-elles pas de peuplé de Citoyens ? Que d'endroits ravagez par des torrents & des déluges ! Les vengeances des justes Dieux nous punissent severement : Quels Crimes en effet n'avons nous pas commis ? Qu'est devenuë la justice ? Où est l'Amour & le culte des Dieux ? La Religion n'est

plus que tromperie ; on vend les choses celestes ; les choses sacrées sont profanées par les mains de gens qui font un commerce execrable. Les Rois de la Terre voyent ces choses avec tranquilité & gardent un honteux silence sans s'embarasser qu'on deshonore le Christ : Nous sommes gouvernez par des Idoles. Je vais m'enfoncer dans les Rochers élevez du Parnasse & m'y cacheray jusqu'à ce que ma Muse m'en fasse sortir de nouveau.

ABRE-

ABREGE'

DU

NEUVIEME LIVRE.

Ce Livre contient des leçons pour l'Ame quand aux Mœurs: L'Autheur feint qu'il est enlevée dans la Lune, où pendant qu'il expose ce qu'il a vû, il semble proposer le Sentiment des Pithagoriciens sur la Metempsicose: La Folie & les crimes peuplent le Genre Humain & l'excitent à la Volupté, à l'avarice, à l'orgueil & à l'envie. Les Demons conspirent avec eux dans l'air. Il depeint Analogiquement 4. Roi qui sont soumis à un seul plus grand Roi & qui partagent leurs Demons en quatre troupes, qui excitent les Hommes aux quatre vices ci-dessus. Il tourne ensuite son examen sur le spectacle des choses humains. Il distingue cinq especes d'Hommes, sçavoir, les pieux, les prudents, les rusez, les fols, & les furieux. Il corrige par la seule Doctrine des Mœurs les fols & les rusez. La Science & la Sa-

gesse sont differentes entr'elles & on neglige tout à fait celle qui est la plus necessaire. Il prend de là occasion de donner differents preceptes succints & solides pour la culture de l'Ame, quant aux Mœurs. Il maltraite avec aigreur quoiqu'indirectement les Moines & le Pape lui même, à la fin de ce Livre.

LE SAGITTAIRE.

MUse, que tardez vous? Déjà l'Aurore avant-couriere de Phœbus paroît sur l'Horison: Nous nous sommes assez reposez dans les Antres de Castalie. Reprenez le courage, l'Archet & la Lyre. Accordez vos accents, faites resonner vôtre ancienne melodie à la maniere accoutumée. Que votre Esprit enfante les Vers harmonieux que le caressant Apollon vous dictoit autrefois dans les Bois de Lauriers, près des claires Eaux du fleuve du Permesse. Une entreprise bien plus glorieuse nous appelle; nous allons de la cime élevée du Parnasse contempler la vie & les differentes mœurs des Hommes. Ma Nacelle avoit déjà traversé la moitié du fleuve & les cimes des Arbres étoient encore couvertes de Gelées blanches, quand je ne sçais quelle

quelle Divinité s'arrêta devant moi, qui par sa Lumiere éclatante éloignoit le sombre crepuscule du Matin. Je decouvris un Rocher, dont la cime orgueilleuses s'élevoit par dessus les nuës, d'où l'on pouvoit appercevoir le Ciel ouvert: Il étoit difficile d'y monter; sa baze étoit environnée de grosses Pierres, qui ne laissoient que des sentiers rudes, étroits, coupez & presqu'impratiquables; le bas de cette Roche étoit d'ailleurs entournée de toutes parts de buissons champetres & de hâliers rustiques, qu'il étoit difficile de penetrer; à mesure qu'on montoit, le chemin paroissoit s'adoucir, de plus en plus à proportion qu'on approchoit des demeures Etherées. Ce Rocher se nommoit Theorée. Mon Genie me conduisit en cet endroit: Quand nous fûmes parvenus au sommet j'apperçus d'admirables delices; le Soleil se seroit plûtôt precipité aux Antipodes & la nuit auroit plûtôt caché le monde par son voile humide, que je les eusse racontées. Tandis qu'étonné je m'arrête à admirer les lieux enchantez, une voix se fait entendre du haut du Ciel, & me dit, en me nommant; prosternez-vous & priez en suppliant le Maître & le Roi des habitants des Cieux, sans l'invocation de qui vous ne pourriez goûter les delices qu'on ressent sur ce Rocher enchanté. Ado-

rez

rez donc Dieu avec humilité, c'est de lui que procedent tous les biens qui enrichissent la Terre. Rien n'est plus salutaire aux Mortels malheureux que de rechercher par des Oraisons saintes & pieuses les celestes secours qu'on reçoit des Dieux. A peine cette voix eut-elle achevé ces mots que prosterné la face contre Terre, je fis cette Priere; O Pere immortel des Dieux, souveraine puissance de l'Univers, qui êtes plus grand que toutes choses, qui fort éloigné d'exister dans une masse corporelle, êtes le createur de tous les Corps, qui sans être sujet au changement avez devancé les tems les plus reculez! Principe qui jamais n'avez eu de commencement, source de laquelle avec une immense effusion derivent tous les biens; Autheur puissant & sage conservateur de la Nature! Vous comprenez tout & rien ne sçauroit vous comprendre, Majesté immense, Bien parfait, Sagesse infinie, vie immortelle, ordre sans derangement, honneur, derniere fin, Esprit, vérité, lumiere éclatante, voye, vertu qui habitez par-tout, sans qu'on vous trouve à pas un lieu; vous êtes immobile & donnez le mouvement assidu à tous les Etres; c'est de vous que tout procede, c'est en vous que tout est contenu, & c'est par vous enfin que tout existe: Vôtre condition est éternellement la même

&

& les milliers de Siecles n'y peuvent apporter d'alteration ! La premiere & la plus ſublime des cauſes, qui fixez le cours des Globes énormes des Aſtres par une loi certaine & permanente; les irrevocables Deſtinées ſont ſoumiſes à vôtre St. Empire ! Roi des Rois qui êtes environné & ſervi de mille & mille Cherubins & des innombrables armées de celeſtes intelligences, qui éperduës de joïe chantent des Hymnes à vôtre loüange dans des campagnes d'une immenſe Lumiere, hors de l'enceinte du Monde: C'eſt là qu'eſt le ſejour éternel de la Vérité. Je vous aime, je vous reſpecte, je vous adore, avec reverence & vous ſupplie enfin, que vous daigniez jetter ſur moi un regard favorable; que vous exauciez ma priere: Couvrez moi d'un rayon de vôtre Lumiere; chaſſez les tenebres de mon Ame, opprimée dans un Corps moribond; enſeignez moi le chemin de la Juſtice; empêchez-moi d'être entrainé par une nuiſible erreur, une vaine credulité ou une opinion aveugle; afin que je ne ſois pas precipité dans les embarras les choſes terreſtres & contagieuſes de la vie. Sans vôtre ſecours l'Eſprit humain ne peut s'élever ni quitter la Terre, ſur laquelle il rampe. Quand on n'eſt ſoûtenu que de la Vertu humaine, on eſt precipité comme Icare le fut autres fois après la deſunion de

ſes

ses aisles, & jamais on ne peut parvenir à la connoissance de la Vérité qui semble se cacher; on ne sçait de quel côté & par quel moien rechercher le salut. Accordez-moi donc, O le plus digne Roi des Rois, que je puisse vous plaire, vous connoitre & me connoître moi même! Qu'elle est la cause qui m'a mis au Monde, d'où j'y suis venu, & où je dois me rendre à la fin de ma vie; ce qu'il faut que je fasse, dequoi il faut que je me garde pendant la durée incertaine de mes jours afin que quand la cruelle Lachesis aura achevé de filer la trame de ma Destinée & que j'aurai deposé mes membres dans un triste tombeau, je trouve dans la Mort un doux repos & un Port salutaire.

Je n'eus pas achevé cette ardente Priere qu'une nouvelle voix se fit entendre, & profera ces mots: Vous vous êtes rendu la Divinité propice, & vos Vœux sont devenu un Sacrifice agreable à ses yeux. Rassurez-vous; il vous est accordé de pouvoir demeurer sur ce Rocher & de pouvoir cüeillir les fruits celestes après ces mots elle se tût. Je me sentis à l'instant rempli d'un Esprit nouveau; une nouvelle Lumiere éclaira mes yeux dont les avides regards n'étoient plus bornez. Jamais le Linx ne decouvrit de si loin & avec tant de justesse: Je me sentis enlever avec une delicieuse douceur & les vents meporterent

terent jusqu'aux voûtes éternelles d'un Ciel plus transparent que le Cristal. Semblable à l'Oiseau de Jupiter quand il porte les foudres forgées par Vulcain, qui ébranlant le Ciel par leurs flammes brillantes & leurs coups foudroyants, affrayent les scelerats dont les forfaits meritent le Tonnere. Déjà j'approchois de la Sphere de la Lune, je voyois les portes dont une partie brilloit d'Or & l'autre de l'éclatante blancheur de l'Argent dont elles étoient composées. J'entre, je porte par tout des regards avides & curieux; je rencontre un jeune Homme d'une figure parfaite; mais plus considerable encore par l'Auguste Vertu qui brilloit dans ses traits. C'étoit enfin Timalphes qui devoit sa naissance à Jupiter & à la Vertu même: Il me reconnut à l'instant (car il m'avoit autres fois parlé par l'ordre de sa Mere) après nous être saluez reciproquement de part & d'autre, il me fait avec étonnement mille questions; il me conduit enfin dans une Ville plus grande que les plus considerables citez de l'Univers: Ses murailles étoient construites du Diamant le plus dur & le plus brillant; ses Forteresses étoient baties d'escarboncles en flammées. Qui peut nombrer les Palais que j'apperçeus? Qui peut decrire leur magnificence? Quels Temples, quels spectacles, quelles places publiques! Les ruës étoient parées d'Or, d'Ar-

d'Argent & de Pierres precieuſes. J'y vis, en un mot, les plus belles choſes : Ma mémoire ne peut ſufire à les decrire; & quand j'en aurois la faculté les Dieux ne veulent pas que de pareils ſecrets ſoient revelez au Vulgaire. J'y vis un Peuple immenſe & des citoiens innombrables veſtus de Robes plus blanches que la Neige. Ils étoient couronnez & leurs Cheveux étoient treſſez de feſtons de fleurs; ils portoient chacun à leur main des Lys, au lieu de Palmes victorieuſes; ils chantoient de concert des Hymnes à la loüange du Monarque Souverain des Royaumes Lunaires & formoient des ſons plus doux que ceux des Roſſignols; leur tendre melodie & leurs Rimes harmonieuſes retentiſſoient de ce nom, & l'Echo, toûjours renouvellée, repetoit le nom de Menarque. C'eſt lui, diſoient ils, qui après un combat heureux à terraſſé les Geants d'Arcadie. Timalphes à cet endroit prit la parole; il faut que vous ſcachiez me dit-il, que toute l'Arcadie étoit autres fois une vaſte plaine & des campagnes immenſes, elle n'avoit pas de Montagnes; les Geants, Manales, Pholoë, Lycas amateur de la proſtitution qui portoit ſur ſes robuſtes épaules la peau du Sanglier d'Erymanthe & Cyllene brûlant de haine contre les habitants des cieux, furent les premiers qui ſe confiant à la force qu'ils avoient reçuë de

la

la Nature, oſerent injurier la Lune; diſant qu'ils étoient nez avant elle, qu'ils étoient d'un plus illuſtre origine, qu'ils meritoient mieux d'être placez au rang des Aſtres, & d'être regardez comme des Divinitez. Que ne firent pas ces inſenſez ? Ils bâtirent vôtre tour faſtueuſe, O Nemroth! pour s'élever jusqu'aux Aſtres, & par un fer crochu, il firent trois fois des efforts inutiles pour arracher des Cieux cette Divinité dont le viſage a la couleur du Sang & qui craint les Armes mortelles. Trois fois Menarque les repouſſa avec force, & trois fois il leur jetta du ſuc exprimé de l'herbe du noir Saturne, & le poiſon s'inſinua juſques dans leurs veines, ils ſe roidirent à l'inſtant & accablez de douleurs ils abandonnèrent la Vie & leurs Ames pour être éternellement tourmentées dans le noir Tartare. Leurs Corps renverſez par la force de ce poiſon ont été tranſmuez en Montagnes, qui quoique changées de figure ont conſervé leurs noms. Voila pourquoi les Habitans de la Lune, en mémoire de ce fait, & d'une ſi éclatante victoire, celebrent un pompeux & ſolemnel Anniverſaire & renouvellent triomphans la gloire de leur Roi. Nous nous avançons enfin près de la Citadelle qui brilloit d'or & étoit parſemée de toutes les couleurs des Pierres precieuſes: Mon Conducteur me dit, il n'eſt permis à perſonne

d'y entrer. Nous nous arrestames aux portes, dans un très-grand espace, nous vimes de toutes parts arriver des Ames dans cette place immense; elles s'arrêtoient devant un Tribunal qui étoit placé vis-à-vis de la Citadelle & preparé avec un art merveilleux: C'étoit là qu'on rendoit la Justice aux Ames; & des juges qui étoient assis sur des Estrades élevées, opinoient sur les crimes & remarquoient les bonnes actions, ils étoient tous trois Fils de Jupiter & de la Science, Telescope, Dorophon, & Philorthe ami de la Justice, y pesoient les Crimes & les Vertus avec une juste Balance. Un très-petit nombre, après avoir subi leurs jugements irrovocables, s'élevoit vers les Astres; mais une innombrable multitude étoit precipitée vers la Terre quelques-uns restoient dans la Lune après un muet étonnement Je rompis le silence & fis cette question à mon Conducteur : Dites moi, je vous prie, si les enfers sont dans les entrailles de la Terre & proche de son centre, & si c'est là qu'Eaque, minos & le terribles Radamanthe font conduire les Ames après la mort pour les punir ou les recompenser selon leurs merites ? Pourquoi est-ce que je vois faire les mêmes choses ici ? Pourquoi expose-t'on de nouveau les actions des Hommes, & d'où vient les juger une seconde fois ? Il me repondit en ces ter-

termes : L'erreur & l'ignorance tiennent l'Esprit Humain enfermé dans l'épaisse Prison du Corps, ce qui fait que les Hommes donnent tête baissée dans des bagatelles & des réveries, & ils s'éloignent de la Vérité pour se livrer à des chimeres, à moins que quelque Divinité les secoure. Vous ne devez plus être étonné si vos Poëtes feignent tant de faussetez, par ce que le vrai leur est absolument inconnu. Pour vous, gravez dans vôtre Mémoire ce que je vais vous dire : Sçachez que tout ce qui est au dessus de la Lune est éternel & bon & que rien de sinistre & de fâcheux n'approche des choses celestes & que tout ce que la Nature a placé au dessous de la Lune, est mauvais & sujet aux Loix severes de la Mort & du Tems destructeur. Le milieu du Globe de la Lune est le point de separation entre le Monde terrestre & les confins du Ciel ; une partie du Globe Lunaire participe, par consequent, de la Terre & l'autre du Ciel. Toutes les Ames après avoir quitté leurs Corps terrestres viennent ici pour y rendre à ces juges un compte exact de leurs actions & sont ensuite jugées à occuper les lieux les plus convenables à leurs Mœurs, & où elles trouvent ce qu'elles ont merité. Plus ces Ames ont été appesanties par la lie des Vices, plus elles se trouvent enfoncées

dans

dans les lieux obscurs du centre de la Terre, plus ces mêmes Ames, au contraire, sont pieuses, plus elles s'élevent vers le Ciel & les extremitez du Globle, & celles au contraire chez qui la mesure du bien & du mal est égalle demeurent ici & habitent longtems les Royaumes Lunaires : Après plusieurs siecles enfin, si elles retombent encore une fois dans le vice, elles sont precipitées de nouveau vers la Terre; ou bien, quand elles se sont données toutes entières à la pratique des Vertus elles sont élevées vers les Astres. Pourquoi, lui dis-je, en est-il si peu qui montent aux Astres, & qui gagnent l'Olympe? Pourquoi par une pente naturelle tombent-elles dans le Vice & fuyent-elles la Vertu? Par quelle raison preferer les tenebres à la Lumiere? Qu'elle fureur les engage à se Livrer aux choses honteuses au mépris de la pureté? Qu'est-ce qui peut aveugler leur volonté jusqu'à ce point? Ce celeste Heros me repondit de la sorte : Je veux bien vous decouvrir beaucoup de choses qui sont d'une grande consequence & qui meritent d'être sçuës, comme vous en allez juger; ce que je me crois permis de faire, parceque j'estime que vous n'étes pas parvenu jusqu'ici sans la permission des Dieux, qui veulent apparemment bien que vous soyez instruit, puisqu'aucun Homme vivant n'est par-

parvenu jusqu'ici sans que les Dieux ne l'y ayent transporté. Donnez moi donc toute vôtre attention & gravez profondément dans vôtre Mémoire ce que je vais vous dire. Nous allames ensemble nous asseoir dans un lieu élevé, d'où nous pouvions decouvrir le Globle de la Terre & de la Mer & il commença de cette sorte. Les Ames, qui sont émanées de l'Ether, ne peuvent être mauvaises par elles mêmes, &, de leur propre mouvement, elles ne peuvent se Livrer au vice, puisque leur origine vient d'une semence Divine: La Nature des Ames que Dieu a créées lui même ne peut donc être mauvaise, puisque Dieu n'est Autheur d'aucun mal; mais il y a d'autres causes qui les precipitent dans le noir Tartare & les soüillent de crimes, entre autres le Corps qui est la prison de l'Ame & qui, pendant qu'elle est étroitement unie aux membres, émousse la pointe la plus delicate de l'Esprit; de la même maniere qu'une flamme, quand elle est renfermée dans un vase d'Argile ou comme ces Nuées qui couvrent les extremitez du Globe de feu; ainsi l'Ame renfermée, oublie toute chose, elle boit du Lethé & devient semblable à un Tableau d'une surface très-unie & où l'on ne trouve aucuns traits. Dans cet état de captivité, prisonniere d'un Corps moribond, mille monstres & mille maux l'assiégent de

toutes parts & se servent de toutes sortes de ruses pour la tenter; de même que quand un Chardonneret renfermé dans une Cage d'osier, qui charme sa captivité par son Chant, est guetté par un Chat trompeur, il s'en approche, il l'épouvante de toutes parts; ce chasseur de Souris & d'Oiseaux poursuit le fugitif, qui craignant la rage de ce brigand voltige dans tous les coins de sa petite prison, cet oiseau conserve sa vie par sa fuite; mais un autre ennemi vient avec une égale fureur il l'effarouche & l'étonne, jusqu'à ce qu'après, l'avoir arraché avec ses griffes par le plus large intervalle de sa cage il le devore en grondant selon la coûtume de ces Animaux: C'est de la même façon que l'Ame malheureuse est préssée de toutes parts par ses ennemis; elle n'évite un piege que pour tomber dans un autre, tant qu'elle est renfermée dans la prison du Corps, elle ne sçait que faire, où fuir, ni où se refugier, trompée qu'elle est par l'apparence du bien: elle chancelle comme si elle étoit dans l'Yvresse, elle cherche incessamment le mal & fuit toûjours le bien; si des Conseils salutaires, ou des leçons utiles ne la ramenent à la Lumière après l'avoir tirée des tenèbres où elle est plongée. La premiere tache, la premiere maladie contagieuse & le premier des maux que l'Ame contracte par sa liaison avec le

Corps,

Corps, est l'ignorance du bien & de la vérité; d'où s'ensuit un jugement faux, qui est la principale peste du Genre-Humain, d'où proviennent deux monstres, le crime & la folie: C'est d'eux que procedent tous les maux que les Mortels font & qu'ils souffrent; vû que tous les Hommes pechent parce qu'ils suivent de faux biens, sous la conduite de la folie, ou bien parceque le crime les aiguillonne & les engage à commettre jusqu'aux impietez. Celui donc qui peche en abandonnant la raison, merite à juste titre d'être regardé comme fou & comme scelerat. La folie choisit la partie de l'Ame à son gré; elle prend celle qu'elle veut pour y établir son Domicille & le crime se loge dans la partie irascible, qui fait prendre les Armes, qui fait avoir recours aux Trahisons & aux plus dangereux Poisons. Voila les deux grands Rois, qui sont à la tête de deux nombreuses Armées de vices qui les suivent pour ravager le Genre-Humain. Ce sont eux, enfin, qui ne connoissant pas la vérité, & qui n'ayant au contraire qu'un faux jugement entraînent dans les trois Etangs de l'Erebe & de la mort, les Ames ensevelies dans la Chair; & qui ne se ressouviennent plus de la pureté de leur origine. Un de ces Etangs est bourbeux, c'est celui où precipite la Volupté; l'autre est plein dépines, où regne l'a-

varice & l'avidité illimitée du gain ; le dernier est rempli de fumée, où l'orgueilleuse soif des honneurs, l'ambition, enfin, tient son Empire. La plus grande partie des Hommes se precipite dans ces trois Etangs ; c'est l'attachement à la Chair & aux biens fugitifs qui plonge les Hommes dans ces Eaux, aussi bien que ceux qui se sont oubliez au point de croire qu'il n'y a pas d'autre vie que celle du Corps & qui croyent être entierement detruits par la mort. O viles & grossiéres Ames, que vous êtes éloignées de l'Ether! Vous n'êtes capables de rien concevoir de beau & de sublime : Vos vuës sont bornées par la Terre comme celles des Bêtes les plus stupides. Il y a encore d'autres causes qui rendent les Ames depravées, ce qui fait quelles sont justement punies par differents maux ; car quand les nuées s'épaississent, que les pluyes se forment & que les Vents par leurs horribles sifflements excitent les tempêtes & les foudres, il y a dans cette moyenne Region de l'Air de mauvais Demons qui enfantent, les Pestes, les Guerres & les Orages furieux qui arrivent sur Terre & sur Mer. C'est à leur instigation persuasive & par leur trompeuse impulsion que la Troupe ignorante des Hommes se precipite dans les crimes les plus honteux : C'est ce qui leur fait oublier la Justice & la pro-

probité : Mais comme il n'a été permis qu'à un petit nombre de Gens de pouvoir apercevoir ces mauvais Demons tentateurs, c'est là ce qui fait qu'on doute de leur existence & qu'on croit que ce n'est qu'un nom chimerique & imaginaire, & l'on s'en mocque comme des resveries d'une fièvre chaude. Pour vous, prenez garde de tomber dans la même erreur : Ayez à mes paroles une foi entière puisqu'elles sont la vérité même. Et pour mieux vous faire voir que je ne vous avance pas des bagatelles, je veux que vous les voyez par vous mêmes : Mais il faut auparavant faire des vœux à l'Iris messagere de Junon, pour vous la rendre propice, afin qu'elle dissipe les Nuées par le Vent ; qu'elle rende le Ciel serein ; afin qu'un Air trouble & épais ne vous empêche pas de découvrir les objets. Je fis donc à l'Iris cette priere : Belle Iris, honneur du Ciel, qui paroissez éclatante des plus vives couleurs, qui formez un Arc immense de l'humidité de la nuë ; qui par vôtre opposition reflechissez les lumieres de Phœbus ; qui puisez & enlevez les Eaux pour changer en nuées : Iris, étonnement des Hommes, & la messager de la grande Junon, Fille admirable de l'ancien Thaumante, rendez à l'Ether toute sa pureté. Belle Déesse, enfermez les Vents pluvieux du midy, dans la prison d'Eole & leur substituez

le ferein Borée pour parcourir les immenses campagnes d'un beau Ciel étoilé. A peine avoit-je achevé ces paroles que sept Vents partent & s'élevent de la grande Ourse, qui par leurs seichés haleines purifierent les Airs. Je ne sçais de quelle Liqueur mon conducteur me frota les yeux : Regardez, me dit-il, vous voyez tous les secrets les plus cachez du Monde. Muses c'est à present qu'il faut m'ouvrir vos Fontaines sacrées & vos Grottes mysterieuses : C'est à vous, sçavantes Sœurs qui regnez sur le double coupeau du Parnasse, ombragé de Lauriers immortels, que j'ay recours. C'est à present que j'aurois besoin de cent bouches pour exprimer mes accents, pour decrire les Rois Aëriens & ces Peuples malins qui se joüent des Mortels & sont les instigateurs des Crimes, qui par une constante cruauté tourmentent les Hommes & qui par de destables artifices precipitent les Ames Humaines dans les Abymes du Tartare. Du côté du lever de la jeune Aurore, où cette aimable épouse du vieux Tithon, sort du sein de l'Ocean, assise sur un Char brillant du rouge le plus éclatant ; si-tôt qu'elle a chassé les humides tenebres de la nuit, je vis un Roi d'une grandeur enorme assis sur un Trône proportionné : Il portoit sur sa Tête un Diadême enflammé ; il avoit le visage & la poitrine enflées,
les

les yeux très-brillants ; le sourcil élevé, & son visage sembloit être toûjours menaçant ; ses narines étoient larges, aussi bien que les cornes qu'il portoit ; il étoit entierement noir. La Nature a donné aux mauvais Demons des Corps de cette couleur & des figures hideuses : Il avoit les dents blanches & deux defenses lui sortoient de la bouche ; Il avoit aux épaules des ailes semblables à celles des Chauves souris, faites de membranes étendues ; ses pieds étoient semblables à ceux des Canards, amateurs des Rivieres, ou des Oïes dont le cri sauva jadis le Capitole : Il avoit la queuë d'un Lion ; il étoit nud, & son Corps étoit couvert de longs poils ; il étoit environné de gardes & d'une troupe innombrable. Jamais Xerxes n'eut une Armée si nombreuse, quand il voulut attaquer les Grecs, & que desarmé, il eut peine à se sauver par sa fuite. Chacun de ces Demons tenoit un Croc & un Souflet, le dernier étoit destiné à enfler & remplir de Vent les têtes de ceux que la Fortune a comblé de Richesses, ou qui ont été doüez de Science, de force, de beauté de noblesse ou d'autres dons ; & leur crochet servoit à les attirer dans les Etangs enfumez du Tartare, après qu'ils avoient eu la tête enflée & remplie : Là ils devenoient la proye des Crapeaux, des Serpents & d'autres

 monst-

monstres qui sont dans ce Gouffre; ce Roi s'appelloit Typhurgon, à ce que m'apprit mon Conducteur. Je tournai mes regards curieux du côté que le Soleil se plonge dans les Eaux des Mers Occidentales & que son Char se precipite aux confins de l'Espagne; je vis un autre Roi semblable au premier qui étoit comme lui assis sur un Trône élevé il se nommoit Aplecton & gouvernoit des Peuples innombrables d'Esprits de toutes les nations situées au couchant du Soleil; Chacun des Demons de son Empire portoit d'une main un petit Serpent très dangereux & de l'autre un crochet. Timalphes me fit faire cette remarque; voyez-vous, me dit-il, comme ils irritent sans cesse les Serpents dont ils sont armez afin que leurs morsures & leurs poisons soient plus dangereux, & qu'ils fassent des blessures plus mortelles aux Cœurs des Hommes, afin que ceux qui sont mordus de leurs Dents pestiferées, perdent le jugement, meprisent les choses celestes, & soient brulez de la soif insatiable d'avoir & de posseder; pendant que ces malheureux boivent sans pouvoir se desalterer, ils perdent la Mémoire & cessent de se souvenir de la mort, de leur sort, du Ciel & d'eux mêmes; les Demons les entrainent avec leurs crochets & les plongent, alterez qu'ils sont encore, dans les Gouffres de l'Etang épineux: Ils y souffrent mille peines differentes; mille

le monstres & mille supplices les y tourmentent comme des Sang-suës, qui les picquent jour & nuit, sans relâche, & rendent aux autres le Sang qu'ils leur ont autresfois succé, sans que les plus longs Siecles apportent de soulagement à leurs peines : C'est de cette façon que ce Roi punit ceux qu'il a rendus avares. Je tournai ensuite la vuë du côté des Astres froids de la petite Ourse, où le Bouvier conduit sa pesante voiture ; j'y decouvris un autre Roi & j'y vis des troupes innombrables d'Esprits qui habitoient les Royaumes des gelez Aquilons ; ils portoient dans leurs mains des Hameçons. Ce Roi, me dit mon Conducteur, qui regne dans les cantons Boreaux, est le Prince de la Luxure & de la gourmandise & il s'appelle Philocrée & ne céde en rien aux autres pour les forces & la fraude. Combien ne nuit-il pas aux Mortels ! Il cache sous les apparences d'une douce nourriture ses appas dangereux; cette viande est infectée d'un poison occulte aussi venimeux que le Styx : Les insensez s'y trompent & se laissent entraîner dans les Etangs noirs & boüeux, ils sont abîmez dans leurs Gouffres & changez en differentes Bêtes brutes, en Porcs, en Asnes, en Taureaux, en Renards, en Ours, en Loups & autres Animaux semblables aux vices dont l'Esprit humain est capable. Ils n'en sont pas quittes

pour cette Metamorphose ; ils sont continuellement tourmentez par des Guepes, des Frelons, des Escarbots & autres insectes volants qui ne quitent jamais les rivages de cet Etang infernal. Les peuples de ce Roi Philocrée se plaisent aux tourments de ceux qui se sont livréz aux plaisirs charnels & qui ont abandonné la Vertu. Je me tournai ensuite du côté le plus élevé du Pole, je veux dire, au Midi, qui engendre le Vent pluvieux & qui le chasse dans les contrées de la Libye, qui produit des Serpents. Je regarde avec attention. Quelle troupe je decouvre ! Quelles assemblées de Demons j'appercois, qui volent de toutes parts avec des Ailes noires dans un immense fluide ! Leur Roi paroissoit au milieu d'eux, d'une énorme grandeur & avoit une couronne qui le distinguoit ; il avoit un regard affreux, un visage malin, il grinçoit les dents & agitoit, dans un gueule beante, une langue à trois pointes comme les Viperes ; il vomissoit le poison & le sang corrompu comme un Serpent épris d'amour pour une Lamproie, & qui craignant de soüiller les plaisirs de son accouplement, se decharge de tout son venin sur un Rocher, le répand parmi des cailloux, & puis se precipite d'un saut dans un fleuve plein de detours, & cherche celle qu'il aime avec d'horribles siflements. La Lamproye accourt au

bruit

bruit & ils joignent leurs corps par mille nœuds differents; mais après qu'ils ont goûté les delices de Venus, le Serpent joyeux sort de l'Eau, il reprend le poison qu'il avoit laissé sur le Rocher & se munit prudemment de ses armes; mais s'il ne les retrouve plus, ou qu'on les ait foulées aux pieds, il en ressent une si vive douleur qu'il en conçoit une forte haine pour la vie; il se frappe trois ou quatre fois la tête contre les pierres les plus pointuës jusqu'à ce qu'il ait terminé son chagrin par sa mort. Ce Roi paroissoit tel à peu près que le Serpent que je viens de decrire & ses Peuples lui ressembloient; (le Peuple est ordinairement l'imitateur des Rois, dont il copie les Mœurs) leurs mains droites étoient armées d'un Bâton trompeur qui renfermoit un Poignard; leurs visages étoient livides; leurs dents noires, & leurs levres remplies d'écume. Timalphes me disoit que ce Roi étoit Pere de l'Envie, qu'il s'appelloit Miastore & que ses Ministres, par ses ordres, avoient le soin de remplir les Cœurs des Hommes d'écume du Tartare, & que cette peste se repandoit ensuite dans tous leurs Membres, qu'elle troubloit, sur-tout les Yeux, de façon qu'ils ne pouvoient plus supporter la prosperité d'autrui & que cette vuë les faisoit secher & tomber en langueur, jusqu'à ce qu'un Demon leur plongeant son Poignard dans le dos leur

arrache leur Ame qui est ensuite devorée par le triple gozier de Cerbere & changée en Aconith. Leurs Corps deviennent des Scorpions, qui blessent de la pointe de leurs queuës, quoi qu'ils paroissent flateurs. Mais regardez au milieu des Airs, me dit Timalphes; voyez Sarcothée qui est le premier Roi & le plus mechant de tous; les autres Rois le craignent & l'adorent, il commande à tout l'Empire des Demons; c'est de lui, d'où, comme d'un centre, procedent tous les Maux, comme les rayons du Soleil émanent de son globe. Je le vis, il étoit cruel, horrible; il étoit assis sur un Trône superbe & tenoit un Sceptre criminel; il avoit sept Cornes, & sept Crêtes de sang. Ces sept Cornes portoient chacune une tour; le feu lui sortoit par les yeux, les oreilles & les narines; & sa bouche jettoit des flammes & de la fumée. Combien n'avoit il pas de compagnons! Quelles innombrables Phalanges qui lançoient des traits & faisoient d'affreux bourdonnements! En un mot, ce Tyran fait de vains efforts pour briser le Ciel & comme s'il vouloit chasser les Dieux des celestes Lambris. Mon Conducteur me dit; celui-ci à autres fois été la plus belle de toutes les Creatures & celle que Jupiter aimoit le mieux; mais la malheureuse condition de son Esprit, & l'orgueil, proche parent de la pro-

prosperité a fait sa ruine; parcequ'il a voulu s'égaler à Dieu & s'est voulu asseoir sur son Trône, il a merité d'être relegué & l'Archange Michel a eu ordre de lui fixer de certaines bornes dans les Nuées. Il lui passe souvent des ressouvenirs de ses anciens honneurs; il declare la guerre aux Dieux; trompé d'une vaine esperance, il essaye de s'emparer du Ciel. C'est de là que procedent les bruits des Tonneres, des foudres, des feux & des éclairs qui partent du milieu d'une noire nuée & semblent partager le bandeau de la nuit. Les Bêtes en sont épouvantées & les Hommes en fremissent d'horreur; mais ses fureurs sont vaines & ses travaux inutiles: Il ne peut penetrer dans les demeures Etherées. Enfin lui qui s'appelloit autresfois Lucifer, ou, Porte-Lumiere, est devenu Amateur de la nuit: C'est pendant ce tems qu'il se plaît à marcher & il entraîne après soi les Phantômes hideux, les Lutins, les Spectres, & les Esprits folets. Toutes les fois qu'il veut deputer ses Armées de Demons, qu'il veut joncher les campagnes de Corps morts, qu'il prepare aux Nautoniers une cruelle destinée, en ouvrant leurs Vaisseaux, ou qu'il médite quelque grand crime, pour lors il se montre à la lumiere, mais en cachette; & il envoye secrètement ses Ministres en certains lieux, qui inspirent les Cœurs des

Mortels malheureux : Ils les agittent & les remplissent de fureurs & ils parlent à leur Esprit un Langage muet. C'est pourquoi je dis à mon Conducteur passons sous silence les Demons afin d'examiner les choses humaines ; car de cet endroit élevé il est facile de voir la Terre & la Mer ; ce Spectacle est plus satisfaisant. Nous commençames donc à faire nos contemplations. J'admirois les differentes couleurs qui distinguoient les Corps des Peuples : la Nation, par exemple, qui habite sous le milieu de la Zône Torride, est noire, elle a les levres épaisses & les cheveux crespus ; elle est nuë ou grossierement vetuë de peaux de Chevres : La Nation, au contraire, qui habite les contrées glaciales, où regne le Borée, surpasse la Neige en blancheur & se garantit à peine du froid par les Habits les plus longs & les étoffes les plus moelleuses. Les Peuples innombrables qui sont entre ces deux Nations, sont d'une couleur bazanée qui tient du blanc & du noir, plus ou moins éloignez du Soleil. Tandis que j'admirois follement ces choses ; à quelles bagatelles vous amusez-vous, me dit mon Conducteur ? Pourquoi examiner les differentes couleurs des carnations humaines ? Ne vaut-il pas bien mieux examiner leurs Mœurs ; les differentes habitudes de leurs Ames, &

les-

les differences de leurs Ouvrages, d'où vous apprendrez par mon secours quelle est la vie des Hommes & combien est grand le Cahos de l'erreur qui en est inseparable ? Imaginez-vous que le Genre des Hommes est, par exemple, comme la main tournée de façon que le Pouce soit du côté du Ciel: Mettez à ce Pouce le Genre de ceux dont l'Ame est excellente, qui meprisent les choses humaines & ne sont épris que des divines; qui sur tout possedent la Sagesse, qui se plaisent à contempler la Nature & les Cieux; qui ont des Mœurs innocentes; qui sont doux, justes & pieux, qui s'embarassent peu des richesses & des plaisirs charnels & qui ne sont pas flattez par le faux brillant des vains honneurs. Ces Hommes celestes sont des Divinitez revetuës d'un Corps humain : Qu'ils sont rares, Helas! Les choses parfaites se trouvent difficillement. O plût à Dieu que Jupiter vous rendit tel! Le Doigt le plus prochain du Pouce est l'Index, où il faut placer les Gens prudents; ce Genre n'est que le second, il est cependant bon, mais il panche vers la Terre: Il est propre à gouverner les Villes & les Peuples, à s'occuper aux grandes choses, il observe la Justice, la fidelité & ne s'écarte jamais des Loix de la pudeur; mais il n'est pas tout à fait dépoüillé de l'amour des choses terrestres. Si Dieu

confie

confie aux Hommes de cet ordre les resnes d'un gouvernement; si les honneurs de la souveraine puissance étoient entre les mains de pareiles Gens, ils feroient renaître le Siecle d'Or; la vertu fleuriroit & Astrée reviendroit habiter sur la Terre: La Paix y regneroit & le Vice seroit fortement reprimé. Le Doigt du milieu suit, qui est regardé comme impur; il faut y placer un autre Genre, celui, par exemple, de ceux qui ont une grande habileté de Genie, une grande vigueur d'entendement, & une grande Eloquence, ceux-là sont mauvais, injustes & sujets aux Vices; toujours attachez à la Terre, jamais ils ne regardent le Ciel; ils sont sur tout rusez & portent un Renard dans leur Cœur; ils trompent le Vulgaire ignorant, ils n'aiment pas la Vertu & meprisent les Dieux, ils feignent cependant d'être justes & vertueux: Ces Gens parlent differemment qu'ils ne pensent & ne font rien que pour l'interêt, & le vain honneur; ils ne craignent, & n'esperent que la vie presente; ces personnes sont toujours contraires aux Gens prudents; ils s'arment de tromperies & se confient à la faveur qu'ils se sont conciliée par des actions basses & par des presents flateurs; ils s'opposent aux saintes entreprises des Gens prudents & & s'étudient à embroüiller les meilleures raisons: S'ils ne peuvent reüssir par

artifice ils employent la force, le fer, le feu & même le poison ; s'ils ne peuvent porter des coups cachez, ils attaquent à decouvert. C'est par ces sortes de Soldats que le mauvais Demon defend ses Royaumes & sa personne, & voila la force sur laquelle il s'appuye. C'est par de tels secours enfin qu'il se soumet toute la Terre ; car il y a un bien plus grand nombre de ces Gens durs & rusez, qu'il n'y a de Gens prudents ; ce qui fait qu'ils remportent la victoire & triomphent de la probité. Quand ces Gens se sont emparez du Sceptre & du gouvernement des Etats leur regne est un Siecle de fer : L'Univers est ravagé par les guerres les plus violentes ; la fureur desarme la justice & les Loix : Tous les vices se commettent impunément, & la vertu languissante est tout à fait opprimée. Voila l'espece des Hommes la plus scélerate & la plus odieuse aux Habitants des Cieux. Il y a ensuite l'espece des insensez qui est la plus nombreuse & qu'il faut placer au Doigt Annulaire. On ne peut presque pas douter que la Nature ne trouve du plaisir à former des insensez comme elle se plaît à produire des Mauves, des Ortyes & d'autres mauvaises Herbes : Ces sortes de Gens ont un Esprit borné & un cerveau épais ; ils n'estiment nullement les biens de l'Esprit & ne recherchent que les plaisirs grossiers

fiers & corporels de Venus & de la gourmandise. Les Gens rusez conduisent par mille artifices ces Animaux à deux pieds, leurs persuadent facilement les choses les plus injustes & les plus fausses & les menent, ou les precipitent, par leur Eloquence, où bon leur semble. Les fols & les Enfants sont ordinairement credules, sur tout quand il est question du Vice & ceux qui ont l'Esprit le plus mauvais s'attachent le plus fortement à la plus mauvaise opinion; ce qui fait que les insensez ont beaucoup plus de foi pour les discours des Gens rusez que pour ceux des personnes prudentes. Les rusez leur donnent de mauvais & de fourbes conseils & leur masquent le Vice sous une belle apparence. Quoiqu'ils ayent mille façons de mener les insensez, cependant celle qui leur est la plus ordinaire, la plus facile & la mieux connuë dans tous les tems, est la Superstition dont se servent les rusez. Ils se consacrent ordinairement au culte des Temples & desservent les Autels. C'est alors qu'on les voit épouvanter les Ames credules des insensez, ils les effrayent par des menaces, s'ils n'appaisent pas par des presents les Dieux irritez; & ils leur font racheter leurs Pechez à force d'argent: Ils ont le soin de s'approprier cette offrande & ces chastes Prêtres s'en servent à entrete-

nir des Femmes de mauvaise vie & à engraisser des Mules. Quoi? Ne voit-on pas la façon dont les Prêtres trompent les insensez. Ils le font cependant impunement, tant la clemence des Rois est grande, qui de leur côté ne s'occupent qu'au jeu, à la gourmandise, & à la Luxure. Les Dieux faciles tolérent ces abus & semblent même ne pas se soucier quelle main & quel Cœur traite les choses sacrées, ni ne paroissent s'interesser au bon, ou mauvais culte qu'on leur rend. Mais revenons aux insensez. Ne diroit-on pas que la Fortune se rejoüit quand elle les met dans les grandes places? C'est dans des cas pareils qu'on voit regner la folie. Peut-on nombrer les maux qui en resultent? La mauvaise foi triomphe & la Vertu devient l'objet de la risée. On ne songe qu'aux danses, aux festins, aux fêtes, & aux jeux. On voit partout des Bataillons de Pretresses de Venus & des Femmes qui font les plus honteux commerces. L'infame Volupté regne alors sur la Terre. Tel est un Roi, tel est ordinairement le Peuple qui lui est soumis & les sujets ont le plus souvent les mêmes inclinations qu'ils voyent à leurs Princes. La Volupté n'est pas la seule passion qui domine les insensez, ils sont outre cela sujets à la colere, car l'Ame d'un fol s'embraze facilement, pour lors

il

il eſt capable de tous les crimes, quand il ſe trouve bouffi d'un fiel ému : On a pour lors recours au fer ; on ſe livre le plus ſanglans combats, on ſe tue ; c'eſt pourquoi on ne ſauroit trop ſe défier de ce genre d'Hommes féroces. Nous ſommes enfin parvenu au petit doigt, qu'on nommé le plus ſouvent auriculaire. C'eſt ici le lieu de ceux qui ayant abſolument perdu le Sens ont l'Eſprit aliené, & qui ſont tout à fait privez de la Raiſon ; du nombre deſquels on doit mettre ceux qui ſont furieux, ſans aucuns intervales. Ils doivent être tuez, la Mort étant le ſeul remede à la Maladie de ces malheureux. Il n'y a donc que deux Eſpeces d'Hommes qui ſoient bonnes ; il faut éviter les autres genres comme mauvais ; ou ſi l'on ne peut les éviter, prendre garde de les irriter. Le Vulgaire étant une Bête cruelle qui devient furieuſe & feroce. Après que Timalphes eut parlé de la ſorte, ne pourroit on pas, lui dis je, ramener du Vice à la Vertu les Gens ruſez & les fols ; N'y a-t-il aucun moien de remedier au crime ? Ah ! s'il en eſt quelqu'un, faites moi la grace de me l'apprendre. Il me repondit en ces termes. De la même maniere que la Nature à aſſujetti le Corps à beaucoup de Maladies, de même l'Eſprit a beaucoup d'affections contagieuſes ; elle a par conſequent preparé des peines à ces deux parties qui compo-

posent l'Homme. Vous voyez jusqu'à quel point le Genre des humains se livre à l'Amour. Cependant la Nature lui a fourni plusieurs remedes pour se garantir de cette folle passion. Si elle ne lui avoit donné de tels moiens, on auroit raison de se plaindre d'elle & de croire qu'elle auroit été de mauvaise humeur, en vous formant. Il faut donc convenir que la même Nature en vous nuisant vous a été utile & qu'elle a été aussi ingenieuse à vous donner les remedes, qu'elle l'a été en vous occasionnant les maux. Ce qui fait qu'on peut douter si elle est une tendre Mere ou une cruelle Marâtre. Mais passons sous silence les Maladies & les Remedes pharmaciques qui concernent le Corps: Assez de Livres ont traité ces matières pour n'avoir à nous entretenir que de l'Esprit; afin que vous compreniez mieux l'explication de ce que vous m'avez demandé, je vais m'étendre autant que la chose le demande. Comme dès les commencemens la nature ne produit que des Orties, des Chardons & de mechantes Herbes, si la Terre n'est frequemment cultivée & si l'on n'a pas soin par un travail assidu de detruire les mauvaises Herbes avec le Râteau & le Soc: Ce qui ne suffit pas encore, il faut substituer à ces mauvaises Herbes de bonnes Semences, & les cultiver avec soin,

après

après les avoir semées ; de la même façon, l'Esprit tant qu'il est renfermé dans la prison corporelle est herissé de toutes sortes de Vices & devient presque feroce si l'on ne se donne pas un soin infini de le cultiver. Il faut en arracher les vices, & à leur place ensemencer les Vertus. Vous êtes sans doute curieux de sçavoir qu'elle est la culture de l'Esprit ? C'est la Sagesse, c'est-à-dire celle qui enseigne les bonnes Mœurs, qui rend les Hommes bons, qui apprend aux Mortels la façon de vivre bien & qui leur persuade d'aimer la Piété & la Justice, & d'éviter les crimes : Voila quelle est la veritable Sagesse & non pas celle à laquelle dans le tems present, s'attachent jour & nuit les Medecins & les Moines rusez qui ne cherchent qu'à penetrer les causes secretes de la Nature & à decouvrir ses ressorts cachez ; ne retirant d'autre utilité de cette étude que de prononcer les grands mots de Matière premiere, de Vuide & de mille autres Chimeres & cela pour paroître sçavants : Ils n'en recüeillent pas plus d'utilité qu'une personne qui rempliroit sa bourse d'Air. O la belle Sagesse, dont l'étude ne procure à la jeunesse qu'une grande avidité de gain & une sterile & orgueilleuse ambition sans aucune utilité ! On ne peut pas dire que cette étude contribue à cultiver l'Esprit & l'on ne peut l'appeller Sagesse mais tout

tout au plus Science ; si elle ne découvre pas les détours ambigus de la Vérité, celui qui l'a apprise sçait & n'est pas sage. Ces deux choses sont distinguées par un grand intervalle : La Sagesse produit le fruit de vie & la Science en produit la fleur, l'une est utile & necessaire & l'autre embellit & donne l'ornement ; la premiere s'attache à considerer l'interieur de l'Homme & la seconde est occupée à l'examen des choses exterieures ; l'une le rend pieux & juste, l'autre le rend sçavant & éclairé : La Sagesse est enfin la seule qui cultive l'Ame, & qui enseigne les bonnes Mœurs ; elle detruit tous les vices & séme les Vertus, qu'elle arrose & fait fructifier par une pluye celeste. O Lumiere du Genre Humain ! O veritable chemin de salut, secours, port, soulagement, regle de la vie, Paix, Medecine de l'Ame, Asile respectable ! O Sagesse plus douce & meilleure que le Nectar ! Qui est-ce, helas ! qui vous aime aujourd'hui ? Qui est-ce qui vous suit ? Dans quel endroit êtes vous honorée sur la Terre ? Vous regniez autres fois dans les Temples, dans le Licée & le Portique, dans les Colleges, où l'on instruisoit la jeunesse, dans les Conseils & dans les Cours des Rois. Vous êtes à present inconnuë à tout le Monde ; les Bagatelles & les Réveries Poëtiques regnent à vôtre place. Qu'en-

seigne-t-on aujourd'hui aux Enfants, qu'aprend-on autre chose à cette imprudente jeunesse que des Fables honteuses, ou du moins inutiles? On voit dans les Ecoles un Precepteur assis sur le Trône élevé de l'ignorance, qui tient un Livre ouvert, d'où il tire ses Leçons; il regarde de part & d'autre ses jeunes Disciples, qui ont la bouche beante, les yeux ouverts, & les oreilles attentives; il leur debite d'une voix tonante des Mascarades Tragiques; il commence à leur raconter les actions les plus infames & les plus comiques, il leur fait un detail circonstancié des Amours insensez des anciens, & leur fait un honteux narré de choses monstrueuses, cruelles & deplorables. O Têtes qui avez besoin d'une forte doze d'Hellebore! C'est de pareilles Leçons que sont imbües de jeunes Ames; vous nourrissez de pareils fruits ces tendres innocents: C'est de ce Sel enfin que vous reveillez leur adolescence petulante. Ne rougirez vous point de passer vôtre vie dans de pareils emplois? Devez-vous être étonnez, après de pareilles Leçons, de voir par tout des pervers & des scelerats? Voila la dangereuse semence qui multiplie les Vices. Puisque la chose que vous negligez le plus est la culture de ces jeunes Ames, vous meritez à bien plus juste titre le nom de Corrupteurs que de Precepteurs des Enfans

fants. Commencez par vous connoître vous mêmes, avant de vous charger du soin d'enseigner aux autres la façon de vivre; revêtez vous de saintes Mœurs & n'imitez pas la façon de vivre des Bêtes les plus meprisables. Pour vous, me dit mon Conducteur, écoutez moi; je vais vous enseigner en peu de mots de quelle façon l'Ame doit être cultivée. Sur-tout méditez frequemmment, qu'il est un seul Dieu, immense, éternel, très grand, très-bon & tout-puissant, qui a crée de rien & par sa seule Volonté, le Ciel & tous les Astres innombrables, dont il est éclairé, & toutes les choses visibles aussi bien que celles que nôtre vuë ne sçauroit decouvrir: Il les à créez sans qu'on puisse en citer l'Epoque, il les conserve & les gouverne avec une attention toute Divine. Respectez-le, craignez-le, adorez-le, loüez le & priez-le souvent; le jour, la nuit, au lever de l'Aurore, à midi & aucoucher du Soleil: Voila la premiere Vertu, voila la premiere Sagesse. Reconnoissez-le pour Roi des Habitans celestes & pour Pere des Hommes; aimez-le loüez-le avec sincerité; craignez sa juste colere & la flechissez par des vœux ardents; sans ce principe il n'est pas de vertus; cela suffit à l'Homme. Ayez toujours Dieu dans le Cœur & le priez souvent de bouche; vous ne pouvez rien acquerir de plus grand qu'une pieté pareille; voila la porte

des autres Vertus qui ne peuvent être acquises, ni les vices chassez sans le secours divin. Souvenez-vous d'invoquer les citoiens celestes, les angeliques phalanges, serviteurs de ce Roi Souverain, les saints Ministres qui executent les ordres de sa divine Majesté & qui environnent de tous tems son Trône formidable, dans les campagnes immenses des feux les plus purs & les plus sereins: Priez-les, dis-je, qu'ils vous assistent, qu'ils éloignent de vous les dangers & qu'ils daignent enfin vous recommander à Dieu; ils le peuvent assurément & les Esprits Angeliques ont coutume de secourir celui qui les prie, & ils font réüssir, les Vœux des Humains. Gardez-vous, je vous prie, du Systeme ignorant de ceux qui croient que rien n'est plus estimable que la nature de l'Homme & que jamais Dieu n'a rien fait de meilleur; les insensez qu'ils sont voient tant d'Animaux habiter la Terre & les Mers, & s'imaginent que l'Ether & les Globes des Etoiles n'ont aucuns Habitants; ils & croient deserts les espaces immenses du Ciel. O Esprits depravez! O Ames aveuglées de tenebres! Helas! les sens humains peuvent-ils tout comprendre? Il y a mille choses qui trompent les yeux & que l'on conçoit cependant par la reflexion. Doit-on preferer les sensations que les organes rapportent à l'Es-

l'Esprit, preferablement aux choses que conçoit la Raison & la Reflexion, qui nous enseignent qu'il y a des Dieux & que le Ciel est habité. Donc les Etoiles sont elles-mêmes des Divinitez, ou des Temples lumineux, dans lesquels habitent les Dieux. Ces fondements étant jettez, embrassez la Justice; ne faites tort à qui que ce soit, ni en paroles ni en actions quelconques; ne faites à autrui que ce que vous voudriez qui vous fût fait; voila la loi la meilleure de la Nature, sans laquelle vous ne pouvez plaire à Dieu ni acquerir la celeste Eternité. Respectez l'honneur, la reputation & le bien de vôtre Prochain; que l'envie, la colere & la cupidité ne vous entraînent pas; secourez de vos soins charitables, ceux que vous connoissez être bons; faites du bien enfin, jusques aux mechants mêmes, afin qu'ils ne vous nuisent ni ne vous fassent point de mal. Soyez incorruptible aux presents; que l'amour ni la haine ne vous écartent pas de la justice; ce sont ces trois choses qui éteignent la lumiere de l'Ame & nous écartent du droit chemin. Souvenez-vous toujours de Dieu, & que vous devez mourir un jour; fuyez tous les charmes & les plaisirs du Corps; mettez un frein à la Volupté, elle est très-pernicieuse au Genre Humain; rien n'est plus contraire à la Vertu, qui veut

ſans ceſſe s'élever vers les Aſtres, dont elle a pris naiſſance, que la Volupté, dont le propre eſt de ramper dans les lieux bas & terreſtres ; elle n'applique ſes regards qu'à la Terre, à la façon des Bêtes ; elle ſuffoque les forces de l'Ame & du Corps ; elle rend les Hommes lâches & pareſſeux & leur cauſe les plus cruelles maladies. Voila la Circé, les Sirenes & l'Hameçon de l'inique Demon : c'eſt par ce filet qu'il en prend une innombrable quantité, qu'il les empeche après leur mort d'entrer dans le Ciel, leur patrie, & qu'il les renferme avec lui dans les tenebres de l'Averne. Fuyez donc avec ſoin ce flateur & deux Poiſon de cet ennemi infernal, de peut que vous ne vous en repentiez trop tard. Quand un âge avancé vous fera ſentir que vous avez ſacrifié vôtre Eſprit, vôtre Reputation vôtre Corps & tout ce que vous avez de plus chers à ce petit goût de miel & à cette vaine douceur, alors vous vous recrierez comme beaucoup d'autres ! O beaux-temps, que je vous ay mal connus ! Où fuyez-vous ? Helas, miſerable que je ſuis, ſi Jupiter me rendoit les années de mon enfance & qu'il me fût permis de revenir ſur la Terre, que je ſuivrois avec plaiſir le ſentier étroit de la vertu ! Rien n'eſt meilleur au Monde ; c'eſt elle qui nous reſte dans tous les tems : Les honneurs & la loüange lui ſont attribuez, elle augmen-

augmente le bien, conſerve la vie, & ſurvit après la mort. Malheureux que je ſuis! La flateuſe Volupté m'a trompé; elle s'eſt retirée & m'a abandonné dans mes malheurs; tandis que j'étois jeune je ne fréquentois que des Lieux de proſtitution; pendant que je me livrois à la gourmandiſe au ſommeil & au jeu: Inſenſé que j'étois! je n'ai voulu rien apprendre, je haiſſois les livres & l'étude; j'ay mepriſé les beaux Arts; je me trouve à preſent ignorant, infame, ſans Fortune, le Corps caſſé, l'Eſprit hebeté & les Sens debilitez. J'ay veſcu juſqu'à preſent comme celui qui croit veiller pendant qu'il dort & ſe trompe. Les lâches & les pareſſeux tiennent de pareils diſcours quand ils tombent dans la vieilleſſe & que prêts à mourir, ils font ſur leur Vie paſſée un trop tardif examen. Ces ſortes de Gens ferment les étables quand les troupeaux ſe ſont perdus; c'eſt vouloir profiter de l'occaſion quand on l'a laiſſé échapper, & chercher le Medecin quand il n'y a plus d'eſperance de ſalut. O miſerables! connoiſſez le prix du tems pendant que vous le poſſedez; l'heure s'échappe avec viteſſe & ne revient jamais: Les larmes & les gemiſſements ne font rien à une perſonne morte; la Medecine veut être adminiſtrée à tems; il faut donc embraſſer la Vertu dans la fleur de ſon âge & choiſir le vrai chemin de la

vie ; il faut alors se servir de la Raison & se livrer à des études honnêtes : C'est lorsque l'Esprit est encore simple qu'il le faut soumettre à la prudence de peur qu'il ne devienne l'Esclave des Voluptés & ne s'écarte du droit chemin : C'est être sage que de l'être de bonne heure ; la Sagesse tardive ressemble à la Folie ; elle se repent en vain en deplorant le tems perdu qui est irreparable. Il faut outre cela se garder de la soif des richesses & de l'avidité de l'or, car l'avarice rassemble presque tous les vices, les actions lâches, l'impieté, le parjure, le larcin, les rapines, la fraude, les tromperies, les embusches, les trahisons, les querelles, les carnages : Je n'aurois jamais fait de les denombrer ; rien enfin, n'est si sordide que l'avare, qui s'enterre lui même comme une Taupe ; il ne souhaitte rien, il n'aime & ne connoît rien, que ce qui procede de la Terre, c'est pour des choses si basses qu'il commet toutes sortes de Crimes. L'insensé qu'il est n'a dautre Dieu que son argent, qu'il adore ; il ne voit pas, ce malheureux deplorable, combien la vie de l'Homme est courte & fragile ; il n'apperçoit pas la Mort qui d'un Arc toûjours bandé décoche des Fleches dans le Cœur des Hommes & qui n'épargne, ni le jeune, ni le sçavant, ni le riche, & qui ne fait nulle difference des sujets. Souvent la Mort est plus près de lui qu'il

qu'il ne pense, & lui porte des coups imprévus. Pour vous, me dit Timalphes, gardez-vous bien d'estimer les richesses de la Terre & les biens soûmis à l'empire de l'aveugle destin : Personne ne les possede en propre ; ils dependent de l'arbitre de la fortune qui les ôte & les donne à son gré & l'on est obligé de les abandonner à la mort : Ces biens changent de Maîtres avec vicissitude, ce sont donc d'autres biens qu'il faut que vous cherchiez ; il faut que vous souhaitiez de meilleures richesses qui sont durables, sur lesquelles ni la mort, ni le sort n'ont aucune puissance ; c'est celles-là qu'il faut accumuler jour & nuit, vous serez alors vrayement riche & vrayement heureux. Quand même vous auriez tout ce que le Peuple admire & desire, de l'Argent, un fond de Terre, une Maison, des troupeaux, vous pouvez vous en servir mais avec modestie & justice. Ayez pitié du pauvre autant que vous le pourrez, ne meprisez jamais les miserables, par ce moien vous acquererez la loüange & le salut éternel & vous échangerez vos biens terrestres contre des biens celestes. C'est être un Loup & non pas un Homme que de ne pas avoir de la clemence, de n'être pas touché du sort miserable d'autrui & de refuser ses secours à un Ami qui vous les demande : Si au contraire, vous

êtes pauvre, soutenez vôtre pauvreté avec patience; celui à qui le sort a le plus donné de biens a plus de soins de soucis & d'accidents fâcheux à essuyer que vous; il est oppressé par le poids de ses possessions, de façon qu'à peine peut-il s'élever à la contemplation des choses celestes. Il faut être debarassé de tous poids terrestres quand ou veut s'élever jusqu'aux Astres; car plus on recherche la Terre, plus on s'éloigne du Ciel & de la Lumiere: Or celui qui a des Tresors, a son Cœur dans le même endroit qui semble tourner autour du lieu où ils sont cachez. La pauvreté est utile à beaucoup de Gens, elle les allege & les soulage & semble leur prêter des aîles pour s'élever aux Astres. Il faut aussi que vous évitiez l'orgueil qui est la source des contestations & de la haine; elle partage les Villes en factions differentes, elle est la cause de la ruine de beaucoup de Gens. Rome n'a été detruite que par cette Peste, & n'a été opprimée que par la guerre civile. Fuyez ce montre, infernal, si vous voulez être l'ami de Dieu, & joüir du Ciel après vôtre mort. Jamais le superbe n'aima les Dieux ni n'en fut aimé; Dieu aime les Gens humbles & doux, & il habite volontiers dans les Ames debonnaires & sans ambition, il écarte de lui au contraire les Ames pleines du vent des vanites & ne permet pas quel-

les

les soüillent le Ciel de leurs presences, ni qu'elles habitent avec lui. Hommes qui n'êtes que des Outres vuides, de quoi vous sert donc vôtre Orgüeil, vos Titres illustres & vos grands Noms, que la mort vous enleve à l'instant & qu'elle vous fait oublier dans les Eaux du Lethé? Vous cherchez à meriter les loüanges du Vulgaire; vous voulez lui plaire: De quel jugement, dites moi, le petit Peuple est-il capable? Qu'importe qu'il vous croye des Dieux, quand vous n'êtes que des Animaux, qui n'avez d'humain que la figure exterieure? Si vous trompez des Hommes ignorants, croyez vous aussi en imposer aux Dieux? Helas! vous excitez chez-eux un rire pitoyable, car ils connoissent vos Mœurs & vos crimes cachez. Mais, que dis-je, aveugles que vous étes, vous ne connoissez pas de Dieux; vous ne croiez pas que vos Ames survivent à la destruction de vos Corps: Vous ne cherchez & ne desirez que les commoditez de la vie presente & vous vous moquez de la future. Que de Bêtes, helas! vivent dans un Corps humain! Voila la cause de vôtre, erreur & de vôtre ruine, c'est que vous ne connoissez, avec un Esprit épais, que des Corps grossiers; vous n'avez nulle idée des choses vraies, vous n'en connoissez que les ombres & les simulacres & la plus grande partie des Hommes se plaît à se repaître de fu-

 mée.

mée. Insensez que vous êtes, qui a-t-il de plus leger & de plus vain ? Qu'y a-t-il en effet de plus ridicule que de rechercher des honneurs qu'on n'a pas méritez, tandis qu'on ne daigne pas s'en procurer un véritable ? Nous voyons les mechants, les ignorants, les Gens sans Esprit, élevez à des postes eminents; nous les voyons commander à de Gens qui valent mieux qu'eux & auxquels ils devroient être asservis, parceque la Fortune se jouë des choses humaines: Elle confond tout sans aucun ordre, elle éleve le plus souvent de lâches esclaves qui ont merité la prison & les supplices. Si cette Fortune étoit sensée elle donneroit aux seuls Sages la conduite de l'Univers, comme il seroit juste qu'elle le fit, alors tout seroit dans l'ordre; les Loix reprendroient leur vigueur; les choses sacrées seroient entre les mains de Ministres purs & innocents, & les Dieux se communiqueroient aux Hommes, mais elle se plaît à favoriser des Pantomimes. Dieu souffre pourtant ces choses qu'il pourroit corriger, pourquoi ne les souffririons nous pas? Helas! Il est fort inutile de prouver la Vérité par la plus solide Raison, on ne fait pas de grands progrès ; on se charge de la haine publique, on se fait mépriser, & la Sagesse a toûjours tort quand elle n'est pas soûtenuë de la force ou de l'authorité ; ce qui fait qu'il vaut mieux

mieux se taire. Pour vous, meprisez les loüanges du Vulgaire insensé & les presents de l'aveugle Fortune, & ne vous attachez de toutes vos forces qu'à plaire à Dieu. C'est la vraye Gloire & le veritable honneur dont vous êtes sûr de joüir après vôtre mort, prerogative qui n'est accordée dans le Ciel, qu'aux Hommes justes & pieux. Voila le véritable honneur qui est reservé à ceux qui sont doux & humbles de Cœur: Les orgüeilleux au contraire, plongez dans une Tristesse inexprimable repandent des larmes ameres dans les Vallées du Styx. Calmez donc vôtre colere, elle engendre la fureur qui fait proferer des paroles insultantes les querelles en procedent, les blessures s'ensuivent & une mort malheureuse. La Colere confond le jugement de façon que l'Esprit enivré d'une bile échauffée ne sçait plus ce qu'il doit faire; il perd le discernement & ne sçait même pas reconnoitre sa route. Les actions inconsiderées sont d'ailleurs suivies de honte & de chagrin. Fuyez-la donc; rendez-vous maître de votre Ame, surmontez-vous vous même, ayez la force de tolerer; la patience est une excellente Vertu; il faut manquer de probité pour ne pas être patient: Il faut être absolument feroce, querelleur & litigieux. Les combats ne conviennent qu'aux bêtes, comme la paix la plus tranquille est le propre des Hom-

 mes;

mes; le Sage la recherche ſur toutes choſes & prefere de ſouffrir de legeres offenſes plûtôt que d'encourir des peines plus violentes : Il eſt perpetuellement ſur ſes gardes pour empêcher que d'un petit feu il ne s'allume un grande incendie. Celui qui ne veut rien ſouffrir doit ſe bannir du commerce des Hommes & ſe retirer dans les Montagnes ou dans les Bois, mais celui qui veut habiter dans les Villes doit paſſer beaucoup de choſes, doit donner un frein à ſa colere, renfermer ſon chagrin dans ſon Cœur & ne pas rompre legerement les liens de la paix, il doit pardonner à ſes Amis autant qu'il eſt poſſible, pour qu'il ſe rende digne lui même du pardon qu'il a accordé aux autres. J'ay cru devoir dire ce peu de choſes concernant l'Ame, en voila ſuffiſamment. Celui à qui ce diſcours aura paru court trouvera certainement ce que j'ay pû obmettre, qui ſe preſentera volontiers à ſes yeux, car il eſt compris tacitement ou ſous-entendu dans ce que j'ay dit. Il faut auſſi lire avec attention les Livres de Sages, rechercher les cauſes des choſes, afin d'orner ſon Eſprit de differentes Sciences, car l'Eſprit ſans Doctrine paroît ſans courage & émouſſé. Par ce moien, comme il a été dit ci-devant, les fols & les ruſez peuvent en cultivant leur Eſprit avoir du merite & de la vertu &

par-

parvenir à posseder les demeures celestes. Tandis que mon Conducteur m'entretenoit de la sorte, voila le Messager des Dieux, le petit Fils d'Atlas envoyé par Jupiter même qui s'approche de nous pour annoncer à Timalphes qu'il étoit attendu dans les Cieux, parceque tous les-Dieux devoient se rassembler dans le Palais de Jupiter, qui vouloit les entretenir de choses importantes; sçavoir s'il couvenoit à Momus de depouiller de leurs biens certains Moines demeurants sur une Coline hors de la Ville dont les Murs sont arrosez par le poissoneux Fleuve d'Arimini, dont les Eaux vont se jetter dans la Mer Adriatique; & s'il falloit leur ôter certaines parties dont les Villageoises privent quelquefois leurs Cocqs; puisque ces Moines étoient trop lascifs & trop orgueilleux, qu'ils meprisoient les autres Hommes & commettoient licentieusement les choses les plus honteuses, à l'exemple du Vieillard qui leur preside. O honte! comment l'Eglise peut-elle tolerer la vie de ces Porcs qui ne sont occupez d'autres soins que de satisfaire leur gourmandise, la Luxure & le Sommeil. Ce qu'ayant entendu le Fils de la Vertu, disparut après m'avoir recommandé à Mercure qui s'en alloit aux Enfers porter à Pluton les ordres secrets de son Pere. Il me prit, & m'ayant fait traverser les Nuées, il me descendit sur la

 Terre

Terre dans le tems que Clement Natif de Toscane étoit à Boulogne avec l'Empereur & que le même fatiguoit Florence par un long Siege. Le petit Fils d'Atlas à force d'agiter ses Talonnieres aîlées dans les airs parvint aux Rochers escarpez de St. Marin qui touchent presque les Astres & après un tres-petit saut me posa doucement à Terre, sur une petite élevation dans de grasses Campagnes & se hasta de descendre aux Enfers.

ABREGE
DU
DIXIÈME LIVRE.

Dans ce Livre l'Autheur traite à fond de la culture de l'Ame pour les Sciences & les beaux Arts. Au commencement il s'emporte avec vehemence & ironiquement contre la Luxure & l'Hypocrisie des Moines; & donne la Methode d'étudier. Le Sage porte aisément tout avec lui, ce que le Riche en fonds de Terre ne sçauroit faire. Les Anciens Philosophes après avoir prié Dieu ont obtenu de lui la Pierre Philosophale. L'Autheur decrit énigmatiquement la maniere de la preparer. Il avance qu'il ne convient pas au Sage de se marier. Qu'il ne faut faire la guerre que dans l'extremité où l'on est reduit à deffendre les Autels & les Foyers Domestiques. Il excite les Hommes à l'amour de la Vertu en leur proposant l'exemple d'un certain Hermite à qui les pechez des Hommes causoient des maux de Cœur &

& des envies de vomir. L'Esprit de Dieu est le seul qui purifie les Cœurs; si tôt qu'on en est parfaitement rempli, on n'a plus besoin que de très-peu de choses pour le soûtien de la Vie, qui est double, celle de l'Esprit & celle du Corps. Les Sages vivent de celle de l'Esprit & le Vulgaire de celle du Corps. Les mechants croient l'Ame mortelle & souhaitent qu'elle soit telle, les Gens de bien au contraire, se rejoüissent de son immortalité. Il parle avec force & énergie de la meditation des miseres Humaines qui élevent l'Homme à Dieu. Il attaque en passant la Cour du Pape Clement lui même; & il finit ce Livre en considerant combien il est difficile de parvenir à la vraye Sagesse dans ce Monde.

LE CAPRICORNE.

JE vous saluë petit Fils d'Atlas: Quoi êtes-vous déjà de retour de la Vallée du Styx? Dites-moi, je vous prie, ce qui se passe à la Cour de Pluton? Il y a repondit Mercure, un grand tumulte, & une grande dispute. Pourquoi cela? Je vous le diray volontiers, quoique

que je sois fort pressé de retourner vers les Dieux. Il y a dans les Royaumes sombres une si innombrable troupe de Musulmans, de Chretiens & de Juifs que la place n'est pas assez grande pour les contenir : Il n'est pas un coin de vuide, tout est rempli, le vestibule, les Salles, tout le Palais du Roi infernal, les Temples, les Maisons, les Ruës, les Places publiques, les Remparts & toute la Ville enfin, est occupée, les Campagnes, les Collines & les Vallées; ils se pressent les uns les autres de façon quils se poussent à coups de Pieds & de Poings; ils se mordent & se battent avec fureur. Heureusement les Mânes n'ont point d'Epées, car ils ne peuvent mourir une seconde fois. A peine ai je pû passer & penetrer la foule des Ombres, tant elles étoient pressées ; mais je me suis ouvert un passage à force de les frapper de mon Caducée. Je suis enfin parvenu jusques à l'interieur du Palais du Roi des tenebres, qui soupiroit & paroissoit touché d'une amere tristesse. Je lui ai exposé les ordres de mon Pere ; qu'il eût à faire sortir l'Antechrist de sa prison où il étoit renfermé, & qu'on lui donnât la liberté d'aller par tout le Monde, d'y faire de faux miracles, de prescher l'arrivée du dernier jour & la ruine du Monde, de mettre tout en desordre & de troubler les Hommes & les Dieux :

Car

Car c'eſt là l'ordre des immuables deſtinées. J'ay demandé à Pluton le ſujet de ſa triſteſſe. Ne vous paroît-il pas indigne, injuſte, & criminel, m'a-t-il dit, que vous occupiez le Ciel ſi large & ſi immenſe, où vous êtes en ſi petit nombre, & où trois Hommes à peine, ou du moins un très-petit nombre de plus, ſont depuis très-longtems allé l'habiter avec vous, tandis qu'il vient à chaque inſtant dans mon Royaume, qui eſt très-petit & très-étroit, une innombrable multitude d'Hommes, comme tous les Juifs, & tous les Mahometans? J'avoüe que tous les Chretiens n'y viennent pas, mais du moins la plus grande partie deſcendent ici bas & s'y viennent ranger peſle-mêle. Pourquoi les envoye-t-on plûtôt dans mes états qu'ailleurs? Et pourquoi mon Frere, qui poſſede l'Ether, ne reçoit-il pas du moins les Preſtres, les Freres Laïcs & les Moines? Que ne leur fait-il habiter les confins du Pole & remplir ſes Etats? N'a-t-il pas de honte de ne pas recevoir ces Hommes qui chantent ſi bien dans les Temples chaque jour? Qui fatiguent l'Air par les Lugubres ſons de leurs Cloches ſacrées? Qui brûlent tant d'Encens? Qui ſont ſi pitoyables pour les Femmes de mauvaiſe vie? Qui abſolvent les autres ſans pouvoir abſoudre leurs propres pechez? Qui enterrent la nuit les Gens en cachette? Qui ornent

les

les Temples des Diéux de Statuës, de peintures & de tombeaux? N'a t il pas de honte d'envoyer aux enfers & de tourmenter tant de Milliers d'Hommes qui sont en beaucoup plus grand nombre qu'en Eté les Mouches de la Poüille? Il n'a même aucun égard pour les Souverains Pontifes, à qui il fait souffrir des supplices plus cruels qu'aux autres Hommes : Ce qui fait que ces miserables sont renfermez au fond de l'Erebe & y sont tourmentez d'une façon effrayante. C'est pourquoi, Mercure, lorsque vous retournerez au Ciel, dites, je vous prie, à mon Frere qu'il ait égard à la petite étenduë de mon terrain; qu'il ne meprise pas tant mon Domaine, qu'il retire d'ici quelques Moines, ou bien qu'il élargisse le Tartare. Je le ferai, lui dis-je, & après je me suis retiré. Je vais à present retrouver les Dieux; il faut que je me depêche. Allez en paix, lui dis-je ne m'oubliez pas: souvenez-vous quelques fois de ma Muse : Dictez-moi mes Vers; le papier & les Plumes sont prets & j'ai pour écrire du loisir de reste. Commencez par m'enseigner de quel ordre est l'Homme sage? Celui qui doit être tel aussi bien qu'heureux doit d'abord être né sous un Astre favorable; car il y a une grande difference de naître sous tel, ou tel autre Aspect des Planetes, si l'on en croit ceux qui

qui connoissent les facultez les mouvements & les noms des Astres ; qui observent l'heure de la naissance des Hommes, & predisent par ces moiens leurs destinées ! O combien grande & combien admirable est la puissance du Ciel ! Sans lui la Terre cesseroit de produire & la Mer d'engendrer ses humides Habitants. Le Ciel est l'Occean, Pere de toutes choses, les Astres sont les Nymphes ses Sœurs ; c'est de là que tous les biens se repandent sur la Terre. Personne, ne peut donc être Sage & heureux s'il est né sous un Ciel contraire & sous des Astres sinistres. Il importe beaucoup aussi à quels parents on doit la naissance ; aussi bien que la façon dont on a été nourri ou élevé, car on se ressouvient ordinairement dans l'âge adulte des Mœurs qu'on a receuës & des Sciences qu'on a aprises dans l'enfance : Ces choses durent long-tems, & font une forte impression sur l'Esprit ; ce sont enfin les prejugez des premieres années. Il faut donc qu'un Maître ait de la probité, de la science & de la prudence pour instruire un Enfant ; qu'il l'accoutume de bonne heure à la Vertu & qu'il le conduise de part & d'autre comme un habile Ecuyer conduit un Cheval, en se servant tantôt de la bride & tantôt de l'éperon. On ne doit pas se contenter de l'enseigner par des paroles, on doit encore l'engager plus

fortement par l'exemple, car on diroit en vain de belles-choses si les actions dementoient les paroles. On doit s'attacher à s'éloigner de la frequentation des Gens criminels & Luxurieux. Les commerces honteux corrompent les Mœurs les plus saintes; ce Poison en a fait perir plusieurs. Si l'on veut connoître quel est un Homme, il faut sçavoir quels sont ses Amis; la Nature & Dieu même unissent les semblables: Les Gens habitent & vivent volontiers avec ceux qui leur ressemblent. Que les Parents & un Precepteur prennent donc garde de concert que quelque jeune debauché ne soüille par des Mœurs Obscenes l'Enfant qu'on souhaite avec ardeur qui soit un jour heureux; nôtre penchant vers le vice n'est déja que trop fort. Il faut que le jeune Eleve qu'on veut rendre sage, lise les Autheurs Grecs & Latins afin, qu'autant qu'il se pourra, il y puise la Doctrine. Qu'il s'attache aux Autheurs les plus chastiez & qu'il fuye tous les écrits qui ne sont pas dans les bornes de l'honnêteté. Il arrive rarement qu'un ignorant soit honnête Homme; l'ignorance precipite l'Esprit dans les plus noires tenebres de l'erreur. Il ne faut cependant pas fatiguer cet Eleve par une étude trop violente ni par un travail trop assidu, de crainte qu'au lieu de lui inspirer la Sagesse on ne le fasse deve-

devenir insensé, ou qu'il ne tombe malade où même n'en meure: Toutes choses immoderées nuisent & ne peuvent durer longtems; celui au contraire, qui menage son attention & donne du relache à son Esprit par les amusemens & la recreation trouve une nouvelle rigueur dans le repos, & dans une oisiveté de quelques heures. Quoiqu'il y ait beaucoup de bonnes manieres d'élever la jeunesse, les principales sont cependant celles qui enseignent, & demontrent quelle est la Nature & les Astres, que notre jeune Philosophe s'y applique donc de toutes ses forces, & à mesure qu'il parviendra à une âge plus avancé, qu'il y consacre ses plus meures années, aussi bien qu'à la lecture du Livre dont nous venons de parler: Qu'il exerce son esprit avec soin en le cultivant, qu'il devienne juste & pieux, & couronne sa vie d'un double Laurier. Qu'il est beau qu'un même Homme, réünisse la Science & la Probité, la Prudence & la Doctrine. La Science insensée est cependant dangereuse; le Sçavant injuste est un furieux armé d'une Epée. Il ne suffit pas encore de prendre soin de l'Esprit & de l'orner de la Science & des bonnes Mœurs si l'on ne donne une grande attention au Corps, car quand ce dernier ne joüit pas de la santé il refuse d'executer les ordres de l'Esprit qui conçoit les plus beaux &

les

les plus grands desseins.. Il faut donc s'attacher à ne se nourrir que de viandes saines afin qu'il en resulte un Sang pur, car les humeurs picqantes qui affligent les Membres ne sont ordinairement formées que par les mauvaises nourritures. Il faut fuir l'ivresse & éviter l'excès des viandes qui incommodent la Tête & l'Estomac & enveloppent le Cerveau de fumées, d'où s'ensuit la stupidité & un assoupissement journalier. L'Homme sçavant & juste doit donc boire & manger avec moderation & doit aussi faire un exercice moderé dans des tems marquez pour retablir ses forces : La paresse les diminuë ; une trop grande oisiveté debilite les Nerfs & le repos trop assidu affoiblit les jointures. Il faut être en garde en outre contre un trop grand chaud & un trop grand froid ; un air trop epais par exemple, & un païs trop marecageux peuvent nuire, surtout en Eté pendant la Canicule & dans le tems qu'on entend le Chant des Cigales cachées sous les feüilles. Il faut enfin apporter toute son étude à tenir le Corps en bonne santé afin qu'il puisse executer les ordres de l'Esprit, ce qui ne peut arriver aisément si l'on est dans la pauvreté : Il faut donc posseder un peu de richesses, soit par un heritage, soit par le hazard, ou quelles soient acquises par le travail. Le pauvre a beaucoup à souffrir par-tout & il n'est pas possi-

possible de mener une vie heureuse sans un peu de Fortune. Ah que la Vertu est gemissante quand elle est privée de secours! Combien de mepris n'a-t-elle pas à essuyer quand elle est pauvre? Celui-là est riche a juste titre, qui a de l'Esprit, de l'Eloquence, de la Prudence & quelque Art avec lequel il puisse, par tout où il se trouve, gagner dequoi vivre honnêtement; dans quelques endroits éloignez qu'il se trouve, il porte ses biens avec lui & ne manque pas de commoditez qui lui font passer une vie heureuse; il ne craint pas les Voleurs ni les Armes des cruels brigands, & il est aussi-tôt revetu qu'il a été depoüillé. La veritable Vertu ne cede pas à la Fortune; chaque Ville, tout l'Univers enfin est la patrie d'un Homme vertueux & courageux; mais celui au contraire, qui n'est pas vertueux, quoiqu'il possede de fort grands heritages & une prodigieuse quantité d'or, ne peut pas aller où il veut; il ne peut parcourir le Monde ni examiner les differentes Mœurs des Hommes; il ne sçauroit voir differents païs ni vivre par-tout; il ne peut entraîner à sa suite ses Terres, ses Maisons ni ses Coffres forts; il craint les Voleurs & l'inconstance de la Mer & il seroit bientôt reduit à la triste mendicité & à vivre des charitez d'autrui s'il s'y exposoit: Il est donc forcé de ne point changer de

de demeure & de ne point sortir de sa Patrie, où il fait sa Recolte & sa Vendange. Il est comme renfermé dans les bornes des biens qu'il a reçus du Sort, auxquels la petitesse de son Genie le force de se tenir; ce qui fait qu'il ne sçauroit contempler une infinité de belles choses qui sont dans l'Univers & qu'il est forcé d'habiter sa prison. C'est là ce qui à determiné les anciens Sages à inventer par une recherche subtile la Pierre qui leur pût servir de fidele Viatique, qui pût les suivre en tous lieux & jamais ne leur manquer; c'est par son secours qu'ils ont parcouru differents Royaumes & diverses Provinces, où ils ont puisé des connoissances sans bornes: Ils ont autres fois, dans la plus profonde tristesse, imploré les Dieux après leur avoir sacrifié, selon la coutume, des Brebis de deux ans; ils se sont sur-tout adressés à Mercure, au Soleil à la Lune & leur ont fait cette prière avec un Cœur pur! O honneur du Monde! O Titan, le plus beau des Dieux! O Fille de Latone qui chassez les Ombres de la Nuit! O inconstant & fugitif Enfant de Jupiter & de Maïa qui avez la faculté de vous changer en tant de manieres & de vous revêtir de tant de formes, soyez-nous favorables & écoutez nos plaintes! Nous sommes un petit nombre de Gens qui élevons nôtre Esprit aux choses sublimes, dont le Genie & le Cœur sont

remplis de Sagesse, tandis que nous faisons nos efforts pour connoître les causes des choses, pour penetrer les secrets de la Nature & mesurer le Ciel par nôtre raisonnement, nous sommes écrasez par la pauvreté, nous souffrons mille incommoditez & nous mourons de faim; pendant qu'un Peuple vil & insensé s'empare de toutes les richesses, personne n'a pitié de nous; si nous avons recours à quelqu'un dans nos necessitez, on nous montre au doigt & l'on se mocque de nos speculations; nous sommes reduits enfin à becher la Terre, à avoir soin des bestiaux, à tirer le fumier des étables & à servir des insensez pour gagner nôtre pain. O Divinitez bienfaisantes, ayez pitié de nous! (Si les Dieux sont sensibles aux Prieres des Bons) montrez nous un chemin facile pour vivre honnêtement; que nous puissions penetrer les detours où se renferme la Verité. Ces Dieux arriverent à cette Invocation; Phœbus repondit le premier. Respectable race de demi-Dieux, digne du Ciel & de la faveur des Habitants de l'Olympe, soyez attentifs & renfermez mes paroles dans vos Ames. Prenez ce jeune Arcadien, infidelle & trop fugitif; plongez-le & le noyez dans les Eaux du Styx, que le Dieu, que la Terre de Lemnos adore, le reçoive dans son giron, enfermé dans une prison de Verre, afin qu'il l'éleve & le mette en croix;

croix ; enſeveliſſez-en la pourriture; un Eſprit émané de nôtre Corps penetrera ſes Membres degoutants ; & par un ordre admirable, le retirera peu à peu des Ombres noires ; alors il paroîtra revetu d'une Robbe dorée & ſera tout brillant d'Argent ; mettez le ſur les Charbons, il deviendra tout autre & ſera renouvellé comme le Phœnix; tous les Corps qu'il aura touchez seront rendû parfaits & il vaincra l'ordre & les Loix de la Nature; il changera les eſpeces & mettra en fuite la pauvreté. Phœbus ſe tut après ces paroles. Mercure & Diane firent un ſigne d'approbation & ſe retirerent enſuite tous trois vers les Cieux. Alors les Hommes reflechirent ſur ces Oracles enigmatiques des Eſprits Divins : Leurs penſées douteuſes leur firent faire pluſieurs experiences à grands frais & ils trouverent enfin ce grand Art qui l'emporte de bien-loin au deſſus de tous les autres : Ils firent la Pierre Etherée qu'il n'eſt pas permis au Vulgaire de connoître & que les méchants recherchent inutilement. Celui qui eſt aſſez heureux de la poſſeder peut habiter par tout avec honneur ; il ne craint ni les revers de Fortune ni les attentats des Brigands ; mais les Dieux n'accordent ce Don precieux qu'à un petit nombre de Gens. Quelqu'un demandera peut-être s'il convient au Sage de

ſe marier, de s'occuper à faire des Enfants & de s'enchainer par le lien du Mariage ? Quoique quelques Gens ayent fait l'éloge de cet état, il ne convient cependant pas, ſelon moi, aux Hommes ſublimes. Une Femme, l'amour qu'on a pour ſes Enfants detournent les divins Eſprits des Sages de la contemplation des choſes celeſtes. Que celui-là qui eſt attaché aux choſes de la Terre faſſe ſes plaiſirs d'une Femme & de ſes Enfants; qu'il ſe ſoumette au joug de pluſieurs Hymenées, cela convient à ſon inclination; mais le vrai Sage n'a de goût que pour le Celibat; il doit être chaſte & pur d'Eſprit & de Corps; car celui qui ſçait ſe contenter de peu de nourriture ſe paſſe aiſément des plaiſirs de Venus; il prie ſouvent ſon Dieu avec une fervente devotion; il contemple & éleve ſon Eſprit vers les choſes celeſtes : Il joüira de Dieu, il aura des Viſions & poſſedera l'ineffable honneur de s'entretenir avec lui; il deviendra heureux & lira dans l'avenir. Une Virginité pure eſt la choſe la plus agreable aux Dieux; ils ſe communiquent à celui qui eſt dans cet heureux état & lui revelent les plus occultes Arcanes : Ils fuyent au contraire, la Luxure & ſes honteux paſſetems & deteſtent la Lubricité. Cependant perſonne ne peut poſſeder la Virginité que par les ſecours & la preſence de Dieu;
c'eſt

c'est un Don celeste au dessus des merites & des forces humaines, quoique sans lui on ne puisse être parfaitement sage: Examinons à present s'il convient au Sage de porter les Armes, de soüiller sa main dans le sang d'un ennemi & d'acquerir par les combats une reputation immortelle? Beaucoup de Gens estiment qu'on ne sçauroit acquerir de Vertu, de loüanges, de gloire & de reputation veritables qu'à la guerre! O Aveugles! O Miserables! Pourquoi croyez-vous que la guerre soit preferable à la Paix? Il n'est rien de si honteux que la guerre & rien n'est plus éloigné de la Raison, car si la Raison & les Loix faisoient par-tout la regle des Actions des Hommes, il n'y auroit jamais de guerre & l'on joüiroit d'une Paix inviolable. La Justice est opprimée par la Guerre, & les Loix se taisent par la violence: Alors la fureur & le vice sont dans une honteuse liberté; les mechants mettent des Casques & des Plumes; ils frappent, ils volent, ils tuent impunement & profanent tout sans aucune crainte pour la Justice. La Paix convient à l'Homme & la Guerre à la Bête feroce. L'insensé aime les Armes & les desire dans la seule vüe de la faineantise & pour mener une vie plus luxurieuse & plus licentieuse que ne lui permet son revenu: Le Soldat en un mot s'engage, vend sa vie à vil prix &

s'expose aux dangers afin de rapporter chez lui du butin & des depoüilles; mais celui qui est content du Patrimoine de ses Peres & qui a quelques talents pour s'entretenir & nourrir les siens, s'il jouit de son bon sens, il fuit la Guerre & ne demande que la Paix. Mais dira-t-on les grands Rois & les grands Capitaines se plaisent souvent aux Armes & se livrent aux Exercices de Mars. Que s'ensuit-il pour cela? Ne sçait-on pas que ces mêmes personnes sont souvent dans le delire & sont infectez de cette contagion des crimes & que des Etats entiers ont été detruits par leurs belliqueuses folies: Leur avarice leur fait souhaiter davantage à proportion que leur domaine est plus étendu; tout l'Or du Tage ne suffiroit pas à les enrichir. C'est cette fureur qui fait prendre les Armes aux Rois & aux Capitaines, c'est enfin pour gagner un Empire par le carnage de beaucoup de miserables. Quoique la Guerre soit honteuse, mortelle & illicite, elle a cependant son utilité. Pendant la Paix les Usuriers & les malhonnêtes Gens amassent & s'aproprient tous les biens; dans le tems de la Guerre le Soldat enleve par violence les biens mal acquis de ces mêmes Gens. On peut dire avec justice que ce sont les Loups qui se vangent du Renard & les forts qui rendent la pareille aux rusez; tout est ainsi varié par le

le tems. Outre cela les Rois pendant la Paix depoüillent leurs Peuples & exigent de l'Argent par mille ruses & pas mille moiens ; le Tresor Royal engloutiroit enfin toutes les richesses si par un juste retour, en tems de Guerre, cet amas fait par une seule personne ne se trouvoit distribué à plusieurs. Il se trouve encore une certaine espece d'Hommes paresseux qui n'ont ni bien, ni sciences, ni profession, ni metier; qui sont adonnez à la mechanceté & au crime, qui sont hardis & impies : Dieu envoye à la Guerre de tels Hommes ; ou pour mieux dire, ces Ombres d'Hommes dans certains tems pour y être tuez : C'est ainsi que sa Sagesse infinie purge le Genre Humain. Pour lors ceux qui restent au Monde vivent plusieurs années, contents d'être délivrez de cette Peste, jusqu'à ce qu'il recroisse encore de ces mauvaises Herbes destinées à être arrachées par une nouvelle Guerre & à être coupées par le Fer : C'est de cette façon que Jupiter écume le Monde & quil le purifie par le ministere des Furies ; voila l'ordre qu'il a établies depuis la premiere origine. Les Destins ont conduit cette vicissitude depuis que le temeraire Promethée apporta les feux Etherez sur la Terre; depuis que Deucalion & Pirrha son épouse donnerent la naissance à tant de milliers d'Hommes, en jettant des Pierres par dessus

leurs Têtes. Les Sage doit donc n'être guidé que par la raison, aimer surtout la paix & donner tous ses soins & tous ses efforts pour la conserver, à moins qu'il ne se trouve forcé de combatre pour sa Patrie, pour sa propre deffense ou pour celle des siens, il mérite pour lors le pardon & une Guerre pareille cesse d'être criminelle; le Droit & la plus exacte Justice permettent de repousser la force, par la force, & la fraude, par la fraude, de même qu'il est juste de recompenser le merite. Il faut examiner à present si le Sage doit professer quelque Art pour se secourir dans la pauvreté, au cas que quelque accident lui ait enlevé son Patrimoine, ou qu'une Fortune contraire l'ait precipité dans l'adversité, après lui avoir ôté tous ses moiens, afin qu'il ne mendie pas & ne souffre ni la faim ni le froid? Le Sage peut faire quelque chose honnêtement dont il se soulage dans sa misere. S'il est bon & sçavant Medecin, son Art lui donnera suffisamment de quoi vivre & il guerira les maladies. Apollon autre fois s'est plû à cette science & son fils Esculape, l'éleve de Chiron, s'est immortalisé par elle. Le fameux Achille enfin, quoique fils de Pelée & de Thetis l'a apprise. Peon & Machaon s'y sont rendus illustres: Hyppocrates y a acquis un honneur immortel. Qu'ay-je besoin de citer tant d'autres exemples

ples de Gens à qui cet Art a fourni du gain, des loüanges, & de la reputation après leur mort. Jamais un bon Medecin ne sera mendiant, parceque l'Art de la Medecine découvre plusieurs sciences occultes & demontre les proprietez, des Fleurs, des Herbes, des Pierres, & de tout ce que la Terre renferme dans son sein, & elle donne des connoissances certaines, des forces de la prevoyante Nature; elle considere toutes les parties du Corps humain & ramene beaucoup de Gens des Portes de la Mort. Quel est l'Art qui peut mieux couvenir au Sage que celui qui met en état de guerir les Esprits par des Conseils & les Corps par des remedes? C'est conserver l'une & l'autre partie de l'Homme. Ce n'est donc qu'au Sage qu'il appartient de conserver l'Homme entier. Quand le Sage commence à vieillir, que sa Barbe & ses Cheveux commencent à blanchir, il faut alors qu'il se repose, qu'il s'arrête, qu'il cesse de Courir le Monde, qu'il se fixe une demeure assurée propre à lui faire passer tranquilement le reste de sa vie, & où il ne puisse manquer de rien pendant sa vieillesse: Alors il doit rechercher la retraite & se contenter d'un petit nombre d'Amis; il doit souvent être seul, prier Dieu d'un Cœur pur; se livrer souvent à la coutemplation des choses Divines, & chasser de son ame

tous les soins humains. Les Dieux ne manqueront pas d'habiter avec celui qui se retire dans une petite retraite, dans une Vallée écartée, sur une Colline solitaire, dans le plus épais d'un bois, ou sur le sommet d'une Montagne. Il n'y à pas pour lui tant de seureté à vivre avec beaucoup de Gens, ni d'habiter les grandes Villes remplies d'Hommes insensez, parmi des Voleurs, des Sacrileges, des Gens avides, querelleurs, ambitieux; le Sage fuit le commerce du grand Monde. La Sagesse est toûjours odieuse aux Hommes à cause qu'elle differe de bien loin de leurs Mœurs : Les chôses contraires se nuisent & se detruisent toujours; voila ce qui a fait perir plusieurs Sages : Ce n'est que pour avoir voulu corriger les Mœurs des Foux, quand ils les voyoient se conduire mal, pour leur avoir parlé avec vérité & n'avoir pû garder un criminel Silence à la vuë de leurs forfaits, qu'ils ont été persecutez & assassinez par ces scelerats. Il faut donc que le Sage se retire du Vulgaire qu'il se cache afin que pendant qu'il s'applique à la connoissance de la verité, il ne soit pas le temoin des actions honteuses & n'encoure aucun danger; qu'il ait peu d'Amis sçavants & sages; avec ces precautions, la presence des Dieux ne le quittera pas: Les immortels se plaisent avec le

Sage ; ils se communiquent, se font voir, & se font entendre par lui, & ils remplissent son Ame de douceurs admirables ; le Sage enfin est heureux sur la Terre & dans le Ciel. Allez, O Aveugles Mortels ! Allez amasser des richesses, remplissez vos Coffres de Tresors : Employez y les moiens permis & même les deffendus ; ornez vous d'Anneaux pretieux ; portez des Colliers de Perles les plus rares ; revetissez vous des Habits de Soye les plus magnifiques ; faites vous preceder sur les Places publiques par d'éclatantes Trompettes ; allez, vous dis-je, O aveugles Mortels ! allez rechercher les Sceptres, les Diademes, les Empires & tout ce qu'une aveugle Fortune vous peut accorder par un inconstant caprice. Helas, de si belles choses sont d'une courte durée ! Ce sont de beaux Songes & de belles Chimeres que le Destin vous ôte, que la Mort detruit & qui s'échappent sans retour comme une vaine fumée. Allez, vous dis-je, miserables vous saisir de ces Nüées chimeriques ; vous vous ressouviendrez dans les derniers moments de vôtre vie de l'excès de vôtre depravation, vous connoîtrez jusqu'à quel point vous avez été insensez & vous vous repentirez en vain de n'avoir pas suivi le véritable chemin. Reconnoissez donc vôtre erreur pendant qu'il en est tems encore.

O Ames sans droiture, O Cœurs avilis ! Pourquoi, à l'imitation des Bêtes ne tournez vous vos regards que vers la Terre ? Pourquoi n'élevez vous pas vos Contemplations vers les celestes demeures ? C'est là qu'est placé le Monde veritable ; c'est là que ceux qui craignent & servent Dieu reçoivent une vie véritable ; c'est là qu'on cesse d'être sous la puissance de la Mort & des Destins ; ce sont là les vrayes richesses & les vrais delices que le Tout-puissant reserve pour les seuls Sages & pour ceux qui ne sont plus assujettis à la courte durée des tems. C'est donc pour l'acquisition de ces choses qu'il faut apporter toute vôtre attention, tandis que les Destins, vous le permettent & que les Parques vous en donnent le loisir. Helas ! la Vie des Hommes ne depént-elle pas d'un Cheveu delié ? Ne voit-on pas les choses de la Terre ne durer que très peu de tems & se dissiper dans les Airs comme une fumée delicate ? Où sont à present tant de Rois en orgüeillis de leurs Tresors ? Que sont devenus tant de Souverains Pontifes qui s'estimoient égaux aux Dieux ? Ils ont disparu ; leurs Ossements pourris gissent dans des Sepulcres & peut-être leurs Ames, éloignées des demeures des Bienheureux, sont-elles dans les Enfers, où elles reçoivent la juste punition de leur faste & de leurs Crimes ? Ah qu'ils voudroient

droient à present être revetus de leurs Corps anciens, ou de membres nouveaux! On les verroit mepriser les Richesses, & abandonner les Royaumes, pour mener une vie pure & sans tache dans la plus pauvre Cabanne. Afin d'appaiser la Divinité par la justice de leurs Mœurs & joüir après leur Mort des demeures Etherées: Mais leurs regrets son inutiles, & c'est être Sage en vain que de l'être trop tard. Qu'on se haste donc de plaire à Dieu par ses vertus, & qu'on s'efforce de gagner le Ciel par un mepris genereux de tous les biens terrestres. Apprenez par l'exemple du Sage à faire peu de cas des choses humaines, à mepriser les commoditez fugitives de la Vie presente, pour vous assurer les delices d'une vie future qui vous sont promises par les Dieux même; c'est ainsi que sur le sommet des Montagnes de Galatie vivoit de mon tems un Sage, qui se contentoit d'un petit nombre d'Amis; il passoit sa Vie dans une petite Cabanne où il se livroit au Jeûne; il étoit maigre, avoit la Barbe longue, étoit grossierement vêtu. Il possedoit une profonde érudition, son air & sont visage étoient venerables; il habitoit un Hermitage écarté de tout commerce, au milieu des Forêts; il avoit une exacte connoissance de l'avenir, & rendoit des Oracles à ceux qui le consultoient, dont l'effet justifioit la

verité, & qui ne cédoient pas à ceux de Delphes. Informé par sa reputation, je fis un grand chemin & montai au faîte du Mont Sacré, où il faisoit sa demeure; je trouvai ce Vieillard assis sous un Rocher exposé au Soleil : Après nous être reciproquement saluez il m'engagea à m'asseoir près de lui, ce que je fis; je lui demandai pourquoi il avoit choisi un pareil Genre de vie, & de quelle maniere il pouvoit habiter ces Rochers où manquoient toutes les choses necessaires aux usages humains? Ce Saint Homme me repondit de la sorte: J'ay vêcu autrefois dans les Villes, quand je croïois qu'il n'y avoit autre chose à desirer que les Richesses & les commoditez de la Vie presente: Je suivois l'exemple & l'erreur du Vulgaire; je me plaisois à la Compagnie des Hommes & je me livrois avec precipitation à leurs plaisirs vains & dereglez; j'étois trompé sans cesse par les apparences d'un bien seducteur & qui n'avoit que des illusions; mais quand par les secours de l'âge j'eus acquis une prudence plus consommée, je fis une plus serieuse étude des Mœurs, & des actions des Hommes; alors la Divinité permit que je fusse capable d'approfondir leurs façons de vivre avec les secours d'un examen plus sensé; je decouvris bientôt qu'il n'y avoit chez eux que honte & scelleratesse conver-

vertes d'un vain nom de Vertus: Je vis les innocents exposez aux supplices, & les coupables marcher Tête levée avec impunité; je vis ce qu'on appelle la Vertu confonduë avec le Vice & le Vice honoré des noms de la Vertu; je vis le pauvre opprimé, & la faveur l'emporter sur le merite; je vis vendre la Justice, la bonne foi cesser d'exister & la pudeur ceder la place à l'effronterie; je vis les beaux Arts employez au maintien de la fraude; je vis des Brigands tenir des logements & des Hôtelleries publiques afin d'être plus en état de voler & d'egorger les Etrangers endormis: Je contemplois mille Gens qui n'avoient d'autre talent que le larcin & la fraude & dont les paroles & les actions honteuses les rendoient dignes du dernier supplice; j'ay veu craindre & loüer de pareilles Gens; j'ay vû revêtir d'honneurs & de dignitez des Hommes qui n'en meritoient pas le nom & dont la conduite deshonoroit l'humanité; j'ay veu la Religion soüillée par l'avarice; j'ay veu des Prêtres n'avoir d'autre occupation que celle de satisfaire leur Luxure & leurs appetits dereglez, dont l'application entière enfin étoit d'acquerir des richesses par les apparences d'une pieté simulée, d'épuiser avec adresse les Tresors du Peuple hebeté; j'ay veu ces mêmes s'arroger avec effronterie l'autorité d'ouvrir les Cieux, de fer-

fermer les Enfers, d'envoyer selon leurs volontez les Ames d'un côté ou de l'autre & prêcher avec une ostentation impie l'efficacité de leurs prieres sur les Dieux, dont ils se disoient disposer à leur volonté. Voila quels sont les sujets de ma retraite ce sont là les motifs qui m'ont fait quitter le sejour des Villes. J'ay trouvé plus de seureté au milieu de ces deserts & j'ay formé le dessein de passer le reste de mes jours sur cette Montagne où est la Chapelle de St. Silvestre, où sont retracez les glorieux monuments de la Penitence de ce grand Homme. Quoique ces lieux paroissent inhabitables, ce sont cependant ceux qui sont les plus propres à faire la demeure des Saints, des Amateurs de la Paix, & de ceux dont l'unique felicité est de servir Dieu, de se livrer entiers avec delices à la Contemplation, & de s'unir instimement aux citoiens heureux de l'Ether. Mais vous êtes sans doute surpris de me voir vivre parmi ces Pierres & ces Rochers inhabitez, où manque tout ce qui est necessaire aux usages de la vie des Hommes? Helas! Vous cesseriez bientôt d'être étonné si vous aviez reçu un Soufle celeste, si l'Esprit Saint de Dieu qui épure les Cœurs s'étoit emparé du vôtre. C'est lui qui éleve les Ames les plus ensevelies dans une chair mortelle, comme le Mercure se sublime par la rapidité du feu sur lequel

quel on l'a posé ou il acquiert par sa purification une blancheur plus éclatante que la Neige : Cet Esprit Saint de la même maniere embellit nôtre Ame, dirige nôtre Cœur & nous revêt de l'amour celeste, après nous avoir debarassé des desirs des choses terrestres. L'Esprit embrasé de ce Feu Divin ne trouve rien d'insupportable ; les plus rudes travaux lui paroissent legers parce que l'amour le conduit & qu'il est d'ailleurs gagné par l'espoir d'une recompense sans bornes. L'Esperance & l'Amour sont les deux Aiguillons qui nous donnent une sainte audace & un genereux mepris pour les plus grands travaux. Il faut demander ces graces par des prieres ferventes & assiduës, afin que cet Esprit Saint nous penetre & que de concert avec l'espoir de cette grande recompense il produise chez nous cet Amour divin, avec lequel nôtre Esprit embrasé s'éleve jusqu'aux Cieux, quitte avec dedain la Terre & les plaisirs corporels & fait les derniers efforts pour s'unir à Dieu. Pouvez-vous à present être étonné de me voir habiter ces lieux, secouru que je suis de cette Flâme Divine. La Vie la plus dure a pour moi des douceurs, au milieu de ces Rochers arides ; quoique par un perpetuel miracle je n'aye jamais manqué sur cette Montagne d'aucune des choses necessaires à la Vie, autant

qu'a

qu'a pû l'exiger une Nature moderée & detachée du Luxe. Celui qui aime la Vertu se contente de peu; il se borne au necessaire. Quand on prefere la Vie de l'Esprit à celle du Corps on ne s'embarasse jamais des desirs du superflu. Il faut que vous sçachiez qu'il y a deux Vies une qui regarde le Corps, qui est celle des insensez & du Peuple imbecille, qui n'a aucune élevation dans ses idées, & qui fait de ses appetits dereglez une Divinité profane: Cette Vie lui est commune avec les Animaux & les Bêtes feroces; mais l'autre vie au contraire qui est celle de l'Esprit est la même que celle des Dieux; c'est elle qui anime les nobles descendants de ces Estres illustres; c'est elle enfin qui leur a fait decerner, à cause de leurs grandes actions, les honneurs de l'Apotheose, ou la qualité de Heros & demi-Dieux. La Terre produit rarement de pareils Hommes. Cette Mere des mechants & cette Marâtre des justes ne produit les derniers qu'avec effort. Mais comme je m'apperçois que vous êtes attentif à mes discours, je vais vous dire quelque chose de satisfaisant sur cette vie de l'Esprit, qui, quand il est compris par une personne juste, n'a jamais manqué de lui plaire. Il est certain que l'Homme n'est pas seulement composé du Corps, mais qu'il l'est encore de l'A-

me.

me. C'est cette derniere qui est la source de la vie, c'est d'elle que procedent le mouvement & la sensation renfermées au dedans de nous-mêmes; c'est elle enfin, qui nous donne l'Esprit qui est la plus noble des parties qui nous composent & par laquelle les Hommes ont operé de tous tems des choses merveilleuses dans l'Univers: Quelques Gens ont pretendu qu'elle étoit mortelle, qu'elle subissoit la destruction avec le Corps & se trouvoit enfin entierement aneantie. Helas! Il n'est que des Mortels dépravez, qui sont livrez aux plaisirs charnels, aux vices & au mepris des Dieux, qui puissent imaginer l'Ame mortelle! Ils desirent qu'elle soit telle parce qu'ils redoutent les justes supplices qu'ont merité leurs forfaits; & souhaitent que leurs Manes ne les survivent pas par la crainte qu'ils ont du sejour du Tartare. Ils n'ont d'autre ressource qu'un pareil delire pour éviter les tourments que meritent leurs crimes: Mais il est une autre partie d'Hommes meilleure & plus excellente qui est embrasée de l'amour des Vertus & indignée par l'horreur des Vices: Ceux là croient l'Ame imperissable, ils se felicitent de son immortalité, parcequ'ils esperent des recompenses & qu'ils comptent joüir d'une meilleure Vie. Assurement le sentiment des derniers est le plus juste & le plus excellent: L'Opinion des hon-

honnetes Gens ſur une choſe, ſur laquelle il pourroit y avoir quelque doute, doit être toûjours preferée à celle des mechants & l'on doit ſans balancer ſuivre l'exemple des Grands-Hommes & des plus Saints perſonnages. Il y a beaucoup plus de ſeureté à ſe joindre au parti des juſtes qu'à celui des impies, & l'on peut dire qu'on doit moins examiner ce que certaines Gens ont avancé, que ce qu'ils ont été, & qu'elle conduite ils ont tenuë: Il eſt donc par conſequent beauconp plus avantageux de croire avec un petit nombre de juſtes, que les Ames ſont immortelles, que de s'appuyer ſur le jugement des mechants pour croire qu'elles ne ſurvivent pas à la deſtruction de nos Corps. Mais je vais mieux prouver encore l'Immortalité des Ames par le raiſonnement ſuivant: Si Dieu fait toûjours ce qui eſt le mieux (comme les perſonnes juſtes & les Gens pieux en conviennent & comme la Sageſſe nous le dicte) il n'y a plus de doute que les Ames ſont immortelles; parcequ'il eſt aſſurement meilleur qu'elles joüiſſent d'une vie éternelle que ſi elles étoient detruites avec les Corps; Ce que je demontre de la façon ſuivante. Si la Mort detruit les Ames & s'il n'eſt pas d'autre Vie que la corporelle, il s'enſuit qu'on doit regarder Dieu comme injuſte & comme mechant, par la raiſon qu'on voit proſpe-

perer quantité d'Hommes lâches, ignorants & pervers; nous les voyons comblez de Richesses, d'Honneurs, de dignitez & même de l'autorité Souveraine: Ils pechent avec impunité & joüissent d'un sort heureux dans ce Monde. On voit les justes & les Bons, au contraire, opprimez par l'adversité tourmentez par la pauvreté & passer leur Vie dans un meprisable oubli: Ou bien Dieu est injuste de souffrir de telles choses, ou bien il faut couvenir qu'il accorde des recompenses dans une autre Vie; sinon il faudroit qu'il ne voulût pas sçavoir ce que font les Hommes sur la Terre; alors Dieu pourroit-il passer pour clement? Devroit-on le regarder comme bon s'il ne nous avoit accordé qu'une vie d'une durée si courte & si incertaine, dont la plus grande partie est employée au Sommeil, l'autre à une infinité de peines & de soucis differents, & qui se passe enfin avec plus de vitesse que le cours des Eaux les plus rapides? Pourquoi donc, miserables mortels, bâtissez-vous des Temples magnifiques? Pour quel dessein chargez-vous les Autels de riches Offrandes? Pourquoi, les jours de Fêtes, ornez-vous de Lauriers les Portiques sacrez? Pourquoi brulez-vous des Encens? A quel dessein faites vous des Fumigations & d'autres honorables Offrandes? Est-ce seulement pour la conservation de cette Vie mise-

ſerable, qui eſt tourmentée ſans ceſſe; tantôt par un froid inſupportable, tantôt par une chaleur immoderée, par la peſte par une cruelle Famine, ou par les horreurs de la Guerre? vous êtes ſans ceſſe en butte aux maladies à des accidents & à la triſte pauvreté, expoſez aux attaques de mille inſectes. Rejoüiſſez-vous de paſſer une vie auſſi deſagreable, remplie de tant de travaux; preparez vos nourritures à la ſueur de vôtre front & après un très court eſpace, il faut ſubir la Mort irrevocable pour être mis dans le tombeau & y devenir la pâture des Vers. O la belle vie! O le beau preſent des Dieux! l'Homme eſt né dans ce Monde parmi les Animaux & les Bêtes feroces; il vit parmi des inſenſez & des impies; il y eſt tourmenté par la pluye, la neige, la glace, la boüe, la pouſſiere, la nuit il reſpire un Air ſouvent corrompu par les nuées, les vents & les plus obſcures tempêtes; il y ſouffre de la douleur, il eſt dans les gemiſſements & pour combler tous ſes maux, il meurt enfin. O l'heureuſe patrie! O le bien-heureux ſejour, pour en faire tant d'honneurs aux Dieux! Il merite aſſurement beaucoup que nous les fatiguions par nos Prieres; ſi nous n'avons d'autre vie que celle de ce Corps impur & fragile. Je ne vois pas que nous devions tant de loüanges aux Dieux; nous ne ſommes plus tenus de leur

faire

faire tant d'honneurs dans leur Temples pour nous avoir créez de si miserables Habitans d'un sejour insupportable, pour y souffrir tant de maux & pour être éternellement aneantis. Il faut donc absolument convenir que les Ames ne sont pas detruites par la Mort; mais qu'au contraire elles vivent ou dans les Airs ou dans le Ciel à l'imitation des Dieux, ou il faudroit taxer Dieu d'injustice & de cruauté. Ces Ames existent dans ces demeures sans Corps, sans avoir besoin de dormir & de se nourrir, elles y reçoivent les recompenses & les peines qu'elles ont meritées. Conservez, me dit le Vieillard, ces choses au fond de vôtre Cœur, car si on les debite aux insensez, ils s'en mocquent; aucune lumiere ne peut éclairer de pareils aveugles: Pour vous, continua-t-il, croyez fermement & tenez pour certain que la nature de l'Esprit est immortelle, qu'elle est independante du sort & de l'empire des Parques: c'est là la baze & le fondement du salut. Après avoir posé ces Principes, parlons à present de la Vie de l'Ame qui nous rend semblables aux Dieux & nous met en état de joüir du sejour de l'Olympe: Mais parceque les contraires paroissent mieux quand ils sont en opposition, il faut auparavant parler de la Vie du Corps qui nous precipite vers la Terre & nous ar-

arrache des demeures Etherées, en nous rendant semblables aux brutes par des affections absolument contraires à l'Esprit. C'est cette Vie corporelle qui anime celui qui recherche les superbes honneurs & qui est avide des vaines loüanges, sans les vouloir acquerir par la Vertu; qui n'a d'autre but que de plaire aux Yeux des Hommes; qui fait son unique étude d'acquerir des richesses indifferemment, ou par les voyes permises ou par des moiens frauduleux & qui place en ces biens perissables toute son inclination. Cet Homme doit être regardé comme une Taupe qui est toujours ensevelie dans les entrailles de la Terre; c'est un aveugle qui ne peut plus élever ses regards vers le Ciel: Il est enchaîné par la Luxure, la Gourmandise, & par les charmes décevants de la Chair; il cesse d'avoir de la pudeur, il se livre aux plaisirs de Venus; il n'est occupé que du soin de de satisfaire à ses appetits dereglez, il ne recüeille à sa mort pour fruit de sa demence que d'être une plus grosse nourriture des Vers. Ces sortes de Gens sont meprisables, ils se couvrent d'infamie, & ils doivent à juste titre être regardez comme des Hommes charnels, par l'amour qu'ils ont pour la Chair. La Vie de pareilles Gens differe peu de celle des Bêtes Brutes: Celui au contraire, qui est detaché des loüanges hu-
mai-

maines, qui a pour les plaisirs de la Terre un mepris genereux, qui pendant sa Vie a conservé sa Chasteté & sa pieté est assurement un Homme chez qui les inclinations de l'Esprit ont prevalu. Chez lui l'Ame apres avoir soûmis le Corps & ses Actions dereglées, commande avec liberté, & du haut de la Tête, comme d'une Citadelle élevée, gouverne tout le Corps. La Vie de l'Esprit n'est donc autre chose que de donner des bornes à une honteuse Volupté, & de dompter la gourmandise & les appetits revoltez de la Chair; de soûmettre cette derniere à l'Esprit, de mepriser tout ce qui doit à la Terre sa production, & d'être uniquement attaché aux celestes contentements; de souhaiter seulement le Ciel & de faire tous ses efforts pour le pouvoir acquerir. C'est la Patrie des Esprits & le sejour de la Felicité. C'est là qu'aprés leur Mort les Ames justes & brillantes de leurs Vertus vont se rendre: C'est là que dans une Lumiere éternelle elles joüissent d'une recompense sans bornes & sans fin. Pour parvenir à ce bonheur, il faut appliquer son Esprit à la Lecture & à l'étude des Livres qui traitent de l'Ame, des Dieux, de la Mort, de la miserable condition de cette Vie & de pareilles choses: C'est à ces Ecrits que l'Homme spirituel & Sage doit s'appliquer avec soin jour & nuit: Il doit se

 plaire

plaire à les lire, à en parler & à y reflechir en lui même: Qu'il évite avec soin la Lecture des Autheurs obscenes, & qu'il fuye les conversations honteuses qui ont corrompu beaucoup d'Ames excellentes; car la bonne Lecture nourrit l'Esprit, mais la Lecture des mauvais Livres fait un aussi grand dommage à celui qui les lit qu'une mauvaise nourriture fait de tort à celui qui la mange. Quoiqu'il faille observer avec soin ces preceptes, on doit en outre vacquer avec un soin extreme à la meditation; rien ne nous approche d'avantage de Dieu & ne nous éloigne plus du vil Amour de la Chair: C'est par ce moien que nous parvenons à connoitre la miserable condition de cette vie, dont la courte durée & les maux qui l'accompagnent la font regarder plûtôt comme une Mort que comme une Vie veritable.. Quel est l'Homme sensé qui ne la regardera pas comme infiniment au dessous de la Mort même! Quel est le Sage qui ne ressentira pas l'amertume dont elle est de toutes parts accompagnée? Si l'on en examine avec soin les évenements on ne peut s'empecher d'avoüer qu'elle n'a aucun bien veritable & sincere: La Nature a jetté un Venin sur toutes les choses de la Vie elles ont presque toutes une double face; l'exterieur en paroit blanc & flateur & l'interieur en est noir & affreux;

c'est

c'eſt par ces fauſſes apparences que les yeux des Hommes ſont faſcinez. Helas! S'il y a quelque avantage & quelque bien en cette Vie il eſt auſſi paſſager que la fumée & auſſi peu durable qu'une nuée. La revolution des tems change avec viteſſe les choſes de la Vie: La dure Atropos ne permet pas que rien ſubſiſte ſur la Terre, dans un état conſtant; la mort rend vains tous les projets des Hommes & foule aux pieds leurs faſtueuſes entrepriſes qui ſe diſſipent par la courſe rapide de la viciſſitude. O Gloire humaine, que vous êtes labile & fugitive! Vous reſſemblez aux bouteilles qui s'élevent ſur l'eau dans ſon boüillonnement, elles s'enflent & periſſent à l'inſtant, au ſoufle du moindre Vent: De même un moment de courte durée enleve tous les biens & il n'en reſte que le reſſouvenir qui paroît même fabuleux. On raconte que tel a exiſté, qu'il a fait telle choſe, qu'il a combatu, vaincu; qu'il a été amoureux, qu'il a regné, conquis des Nations & ſubjugué des Peuples entiers, qu'il a composé des Ouvrages. Que ſont devenuës toutes ces choſes? On n'en trouve qu'à peine le ſouvenir. Où eſt à preſent un tel Homme: on ne le trouve nulle part; qu'eſt-il à preſent? Rien. Où eſt-il allé? Il s'eſt diſſipé dans les Airs. Helas! tout ce qui ſe paſſe de plus merveilleux & de plus beau ſur la Terre,

 n'eſt

n'eſt qu'un amuſement puerile, de beaux ſonges & de merveilleuſes reſveries. A quoi peut nous ſervir le paſſé ? Une choſe exiſtante n'eſt-elle pas préferable à mille choſes qui ont ceſſé d'exiſter ? Mais helas ! le preſent s'envole ſur des aiſles fugitives & entraine après lui ce qui avoit fait l'objet de notre plus ſoumiſe veneration ! Celui qui s'eſt fait une douce habitude de méditer ſouvent ſur de pareils ſujets & qui s'en retrace à tous moments les paſſageres images n'eſt pas longtems à ſe depoüiller de l'amour du Monde. Plein d'horreur pour la Terre, il éleve ſes deſirs vers l'Olympe; pour peu d'ailleurs qu'il recapitule en lui même de combien de miſeres & de baſſeſſes la condition humaine eſt chargée, qu'il reflechiſſe qu'il eſt contraint par les deſirs d'une chair fragile, que ſa ſtructure eſt tiſſue d'Oſſements endurcis, qu'il eſt rempli de Fecès immondes & d'un Sang corrompu; qu'il eſt enfin toujours malpropre à moins qu'un ſoin aſſidu & un bain perpetuel ne lui rende toute ſa netteté. O Vaſe affreux ! O ſejour peu ſupportable de l'Ame ! C'eſt par vous que nous ſouffrons tant de Maladies; vous êtes la ſource éternelle de nos beſoins. O habillement inſupportable ! O Dure priſon ! O Sepulcre animé ! C'eſt vous qui étouffez l'Eſprit & la Raiſon & qui l'enveloppez de tenebres effroyables :

C'eſt

C'eſt de vous enfin que procède l'ignorance qui accable le GenreHumain. O Terre qui devez être methamorphoſée en Terre, vôtre premier principe, & qui devez un jour ſervir de nourriture aux Vers dans le court eſpace d'un tombeau! Que celui-là eſt à plaindre qui s'attache à vos vains deſirs & qui abandonne la veritable Vie de l'Eſprit & les celeſtes preſents que l'on reçoit des Dieux! Tandis qu'il n'eſt occupé que des commoditez du Corps il abandonne entierement la Juſtice & la Pieté, il s'imagine qu'il n'eſt point d'autre Vie que celle qui l'anime, il tombe dans la demence; il oublie quel il eſt & perd entierement de vuë ſa premiere patrie; il ne ſe ſouvient plus d'où il eſt parti pour venir habiter ces tenèbres & ces Royaumes ſombres; il devient enfin participant des miſeres de la Chair ſa priſon. En effet peut-on douter qu'un Eſprit qui ſe borne dans l'étenduë des appetits du Corps & qui ſe fait un capital de s'aſſocier aux beſoins de ces Membres terreſtres, peut-on douter, dis-je, qu'il ne ſoit miſerable, juſqu'à ce qu'il ait briſé de pareils Liens & ſe ſoit rendu aux climats Etherez, ſi le poids des vices ne l'arrête pas en chemin & ne le précipite pas vers la Terre, ou dans les plus baſſes regions de l'Air; car l'Ether ne ſçauroit rien ſouffrir d'impur, & jamais les mechants & les inſenſez

ne ſont parvenus aux celeſtes Portiques. Pendant que le Vieillard me tenoit ce langage, le Soleil avoit fini ſa carriere & ſes courſiers s'alloient repaître d'Ambroſie pour ſe delaſſer des fatigues du jour; la nuit ſe preparoit à couvrir nôtre Hemiſphere d'un voile tenebreux: Je me retirai enfin, & repris le chemin de Rome. Pendant que je pourſuivois ma route la Lune dans ſon plein communiquoit à la nuit ſa lumiere: Je marchois ſeul en meditant ce que je venois d'entendre: Tout à coup je fus abordé par trois compagnons de voïage; je leur parlai d'une façon qui leur temoignoit ma joye de les avoir rencontrez & leur demandai où ils ſe rendoient? Nous allons à Rome, me repondirent-ils. Sur ces entrefaites un d'eux me regarde & m'appellant par mon nom; d'où venez-vous à preſent, me dit-il? Je ſatisfis ſa curioſité, en lui diſant que je quittois un Sage qui habitoit ſur le ſommet eſcarpé de la Montagne d'Apollon: Il ſe mit ſur le champ à rire. Que vous êtes inſenſé, me dit-il, ſi vous penſez trouver quelque Sage ſur la face de la Terre! Sçachez que celui-là paroît Sage qui eſt le moins fol, quoiqu'il ſoit encore en demence: La Sageſſe eſt un attribut qui n'appartient qu'aux Dieux ſeuls, du nombre deſquels nous ſommes tous trois. Je m'appelle Sarracile, celui-ci Sathiel &

ce-

celui-là Jana. Quoique nous paroiſſions ſous la figure humaine, nous ſommes cependant des Dieux & nous habitons les confins des Royaumes Lunaires: car c'eſt-là qu'habite une grande quantité de Divinitez d'un ordre inferieur, & c'eſt à eux enfin que l'Empire de la Terre & de la Mer a été accordé. Ces paroles me firent fremir; je cachai cependant ma frayeur & je m'enhardis à leur demander la raiſon qui les obligeoit de ſe rendre à Rome. Nous avons un compagnon qui s'appelle Ammon, me repondit le même, qu'un certain jeune Homme natif d'Ombrie & l'un des principaux Courtiſans du grand Prêtre Urſin retient de force à ſon ſervice & qu'il a contraint par Art Magique d'executer ſes volontez. O combien grande eſt la puiſſance accordée au Genre-Humain, puis qu'il force les Dieux mêmes! Vous devez de là conclure que vos Ames ſont Divines & qu'elles ne ſont pas aſſujetties au tribut de la Mort: En effet s'il ne reſtoit rien de vous, ſi vôtre Ame enfin, étoit mortelle comme vôtre Corps, quel droit un ſi vil Animal, une ſi frivole image, auroit-il ſur les Dieux? S'il n'y avoit chez vous rien de ſacré, pourquoi les Dieux feroient-ils tant de cas des Hommes? Et pour quelle raiſon pourroient-ils leur ceder en quelque façon? Moi même, qui vous parle, je me ſuis veu forcé d'executer les

volontez d'un certain Allemand & de me renfermer dans un Corps de Cryſtal ; mais un mien petit Frere barbu, briſa mes liens & me delivra en briſant ma priſon. Nous allons donc à Rome, à deſſein de delivrer notre compagnon du dur eſclavage, où il ſe trouve reduit, ſi nous en pouvons trouver les moiens & pour conduire en même tems aux Enfers, cette nuit, certains des plus grands Seigneurs de Rome. A peine achevoit-il de parler, qu'il s'éleva à l'inſtant un Vent doux. Sathiel prit la parole & s'écria, chers Compagnons, voila notre Confrere relâché de la Ville ; ce petit ſoufle qui le precede, me l'annonce. L'effet juſtifia ſur le champ ce qu'il avoit avancé, car il parut ſur le champ ſous la figure d'un beau jeune Homme : ils le felicitent ſur ſon arrivée, ils lui témoignent leurs joye, en le ſaluant ; & lui demandent avec empreſſement ce qui ſe paſſe à Rome. Tout le Monde, repondit-il, s'abandonne à l'Envie, à la Luxure, à la Gourmandiſe, au Vol & à la Fourberie ; on y confond enfin les deux Sexes. Le Grand-Preſtre Clement ſe prepare à prendre les Armes pour écraſer Martin Luther ; & c'eſt pour cette execution qu'il garde à ſa ſolde les Troupes Eſpagnoles. Ce n'eſt plus par la voye d'une juſte deciſion, ni en conſequence d'une diſpute en regle qu'il
pre-

pretend deffendre ses Droits ; mais c'est aux Armes qu'il a recours. Il semble qu'on s'embarasse peu que ce soit le Concile, ou les Fictions de Luther qui l'emportent ; les Pontifes n'ont de goût que pour la guerre, ils font peu de cas de toute autre chose & paroissent se soucier peu des Preceptes des St. Peres, & des Divins Dogmes de J. C. Ils se vantent d'être les Maîtres de l'Univers & que tout leur est permis. Helas, celui qui a la force, ne s'embarasse plus de la Justice, qu'il opprime par la violence! Mais après tout, mes Chers Compagnons, nous avons de grandes esperances dans de pareilles conjonctures & nous pouvons nous flater au milieu du carnage de tant de milliers d'Hommes : de conduire bien des Ames au Manoir tenebreux. Après qu'il eut parlé de la sorte, ils se dirent encore entr'eux plusieurs choses : Ils disparurent ensuite & me laisserent seul & abandonné à la plus violente tristesse. Quoi, disois-je en moi même, Sarracile m'a dit qu'il n'étoit point de Sage sur la Terre! La plus amere inquietude s'empara de mon Cœur. Helas, c'est donc en vain, poursuivis-je, qu'on vous recherche avec tant de soin, Sagesse desirable ! Les loüanges qu'on vous donne sont donc vaines, & l'espoir qu'on fonde en vous desirant est donc inutile, puisque vous n'êtes ac-

cordée qu'aux habitants du Ciel! Quoi, il est donc indispensable aux mortels de tomber dans le delire pendant le cours de cette Vie miserable; d'être perpetuellement ridicules & de donner aux Dieux des spectacles burlesques! O malheureux Genre-Humain! O Luxure effrenée de nos Peres! D'où vous est venuë cette malheureuse cupidité de procréer des Enfants? Arrêtez, que faites-vous? Vous donnez le jour à des miserables, & à des insensez. Pourquoi donc, à la naissance d'un premier né, celebrez-vous des jeux & donnez-vous des Festins superbes? Vous vous abandonnez à une joye folastre, vous faites des libations au milieu des Danses Bacchiques. Helas cet Enfant dont vous celebrez la naissance va passer ses jours sous la conduite de la misere & de la folie; ou bien (ce qui seroit preferable) il sera mis au rang des pasles Ombres. O aveuglement de l'Esprit humain! Vous ignorez le sort qui vous attend. Miserables Mortels, vous vous rejoüissez des choses qui devroient faire l'objèt de vos plus tristes reflections! Je meditois ainsi; j'étois rempli de ces fâcheuses idées en regagnant le lieu de mon sejour, pour y prendre du repos. Le paresseux Sommeil s'empara de mes sens. En voila assez sur le Sage; il est tems, ô Muse! de quitter la Lyre, cessons de toucher

des

des Cordes qui ne sont plus d'accord & prions l'Autheur, le Maître du Monde que sa clemence nous permette d'achever, par nos accents, les deux signes de notre Zodiaque. Nous avons des choses beaucoup plus merveilleuses à chanter. Quoique mon Esprit ressente son insuffisance pour annoncer de si grands Mysteres. Nôtre Verseau va decouvrir la Nature entiere, & nôtre dernier Chant décrira le Tabernacle sacré des Dieux.

ABREGE'

DU

ONZIEME LIVRE.

Ce Livre donne des preceptes Astronomiques; il decrit tous les Cercles du Monde, l'ordre & le mouvement des Planetes, selon le Systeme de Ptolomée; il fait une énumeration exacte, non-seulement des Signes du Zodiaque, mais encore de tous ceux du Ciel & des Etoiles qui les composent; il decrit en outre le lever & le coucher de chacun d'iceux, après quoi il agite la question de la Matiere & de la Forme: Il avance que l'Ether le plus pur & le plus élevé est plus dur que le Diamant. Il donne pour raison des Eclipses l'interposition de la Lune. Il prouve que le Ciel en tournant ne fait aucun bruit & ne rend point de son: Il avance que les Astres changent & gouvernent tout; & qu'ils se meuvent avec le Soleil: Il explique pourquoi les Planetes ne jettent point d'Etincelles. Il prouve que le Ciel est le pre-

mier

mier mobile & que tous les Globes aussi bien que lui tournent sans cesse par un ordre une fois donné par le Createur: Que ce sont les Formes qui donnent l'Estre aux choses, que l'Ether est peuplé d'Habitans qui vivent sans avoir besoin de nourriture: Il donne la raison des taches qu'on apperçoit dans la Lune. Il affirme en Physicien, que la Matiere est eternelle, & en qualité de Theologien, il nie que cela puisse être: Il parle selon la Philosophie, à la fin du present Livre, des Elements & des Météores, après quoi il donne son sentiment.

LE VERSEAU.

L'Amour de la Nature, Mere de tout ce qui existe, & la Cupidité, née avec moi, de connoistre les causes secretes de la Vie, & de toutes les choses, me persuade de puiser de nouveau dans les Fontaines des Muses & de me reposer encore sur les Cimes du Parnasse, à l'ombre des Lauriers qu'elles produisent. Revenez, Muse, apportez vôtre Lyre: C'est à present qu'il vous faut une Veine feconde, que vous avez besoin de tous les efforts de votre Genie & des dons de la plus sçavante voix.

Rien n'eſt plus grave que les ſujets que vous avez à traiter : Vous allez decrire la face de la Nature entiere & vous allez faire l'énumeration de l'Univers ; tout ce qui a été dans le commencement des Siecles, ce qui eſt, ou qui ſera jamais eſt appellé être. Ce nom renferme toutes choſes ; mais parmi toutes celles que la Sageſſe de Dieu à créées il en eſt qui joüiſſent de la Vie ſans avoir de Corps ; d'autres, au contraire, ſont inanimées, ou vivent dans un Corps : Ce Livre ne parlera pas des premiers, mais celui qui le ſuit ne laiſſera rien à deſirer ſur cet objet. Ma Muſe va chanter d'autres ſujets, elle va decrire les Lieux les plus élevez de la maſſe du Monde, & les confins les plus reculez que le Ciel environne dans ſes eſpaces immenſes, quil entraine par un mouvement éternel & circulaire, & par lequel il renferme tous les Etres au dedans de lui-même. Il eſt partagé en cinq Zônes ou ceintures, chacune deſquelles eſt habitée par des Peuples qui ſont couvenables à ſa temperature ; du moins n'y a-t-il rien qui puiſſe empêcher qu'on le preſume ; car les Divinitez ne ſont ſenſibles ni au froid le plus rigoureux, ni à la chaleur la plus brulante ; de pareilles incommoditez n'étant faites que pour la Terre. Le reſpectable Ether n'a jamais de glace & ne craint point les embraſements du feu. Quoiqu'il roule ſans ceſſe, il de-

demeure cependant toujours le même, sans jamais quiter le lieu qu'il occupe, car il a été placé par une raison toute divine entre deux Poles fixes & stables qui le retiennent. Un desquels nous paroît toûjours & entraîne avec soi les deux Ourses du côté de l'Occean. L'autre Pole est placé à la partie opposée du Globe de la Terre & paroît aux yeux des Antipodes comme une foible lumiere qui ressemble à la nuit. Des Cercles égaux en nombre aux Zônes, partagent toute la masse de l'Ether en autant de parties égales. Celui qui est le plus proche de l'Ourse s'appelle Arctique; après suit le Cercle qui coupe le Cancer par le milieu & qui contraint le Soleil de s'éloigner un peu de nous & de retrograder. Le Cercle suivant partage le Globe en deux moitiez égales & rend les jours égaux aux nuits. Le Cercle qui vient ensuite coupe en deux le Capricorne, au delà duquel le Soleil ne peut passer & duquel il recommence à revenir petit à petit vers nous: le cinquiéme & dernier Cercle enfin, qui est le plus voisin du midi, comme du Pole meridional opposé au nôtre, en retient le nom. Par dessus tous ces Segments, il se trouve un autre cercle oblique, qui partage le Ciel, & sous lequel le Soleil décrit sa route & fournit l'espace d'une année composée de douze Mois. Il y a aussi un Cercle

Lacté qui coupe les genoux des Gemaux, la Queuë du Scorpion, les deux Tropiques, le Zodiaque oblique, le milieu de l'Arc du Sagittaire, les cuisses du Centaure, l'Aigle, le Cocher, le Cygne & touche enfin Persée. Il y des Cercles que les grecs nomment paralleles; le Soleil en forme un chaque jour en faisant son cours d'orient en occident; ils sont coupez par deux grand Cercles qu'on nomme les Colures, passant d'un Pole à l'autre l'un marque les Solstices aux points où commencent l'Ecrevice & le Capricorne; l'autre désigne les Equinoxes, en touchant le Belier & la Balance. Il y a encore plusieurs Cercles qui s'entrecoupent sous les Poles & qu'on nomme les Méridiens, ceux-là passent par nôtre Zenith. L'Horizon est un autre cercle, qui coupe le Globe en deux Hemispheres & borne nôtre vuë de tous côtez, ce qui lui a fait donner ce nom par les Grecs. Le vaste espace qui environne la Terre est divisé en neuf Orbes, dont le plus éloigné porte le nom de premier Moblile, il a son mouvement d'orient en occident, il quite les Indes pour passer chez les Espagnols & les Maures, il fait sa course en un jour, & entraine avec rapidité tous les Corps celestes, sans qu'aucun Astre le fasse distinguer, les autres Orbes prennent une route oposée & courent de

l'oc-

l'occident vers l'orient. Le plus grand est tout brillant d'un nombre infini d'étoiles, à peine parcourt-il un degré en cent ans. Le Ciel de Saturne est placé le plus proche de celui là, il fait sa revolution en trente années. Jupiter est au dessous & au bout de douze ans il revient au point d'où il étoit parti. Mars, dont la revolution est achevée en deux ans, sort au dessous de Jupiter, & le Soleil vient ensuite qui parcourt tout l'Olimpe en trois cent soixante cinq jours & six heures. Il voit sous lui l'Orbe de Venus, qui employe à sa course dix sept jours moins que le Soleil. Mercure, qui la suit, va d'un pas encore plus rapide, & sa revolution est achevée en neuf jours moins que ne dure celle de Venus. Enfin la Lune occupe le dernier orbe, & au bout de vingt neuf jours & huit heures elle recommence toujours son cours. Il y a sept Etoilles errantes; la plus elevée se nomme Saturne; il a deux stations, l'une est Ganimede ou le Verseau, l'autre est le Capricorne. Jupiter occupe celles des Poissons & du Sagitaire; le Scorpion & le Belier sont destinez pour Mars, le Soleil s'est aproprié le Lion, Venus se repose dans la Balance & le Taureau; l'aimable Vierge & les Geneaux sont pour Mercure, & l'Ecrivice pour la Lune. Voici ce qu'il faut savoir des signes celestes. Le Zodiaque, que le Soleil parcourt en un

an

an, en contient douze ; dont six portent le surnom de septentrionaux & les six autres celui de meridionaux ; les premiers commencent par le Belier & finissent avec la Vierge ; ceux qui sont vers le midi commencent par la Balance & finissent par les Poissons. En voici les noms propres, qui sont à la tête de mes vers ; le Belier, le Taureau, les Gemeaux, l'Ecrevice, le Lion, la Vierge, la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, le Capricorne, le Verseau, les Poissons. Deux de ces signes sont toujour en oposition, c'est à dire que quand le premier se leve le septieme se couche ; lorsque le Belier se montre sur l'Horison, la Balance fuit dessous ; il en est de même du Taureau & du Scorpion quand celui-ci se couche l'autre paroit sur nôtre Hemisphere. Les constellations qui sont entre la tête de l'Ecrevice & les extremités du Sagittaire, se nomment droites, celles au contraire qui se trouvent depuis le commencement du Scorpion jusqu'aux Gemeaux, sont obliques. Chaque signe occupe trente degrez en longueur, sur douze de largeur. Il y en a trois terrestres qui sont le Capricorne, le Taureau & la Vierge, trois aëriens, la Balance, le Verseau, les Gemeaux ; trois aquatiques, le Scorpion, l'Ecrevice, les Poissons ; enfin trois ignez, le Belier, le Sagittaire, le Lion. Ces trois derniers & les trois

aëriens,

aëriens président sur l'Homme & sont considerez comme heureux, & les six autres qui président sur les Femmes sont malheureux, si l'on en croit les Astrologues. Le Belier, l'Ecrevcie, la Balance & le Capricorne sont mobiles, le Lion, le Taureau, le Scorpion, le Verseau sont fixes; les Gemeaux la Vierge, le Sagittaire & les Poissons sont communs. Outre ces signes il y a trente trois Constellations au firmament; vingt dans l'Hemisphere septentrional & les autres dans le meridional. Les premieres sont les deux Ourses, dont l'une qui est Helice l'emporte en éclat sur les plus grands Astres; Cinosure, nommée la petite, sert de guide aux Pilotes. On decouvre entre ces deux Ourses, le Dragon serpentant comme un fleuve; d'un côté est Cephée, de l'autre Cassiopée voisine de la Couronne d'Ariane. Pres du Cigne on aperçoit Hercule, qui semble admirer & écouter la lyre d'Arion; au delà d'Hercule, Bootes paroit garder la grande Ourse; Persée est aussi dans cet Hemisphere, où il tient la tête de Méduse dégoutante de sang. Là se voit le Cocher, le Serpentaire, & le Serpent, la Fleche, qui perce l'aile de l'Aigle, le Dauphin qui nage dans les airs, Pegase & Andromede, qui le suit. Deriere elle est le Delta. Les treize Constellations Meridionales sont la Ba-

leine

leine tuée par Persée, Orion sous ses armes, l'Eridan, ou le Nil à plusieurs bouches, le Liévre timide, le grand & le petit Chiens qui semblent le suivre, le Vaisseau des Argonautes, l'Autel, la grand Vase d'Appollon près du Corbeau; le Fier Centaure est au dessus, & près de la l'Hydre de Lerne domptée par Hercule, on trouve aussi dans cette region le Poisson Austral. Voila quelles sont les Constellations; examinons à présent combien chacune comprend d'Etoiles. Helice, qu'on nomme la grande Ourse, à cause de sa splendeur en a sept, & quoique Cinosure en ait vingt & une, on la nomme la petite, parce qu'elle rend moins de Lumiere. Le vigilant Dragon placé entre les deux Ourses en comprend quinze, & Persée dix-neuf. On en compte treize sur Cassiopée, neuf dans la Couronne, & seulement trois dans le Cigne de Leda; dix-neuf composent la Constellation d'Hercule, quatorze celle de Bootes, sur la Ceinture duquel l'étoile de la queuë d'Helice jette ses brillans rayons. Persée est designé par dix sept Etoiles & le Cocher par sept, on donne le nom de la Chevre à la plus grande, qui paroît sur son Epaule gauche, & celui des Chevreaux aux deux autres qu'il porte sur sa main gauche & qui souvent effraïent les Nautonniers. Le Serpentaire est composé de dix-sept

Etoiles, & son Serpent de vingt-deux; la Lyre d'Orphée en a neuf. On n'en compte que quatre sur la Fleche & autant sur l'Aigle ravisseur du beau Ganimede; mais le celeste Dauphin en a dix petites, & l'on en distingue dix-huit sur Pegase. Andromede en fait briller vingt, & trois forment le Delta ou le Triangle. Je vais à présent faire l'énumeration des Etoiles, qui forment les Signes du Zodiaque, le Belier marche à la tête, & est composé de dix huit Etoiles. Le Taureau de vingt & une, & l'on donne le nom de Plaïades aux sept qui sont sur son dos, & les Sept qu'il porte sur la tête sont nommées les Hyades parcequ'elles pronostiquent la pluye. On compte dix huit Etoiles sur les Gemeaux, savoir dix sur l'un & huit sur l'autre; l'Ecrevice en a autant; des deux qui paroissent sur son dos, l'une se nomme l'Ane, l'autre la Creche: Il y en a dix neuf sur le Lion, & dix-huit sur la Vierge qui porte un Epi. Deux Etoiles representent la Balance, mais le Corps du Scorpion est couvert de quinze, il en paroit autant sur celui du Sagittaire, & il tient sous ses pieds une Couronne qui en a sept. Enfin on en decouvre vingt-deux sur le Capricorne, quatorze sur le Verseau, & dix huit sur l'un des Poissons, quoique l'autre n'en ait que douze. Passons aux Constella-

tions

tions meridionales; quoique nous n'en ayons pas une connoissance fort exacte attendu leur eloignement. La Baleine est composée de trente Etoiles, le Nil en a un pareil nombre, le Lievre en a six, Orion en a dix-sept, le grand Chien en a dix-neuf, mais le petit n'en a que trois, la Navire d'Argos en a vingt-trois, le Centaure en a une de plus, mais la victime * qu'il porte renversée dans ses mains est ornée de douze Etoilles & l'Autel brille de quatre. On en compte vingt-six sur l'Hydre elle occupe par sa longueur l'Espace de trois signes sçavoir l'Ecrevice, le Lion rugissant, & la Vierge. Le Corbeau a sept Etoiles, le vase en a huit & le Poisson meridional douze. Il faut a present decrire le lever & le coucher de ces Astres: Ils se levent & se couchent de trois manieres; on nomme lever ou coucher Cosmique ou du Monde, quand le matin au Soleil Levant quelque signe se leve avec lui de la Region de l'Aurore, ou bien quand il se couche le Matin dans les eaux. On appelle lèver Chronique celui d'un Astre qui se leve ou se couche pendant que le Soleil se plonge dans les gouffres de l'Ocean & qu'il permet que d'autres Etoiles fixes repandent leur Lumiere; on regarde enfin comme lever Heliaque lorsqu'un Astre est caché par le

* Le Loup.

le Soleil qui en est voisin, & que celui-ci passant laisse à l'autre la liberté de se montrer, on regarde au contraire comme coucher Heliaque quand le Soleil entre dans quelque signe, qu'il l'offusque par sa Lumiere & l'empêche d'être vu. Il me reste maintenant à expliquer de quelle maniere chacun des signes se leve & se couche pourveu que je sois inspiré par les Muses & qu'Apollon ne me refuse pas son assistance. Quand le Belier se leve, la partie gauche d'Andromede se leve aussi & la tête de Persée avec la moitié du Corps jusqu'au ventre de l'Autel se cache alors vers l'occident; le Taureau, qui paroit aller en arriere, monte, & alors Persée paroît tout entier, & l'on découvre la plus grande partie du Cocher & la quëue de la Balaine; l'Autel disparoît entierement, & le Bouvier Gardien de l'Ourse se cache dans les eaux au lever des Gemeaux: La Baleine paroît toute entiere & les premieres parties de l'Eridan avec l'Orion armé se levent; dans ce moment le Serpentaire a les pieds cachez dans la Mer; l'Ecrevisse à son lever cache la moitié de la Couronne, la queuë de la Baleine, le Poisson meridional, la Tête d'Hercules & la moitié de son ventre. Le serpentaire depuis les Epaules jusqu'aux genoux, & son Serpent, dont il ne paroit plus que la Tête & presque tout le Bouvier: Mais de l'autre côté

pa-

paroissent le Corps d'Orion jusqu'à la Ceinture, tout le fleuve du Nil. L'Aigle, le Lievre, le petit Chien, les jambes du grand & toute la Tête de l'Hydre de Lerne paroissent à nos yeux; avec le magnanime Lion; pendant ce tems le Bouvier tout entier, le Serpentaire & son Serpent, tout le reste de la resplendissante Couronne & Hercule se plonge dans la Mer d'Hesperie excepté cependant le Genouil & le pied gauche d'Hercule. Lorsque la Vierge se leve on découvre tout le grand chien, le vase & le Navire de Thessalie jusqu'aux voiles qui sont attachées à son Mast élevé, à l'oposite se cachent le Dauphin, tout le Cigne, excepté sa quëue, la Fleche, la Lyre & la premiere partie du Nil, Pégase a le Col & la Tête cachez & le reste du Corps à decouvert. Quand la Balance se leve tout le Navire d'Argos & le Bouvier tout entier paroissent ainsi que l'Hydre, à sa quëue près, Hercule montre son Genoüil & sa jambe droitte, on voit briller la quëue du Centaure & la moitié de la Couronne; alors le reste du Corps du Cheval aîlé, la quëue du Cigne, la Baleine jusqu'à la Tête & celle d'Andromede se cachent dans les eaux aussi bien que Cephée pére d'Andromede qui y plonge ses Epaules ses mains & sa tête. Le Scorpion se leve & avec lui paroissent la quëue de l'Hydre, le Cheval de Chiron, la victime

me qu'il tient dans sa main, le reste de la Couronne la Tête du Serpent & celle du Serpentaire; alors disparoissent le reste du Corps d'Andromede, Cephée depuis la Tête jusqu'à la Ceinture, deux courbures de l'Eridan la Cassiopée; le Chien & l'Orion, commencent aussi à passer sous l'Horizon. Quand le Sagittaire se leve il fait paroître avec lui le Serpentaire & tout son Serpent, la tête & la Main gauche d'Hercules, toute la Lyre, la tête & la poitrine de Cephée Roi d'Ethiopie: Alors on vôit disparoître tout Orion, le Lievre, le grand Chien & le Cocher a l'exception de la tête & des pieds: Persée disparoît aussi à l'exception du Pied & de la Cuisse Droite, le Navire des Argonautes ne laisse plus vôir que sa poupe. Quand le Capricorne se leve il fait lever le Cigne, la Fleche, l'Autel, & l'Aigle, il fait disparoître la poupe du Navire des Argonautes & le petit Chien. Persée se cache pendant que le beau Ganimede ou le Verseau paroît: Le Pegase se montre aussi; la tête de l'Hydre se cache alors aussi bien que le reste du Corps de Chiron.

Quand les Poissons se levent la partie droite du Corps d'Andromede se voit, aussi bien que le Poisson Meridional pendant que l'Hydre & le Centaure se cachent. Je crois avoir suffisamment expliqué le Lever & le Coucher des Astres; passons, sans nous arrêter plus longtems,

à une autre matière; mais il faut avant tout invoquer Uranie, il faut implorer son secours & la prier de nous reveler les plus secrets mystères.

Belle Uranie, qui penetrez jusques à l'interieur le plus Sacré de l'Olympe, qui habitez les Temples étoilez & les demeures brillantes des Dieux, respectable Uranie, venez à mon secours. Expliquez-moi les Arcanes les plus impenetrables des Divinitez, secourez-moi, je vais chanter vos Domaines & vos veritables Royaumes: Permettez qu'en Esprit je voïe les Dieux Lares de l'Ether & que j'approche des Murs enflammez de l'Univers. Commencez Déesse par m'expliquer si la matiere dont le Ciel est formé est solide & dure? Ou bien si elle est delicate & fluide, comme l'Air que nous partageons avec facilité par nos moindres mouvements? Après quoi je vous feray d'autres questions. Il y a deux premiers principes de toute la Nature que l'on appelle matiere & forme; c'est d'eux que procedent toutes les creations les plus variées; la Terre, l'Eau, l'Air, le Feu, l'Ether même en sont formez. C'est donc une erreur de croire, comme quelques-uns, que les Corps celestes n'ont aucune Matiere; parce, disent-ils, que s'ils en étoient composez, il se trouveroit en eux des contraires qui formeroient une corruption qui occasionneroit leur destruction.

Ce

Ce Syſteme ne me paroît pas ſoutenable; car ce n'eſt pas la faute de la Matiere ſi le tems detruit les Corps, on ne peut pas dire non plus que les contraires ſe corrompent par eux mêmes, ſi leurs forces ſont égalles; ou bien il faudroit convenir que les uns fuſſent plus forts que les autres, parceque quand les forces & les puiſſances ſont pareilles, il ſe fait un combat avec égalité & dont aucun des deux partis n'a la victoire. Dieu voulant donc former un Ciel qui fût éternel, a choiſi les plus pures & les meilleures parties de la Matière premiere, & leur a donné une telle temperie qu'ils ne peuvent ſe prejudicier l'un à l'autre, ce qui force ces contraires d'avoir une paix durable entre eux. Par conſequent le Ciel eſt éternel & n'eſt ſuſceptible d'aucune deſtruction des tems. Il faut enſuite tirer une conſequence que l'Ether eſt d'une extreme dureté, parceque nous voyons les choſes les plus ſolides durer le plus longtems. Il doit donc être plus dur que le Diamant & la liaiſon des parties qui le compoſent doit être aſſez forte pour mepriſer le Fer & le Feu & ne craindre de force que celle du Souverain Seigneur qui la formé: Il y a encore une autre raiſon, c'eſt que le premier Mobile entraine les Spheres qu'il contient en lui même; il les force de rouller ſelon ſon mouvement,

& il les precipite par ſon action, malgré leur reſiſtance dans des eſpaces qui ſemblent s'y oppoſer; ce qui ne pourroit arriver s'ils n'étoient conſtruits de Corps durs. Joignez à cet Argument que cette reflexion qui est la partie de la Lune qui n'eſt pas éclairée ni touchée par les rayons du Soleil ſon Frere, eſt tres ſemblable au Ciel; de même que les étoiles qui paroiſſent pendant le jour être de la même couleur que le Ciel: Cependant la Lune & les étoiles ſont des Corps durs, ce qui nous eſt évidemment prouvé par les Eclipſes puis que l'interpoſition de la Lune entre le Soleil & nous, s'oppoſent au paſſage de ſa Lumiere & en interceptent les rayons, dont la Terre ſe trouve dans ces moments privée. Il faut donc couvenir que l'Olympe eſt dur, ſans quoi il ne pourroit conſerver aux Aſtres leur fixation. Ils ſeroient ſans cette qualité errants de côté & d'autre & n'auroient pas de place fixe. Cependant le Ciel n'eſt pas un Corps opaque, comme les Etoiles, puiſque de la Terre où nous ſommes placez nous decouvrons les Aſtres. Si donc les Corps celeſtes ſont très durs & très purs, ils doivent, m'objectera-t-on, former des Sons par leurs mouvements & leurs attouchements les uns contre les autres & doivent faire un Concert agreable aux celeſtes Habitans, comme pluſieurs ſçavants Philoſophes,

d'une

d'une probité reconnuë, l'ont pretendu. Muse, il faut que vous me leviez cette difficulté. Quoique les Corps celestes soient durs & capables d'offusquer les regards humains, ils ne rendent cependant aucuns sons n'étant touchez par aucun Corps solide. S'ils ne sont pas touchez ils ne peuvent rendre de sons, étant d'ailleurs très épais & n'étant point environnez d'Air sans lequel on ne peut esperer des sons. Ils font donc leur cours sans bruit. Outre cela, il y a huit Spheres inferieures qui tournent de la même maniere vers l'Aurore: Elles vont au devant les unes des autres sans se choquer ni se frapper, mais elles marchent par un ordre certain & par des mouvements fixes dans le même chemin. Elles se trouvent conduites par une douce Circulation & entraînées tacitement & dans le silence; comme une Danse dont les Acteurs ne s'entre choquent point. Le seul premier Mobiles, comme il à dejà été dit, decrit un cours contraire à celui des Astres, sans cependant faire aucun bruit ni rendre aucun son, puisqu'il n'y a aucun Air dans les Regions Etherées & que d'ailleurs la superficie des Spheres est très-unies ce qui fait qu'ils roullent avec celerité & vitesse sans être arrêtez par aucune inegalité, & leurs extremitez ne se rencontrent qu'avec un attouchement delicat; ce qui, par consequent, n'est

qu'un mouvement silentieux. Les anciens ont donc mal à propos pensé que le mouvement des Spheres formoit une Harmonie qui ne nous étoit pas sensible, parce qu'elle surpassoit les sensassions de nos Oreilles; de la même maniere que la chute des Eaux du Nil ne s'entend pas quand on est proche de ses Cataractes & qu'elle fait un bruit épouvantable à un certain éloignement. Il est seur que ce sont là des faussetez; cette raison est absolument vaine; car pourquoi s'imaginer qu'il y a du son dans les Cieux, si jamais personne ne l'a entendu. Il est même honteux d'avancer ce qui ne peut se demontrer & dont on peut donner une negative irrefutable. Jamais ou ne doit avancer des nouveautez qu'on ne soit prêt d'en établir la verité; & les paroles qui sont destituées de raison ne meritent aucune croyance. Examinons maintenant si le Ciel est rond, car la figure Spherique, est la plus parfaite; par la raison qu'elle n'a en soi ni commencement ni fin, parce que d'ailleurs, elle a plus de capacité, de simplicité, de beauté, & qu'elle est la plus facilement susceptible de mouvement, sur-tout vers le milieu; car l'Ether tourne autour de la Terre qui est au centre du Monde. Une figure aussi parfaite que l'orbiculaire convient donc au Ciel, au Soleil, à la Lune, & à tous les Astres en general, quoique l'igno-

l'ignorance temeraire des Peintres nous les depeignent autrement. Il ne faut pas à present s'imaginer que les Etoiles soient de la plus épaisse matiere de l'Univers, parceque chacune d'elles est composée d'une espece qui lui est propre, distinguée du Ciel par une difference totale; car elles sont aussi peu semblables que le Cormier l'est à l'Orme, le Poirier au Cerefier, l'Embryon enfin, à l'Homme accompli. Differentes couleurs nous en marquent les differences; leurs vertus & leurs clartez different infiniment aussi: Chaque Etoile a sa puissance qui lui est propre & chacune d'elles a aussi une nature differente. Il ne faut donc regarder le Ciel que comme la demeure convenable aux Etoiles, & non pas comme la substance & la matiere qui les composent. Qu'elle vertu peut-on attribuer au Ciel? Assurément toute la force est dans les Astres; ce sont eux qui gouvernent toute la Terre & qui changent la face de la Nature: Ils forment les Creations sur la Terre & ont le gouvernement de toutes choses; l'Astronomie l'enseigne, & la plus commune opinion le fait croire. Car non seulement le Ciel differe des Etoiles, par sa condensation & sa rarefaction, il differe encore d'elles par ses apparences, sa nature & sa vertu. Il faut à present examiner la quantité des Astres; si leurs mouvements sont éter-

nels, s'ils sont fixes en une place, selon l'ancien sentiment de Platon; s'ils sont deserts, ou s'ils sont habitez; si tous les Astres sont d'une grandeur égale; car on doit presumer qu'il y en a une infinité de petits qui ne sont pas perceptibles à la vuë. Il y en a aussi de fort grands, mais en très petit nombre, qui sont placez de côté & d'autre dans le Ciel, qui rendent une Lumiere considerable dont les Astronomes ont fait differentes figures & ont depeint l'immense Ether d'une infinité de Signes. Parmi ces Astres du premier ordre, il y en a de si grands qu'ils surpassent par leur etenduë la masse de la Terre & de la Mer, comme cela nous est prouvé par l'Astronomie & par l'Eclipse du Soleil, qui nous démontrent evidemment combien grande est la Lune puisqu'elle est capable d'obscurcir le Soleil, quoiqu'ils nous paroissent petits, attendu leur immense éloignement; car la perspective, nous enseigne que plus une chose est éloignée & plus elle diminuë & trompe les Yeux des spectateurs. A l'égard des Etoiles fixes elles roulent sur leur propre arc, selon le sentiment de Platon, ce qui les fait paroître étincelantes. Ce n'est donc pas leur éloignement, comme quelques uns l'ont pretendu qui cause leur tremblante Lumiere. Cette raison est puerile & n'a nul fondement; car ce n'est pas l'éloignement qui fait

etin-

etinceler un objet lumineux, au contraire, il l'obscurcit. Il n'y a d'ailleurs que le mouvement, qui en fortifiant l'action de la Lumiere, forme l'étincellement. C'est encore ce mouvement, dont nous avons parlé, qui fait la circulation des Astres avec le Soleil; Saturne, Jupiter, Mars, la Lune, Mercure & Venus ne se meuvent pas de la même façon, mais ils se tiennent aux Epicicles, ce qui fait que Saturne, Jupiter & Mars n'étincellent pas comme le Soleil, quoiqu'ils soient beaucoup plus élevez & plus éloignez & qu'ils soient près des Etoiles fixes: La raison est que leur mouvement n'est pas pareil à celui du Soleil; mais qu'ils sont au contraire conduits par les Epicicles. Quelqu'un peut objecter que le Soleil n'étincelle pas. Pour detruire cette objection il ne faut que le regarder quand le matin il se leve, ou que le soir il se plonge dans les Eaux, qui sont les deux tems où l'on peut fixer sur lui ses regards, on s'apperçoit qu'il roule sur son axe & qu'il étincelle. L'on doit donc cesser d'être étonné de voir les Astres faire un pareil mouvement. On doit être infiniment plus surpris que des Corps repandus dans un Ciel aussi immense soient entrainez par un cours si rapide qu'il surpasse en vitesse les Oiseaux, les Vents & la Foudre; d'où il faut conclure que le Souverain Createur de l'Uni-

nivers, a distingué ses Ouvrages admirables de deux manieres; par le mouvement & par le repos. C'est au centre de la Terre que paroît être placé le repos; tout le reste est susceptible de mouvement. L'Eau coule; l'Air & le Feu sont dans une agitation perpetuelle; mais c'est sur-tout dans le Ciel qu'est le mouvement le plus violent. Plus une Sphere est élevée & plus son cours & son agitation sont rapides, & plus elle parcourt le Monde avec vitesse. Le premier Mobile enfin a le plus de vitesse. On doit regarder comme mouvement le plus violent celui qui parcourt le plus grand espace en moins de tems. Ce premier Mobile parcourroit l'Univers en un clin d'œil, si les Spheres qu'il contient en soi, n'arrêtoient son cours & sa vitesse; sans quoi il entraîneroit avec lui la Terre & l'Ocean. Aucun Animal n'y pourroit subsister. Quel sujet d'admiration! Et qui est-ce qui ne doit pas fremir de respect, de voir s'agiter une si grande Masse en si peu de tems? De lui voir fournir une carriere si étenduë, recommencer sa course après l'avoir achevée, ne cesser jamais de se mouvoir & sans aucune difficulté? C'est ce qui a fait croire à certaines gens que les Astres étoient conduits par des Divinitez dont chacune d'elles avoit l'intendance d'un Globe particulier, & qu'ils assujetissoient les Dieux comme des

Es-

Esclaves, employez à tourner la Meule d'un Moulin, sans avoir de relache pour conduire jour & nuit, ces masses effroyables. Assurement c'est avoir des idées basses de la Felicité des Dieux que de penser de la sorte. Ce sont là des resveries & des pensées vaines de ceux qui cherchent à se distinguer du commun des Hommes par leurs sentiments. O Monde insensé! combien ne produisez vous pas de Gens bizarres, & qui se plaisent à passer pour sçavants par des sentiments particuliers? Pourquoi faut-il être en garde contre certaines Gens qui n'ont d'autre merite qu'une réputation mal acquise & d'autre renommée que la vaine qualité d'Autheur de Volumes immenses? Souvent les plus grands Hommes se sont rendus garants des choses les plus fausses, parceque la prudence la plus consommée ne nous met pas à l'abri de l'Erreur. C'est à la seule Raison qu'il faut avoir recours; c'est elle seule qui doit nous persuader dans les choses douteuses & non pas les discours des Hommes, qui souvent sont trompeurs. Quelle raison en effet peut nous persuader que des Dieux soient les moteurs du Ciel & des Etoiles? N'est-il pas plus naturel que les Astres conservent en eux cette vertu motrice qu'ils ont une fois reçuë du Createur? Quel honneur, quel gain & quel plaisir, resulteroit-il pour les Dieux d'être sans cesse

occupez à conduire les Globes celestes, & fournir les commoditez de la Vie à des Hommes insensez ? D'être occupez à conduire des Bêtes feroces, de vils Troupeaux, des Oiseaux, ou des Poissons ? En bonne foi ! convient-il à des Maîtres de servir leurs Esclaves ? Et peut-on condamner des Divinitez à un si humiliant esclavage, afin de fournir des Pâturages aux Animaux & des nourritures aux Mortels dépravez ? N'est-il pas plus naturel d'attribuer aux Dieux une Liberté entiere & de les laisser libres de faire tout ce qui leur plaît ? Pourquoi leur donner d'aussi dures entraves & les assujettir dans le même lieu ; semblables à des Potiers de Terre qui ne quittent pas le Vase qu'ils travaillent ou la Rouë qu'ils tournent ? Peut-on les croire sans cesse occupez à soûtenir le Monde, comme l'échalas l'est à soutenir la Vigne ? Au lieu de les abandonner aux delices d'un innocent loisir, peut-on leur attribuer une pareille occupation ? Peut on croire qu'elle les flatte, & ces Rouës éternelles qu'on leur fait tourner, sont elles capables de borner agréablement leurs celestes idées ? On peut dire que c'est là un sentiment d'Hommes Sages bien digne de remarque ; mais malheureusement la Raison le combat & le détruit manifestement. Rien n'est éternel par soi même que le Souverain Createur de l'Univers & après

lui

lui la Nature des choses qu'il a créés par une Loy immuable après les avoir tirées des Abîmes du Neant ; elles subsistent dans le même ordre qu'il l'a ordonné, quand il a jetté les fondements du Monde. L'Eau sera toujours liquide, le Feu brûlant, la Terre stable & solide & l'Air mobile ; le Ciel doit toujours tourner en consequence de sa Volonté ; les Herbes auront toujours les mêmes formes & les mêmes Vertus qui leur furent attribuées ; les Arbres, les Animaux enfin seront les mêmes dans tous les tems. Jusqu'à present a-t-on veu changer l'ordre de la Nature ? Non, la Volonté Divine fut toûjours immuable. C'est pourquoi si le mouvement du Ciel est éternel, il faut qu'il soit naturel, comme celui des choses pesantes & legeres. Ce qui est émané de la Nature n'est pas sujet à destruction. S'il y avoit un autre Moteur, il faudroit qu'il se reposât quelques fois, car tout ce qui est violent ne peut être d'une éternelle durée. Peut-on conclure que la nature des choses pesantes & legeres soit plus puissante que celle des Cieux & des Astres ? Et ne doit-on pas inferer que les derniers possedent en eux le principe du mouvement plûtôt que les premiers ? Ne peuvent-ils enfin se mouvoir sans recevoir leur agitation de la part des Divinitez ? Il faudroit donc imaginer que le Feu & la Terre sont

plus nobles que les Regions de l'Ether, puisque le Feu a son mouvement sans secours étranger & que ces Elements tendent par eux mêmes & se pressent d'arriver, l'un de la circonference au Centre, & l'autre de centre à la circonference. Il faut donc croire que les Corps celestes se meuvent par eux-mêmes & par leur propre configuration aussi bien que la Terre & le Feu; car la Nature est plus puissante que tel autre principe de mouvement qu'on puisse imaginer : Il n'est que Dieu seul qui l'emporte sur la Nature; il n'est enfin que lui qui soit meilleur & plus grand dans le vaste Univers. La Nature n'est autre chose que la Loy imposée par le tout-puissant & le souverain Pere de toutes choses qu'il à imposée depuis l'origine du Monde & qui doit durer inviolablement jusqu'à la consommation des Siecles. Dieu a placé cette Loy dans la Forme des choses, de façon que quand la Forme donne l'être aux choses cette Forme execute les Ordres de Dieu, sans pouvoir s'écarter de sa Loy primordiale; car les Formes engendrent les choses telles qu'étoient les Formes primitives émanées de la main du Tout-puissant. Voila ce qu'on peut proprement appeller la Nature, qui l'emporte par son excellence sur la Forme & sur la Matiere, car Forme & Matiere sont les principes de toutes choses; les causes

pre-

premieres & les Agents necessaires à tous les composez mixtes & non pas la Nature qui n'est qu'un Nom chimerique & sans fondement. Mais il me paroît qu'en voila assez sur ce sujet; examinons à present si les Regions heureuses du Ciel sont desertes, ou habitées? Le Ciel étant aussi grand, d'une beauté si éclatante, tout brillant de tant d'Astres composez d'une Matière si noble, seroit-il naturel, dis-je, que le Ciel fut inhabité, tandis que la Terre & la Mer sont peuplez d'Habitans innombrables? La Terre est-elle un lieu plus agreable, égale-t-elle les beautez, la grandeur & l'excellence de l'Olympe? Qu'elle pourroit être la cause que la Terre auroit tant de citoyens & de tant de differentes formes, pendant que l'Ether seroit inhabité? Y auroit-il de la prudence à un grand Roi de bâtir un Palais d'une immense structure, de l'orner du marbre le plus rare, de l'enrichir d'Or, de faire que les dedans & les dehors fussent l'objet de l'admiration, pour ne pas vouloir qu'un si superbe Edifice fut habité; mais qu'au contraire, il n'y eut que les écuries & les étables d'occupées? Ne peut-on pas appliquer à la Terre cette comparaison, puisqu'elle est remplie d'ordures, de poussiere, de fange, de fumier, d'ossements d'Animaux, de chairs putrefiées & de tous les excrements des Brutes? Qui pourroit, en un mot, dé-

décrire les choses impures & soüillées que la Terre & la Mer renferment dans leur sein ? Qu'on y joigne les Pluyes, les Broüillards, les Nuées, les Vents & les implacables Tempêtes qui boulversent les Mers, qui ébranlent la Terre jusques dans ses fondements & mettent l'Air dans une agitation effroiable. Malgré ces infirmitez, la Terre est peuplée d'Animaux, d'especes innombrables : Et l'on peut après cela imaginer le Ciel inhabité ? O Ciel vous seriez depourvu d'Habitans ? Non cela n'est pas possible : Il est plus naturel d'imaginer du Vuide dans le Cerveau de ceux qui ont des imaginations si creuses. L'Ether a ses citoiens & les Astres sont les Villes du Ciel & la demeure des Dieux : C'est-là que sont les vrais Peuples, les veritables Rois ; c'est là qu'est en un mot le séjour de la Verité : En ces bas lieux, au contraire, il n'y a que les Ombres des choses, leurs images & d'affreux simulacres que le Tems detruit, soüille & dissout & que la Mort enfin aneantit. C'est aux Cieux qu'habitent les veritables Bien-heureux, les immortels & les vrais Sages. Les Malheureux, les Mortels & les insensez peuplent la Terre. Dans l'Olympe est la Paix, la Lumiere & la Souveraine Volupté. La Terre est troublée par une Guerre continuë, par des Tenèbres, & par des

Dou-

Douleurs de toute espece. Qu'on cesse donc de loüer la Terre d'être attaché à cette Vie mortelle & qu'on cesse de preferer cette étable de Brutes aux Manoirs Celestes. Il ne faut donc plus douter que l'Ether ne soit plus dur que le Diamant & ne soit habité. Mais comment, dira-t-on, les Celestes Habitants y peuvent-ils demeurer? De quelle façon peuvent-ils se transporter de côté & d'autre dans ces vastes Regions? Peut-on labourer ou ensemencer le Ciel? De quelle façon faire croître les dons de Cerès & de Bacchus & les autres fruits necessaires aux usages de la Vie? Ces objections sont frivoles & dignes d'être tournées en ridicule; car quoi que l'Ether soit d'une exacte solidité, il ne laisse pas d'être poreux & peut facilement être cultivé. Je ne vois rien qui s'oppose à la possibilité du transport des Divinitez d'un côté & d'autre, puisque ces intelligences ont reçû du Createur du Monde des Corps tres-deliez & tres-imperceptibles. Ils n'ont besoin d'aucune ouverture pour passer; ces murs les plus épais, les Marbres les plus solides ne leur sont pas impenetrables, tant leur composition est deliée. Ne voit-on pas les Poissons habiter sous les Eaux? Les Grenoüilles dans le Limon, les Salamandres dans le Feu, les Cameleons dans l'Air, & les Cigales vivre de

Ro-

Rosée? Croiroit-on ces merveilles sans les avoir vuës? Combien est-il de choses que nous croions ne pouvoir être, dont l'experience nous justifie l'existence? Pourquoi, par consequent, Dieu n'auroit-il pas pû créer de pareils Habitants des Cieux & les constituer de façon qu'ils peuvent habiter l'Ether, sans avoir besoin de nourriture. Si Dieu a pu le faire, certainement il l'a voulu; car il est de la grandeur de sa Toute-puissance d'avoir peuplé des demeures si vastes, qui sans cela auroient été inutiles & superfluës. Est-il besoin d'ailleurs que les Intelligences se preparent des Aliments par leur labourage? Leurs Corps étant immortels n'ont pas besoin de restauration: Les nourritures ne sont indispensables que parce qu'elles retablissent le deperissement des Corps corruptibles. Les Dieux ne sont tourmentez ni par la faim, ni par la soif; la pauvreté leur est inconnuë. Rien n'est mortel au dessus de la Sphere de la Lune: Dieu n'a reservé tout ces Maux que pour la Terre: Il la renfermée dans le milieu du Monde afin qu'elle ne pût soüiller la serenité du Ciel. Ces Immortels joüissent d'une Felicité inalterable, ils se desaltèrent de Nectar, & se nourrissent dans des champs d'Ambrosie, dont les Plaines du Ciel sont de tous côtez remplies. Il y a outre cela des degrez

de,

de Felicité pour ces spirituels Habitans; leur condition est plus heureuse à proportion de leur élevation vers l'Ether. Examinons maintenant qu'elles sont les Taches qui nous paroissent dans la Lune, sur lesquelles les avis sont si partagez. Il faut d'abord établir pour principe que rien dans le Ciel n'est Lumineux que le Soleil; Toutes les Etoiles empruntent de lui leur Lumiere aussi-bien que la Lune qui est la derniere des Etoiles & qui occupe les plus bas lieux & plus prochains de la Terre: Il faut par consequent qu'elle soit plus opaque, moins diaphane & moins lumineuse. De là vient que ses parties ne sont pas également blanches, également serrées unies & lumineuses; ce qui fait que la Lune ne brille pas dans sa totalité & paroît remplie de taches, car les parties blanches, serrées & polies reçoivent la refraction du Soleil, quand il est aux Antipodes & les autres parties les plus crasses ne sont pas susceptibles de Lumiere: La Lune luit donc; mais pendant une partie de son cours elle paroît sous la forme d'une Nüée blanche qui a des taches. C'est ainsi que les Vers luisants rendent leur nocturne Lueur & perdent au retour du jour la foible Lumiere dont ils étoient ornez: Ils representent alors leur couleur veritable & perdent le faux éclat que les

les Ombres de la Nuit leur avoient facilité. En effet la Verité ne craint pas le plus grand jour le Menſonge au contraire ſe plaît dans les Tenebres. Examinons à preſent ſi le Ciel a ſubſiſté de toute éternité, s'il a eu un commencement & s'il doit finir un jour. Cette matiere a fait le ſujet de la diſpute des plus grands Philoſophes : Les uns & les autres ſont d'avis oppoſez & leurs opinions different totalement, ce qui prouve la difficulté qui ſe rencontre à reſoudre une choſe ſi douteuſe & ſi difficile ; car la Verité ſe cache dans la Caverne la plus obſcûre. Il y a eu des Philoſophes qui ont crû que le Monde avoit été formé d'un principe, qu'il avoit eu un commencement & qu'il avoit été autres fois composé d'une Matiere éternelle, par la ſouveraine puiſſance de Dieu. Ils pretendent auſſi que Dieu & cette Matiere avoient exiſté de toute éternité & que c'eſt par conſequent d'eux que procedent toutes les Creatures. D'autres ſont d'un avis contraires : Ces derniers eſtiment que le Monde à été crée de Rien qu'aucune Matiere n'a precedé ſa Creation & n'eſt entrée dans ſa compoſition : Ils croient en outre que tout à été Crée par le Verbe & l'ordre de Dieu. D'autres enfin appuiez de raiſons qu'ils alleguent, pretendent que le Monde a ſubſiſté

ſiſté

ſiſté de tous tems, tel qu'il eſt & qu'il doit ſubſiſter éternellement le même. Examinons maintenant quel eſt le meilleur de ces ſentimens. Le mien ſeroit de croire que le Monde a été, eſt & ſera éternellement ce qu'il eſt. Si je n'étoit pas arrêté par la Religion des Chretiens & par celle des Juifs, Sectateurs des Preceptes de Moyſe; car enfin pourquoi le Monde n'auroit-il pas ſubſiſté de toute éternité, ſeroit-ce parceque Dieu ne l'auroit pû ou ſçû créer de toute éternité & qu'il ſeroit devenu plus habile dans un Tems que dans l'autre? Seroit-ce parcequ'il ne l'auroit pû faire ou qu'il ne l'auroit pas voulu? S'il ne l'a pû ni voulu dans un Tems il n'a dû le pouvoir ni le vouloir dans un autre, n'y aiant point de ſucceſſions dans Dieu. S'il n'étoit pas juſte ni utile que le Monde fût fait dans un Tems, il n'a pas dû l'être dans un autre, pourquoi donc le Monde a-t-il été crée? Si au contraire il étoit utile & convenable que le Monde fût crée, pourquoi Dieu attendoit-il ſi tard à le faire? Car à peine compte-t-on depuis Adam huit mil ans. Pourquoi l'âge du Monde eſt-il ſi court en comparaiſou de l'éternité? Outre ce, qu'elle raiſon a pû determiner Dieu à créer ce Monde? Avoit-il beſoin de cette Creation? Auquel cas il n'a pû le créer aſſez tôt, ſans quoi il auroit ſouffert une privation:

S'il

S'il n'en a pas eu besoin pourquoi donc l'a t-il fait? L'auroit il créé inutilement? Dieu ne sçauroit rien faire d'inutile; on ne sçauroit l'imaginer sans être insensé. Il y a donc eu quelque cause de cette Creation: mais qu'elle est-elle? C'est sans doute sa grande bonté & sa puissance infinie qui l'ont engagé à ne pas tenir tant de belles choses renfermées en lui même & à les faire paroître repanduës, occupant l'immensité du Vuide. Ce seroit en vain qu'on regarderoit comme bonne & comme puissante une personne de laquelle il ne resulteroit rien de grand & de beau: Si donc Dieu a toujours été puissant & bon, pourquoi na-t-il pas voulu de tous tems créer le Monde; & pourquoi a-t-il differé tant d'années? Il n'y a aucune raison recevable, aucune fiction provenante de l'Esprit le plus rafiné qui puisse prevaloir à cette Verité. Si l'on peut se fier aux raisonnements humains il faut croire que le Monde est éternel, qu'il n'a jamais eu de commencement & qu'il n'aura jamais de fin. Mais dira-t-on Dieu a revelé ces faits à Moise. Nous devons les croire, je l'avouë; la Raison en pareil cas doit se soumettre à la foy; c'est un esclavage quelle doit subir, car Dieu ne trompe pas & n'est pas capable de se tromper, si jamais il a daigné reveler ses secrets à quelque Mortel, c'est donc une puerilité que de croire, qu'il y ait eu une Matière éternelle, ni un Cahos:

hos : Car pour quoi Dieu auroit-il laissé, cette Matiere inutile & si longtems informe, s'il a pu Créer le Monde de tous tems ? C'est en vain qu'on differe à operer une chose quand elle se peut faire sur l'heure. Ceux qui pensent que le Monde à été de toute éternité, qu'il n'a jamais été fait ni crée par personne, qu'il a subsisté par lui même, avant les Siecles & qu'il n'aura jamais de fin, se trompent assurément; la raison même contrarie ce sentiment : Car il ne peut pas y avoir deux choses parfaites au souverain degré : ces deux Principes ne pourroient être d'accord & se feroient une guerre éternelle; on verroit en ce cas cesser l'admirable harmonie qui regne dans l'Univers : Un seul Principe doit exister qui preside à toutes choses. S'il est le premier il est indispensablement la cause de toute les autres choses; il devient le principe efficient & ce qui le suit n'est que l'effet. Il faut donc inferer que Dieu a crée le Monde éternel de rien; En voici la raison; la bonté & la puissance de Dieu sont éternelles, par consequent sa volonté est éternelle aussi : Il a donc dû toûjours vouloir créer le Monde. En posant ce principe qui paroît raisonnable, on ne peut plus douter que le Monde n'ait subsisté de tous tems dans l'ordre admirable où l'a mis le souverain & l'adorable Ouvrier à qui il doit sa creation. Il en est du Monde

par

par rapport à Dieu comme du Soleil par rapport à la Lumiere : si l'on accorde au Soleil l'éternité il faut aussi l'accorder à la Lumiere qui est son effet : Le Monde est de même l'effet dont Dieu est la cause. Passons à present aux Elements qui émanent du Ciel par degrez, & tâchons d'en parler avec toute la dignité que requiert une pareille Matiere. Quelques Philosophes ont pretendu qu'il y avoit une Region de Feu sous le Ciel, qui étoit contiguë & immediate à la Sphere de la Lune ; que ce Feu ne rendoit pas de Lumiere qu'il étoit cependant capable d'adustion & d'une chaleur étonnante : La Raison nous engage à croire ce sentiment attendu que nous voyons, pendant la nuit dans le beau tems, voltiger des Flambeaux & qu'on apperçoit des Flammes qui se repandent dans le Liquide de l'Air qui ressemblent à des Astres qui tombent du Ciel ; ce qui ne provient que de ce que des fumées & des Vapeurs delicates s'élevent au dessus des Airs & sont embrasées par le feu qui leur est superieur. Il faut sçavoir qu'il y a deux sortes de Vapeurs, dont une est legere & seche & tres susceptible d'inflammation, ce qui forme ces feux volants dans l'immensité du Vuide de l'Air ; l'autre Vapeur est plus froide, plus pesante & plus crasse ; c'est de cette derniere que proviennent les Nuées, les Broüillards,

les

les Pluyes, les Neiges, les Foudres, les Vents, les Tonneres, la Rosée, la Gresle & les Gelées blanches: Or s'il n'i avoit pas du feu sous le Ciel, cette Vapeur ne pourroit y monter ni paroître étincelante dans les Ombres de la nuit, outre que le feu ayant plus de legereté que l'Air doit par consequent occuper une place plus élevée: Il doit donc être place sous le Ciel & doit être voisin de l'Orbe de la Lune. Au dessous immediatement est l'Air qui participe à la chaleur de la Region Etherée. La partie mitoyenne de l'Air est froide; c'est la que les Nuées se rassemblent que les Foudres s'embrassent avec un bruit éclatant & causent une détonation effraïante; les Vents secouent les Nuées avec des efforts qui les brisent les dispersent & les dissipent à la fin. La partie la plus basse de l'Air est chaude & humide; elle est humectée par la Vapeur qui s'exhale des Eaux & est échauffée par les Rayons du Soleil reflechis par la Terre; ce qui forme les Broüillards, les Pluyes, les Gelées blanches, la Rosée, les Neiges & les Vents de toute espece. Les Vents font à l'Air differentes impressions, ils le rendent froid même pendant l'été, & l'échauffent pendant l'Hyver; ils causent differentes maladies en empestant l'Air ou en le purifiant; ils font croître, ou détruisent les productions de la Terre; ils

font enfin mourir ou vivre ses fruits; le Vent d'Orient, procede de l'Aurore, celui du midi vient des contrées de la Libie. Le Zephire soufle du côté du couchant; & le Vent du Nord arrive des Montagnes gelées de la Scithie & procede de l'Ourse glacée. Parmi ces Vents il y en a encore d'autres subdivisez qui agitent l'Air, la Terre & la Mer. C'est donc des Vents que les Nüées sont formées; c'est de la fonte de ces Nüées que procedent les Pluyes, la Neige, la Foudre, la Rosée, la Gresle & les Gelées blanches du matin, selon les differents tems & les differentes façons dont ils agitent l'Air. Les Vents qui s'élevent dans le milieu du jour engendrent les Nüées, la Pluye & la Chaleur; les Vents du Nord causent le froid le plus glacial, la Neige, les Gelées blanches & les Broüillards: Et dans l'Eté au contraire ils rendent le Ciel serein: Le Zephire produit les Fleurs; il orne la Terre d'une riante verdure; il fait chanter les Oiseaux & revêt les Arbres d'une chevelure nouvelle: Le Vent d'Orient est souvent bon & quelques fois aussi il excite des tempêtes qui effrayent la Terre & la Mer. Ces Vents sont gouvernez ou par les Astres ou par des Dieux aëriens. Comme quand un Magcien veut decouvrir les Tresors cachez dans les entrailles de la Terre, consacre un Livre, ou force par son Art

quel-

quelque Demon, sa conjuration fait élever les Vents, excite la tempête renverse les Moissons & detruit les dons de Bacchus; de même la vapeur qui s'exhale des Eaux fournit le sujet aux Vents & les Divinitez de l'Air sont les causes premieres du mouvement: De pareilles choses sont ignorées du Vulgaire & le Peuple imbecille ne sçauroit les croire, que doit-on inferer de leur ignorance sinon qu'il ne faut pas semer des Pierres précieuses devant les plus vils Animaux. C'est à vous, sçavants, que je parle, vous dont l'Esprit a plus d'élevation. Soyez assurez qu'il y a non seulement dans le Ciel, mais même dans les Airs une quantité innombrable d'intelligences qui excitent les Vents & les tempêtes, qui font gronder le Tonnere & tomber la Foudre, ce n'est pas que je croye pour cela qu'il n'y ait pas d'autres causes qui font naître les Vents, comme le Soleil, la Lune, & les Astres sur-tout, enfin les sept Planettes qu'on appelle Astres errants. La vapeur qui s'exhale est differement determinée par eux. J'ay veu moi même étant à Rome sous le Regne de Leon X. un ouvrage d'Argile qui avoit la figure d'un jeune Homme qui exhaloit par la bouche un Vent trés fort & l'Eau qu'il avoit dans son Estomach en sortoit en forme de vapeur qui étant excitée par le feu ren-

 doit

doit un son pareil à celui d'un Vent très fort. Le Vent est donc causé par l'Eau qui se resoult & s'exhale en vapeur, par l'impulsion de la chaleur; car les contraires ont coutume de se fuir. Dans la partie la plus basse de l'Air, dont nous avons deja parlé, on decouvre souvent les Destins des Rois, les Cometes & l'Arc-en-Ciel. Ce sont les Rayons du Soleil qui se forment dans la Nuée, qui font paroître l'Iris. Plusieurs Etoiles n'en paroissent souvent qu'une à travers de la vapeur; comme quand il paroît un Cercle lumineux qui environne la Lune, ce Cercle est un presage de Vent. Il nous paroît de même quelques fois qu'il y a trois Soleils, il n'y en a cependant qu'un; alors c'est l'image du Soleil qui se multiplie dans les Nuées comme dans un Miroir. Après la partie la plus basse de l'Air, l'Eau se trouve enfin placée, elle forme l'Ocean qui environne toute la Terre & qui passant par le Detroit de Gibraltar ou les Colomnes d'Hercule, se repand par toute la Terre, & prend les noms tantôt de Mer Egée, d'Ionie, de Toscane, de Mer Adriatique, ou de Golphe Persique, selon les endroits quelle arrose. Elle passe par les Cavernes & les Gouffres de la Terre; elle fluë & refluë sans cesse; elle prend differents gouts & differentes odeurs, selon les diffe-

differences des Terres par les entrailles desquelles elle passe; elle devient enfin sulphureuse quand elle a touché à des Mines de soufre. Voila la raison pourquoi les sources des Fleuves sont intarissables. Ils se pressent de se precipiter dans la Mer pour revenir sur leurs pas; ils vont & reviennent, font leur cours en Cercle, enfin ils circulent sur la Terre comme le Sang dans le Corps humain. La même Eau forme les Lacs, les Marais bourbeux, les Fontaines les plus claires & les Puits intarissables. Il faut donc conclure que c'est de l'Ocean que procedent toutes les Eaux qui arrosent la Terre tant celles qui paroissent à l'exterieur, que celles qui se precipitent dans ses Gouffres & celles qui tombent des Nuées. Mais pourquoi, dira-t-on, la Mer est-elle salée? Est-elle naturellement telle? Je ne le crois pas: Ce goût lui est communiqué par la Terre qui est remplie de Montagnes de sel qui sont couvertes par la Mer qui les dissout. Ce n'est donc pas le Soleil: comme quelques uns l'ont pretendu, mais plûtôt le Sel qui lui communique ce goût; car en ce cas le Soleil communiqueroit aux étangs la même qualité. C'est pourquoi la nature prevoïante a caché sous la Mer cette partie de la Terre qui par sa trop grande salure ne pouvoit être aux Hommes d'aucune Utilité & leur a reservé seu-

lement celle qui étoit la meilleure, la plus digne & la plus fertile; où sont les montagnes, les colines, les tertres, les éminences, les vallées, les campagnes, les rochers, les defilez, les cimes, les forets, les étangs, les lacs, les fontaines, les fleuves, les marais, les villes, les villages, les citadelles, les pierres, les metaux, & toutes les choses necessaires à la conservation de la Vie des Hommes. La Nature & la Divinité ont préposé l'Homme à la Terre & à toutes ses richesses; ils l'ont fait le Roi des Animaux tant ceux qui habitent la Terre que les Monstres Marins: C'est à ce dessein que la raison lui à été accordée, afin qu'il fût plus excellent qu'aucun d'eux & pût à juste titre posseder l'empire du Monde; qu'il pût connoître Dieu, le craindre & le servir. Il se trouve un centre au milieu de la Terre qui la soutient: Dieu a ordonné que toutes les choses pesantes devoient tendre vers ce Centre & qu'aucun mouvement naturel ne les en écartât. La Terre est donc immobile & contrebalancée par son propre poids; toutes ses parties se pressent de tous côtez vers le Centre & font entr'elles un Globe immense, condensé, solide & épais, autour duquel le Soleil tourne dans un Char traisné par quatre Coursiers, precedez par l'Aurore, qui fait naître les fleurs.

La partie de la Terre opposée au Soleil est dans une Nuit obscure qui n'est occasionnée que par l'ombre de la Terre, qui se trouvant interposée entre le Soleil & la Lune, forme une Eclipse lunaire; qui épouvante certains Peuples qui s'imaginent que la Lune est éclipsée par un Charme magique. Les nuits sont par conséquent plus longues à proportion que le Soleil est plus éloigné de nous & plus courtes à mesure qu'il en est plus proche & qu'il entre dans les Signes Septentrionaux vers le Cancer; ce qui n'est causé, comme nous l'avons deja dit, que par la masse prodigieuse de la Terre & par l'élevation des Montagnes qui rendent sa surface raboteuse; que la prudente Nature a opposé, afin que les nuits changeassent à porportion de l'élevation de leurs cimes Orgüeilleuses: Car plus le Soleil s'approche du midi & plus on voit augmenter les Ombres des Montagnes, qui retardent le lever de l'Aurore & rendent les jours plus courts. Nous avons pendant ce tems les Hyvers, & nos Antipodes sont brûlez par une chaleur peu supportable. Quand le Soleil est enfin parvenu aux Lieux les plus élevez du Cancer, les Nuits sont très-courtes & les chaleurs recommencent à se faire sentir & par conséquent l'Hyver fait souffrir ses rigueurs à nos Antipodes. C'est ainsi que par une course variée le So-

Soleil diversifie les tems & partage l'année en quatre parties égales. Il environne le Globe de la Terre, donne à tous les Peuples ses influences indispensables & forme la temperature necessaire à toutes les parties du Monde. qui est habité de toutes parts par des Hommes, & convert des forêts & & de Mers. La Nature n'a pas voulu que le Soleil repandit des raïons inutiles, ou qui ne serviroient qu'à des Bêtes ou à des Poissons. La Terre entiere est habitée, il n'est pas un lieu sous aucune Zône, où les Mortels ne puissent vivre & même avoir des Habitations commodes malgré le froid le plus insupportable ou la chaleur la plus brûlante. On voit qu'où la Nature paroît avoir été ingrate d'un côté elle se trouve bienfaisante par un correctif opposé; elle a reüni les extremitez d'une Marâtre & d'une bonne Mere; elle donne enfin les remedes où elle a fait naître les Maladies. Où la chaleur, par exemple, se trouve insupportable, là regnent des Vents rafraichissants & des Montagnes glacées, des forêts d'une épaisseur impenetrable, des Fontaines & des Fleuves qui garantissent les Hommes de la chaleur. La nuit dans ces lieux est égale aux jours : Elle tempere par sa fraîcheur le chaud de la journée: De là vient qu'on ne doit pas croire que la Zône du milieu soit absolument

abau-

abandonnée, mais qu'elle doit bien plûtôt avoir quantité d'Habitants qui se garantissent de ses incommoditez par leur propre genie ou par les correctifs que leur a fourni la prudente Nature. Les Zônes, qui sont aux deux extremitez, quoique glaciales, sont habitées de même. La raison nous engage à en être persuadez. Ne voit-on pas, en effet, que dans ces Zônes froides la Nature produit une quantité prodigieuse de Bois. Les Hommes, par raison, y construisent quantité de foyers, s'y vetissent des Peaux les plus chaudes de differents Animaux, qui les garantissent des rigueurs des Hyvers; aussi bien que mille autres preservatifs que la raison leur suggere contre le froid. Leurs Aliments ont plus de substance, où ils sçavent se pourvoir chez les Etrangers, de ce qui leur manque. C'est donc à tort qu'un Grec a avancé qu'il n'y avoit qu'une partie des Zônes occupée & que l'Homme n'habitoit que la plus petite portion de l'Univers. Il pretendoit à tort que le reste de la Terre étoit abandonné, ou du moins n'étoit habité que par des Poissons & des Bêtes feroces; ce qu'il n'est pas possible d'imaginer. La Nature auroit-elle logé l'Homme plus à l'étroit que les Bêtes, & son empire doit-il être plus borné. Mais non, la Terre est entierement habitée, c'est une verité constante & les Mortels peu-

vent exister sur toute sa surface: Leur genie leur fait corriger les defauts de la Nature. Comme nous approchons de la fin de ce Chant & que nous allons commencer celui qui est dedié aux Poissons, examinons dans le peu qui nous reste qu'elle est la raison des tremblemens de Terre: quelles peuvent être les forces qui l'ébranlent & ce qui peut occasionner les secousses dont on la voit agitée? Cela ne vient que des vastes & innombrables cavernes qu'elle renferme dans son sein, qui compriment des Vents, qui dans les combats qu'ils ont entre eux ebranlent la Terre & renversent avec fureur les Villes toutes entieres, jusqu'à ce qu'ils se soient fait une issuë & qu'ils se soient emparé du vuide de l'Air, où ils ne sont pas longtems en paix. Ces Vents ne sont engendrez dans les entrailles de la Terre que par des fumées que le feu entraîne des Eaux qui lui sont voisines; car l'humidité contient en elle quantité de feu, ce qui est étonnant; Ce que j'avance, est cependant fondé sur la verité; pour en être persuadé, il ne faut qu'avoir examiné le Volcan de l'Ethna, où l'on trouve des Sources d'Eaux chaudes, aussi bien que le Mont Vesuve, qui produit une si abondante quantité de Vins. Les Manes qui sont dans ces Royaumes souterrains agitent ces Vents; & ils habitent dans les obscures Cavernes. Ce n'est donc

donc pas mal à propos qu'on a tant debité de merveilles sur les Enfers. Aucun lieu n'est inutile, tout est peuplé dessus la Terre, dans l'Air, dans le Feu, sous le Ciel & dessus enfin, où est la demeure sacrée du Souverain Empereur du Monde. Reposez-vous, Muse, & preparez-vous à vos dernier travaux.

ABREGE'

DU

DOUZIEME LIVRE.

L'Ether le plus élevé ne termine pas les les choses crées; il y a hors des confins du Ciel une Lumiere immense qui n'est pas corporelle. Dans ce Chant on rapporte les resveries des Anciens Philosophes sur la triplicité du Ciel, qu'ils pretendoient être occupé par des Habitants. Le Poëte s'efforce de prouver qu'il y a une Lumiere incorporelle; qu'elle est la Forme qui communique l'Etre aux choses, que cette Lumiere ne peut être vuë des yeux corporels; ce qui lui donne occasion de rapporter des choses étonnantes des Formes sans matiere. Il pretend que l'Ether & cette Lumiere sont peuplez par une multitude innombrable de Divinitez, dont il décrit la Dignité & la Vie. Il menace les Athées d'une ruine & d'un aneantissement éternel. Il exhorte les Hommes justes & pieux à mepriser les biens de la Terre & à s'at-

s'attacher aux choses celestes, il les console par l'espoir d'une Vie éternelle : Il pretend qu'il est facile aux Hommes de s'entretenir avec les mauvais Demons, ce qui n'est pas de même avec les bons ; cette faveur n'est accordée qu'à ceux qui sont purifiez. Il assûre que c'est être mechant que de ne pas convenir de pareilles Veritez & après avoir rendu graces à Dieu il finit son Poëme.

LES POISSONS.

DIEU Souverain, Roi Tout-puissant, Pere très-bon, dont la Sagesse ineffable a fait le Monde de rien ; qui le gouvernez & le conservez avec une divine sollicitude, Vous qui êtes le commencement & la fin de toutes choses ; c'est à Vous que tout obeït, rien ne vous égale en grandeur, en bonté, en beauté & en excellence ; vous habitez dessus des plus hauts cieux & vôtre felicité est inalterable : Mon Esprit pour s'élever à Vous n'a plus besoin des Muses, d'Apollon, du Parnasse, ni des Fontaines de Castalie, où puisent ordinairement les Poëtes qui debitent de pompeuses resveries & de vaines extravagances au Vulgaire insensé. Il me

 faut,

faut, ô mon Dieu, votre secours divin, & vôtre faveur à qui rien ne resiste; je suis alteré des Eaux de vos graces sacrées; je n'appelle, je n'implore, je ne demande & ne supplie que vous seul, afin que vôtre inspiration celeste influë sur cet Ouvrage commencé & me le fasse conduire à une heureuse fin. Remplissez donc mon cœur, ô mon Dieu, de vôtre Esprit adorable, faites qu'avec son secours je puisse penetrer jusqu'à l'interieur de vôtre Empire admirable & que je puisse exprimer au reste des humains vos merveilles inenarrables. Un pareil sujet doit donner à mes Chants un honneur immortel.

On croit que hors l'enceinte du Ciel il n'y a rien & l'on s'imagine que les extremitez du Ciel sont les confins de l'Univers; que la Nature languissante cesse d'agir par delà ces bornes; mais la raison me persuade du contraire; car si la Nature finit avec l'Ether, pourquoi Dieu n'auroit-il rien fait par de là? Seroit-ce parce qu'il n'auroit sçeu rien faire de plus? Sa Science ou sa Puissance lui auroient-elles manqué? L'un & l'autre de ces deux raisonnemens ne sont pas admissibles, car la Science Divine n'est point bornée & sa puissance est infinie. Il n'est aucun Etre qui ait pu le borner & il n'a pas dû se borner lui même. J'avance là de grandes choses qui sont prouvées par des

argumens trés-forts. Si quelque chose est capable de finir & de terminer Dieu, donc cette chose est plus forte que Dieu même & il faut que son action surpasse la puissance divine : On ne peut assurément pas s'imaginer qu'aucun Etre soit doüé d'une telle puissance : Dieu ne peut donc jamais finir & n'a pas dû se donner des bornes à lui même. Quel est l'Etre qui veut se donner une fin à lui même? N'est-il pas plus naturel qu'il étende sa liberté & ses forces : On ne cherche pas à diminuer ; le bien-être engage à étendre ses droits & à se donner un vol plus étendu : Dieu pouvant donc être très grand a dû vouloir être tel, & n'a pas assurement réserré ses forces ; il n'est pas possible de le croire autrement. Dieu n'a point de fin à moins qu'il n'ait été borné par un Etre qui lui soit superieur & la raison nous force de croire qu'il n'a pas dû se donner une fin à lui même. Après cela nous devons conclure que l'Ouvrage du Tout-puissant est infini, sans quoi sa puissance & sa science seroient vaines ; car s'il a pû & sçu créer quelque chose de plus beau & de plus grand que les Cieux, & qu'il ne l'ait pas voulu, sa Science & sa Puissance deviennent donc inutiles. De la même maniere que si quelqu'un qui seroit en état d'exercer un art, l'abandonnoit sans l'exercer, il cesseroit de meriter le nom d'Artis-

te; cet Art seroit changé en une nonchalance méprisable. Il faut croire qu'il n'y a rien d'inutile, en la Nature de Dieu, puis qu'elle est infiniment parfaite: Dieu a donc fait tout ce qu'il a pu faire & sa puissance n'a jamais été inutile ni nonchalante dans ses productions & comme il a pû créer des choses infinies, il faut croire qu'il les a fait telles, qu'il a déployé toute sa puissance & qu'il n'a rien reservé d'inutile au dédans de lui même. Quoique le sentiment du sçavant Aristote soit qu'il ni a pas de Corps infini, ce que j'avouë, cela ne detruit pas ce que j'avance sur l'infinité du Monde, car je ne pretends pas qu'il y ait des Corps au de là des bornes du Ciel; il n'y a qu'une Lumiere immense très pure & incorporelle, qui l'emporte par sa clarté mille fois au de là de celle de nôtre Soleil & que nos Yeux terrestres ne poi[illegible]oient soûtenir: Sa source est dans Dieu même, c'est de lui qu'elle procede & c'est en elle que sont repanduës de toutes parts les plus nobles intelligences qui habitent cette Lumiere avec leur souverain Roi. Les intelligences d'un ordre inferieur habitent l'Ether. Le Monde est de cette façon partagé en trois Dominations ou trois Royaumes, qui sont; la partie celeste, celle qui est sous les Cieux; chacune desquelles a des Limites, & la troisieme qui n'a point de bornes, & qui au delà du Ciel étincel-

celle d'une admirable clarté. Quelqu'un peut objecter qu'il n'y a point de Lumiere incorporelle & que par consequent, il n'est point de Lumiere par de là le Ciel. Cette objection ne seroit pas fondée; la raison justifie la verité de ce que j'avance. Pour en être convaincu il ne faut que faire ce raisonnement : Pourquoi le Soleil est-il lumineux ? Ce n'est pas parce que la matiere dont il est composé est lumineuse; ce n'est qu'à sa forme qu'il doit la lumiere qui éclaire le Monde. C'est la forme seule qui donne l'Etre à toutes choses comme la Physique nous l'enseigne; c'est donc la Forme & non pas la Matiere qui rend le Soleil lumineux & c'est de la Forme enfin que resulte la force & la beauté. Si une si grande Lumiere a été donnée à des Formes corporelles, pourquoi pourroit-on croire que les Formes incorporelles en eussent été privées, puis qu'elles sont plus pures, plus delicates & plus susceptibles du beau & du bon ? Il s'ensuit donc que les Formes des intelligences sont très-lumineuses, mais d'une clarté qui n'est pas perceptible à nos yeux coporels. Parmi ces Etres divins il y a des degrez; plus ils ont de dignité & de puissance & plus ils repandent de lumiere. Ils n'ont besoin pour être ornez ni de l'Or des Pierres pretieuses ni de la Pourpre; ils brillent par un éclat glo-

glorieux & inextinguible. Dieu qui est leur Souverain Monarque l'emporte en gloire sur eux, comme le Soleil surpasse en clarté les autres Etoiles. Loin de les obscurcir par la divine Lumiere qu'il repand, il soutient la leur, tant sa bonté & sa Sagesse sont grandes. On peut encore objecter que l'Air étant le sujet & le fondement de la Lumiere, qu'où il n'y a pas d'Air, comme hors des confins du Ciel, il n'y a par conséquent point de Lumiere. Cette Objection n'est pas mieux fondée que la precedente, car l'Air n'est pas le sujet de la Lumiere & ne renferme point de clarté; c'est au contraire l'Air qui est dans la Lumiere. Ce n'est point au sentiment d'Aristote ni des autres Philosophes qu'il faut s'en rapporter, mais c'est la raison seule qu'il faut consulter. Il faut prendre une lanterne bien fermée, ou bien un flambeau qui éclaire un endroit obscur à travers une fente; que quelqu'un pour lors agite l'air vis à vis du Rayon de Lumiere, l'Air sera forcé de passer à travers le Rayon de Lumiere, sans émouvoir la Lumiere. Si l'Air étoit lui même le sujet de la Lumiere, le même mouvement agiteroit l'Air & le Rayon de Lumiere qui se trouveroit entraîné par son sujet. Outre cela si quelqu'un porte pendant la nuit une Torche allumée, la Lumiere du Flambeau est émuë

par l'agitation de la personne qui la porte; à mesure quelle change de lieu elle éclaire les differents endroits où elle est transportée: L'Air cependant reste en repos & demeure immobile pendant que la Lumiere le parcourt. Que si l'Air étoit le sujet de la Lumiere, il seroit émû & marcheroit avec elle, ce qui n'arrive pas. Par où l'on justifie que la Lumiere n'a pas besoin de l'Air en qualité de sujet, & quelle peut subsister sans lui, sur tout la Lumiere divine dont le Soleil terrestre n'est qu'une portioncule. On doit le regarder comme un Miroir qui la reflechit, de la même maniere qu'on n'apperçoit pas le Feu sublunaire, quoi qu'il soit renfermé dans sa propre Sphere; mais la Matiere qui l'environne s'enflamme. Alors on voit des Signes qui semblent être des Etoiles qui tombent du Ciel ou des Masses enflammées qui brillent dans les tenebres de la nuit & qui forment des Prestiges qui causent de grandes frayeurs aux Esprits pusillanimes. La Lumiere divine de la même façon n'est pas plus perceptible aux Yeux corporels que la sublunaire. On ne peut en avoir qu'une imparfaite idée, dans le Soleil même, attendu que la Matiere dont il est composé est la plus homogène à la clarté. Dieu l'a crée tel afin qu'il fût capable de recevoir l'impression de sa propre Lumiere, la communication

mu-

muniquer ensuite à l'Univers, avec le Jour, la Vie, & tous les biens dont nous admirons la prodigalité de ce souverain Maître à nôtre égard. Cette même Lumiere divine s'unit intimement aux Formes des intelligences, mais non pas à toutes avec égalité: Toutes les Etoiles ne sont pas également lumineuses, l'une l'emporte sur l'autre à proportion de son degré de perfection. Cette Lumiere divine n'en est pas pour cela plus alterée qu'une Chandelle qui communique sa Lumiere à plusieurs autres: Elle peut enfin sans rien perdre de ses Droits communiquer sa Felicité à mille autres bienheureux. Il me reste à present à relever les Objections qu'on pourroit me faire sçavoir s'il y a quelqu'autre chose d'infini hors de l'enceinte du Monde. Quoiqu'avec tous les Mortels rassemblez, je ne sois pas digne de tenter une route si impratiquable, sur laquelle aucun Prophete n'osa marcher; je vais faire mes efforts pour decouvrir aux Hommes les Tresors de Dieu, aidé de sa sainte permission & soutenu de sa grace qu'il ne m'a jamais refusé toutes les fois que je l'ai imploré. Il faut d'abord convenir que Dieu est le Pere & le Createur universel de toutes choses, qu'il est la source intarissable du Bon & du Beau; parce qu'il est lui même le Souverain Bien & la plus parfaite Beauté, par-tout

donc

donc où Dieu habite sa Gloire respectable, qui en est indivisible, y habite avec lui; c'est d'elle enfin que procedent le Bon & le Beau, au plus parfait degré; c'est Dieu qui après avoir créé, illustre & embellit sans cesse la Terre, la Mer, l'Ether, les Globes celestes enfin, qui ont le souverain bonheur d'approcher le plus près du Centre de sa Gloire. Qu'on cesse donc de croire que les Etres qui ne sont pas composez de Matiere, soient des Etres chimeriques; ils sont d'autant plus vrais, d'autant plus beaux & d'autant plus parfaits qu'ils ont moins de Matière & plus reçu de forme. La derniere se soûtient par elle même, sans avoir besoin de la matiere pour subsister; & est mille fois plus parfaite que les Estres qui ne peuvent exister sans Matiere. Ce sont ces Formes pures que la Vieillesse & les tems les plus reculez ne peuvent corrompre. Sur elles les Destins & les Parques n'eurent jamais de droits: Ces Estres spirituels & Beaux par excellence sont plus nombreux mille fois que toutes les choses que la Nature a crées dans ce Monde corporel: C'est de cette Source intarissable qu'émanent sans interruption les Felicitez inenarrables des Bienheureux. Voila les Felicitez que les Organes humains ne peuvent raconter & que la durée des Siecles ne peut détruire. L'Esprit divin du grand Platon

ton eut autrefois une juste idée de ces Formes incorporelles, malgré les envieux qui de tous tems ont fait de vains efforts pour detruire la solidité de ses raisonnemens & pour jetter un ridicule sur ses sçavants Ecrits. Les Mysteres des Dieux ne furent jamais faits pour le commun des Hommes; peu de Gens les conçoivent; il n'est que ceux à qui Dieu a communiqué sa Lumiere qui puissent entrevoir de pareilles veritez. Ces celestes Intelligences sont en plus grand nombre que les Feüilles de toutes les Forêts, les Sables de tous les Rivages, les Poissons de toutes les Mers & les Etoiles de l'Empirée; ou pour mieux dire enfin ces Esprits heureux sont innombrables. Car enfin pourquoi Dieu auroit-il rendu leur nombre fini, puisqu'il l'a pû faire, infini, pour être infiniment plus glorifié. Le Monde étant d'ailleurs sans bornes, comme nous l'avons ci-devant demontré par des raisons solides. Or puisqu'ils sont incorporels & immateriels, ils ne sont pas sujets aux tems, la Vieillesse n'apporte aucun changement, à leur essence, ils ne souffrent aucune calamité, ils n'ont pas besoin de reparer leurs forces, par le Sommeil & par les nourritures; ils joüissent d'une jeunesse éternelle & d'une liberté entiere: Aucun d'eux n'est assujetti à l'autre & aucun d'eux n'a le droit de contraindre l'autre; ils n'ont qu'un Maf-

Maître, qu'un Roi & qu'un Pere qui leur est commun à tous. Ils le respectent, l'aiment, assistent autour de son Trône, lui obeissent & le servent & trouvent leur felicité dans cet employ; leur joïe enfin ne se peut decrire quand ils chantent ses Loüanges & ses faits merveilleux; chacun d'eux est enivré de l'émulation de lui plaire. Loin de ces Peuples divins la discorde cruelle; la haine & l'envie font place à une paix éternelle, un amour mutuel les anime, aucun soupçon ne les trouble & nulle tromperie n'alteré leur felicité: Ils sont tranquiles possesseurs de la plus sublime partie du Monde; tout est Vie parmi eux & leur sort est mille fois plus noble que celui de ceux qui habitent le Ciel & les Astres, car plus les intelligences habitent les Lieux voisins de la Terre, plus leur condition diminuë, & moins leur felicité est parfaite. C'est donc par une extremité opposée que ceux qui habitent hors des confins du Ciel sont souverainement bons parfaitement beaux & heureux par excellence: Les Genies, au contraire, qui habitent les obscures entrailles de la Terre sont hideux mal faisants & d'une condition miserable; ce qui jadis a pû donner lieu aux Poëtes de feindre les enfers où sont tourmentez les Scelerats après leur Mort. Ils cherchent en vain dans ces Lieux la paix & le repos qu'on

ne

ne peut posseder quand on est privé de la Lumiere. Mais helas! Je crains bien de parler inutilement & de proferer des sons inutiles en voulant procurer aux aveugles l'éclat de la Lumiere. Le Genre-Humain est parvenu à un point de delire qu'à peine croit-il les Dieux & les Enfers. La plus grande partie traite de ridicules ceux qui leur assurent l'immortalité de l'Ame. Ce sentiment occasionne leur attachement pour les richesses; leur plus grand soin enfin est d'acquerir de l'Or & des Pierres pretieuses: Ils font de l'Or une Divinité profane & c'est à lui qu'ils adressent leurs Vœux les plus sinceres, c'est lui qui excite chez le Soldat l'audace furieuse dans les combats; le Marchand abandonne ses Enfants, l'Epouse la plus chere, son Domestique & le Climat le plus heureux pour s'embarquer sur une Mer orageuse; les sons horribles de ses flots ne l'épouvantent pas, il se transporte enfin dans un Monde nouveau sans autre conducteur qu'un Mast fragile & une Voile inconstante. Un autre ne s'applique qu'à trouver des detours, des astuces delicates & des ruses pour ramasser de l'Or; tout le Monde en veut avoir & ce Metal a sur le Cœur humain des droits imperieux. Les châtiments les plus cruels, la perte de la vie même ne peuvent étancher cette soif sacrilege. O Mortels,

tels, attachez à la Terre, qui ne differez des Brutes que par la seule figure! jusques à quand serez vous attachez à l'Or qui fait que l'on confond le Sage avec l'insensé? Quand une Fortune aveugle prodigue ses faveurs aux mechants, apprenez qu'il est des choses infiniment meilleures que l'Or que Dieu n'accorde ni aux insensez ni aux mechants; je veux dire les Vertus, qui sont la Pieté la Prudence, la Justice & sur tout la Sagesse qui l'emporte sur toutes les choses du Monde. Celui qui possede ces veritables biens est une Divinité mortelle, ou un Homme immortel & qui a des felicitez inexprimables à esperer après sa Mort. Celui qui se soüille de vices, se trouve précipité à la fin de ses jours dans les abimes des Enfers. Rien n'est si vrai que ce que j'avance: Ne croyez pas que ce soit des Chiméres ou des resveries, Mortels aveuglez. Croyez-moi, malheur à vous si vous ne le croïez pas; quand vous aurez cessé de vivre, vous le croirez, mais trop tard; vous êtes à present dans la joïe, mais helas? vos plaisirs seront changez en larmes ameres; un tems viendra que vous serez gissants, nuds, pauvres & miserables, alors vous demanderez des secours d'une voix humble & suppliante après avoir été enorgueïllis de vos richesses & de vos dominations qui vous ont fait mepriser les Hommes & les

Dieux. Pour vous qui avez le Cœur juste & pieux, & qui renfermez une Ame d'une condition plus élevée, qui avez du Divin dans vôtre origine, cessez de vous embarasser des choses terrestres qui sont aussi passageres qu'une nuée & qui sont l'apanage ordinaire des insensez & des Mechants. La Mort en peu de tems leur ravit ces biens; ne vous fondez plus sur des choses aussi perissables, ou ne vous en servez qu'autant que les besoins de la vie ne peuvent s'en priver : Soyez contents de la médiocrité, que tous vos desirs se tournent vers le Ciel, que tous vos sens s'appliquent aux choses celestes; c'est là que sont les vrais biens, qui doivent durer toûjours, & qui ne seront jamais possedez par l'insensé & par le scelerat. Tout ce qui flatte sur la Terre, n'est que bagatelles qui sont l'objet des plus ardents desirs des Hommes terrestres, qui sont de niveau avec les Animaux les plus stupides. Ils les envisagent comme le Souverain Bien, ils encourent mille dangers pour les acquerir, il se livrent des combats & s'exposent à la Mort pour se les conserver, ils s'enorgueillissent de leur possession & se plaisent dans l'ordure comme les plus vils insectes; ces gens vils meprisables se plaisent aux choses honteuses. Abandonnez, croïez moi, des choses si terrestres; laissez à ces Pourceaux, de pareilles ordures & que

les choses celestes deviennent le noble objet de toute vôtre ambition: Les grandes choses conviennent aux grands Hommes, & les nobles entreprises aux Hommes courageux; la vie terrestre n'est qu'un passage: Dieu vous a donné pour patrie l'Ether, souhaitez donc avec ardeur de parvenir à ces demeures bien heureuses afin qu'après être sortis de la prison corporelle; après, dis-je, avoir abandonné vôtre Corps aux Vers, aux Animaux voraces, vous puissiez vivre en ces Lieux dans une felicité sans bornes debarassez d'une chair impure & caduque, exemts de travaux & de maladies, arrachez à l'empire de la Mort & sortis de cette Vallée de larmes. La Terre en effet merite t-elle un autre nom? C'est l'étable du Monde; c'est enfin la productrice & la nourrice de tous les maux; c'est là que regne le cruel Demon en qualité de Pere & de Roi de tous les Crimes. Il faut donc penser souvent à la Mort, il faut se la representer comme prochaine & menaçante: On doit se retracer que la jeunesse n'est pas exempte de ses coups imprevus. O Vie, que vous êtes fragile & sujette à differens hazards! Que vous êtes courte & incertaine! Vous disparoissez comme une vapeur. L'un expire d'un côté & l'autre perit d'autre part; c'est vous aujourd'hui, ce sera demain moi. Petit à petit nous sommes tous detruits sem-

blables à des Agneaux qu'un boucher reſerve dans une Bergerie, & qu'il deſtine à être égorgées les uns après les autres; il les dépèce tous juſqu'à ce que ſes étables ſoient vuides. Mepriſez donc cette vie fragile, qui commence par les pleurs, dont le milieu n'eſt que travaux & que larmes & qui ſe termine enfin par la Mort. Il n'y a qu'un inſenſé qui puiſſe cherir un vie pareille; il en eſt une autre que vous devez attendre qui ſera exempte de ces calamitez, elle ſera accordée après la Mort à ceux qui ont ſervi Dieu par un culte pieux, qui n'ont point mis leur eſpérance aux choſes de la Terre, qui ſe ſont maintenus chaſtes, innocents, Amateurs de la verité & de la pureté. Ceux qui croient que l'Ether eſt peuplé de Divinitez, voudroient ſçavoir le moien, s'il en eſt quelqu'un, de pouvoir s'entretenir & avoir commerce avec eux: Ce ſeroit-là le plus rare preſent qui pût arriver à l'Homme & je crois qu'il en eſt peu qui ſoient dignes d'un ſi grand honneur. Je ne ſuis pas éloigné de croire que pluſieurs Hommes ſe ſont entretenus avec les Demons, qu'ils évoquent par des charmes d'autant plus facilement qu'ils ſont plus voiſins de la Terre & qu'ils vivent dans l'Air: Ils ſont frequemment dans la compagnie des Hommes, ils leurs apparoiſſent, les ſervent de leur plein gré & ſont ſouvent épris d'amitié

pour

pour les jeunes Gens. Les Divinitez Etherées, au contraire, n'aiment pas la Terre, ils ne daignent pas prendre connoissance des choses d'ici bas; ils detestent les impietez des Hommes qui leur font detourner la vuë. Ils sçavent jusqu'à quel point la Nature humaine est insensée, depravée, fausse, perfide, audacieuse, méprisante & blasphematrice des Dieux; ce qui fait qu'il est très-difficile de commercer avec eux: C'est une grace qu'ils accordent rarement aux Hommes, ils ne prêtent pas l'oreille à leur prieres, ils detournent les Yeux de dessus leurs Offrandes, qui ne procedent souvent que de richesses acquises par la fraude ou par l'usure: Après s'être enrichis par une voïe pareille, ils apportent dans les Temples une petite partie de leurs Richesses; comme si le Ciel étoit une chose venale. Animaux à deux pieds, avez-vous pû vous imaginer que les Dieux sont avares, qu'ils desirent de l'Or & des Pierres precieuses? Avez-vous pû croire qu'ils ayent besoin de quelque chose de vôtre part? Avez-vous crû les corrompre comme le commun des Hommes? Vos présents sont-ils capables de les tenter? Puisqu'ils sont parfaitement heureux, tout ne leur appartient-il pas, la Terre, la Mer, & l'Ether? Comment pouvez-vous donc donner aux Dieux ce qui leur appartient? N'est-ce pas d'eux que vous

tenez tout ? Si les dons que vous leur offrez leur ſont inutiles, il eſt, par conſéquent, difficile d'attirer leur preſence par ce moien. Mais quoique nous reconnoiſſions la grandeur de cette entrepriſe nous allons cependant examiner juſqu'à quel point nos forces ſont étenduës de ce côté-là. Il faut d'abord approfondir les cauſes qui nous attirent les Graces de ces intelligences. Ils ne peuvent être touchez par les Richeſſes, la Nobleſſe, les Dominations, les Empires ni par les plus faſtueux Triomphes : La Beauté ni la Force ne les intereſſent pas d'avantage ; ils mépriſent toutes ces choſes : Ce n'eſt donc pas par ces moiens qu'on attire leurs divins regards ; il faut donc chercher une autre voye pour attirer leur preſence & leur entretien. Mes Chants ſeront-ils aſſez heureux pour la décrire, & pour enſeigner ce grand Art Cabaliſtique ? Oui ſi les Intelligences me ſont propices. Il faut d'abord avoir le Corps & l'Eſprit purs : Ah qu'en pareil cas l'Homme devient agreable aux Dieux ! Il les force de lui accorder tout leur Amour ; ils déteſtent (que dis-je) ils abhorrent d'autant plus l'impureté que leur Nature eſt plus parfaite & plus épurée : Il faut donc donner tous ſes ſoins pour ſe purifier parfaitement ; il faut ſe devêtir du Vieil Homme & du vêtement noir du pêché ; il faut être orné de la

Robbe

Robbe blanche, le blanc est l'appanage des Dieux & le Noir est celui des Mânes. J'avouë qu'il est difficile de parvenir à ce point de perfection: Quel est celui qui passe sa Vie sans crime? Où est l'Homme qui soit exempt de toutes taches? Chaque chose se ressent du vice de la Nature; il n'est rien de si beau sur la Terre qui n'ait quelque tache: Il y a des pêchez frivoles, Veniels & de si petite conséquence qu'on peut presqu'assurer qu'ils n'offensent pas les Dieux & n'attirent pas leur indignation; de pareilles fautes ne sont pas des ulceres, & ne doivent être regardez que comme quelques taches repanduës sur un beau Corps: Les Intelligences accordent facilement le pardon de pareilles fautes en consideration de l'infirmité de la Nature humaine; les fautes graves, au contraire, les offensent sensiblement; ils haissent, ils méprisent & détestent tous les criminels; ils refusent leurs Offrandes s'ils n'ont pas effacé leurs pêchez par l'effusion de leurs Larmes; s'ils n'ont pas fait succeder la pureté & la candeur aux taches noires que le Crime leur a fait contracter & s'ils n'ont pas obtenu leur pardon par les prieres les plus ferventes, par la douleur la plus amere & par la pratique de la Vertu. Il faut, enfin, qu'ils se depoüillent de leur vieille Peau; semblables au Serpent qui abandonne au

 prin-

printems sa peau & ses écailles antiques, qu'il laisse au milieu des Rochers; alors il leve vers le Ciel sa tête altiere; l'orgüeil qui le possede paroît à sa contenance, & sa langue à trois pointes forme d'horribles sifflements. C'est par une purification pareille qu'on peut appaiser les Intelligences; c'est pour lors qu'ils se manifestent & qu'ils nous rendent des Oracles. Il faut en outre, joindre la couleur de Roses à la blanche; c'est ce mélange heureux qui forme les plus beaux Visages; comme quand on broye & qu'on mêle sur le Porphyre le blanc avec le rouge, il en resulte une couleur de Rose, qui designe l'amour, parce qu'il est semblable au Feu qui rend des flammes rouges, la couleur & la chaleur en sont émanées. Il faut encore aimer fortement ces Divinitez; ce n'est que par l'amour violent qu'on leur porte qu'on se rend digne d'en être aimé, quiconque aime les Dieux & vit avec pureté, n'en peut être méprisé; il joüira tôt ou tard de la recompense de l'amour qu'il leur a porté; il sera exaucé dans ses prieres & peut compter sur une félicité assurée. Mais Helas! quel est celui qui aime les Dieux? Ou pour mieux dire, quel est celui qui ne leur prefere pas les plaisirs corporels & même honteux? La plus grande partie des Hommes employent leurs Biens à nourrir des Oiseaux de

de proïe, pour leurs plaisirs ou bien à engraisser des Chevaux; un autre recherche les honneurs avec une ámbition demesurée, il est le joüet de la Fortune; cet autre se renferme comme un Hibou dans une masure pour conserver ses Tresors; celui-ci épris de l'amour des Richesses, les amasse par toutes sortes de moiens, il leur adresse une profane & Sacrilege adoration. Helas! ceux qui sont pareillement attachez aux choses de la Terre ne se soucient pas beaucoup des choses celestes; on ne peut en même tems servir deux maîtres opposez: Celui qui se revêt de blanc doit mépriser la couleur noire; si la Lumiere flate quelqu'un les tenèbres l'attristent; celui qui aime la douceur ne sçauroit s'accoûtumer à l'amertume, celui qui approche de la Terre s'éloigne du Ciel, & l'on ne peut aimer les demeures Etherées qu'après s'être depoüillé de l'amour terrestre. Mais, ô Douleur! qu'il est peu de gens qui puissent mépriser les choses d'ici bas pour s'élever au Ciel sur les aîles de la contemplation! J'avouë qu'il est difficile d'y parvenir, mais la grandeur de la recompense rend faciles les plus grands travaux, on les entreprend avec plaisir pour l'acquerir. Qu'est-il en effet de plus grand que de pouvoir s'entretenir avec les Divinitez? Quel prix plus noble peut nous donner de l'émulation? Qu'y a-t-il

 enfin

enfin de si penible que nous ne devions pas supporter pour y parvenir ? Les Gens adonnez à la Molesse souhaiteroient qu'il y eût des recompenses attachées à la digestion. Ne sçait-on pas que le chemin de la Vertu est presque impratiquable. Celui qui est laborieux acquiert la Sagesse & les honneurs qui sont inséparables de la solide Vertu. Le courageux Soldat acquiert des depoüilles glorieuses ; le lâche Militaire n'acquiert jamais de Gloire. Il faut donc faire les derniers efforts pour acquerir l'amitié des Dieux ; c'est à eux qu'on doit tous les heureux succès qui arrivent pendant la Vie & la recompense sans bornes attribuée après la Mort. Pourquoi faire tant de cas de la Terre, qu'il faut abandonner après un instant de joüissance ? Aveugles que nous sommes ! avons nous pû penser que les biens fugitifs dont nous joüissons seroient éternels ? Quelle demence ! Il faut en outre fatiguer les Dieux par les prieres les plus ferventes & les plus assiduës. Il ne suffit pas d'avoir detruit le Vieil Homme, il faut avoir une foi fervente soûtenuë d'Oraisons reïterées qui nous procure une glorieuse Victoire & nous fasse joüir de la Lumiere la plus pure, qui éclaire nôtre entendement. Un vieux Chêne n'est pas abbatu du prémier coup ; une seule goutte d'eau ne cave pas le Marbre ;

Rome

Rome n'a pas été construite en un jour; les Moissons, les Animaux & les Forêts ne se forment que petit à petit & ils ne doivent leur crûë qu'à de longues années: Peut-on aprés cela esperer de consommer un si grand œuvre en si peu de tems? Les plus grands Rois ne sont pas accessibles à la premiere sollicitation; les Dieux sont d'une condition bien plus élevée; peut-on esperer qu'ils comblent nos vœux s'ils ne sont, pour ainsi dire, forcez de se rendre aux prieres les plus assiduës. On doit vacquer à l'Oraison trois ou quatre fois chaque jour pour attirer leurs celestes presences & pour être instruits de leurs divins Arcanes. Courage, Mortels, croyez mes Leçons, mettez-les en pratique, seurs d'acquerir dès cette vie perissable une felicité sans bornes & de vous en assurer une beaucoup plus étenduë quand vous serez depoüillez de cette Chair corruptible, au milieu d'un fleuve de delices dont les cieux sont arrosez: C'est là que vous decouvrirez ce fameux Monde Archetype & que vous approcherez de la Gloire immortelle du Pere universel de toutes les choses créées; qui est le plus beau & le meilleur de tous les Etres, qui est la source éternelle de la Vie & de la plus pure Lumiere. Que de Gens vont s'imaginer que jamais les Intelligences ne se sont communiquées aux Mortels & vont traiter mes écrits de resveries!

ries! Je leur pardonne volontiers; la Nature n'a pas donné a tout le Monde le même genie: Il est des Hommes qui ne sont agitez que du soin des choses celestes, les matières les plus sublimes les occupent; d'autre marchant plus terre à terre s'en tiennent à la mediocrité, ils apprehendent de s'élever par un vol trop rapide, ils aiment la Terre leur Patrie & n'osent un instant la perdre de vuë: Ils n'osent imiter ces Oiseaux qui s'élevent dans le vuide des Airs & gagnent les lieux les plus sublimes, soûtenus de leurs Ailes empennées; d'autres volatiles, moins hardis, ne quittent jamais la moyenne Region de l'Air, les plus pesants enfin, n'osent s'écarter de la Terre. Il ne sera plus étonnant que mes Écrits ne fassent pas d'impression sur le Vulgaire; la pesanteur de leur entendement en sera cause. Je n'ay cependant rien avancé, qui n'eût pour baze la verité. En effet, quel est celui qui auroit pû passer sa Vie sur les Montagnes les plus escarpées, ou habiter tout seul au milieu des deserts? Il se seroit bien-tôt livré au desespoir, s'il n'avoit été consolé par quelque Divinité, croyez-moi celui qui habite les Retraites & qui fuit tout commerce humain doit être regardé comme un insensé, où il doit avoir quelque chose de surnaturel à l'Homme & il doit avoir de fréquents entretiens avec les Saints.

C'est

C'eſt de cette façon qu'ont vêcu les Anciens Prophetes & pluſieurs Peres après la mort du Chriſt, qu'on place au rang des Saints; & même de nôtre tems pluſieurs Anacoretes. Peut-on croire que d'auſſi grands Hommes ſoient inſenſez, hebetez, ou mépriſables, quand on les voit parler avec prudence & connoiſſance, faire des Miracles étonnants & predire l'avenir? N'eſt-il pas plus naturel de croire qu'ils ſont animez de l'Eſprit divin? Outre cela la Ste. Egliſe nous apprend qu'il y en a eu qui ont eu des Viſions. Je ne vois pas après de pareils témoignages qu'on puiſſe douter. Il eſt donc poſſible à l'Homme de s'entretenir avec les Intelligences heureuſes ce qui me paroît être le bien le plus parfait qui puiſſe arriver à l'Homme pendant cette vie, juſqu'à ce que ſon Ame dépoüillée de la Priſon corporelle entraîne avec elle ces trois parties qui la compoſent, qui ſont l'Eprit, le Sens & le Mouvement, pour parvenir à la Félicité parfaite dont on joüit dans la Region du Feu, où il ſera déifié lui-même en habitant avec les Divinitez! O Ciel que vous êtes immenſe! O Cour royale des Divinitez, que vous êtes pure, belle & admirable! De combien d'Etoiles ne brillez-vous pas de toutes parts? Vous regorgez de délices. En effet ſi la Terre qui eſt la demeure des Hommes & des autres Animaux, qui eſt la plus vile por-

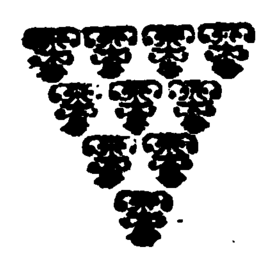
portion du Monde est ornée de si belles productions, que doit-ce être, à plus forte raison, que la demeure des Dieux, Maîtres de toutes les choses créées & qui possedent les Dominations les plus étenduës? Plût-à Dieu qu'après que les fatales Sœurs auront rempli la trame de mes destinées, & que je serai debarassé de ce Corps corruptible, je puisse joüir de ces demeures heureuses! J'ay enfin parcouru par mes Chants, les douze Signes du Zodiaque par l'assistance divine qui ne m'a pas abandonné. J'ay fini un Ouvrage long qui m'a coûté des soins & des veilles: Quelles graces n'ay-je pas à vous rendre, Prince Souverain de l'Univers? C'est par vos ordres sacrez que j'osay me charger d'une telle entreprise; vous m'en avez donné les forces: Si j'ay fait quelque chose de bon, si mes Ecrits ont quelque beauté, vous en devez être loüé & glorifié à jamais. Tout ce qui est bon, tout ce qui est beau dans la Nature, procede immediatement de vous. Vous en êtes la source inépuisable. Vous êtes le commencement & la fin de mon Ouvrage & vous avez conduit mon Genie & ma main. Je n'en rends graces qu'à vous, & c'est à vous seul qu'en est dû tout l'honneur. Si j'ay quelque recompense à esperer, je vous demande, O mon Dieu! que quand je seray parvenu à la fin de mes jours & quand je seray prêt de finir cette vie,

qui

qui n'eſt tiſſuë que de Songes vains & de Fictons chimeriques, & qui n'eſt remplie que de peines & de travaux, où le vray Sage trouve tant d'amertume, vous daignez pardonner tous mes crimes, être indulgent à ma miſerable condition : Vous daigniez oublier les fautes que m'a fait commettre l'aveuglement de mon Eſprit & que Vous vouliez permettre que mon Ame joüiſſe d'un plein repos dans le Ciel. Pour vous, mon Livre, parcourez l'Univers, allez vous livrer à la plus noire envie. Vous allez trouver d'aboyants Critiques dont la dent venimeuſe va vous dechirer; vous trouverez bien des Gens qui étant incapables de rien produire de loüable, font leurs efforts pour detruire les productions des autres & qui ne s'attirent de reputation que ſur les ruïnes de celle d'autrui. Fuyez de pareils envieux; leur bouche eſt empoiſonnée: Ne vous Livrez qu'aux Gens ſçavants & bons, ils ſont en petit nombre & vous ne ſerez bien reçû que de cette petite quantité. Souvenez vous que Dieu même n'a donné à la Nature qu'un petit nombre de choſes excellentes. Approchez vous des Bons avec reſpect, c'eſt d'eux que vous recevrez la recompenſe. Je ſuis aſſez content de leur ſeule approbation: Embaraſſez-vous peu des Diſcours du Vulgaire, mépriſez même ſes ridicules entretiens; ſes jugements ſont in-

insensez & son raisonnement imbecille; Il n'y a que la Folie qui puisse être de son goût. Chacun cherche des metz propres à son Palais; tout le Monde ne goûte pas les mêmes plaisirs : Les Gens sçavants & les bons saisissent avec avidité la pieté, la verité & l'honnêteté; ils lisent & apprennent avec joye ce qui concerne ces Vertus, c'est là leur nourriture & la consolation de leur Esprit. Vous serez agreable à de pareilles gens si je ne me trompe & vous en recevrez un accueil favorable. Allez donc, Livre heureux, subsistez dans l'avenir le plus reculé, & apres que mes membres auront été deposez dans un triste tombeau, soyez mon survivant. Parcourez les Peuples & les Royaumes entiers, & repandez mon nom aux deux bouts de l'Univers.

FIN.



Maggs
18.11.83

2 vols in 1